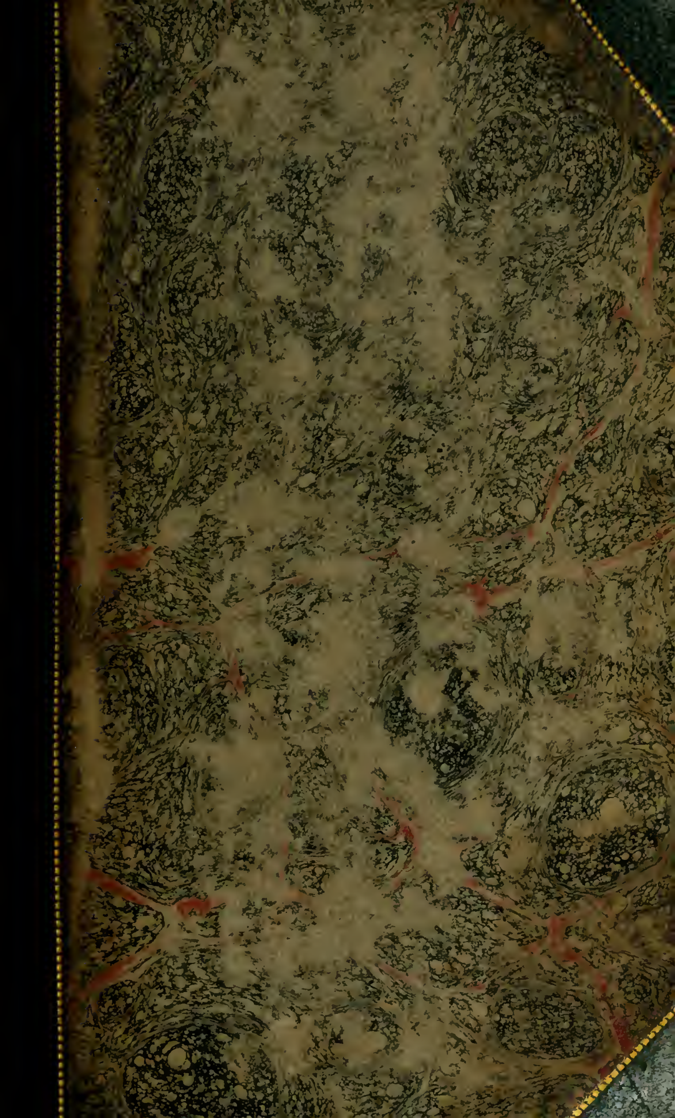
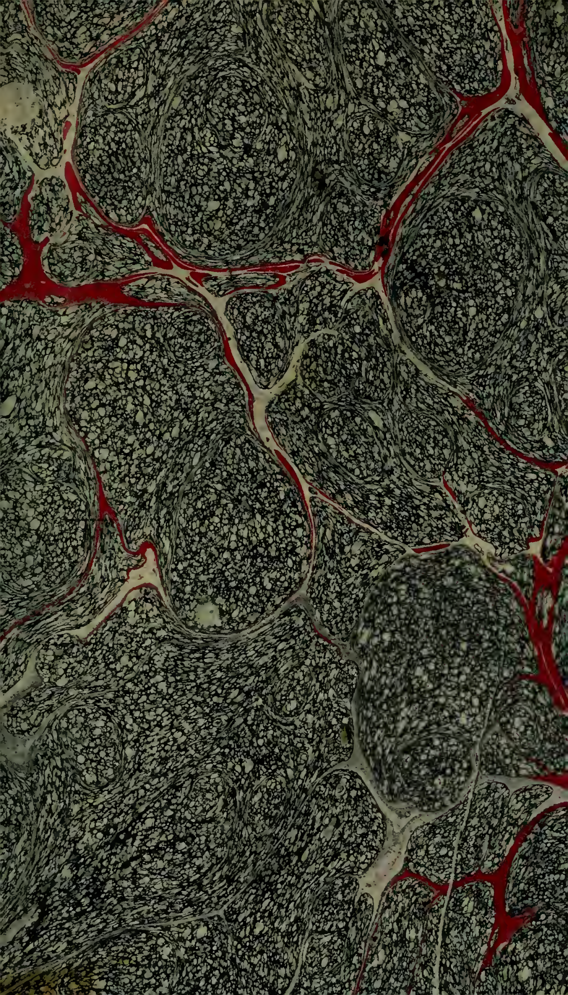
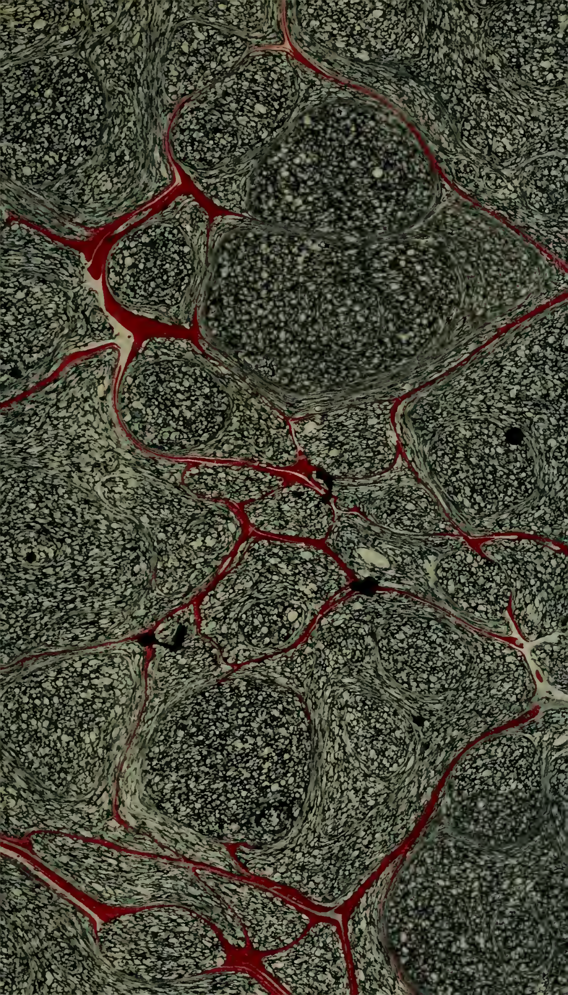






LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME TRENTE-SIXIÈME.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE par lequel nous terminons ce recueil, eſt une critique des Contes de Fées. *Don Silvio de Roſalva*, héros de ce roman, eſt un jeune homme qui n'ayant lu que des Contes de Fées, a fini par croire à l'exiſtence de ces êtres chimériques. Son imagination s'eſt échauffée; il ſe croit perſécuté par une fée ennemie. Un portrait que le haſard fait trouver ſur ſes pas, eſt celui d'une princeſſe infortunée, objet, ainſi que lui, des perſécutions & de la haine d'une fée laide, vieille & maligne.

On ſent combien un pareil cadre eſt heureux. L'auteur en a tiré parti. On regrette ſeulement, qu'ayant pris pour modèle le roman ingénieux de Michel de

Cervantes, il ſe ſoit trainé un peu trop ſervilement ſur ſes traces; & quelque agréable que ſoit ce roman moderne, la comparaiſon que l'on ne peut s'empêcher de faire, n'eſt point à ſon avantage.

Comme l'extravagance de don Silvio eſt un peu triſte, l'auteur a cherché à égayer ſon ouvrage, en mettant ſur la ſcène un certain *Pedrillo*, qui eſt le vrai portrait de l'écuyer du chevalier de la Triſte Figure, mais portrait inferieur à ſon original : on n'y retrouve point la gaieté naïve ni les ſaillies piquantes de Sancho-Pança.

Quoi qu'il en ſoit, le roman de don Silvio plaira à nos lecteurs, même à ceux qui auront lu le roman de Cervantes; il termine naturellement une collection complette de féerie : il apprend aux jeunes perſonnes qui liſent ces ſortes d'ouvrages,

dans quel esprit elles doivent les lire, & comment elles peuvent s'en amuser, sans égarer leur imagination.

Un conte épisodique intitulé : *le prince Biribinquer*, renferme tout ce que la féerie a enfanté de plus extravagant : l'auteur a mis à contribution les contes les plus connus, & a entassé tout le merveilleux dont ils sont remplis. Ce conte est récité à don Silvio par un de ses amis, & composé pour détromper notre héros, en lassant sa crédulité.

L'original de cet ouvrage est Allemand; il en a paru deux traductions : la première en 1769, sous le titre que nous lui conservons, d'*Aventures merveilleuses de don Silvio de Rosalva*. La seconde est de madame d'Ussieux, & a paru en 1771. Le nouveau traducteur a intitulé son ouvrage : le *Don Quichotte Moderne*.

La première traduction est, dit-on, plus conforme à l'original ; mais elle est si mal écrite & chargée de tant de longueurs, que nous avons cru devoir préférer celle de madame d'Ussieux. Cette dernière se fait lire avec plaisir, & les retranchemens que le traducteur s'est permis de faire, rendent la marche du roman plus rapide. Nous avons seulement conservé le premier titre qui est plus convenable & qui distingue cet ouvrage d'un roman de M. de Marivaux, intitulé : le *Nouveau Don Quichotte.*

L'auteur du roman de don Silvio, est M. Wiéland, avantageusement connu dans la littérature allemande. Cet auteur a donné plusieurs ouvrages qui lui ont acquis la plus grande réputation dans sa patrie. Quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits en françois, tels que

l'hiſtoire d'Agathon & les mémoires de mademoiſelle de Sternheim.

M. Wiéland eſt né en 1732 à Biberach, ville impériale de la Souabe. Deſtiné d'abord à la magiſtrature, il en a rempli quelque tems une place dans ſa patrie, mais il la quittée bientôt pour cultiver les Muſes. Il s'eſt retiré à Zurich, y a vécu dans le commerce des gens de lettres, ſes compatriotes; il étoit lié intimément avec M. Geſner, qui a bien voulu donner ſes ſoins à une édition de ſes œuvres imprimées à Zurich, en 1765, en cinq vol. *in*-8°. : depuis, M. Wiéland a été appelé à la cour de Saxe-Weimar, où peut-être il eſt encore.

Les autres ouvrages que nous connoiſſons de M. Wiéland, ſont un Poëme, intitulé : de la Nature; des Epitres Morales; des Lettres des Morts aux Vivans,

ouvrage imité de l'Anglois, qui porte le même titre; l'Epreuve d'Abraham, poëme; des Contes en vers; Cyrus, poëme en cinq chants; Jeanne Gray, tragédie; Clémentine de Porrete, drame, dont le ſujet eſt tiré du roman de Grandiſſon; l'hiſtoire des Grâces; Alceſte, opéra; Socrate en délire; la Sympathie des Ames; Ydris, poëme héroï-comique; le nouvel Amadis, poëme; le Miroir d'or, roman politique & moral, & pluſieurs Epitres morales, & autres poëſies fugitives. M. Huber a traduit en françois, le poëme intitulé: l'Epreuve d'Abraham, & pluſieurs Contes & autres Poëſies qu'il a inſérées dans ſon choix de Poëſies Allemandes.





LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE DON SILVIO DE ROSALVA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère d'une certaine tante.

UNE dame de qualité, nommée dona Mencia de Rosalva, habitoit, il y a quelque tems, un vieux château délabré, situé dans le royaume de Valence, en Espagne. Elle étoit plus que sexagénaire dans le tems qu'elle jouoit son rôle dans l'histoire que nous écrivons.

Depuis la guerre de ſucceſſion, dona Mencia avoit renoncé à l'eſpérance de ſe diſtinguer par ſes graces perſonnelles. Elle auroit été aſſez tendre, dans ſa jeuneſſe, pour combler les vœux d'un amant digne de ſon cœur; mais elle rencontra des hommes ſi ingrats, & elle éprouva, de leur part, tant de froideurs, qu'elle fut mille fois ſur le point de ſe conſacrer au ciel dans un couvent. Elle ſe ſeroit ſans doute conformée aux impreſſions de la grace, ſi ſa ſageſſe ne lui eût repréſenté qu'on trouve rarement le calme & le bonheur dans une retraite où l'on n'a été conduit que par le dépit & la vengeance. Un autre expédient vint à ſon ſecours; il lui coûta bien moins, & il répondit mieux au deſſein qu'elle avoit de punir l'ingratitude des hommes. Elle embraſſa le parti de la pruderie, & réſolut de venger le mépris qu'on avoit fait de ſes attraits ſur toutes les femmes d'une figure agréable. Elle les regardoit comme autant de nuages qui avoient intercepté ou anéanti l'éclat de ſes charmes. En ſe déclarant ennemie jurée de l'amour & de la beauté, elle voulut s'ériger en protectrice de ces veſtales reſpectables que la nature a doué d'une chaſteté éminente. Un ſeul de leurs regards déſarme le ſatyre le plus intrépide.

Dona Mencia employa ſes premiers ſoins à

ſe choiſir une ſociété parmi quelques dames qu'elle avoit autrefois connues à Valence, où elle avoit été élevée. Son union avec ces femmes qui avoient auſſi acquis le droit d'être prudes, ne ſe borna pas à une liaiſon ordinaire. Elles formèrent enſemble une eſpèce de confraternité, qui étoit préciſément, parmi le beau ſexe, ce que ſont les ordres religieux dans le monde politique : un état au milieu de l'état, dont l'intérêt eſt de ſe faire tort mutuellement. Les dames de cette confrairie méritèrent le ſurnom d'Antigraces, parce qu'elles faiſoient ouvertement la guerre à tout l'empire de l'amour.

Pour que leurs aſſemblées puſſent devenir utiles à l'humanité, elles ſe propoſèrent de travailler généreuſement aux progrès de la vertu & au rétabliſſement des bonnes mœurs. A leur avis, la corruption s'étoit ſi fort inſinuée parmi les jolies femmes, qu'on devoit les regarder comme l'unique ſource des déſaſtres qui inondoient le monde. Les bigotes aſſociées établirent pour principe de leur morale, que les charmes & la vertu étoient abſolument incompatibles. D'après ce point fondamental, elles jugèrent des actions & du mérite de chaque perſonne de leur ſexe. Une femme qui plaiſoit par les agrémens de ſa figure étoit, ſelon elles, la plus malheureuſe des créatures : elle étoit le fléau

de la ſociété, un vaſe empoiſonné, l'inſtrument des eſprits malins, une harpie, une ſirène, un hydre, & plus encore, à proportion qu'elle avoit d'appas : venin contagieux qui, ſelon le ſyſtême de ces moraliſtes, étoit auſſi dangereux pour la vertu, qu'il eſt flatteur pour l'amour-propre, & redoutable à l'innocence des hommes.

Dona Mencia de Roſalva avoit fait éprouver, pendant quinze ans, aux dames de Valence la ſévérité de ſa vertu & toute la bizarrerie de ſon caractère, lorſque don Pédro de Roſalva, ſon frère, réſolut de quitter Madrid. Ce gentilhomme, qui étoit plein d'honneur, avoit loyalement ſacrifié la plus grande partie de ſon bien au ſervice du nouveau roi d'Eſpagne. Il dépenſa le reſte à Madrid où il ſollicita long-tems une penſion qu'il n'obtint pas. Il ſe répentit trop tard de n'avoir pas plutôt employé ſon argent à faire réparer la charpente d'un vieux petit château qu'il poſſédoit à trois lieues de Telva : c'étoit le ſeul bien qui lui reſtoit de ſes ancêtres.

Don Pédro de Roſalva venoit de perdre ſon épouſe qui lui avoit laiſſé un fils & une fille. Il étoit trop prudent pour ſe charger de l'éducation de ſes enfans; & il avoit trop peu d'expérience pour entreprendre de conduire ſon petit ménage. Il crut devoir conférer à ſa ſœur ces brillans emplois. Dona Mencia ſe détermina

volontiers à changer les humiliations qu'elle essuyoit à Valence, pour l'agrément d'être la dame principale dans un village. Il est clair qu'elle pensoit aussi noblement que César, qui, en passant dans un hameau des Pyrénées, déclara à ses amis qu'il aimeroit mieux être le premier dans ce petit village, que le second dans Rome.

Don Pédro ne jouit pas long-tems des charmes de la liberté & de la vie champêtre. Le chagrin qu'il eut d'avoir inutilement dépensé ses biens, le conduisit à une maladie dont il mourut. Il laissa à son fils don Silvio un arbre généalogique, qui remontoit jusqu'au tems de Gargoris & de Habides, un château délabré à trois tours, quelques métairies, & l'espérance d'hériter, après la mort de dona Mencia, de quelques bijoux antiques, de plusieurs paires de lunettes, de beaucoup de chapelets, & de partager, avec sa sœur, une nombreuse collection de livres de chevalerie & de romans. Don Pédro mourut avec une entière résignation à la volonté de Dieu. Son fils n'avoit pas tout à fait dix ans; mais il le laissoit entre les mains d'une dame sage & vertueuse. On saura que le vieux chevalier avoit conçu une très-haute opinion de sa sœur. Dona Mencia avoit lu une quantité prodigieuse de chroniques. Tous les livres de che-

valerie lui étoient connus. Elle étaloit ordinairement à table son éloquence, & ce qu'elle savoit de politique & de morale. Il n'est pas étonnant que don Pédro admirât le savoir de sa sœur, parce qu'il avoit presque toujours été militaire, & que son genre de vie ne lui avoit pas laissé assez de tems pour acquérir ce qu'on appelle des connoissances profondes.

CHAPITRE II.

Quelle fut l'éducation que don Silvio reçut de sa tante.

DONA MENCIA seconda, le mieux qu'elle put, les vues de feu son frère. Elle employa ses soins & son habileté à éduquer son neveu. Dès que le jeune don Silvio eut appris, du vicaire de sa paroisse, assez de latin pour comprendre les Métamorphoses d'Ovide, & que le barbier du village lui eut enseigné autant de musique qu'il en falloit pour accompagner, sur la guittare, quelques vieilles romances, dona Mencia prit sur elle même le soin de le former. Elle prétendoit connoître, mieux que personne, ce qui caractérise un cavalier parfait. Tous ces principes

d'éducation étoient malheureuſement tirés du Pharamond, de la Clélie, du grand Cyrus, & de beaucoup d'autres livres de cette eſpèce qui, avec les aventures des douze pairs de france & des chevaliers de la Table Ronde, faiſoient le plus bel ornement de ſa bibliothèque. C'eſt dans ces livres, diſoit-elle, qu'eſt caché le ſavoir le plus ſublime & les connoiſſances vraiment utiles. Elle s'imagina que le moyen d'inſtruire ſon neveu, d'une manière digne de ſa naiſſance, étoit de lui inſpirer le goût, les idées & les ſentimens qu'elle avoit puiſés dans ces ſources. Les diſpoſitions du jeune don Silvio répondirent ſi bien à ſes vues, qu'avant qu'il eût atteint ſa quinzième année, il étoit auſſi ſavant que madame ſa tante. Il en ſavoit déjà autant ſur l'Hiſtoire, la Phyſique, la Théologie, la Morale, la Politique, les Antiquités & les Beaux Arts, qu'aucun des plus ſavans héros du grand Cyrus. Il répondoit aux queſtions les plus ſubtiles, avec tant d'éloquence & de préciſion, que les domeſtiques, le vicaire, le maître d'école, le barbier & les autres perſonnes de diſtinction qui avoient accès dans le château, ne pouvoient aſſez admirer, & les heureuſes diſpoſitions du jeune ſeigneur, & les ſages principes d'éducation de madame.

Ce qui flattoit le plus dona Mencia, c'eſt que ſon élève donnoit à chaque inſtant des preuves

du désir qu'il avoit d'imiter les grands modèles qu'on lui proposoit. La lecture des exploits singuliers & des faits surprenans le ravissoit. Son imagination étoit si remplie de choses étonnantes, qu'il se les imaginoit aussi aisées à exécuter, qu'il avoit de facilité à s'en faire une idée. Sa tante ne doutoit point qu'avec la noblesse d'ame & les rares qualités qu'elle lui connoissoit, il ne jouât un grand rôle dans le monde. Elle s'imaginoit que son neveu imiteroit en gloire & en prospérité les héros qu'elle admiroit le plus, comme il les égaloit en beauté & en charmes personnels.

CHAPITRE III.

Observations Psychologiques.

IL n'est pas étonnant que l'esprit de don Silvio se prétât, aussi aisément, à toutes les bizarreries que sa tante mettoit en jeu pour l'élever, parce qu'il étoit né très-sensible, & qu'il avoit de fortes dispositions à la tendresse.

Tous les jeunes gens de cette espèce s'attachent facilement à ce qui fait de vives impressions sur leurs cœurs. Les passions qui ne sont qu'assoupies se réveillent au moindre signal.

L'idée du merveilleux porte une empreinte ineffaçable sur le cœur d'une jeune personne élevée loin du monde, au milieu des rians objets de la campagne, lorsqu'elle n'est assujettie à aucuns travaux. On cherche à remplir le vide de son ame : une uniformité continuelle devient insipide.

Peu à peu l'imagination se confond avec le sentiment ; le merveilleux s'unit au naturel ; bientôt le faux & le vrai ne font plus qu'un. L'ame qui se conforme à un instinct aveugle, agit avec autant de force sur les chimères que sur les vérités.

Tel étoit, à peu près, la situation du jeune don Silvio. La pureté de son cœur l'empêchoit de croire qu'il pût être trompé. Son esprit ne trouvoit pas plus de difficulté à croire l'existence des êtres chimériques, que ses sens n'en trouvoient à recevoir les impressions des choses naturelles. Il se persuadoit l'extraordinaire à proportion qu'il lui paroissoit agréable. Rien ne lui sembloit impossible. Ainsi il aime mieux croire au monde poétique & enchanté, qu'au monde réel. Les astres, les esprits élémentaires, les sorciers & les fées étoient aussi positivement, selon lui, les moteurs de la nature, que la gravité, l'attraction, l'élasticité, le feu électrique, &c. le sont, selon le systême d'un philosophe moderne.

Les ſenſations agréables qu'on éprouve en entrant dans un bois obſcur & touffu, furent ſans doute l'origine de l'opinion générale qui prévaloit jadis parmi nos pères. Ils étoient perſuadés que les forêts étoient habitées par des dieux. Ce doux friſſonnement qui nous ſaiſit & qui ſemble élever notre être au deſſus de lui-même, lorſque, dans une nuit claire & paiſible, nous contemplons les aſtres brillans qui roulent ſur nos têtes, donna lieu de croire que ce que nous appelons le firmament, étoit la demeure des êtres immortels.

Les payſans, qui n'ont pas le loiſir de tirer des connoiſſances claires des différentes impreſſions que la nature fait ſur eux, ſont, en général, très-ſuperſtitieux. De la confuſion de leurs idées, naît leur croyance aux chaſſes inviſibles dans les bois, aux fées qui danſent la nuit dans les prairies, aux génies bienfaiſans ou méchans, au cochemar qui tourmente les filles, aux ſirènes, aux eſprits folets, & à je ne ſais combien d'autres fantômes dont ils racontent nombre d'hiſtoires.

Si nous raſſemblons tous ces points qui ſe réuniſſoient pour former l'éducation romaneſque de notre jeune chevalier, nous concevrons aiſément qu'il ne devoit avoir que quelques pas à faire pour ſe forger ces idées monſtrueuſes qui,

depuis

depuis le tems de ſon compatriote, l'immortel chevalier de la Manche, n'étoient entrées dans aucune tête bien organiſée.

CHAPITRE IV.

Comment don Silvio fit connoiſſance avec les fées.

Il y avoit dans le château, une grande chambre remplie de livres de toute eſpèce rangés par ordre; mais la claſſe des contes des fées étoit la dominante. Don Pédro avoit aimé à la folie la lecture de ces bagatelles. C'étoit en vain que ſa prudente ſœur lui faiſoit ſouvent la guerre ſur le goût qu'il prenoit à ces fadaiſes: c'eſt ainſi qu'elle les appeloit. Elle avoit autant de reſpect pour les livres de chevalerie qu'elle mettoit au rang des chroniques, des hiſtoires & des voyages, qu'elle avoit de mépris pour tous ces petits jeux d'eſprit qu'on n'écrit que pour occuper les enfans ou pour égayer les vieillards.

Don Pédro convenoit ingénument que ce n'étoient que des frivolités; mais elles m'amuſent, diſoit-il: plus l'auteur a l'art d'y répandre de ſaillies, plus je ris; & voilà tout ce que j'y cherche.

Quoique dona Mencia, qui étoit fort entêtée, ne trouvât pas la réponſe de monſieur ſon frère bien plauſible, les Contes arabes & perſans, les Mille & un quart-d'heures & les Mille & une Nuit reſtèrent également en poſſeſſion de la place qu'ils occupoient dans la bibliothèque. Comme les livres de cette eſpèce n'étoient que brochés, & qu'on ne vouloit pas qu'ils nuiſiſſent au brillant appareil des autres, ils reſtèrent cachés derrière les vénérables & poudreux *in-folio* de dona Mencia. Après la mort du vieux chevalier don Pédro, ils furent entièrement oubliés.

Il y a apparence que la fée qui s'intéreſſoit au ſort du jeune don Silvio, ne voulut pas permettre qu'il manquât à ſa vocation. Le ſérieux & la morale de madame ſa tante commençoient à lui déplaire. Un jour qu'elle étoit abſente, il s'aviſa de fouiller dans la bibliothèque. Son deſſein étoit d'y chercher quelque choſe qui pût l'amuſer. Soit par haſard ou par l'inſtigation ſecrète de la fée, il tomba ſur un gros volume de contes. Enchanté, il ſe retira bien vîte dans le jardin pour y examiner tranquillement le prix de ſa découverte. Il préſagea, au ſeul titre, que ce devoit être quelque choſe de fort agréable. D'abord, la briéveté de chaque hiſtoire le prévint extrêmement en faveur de tout le livre, parce qu'il étoit dégoûté des lectures que ſa

tante l'obligeoit de faire tous les jours dans des *in-folio* d'une épaiſſeur prodigieuſe. Rien n'égale le plaiſir qu'il eut à parcourir les trois ou quatre premiers contes : il dévora tous les autres avec une avidité ſurprenante.

Un certain inſtinct qui apprend aux jeunes gens les moins expérimentés ce qu'ils doivent avouer ou taire à ceux qui les gouvernent, avertit don Silvio qu'il ne falloit pas laiſſer découvrir à ſa tante la trouvaille qu'il avoit faite. La réſerve qu'il étoit obligé d'avoir, ne faiſoit qu'augmenter ſa tendreſſe pour les fées, & ſon goût pour les contes. Il auroit paſſé les nuits entières à lire, ſi, comme le déſiroit autrefois le Taſſe, il eût pu lire aux yeux d'un chat : car dona Mencia, ſoit pour ménager les chandelles, ſoit par précaution pour la ſanté d'un neveu qui lui étoit cher, avoit, depuis long-tems, ôté à don Silvio les moyens d'employer les nuits à l'étude. Il ſe réveilloit à la pointe du jour ; & auſſi-tôt il tiroit ſon volume de deſſous ſon chevet : de ſorte qu'en peu de tems il ſe trouva au bout du recueil qu'il recommença cent fois, & toujours avec un plaiſir nouveau. Dès qu'il pouvoit s'échapper, il ſe retiroit avec ſes contes, dans le jardin ou dans un bois qui y étoit attenant ; & là, il mettoit ſes momens à profit. Son imagination ſaiſiſſoit avec facilité

tous les détails que lui présentoit son livre : il ne lisoit pas ; il voyoit, il entendoit, il sentoit. Une nouvelle nature s'offroit à ses yeux : le mélange du merveilleux & du naturel porta l'enthousiasme dans son cœur. Et il prit l'enchantement où il étoit pour une marque infaillible de la vérité. Le genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors, avoit préparé ses esprits à cette singulière révolution.

Ses études avoient commencé par les Métamorphoses d'Ovide ; & il n'avoit encore lu aucun autre livre qui eût pu lui donner des idées plus justes & plus vraies. Plusieurs écrivains des tems où la philosophie cabalistique étoit à la mode dans toute l'Europe, servoient à le convaincre de la solidité de ses opinions. Il croyoit aux songes systématiques, aux esprits élémentaires & planétaires, aux conjurations, aux nombres mystiques, aux talismans & à la magie. Il concevoit aisément comment la noix de Babiole pouvoit opérer des choses merveilleuses. Il ne trouvoit pas impossible que la pièce de toile de quatre cens aunes, repliée six fois, passât par le trou de la plus fine éguille, ni qu'elle eût été tirée d'un grain d'orge par l'amant de la Chatte blanche.

Rien ne l'empêcha de se livrer entièrement au plaisir qu'il prenoit à la lecture des Contes

de Fées. Il en déterra, peu à peu, un grand nombre de volumes de deſſous les paperaſſes qui couvroient le plancher de la bibliothèque. Il prit les meſures les plus prudentes pour que ſa tante, qui étoit ſévère & un peu ruſée, ne découvrît pas les raiſons qu'il avoit de ſe promener ſi ſouvent dans le bois. Si elle s'étoit apperçue de quelque choſe, il eſt certain qu'elle lui auroit fait de très-fortes, de très-ſavantes & de très-ennuyeuſes repréſentations. Mais don Silvio uſa de tant de réſerve, que perſonne ne put découvrir ni ſes inclinations, ni les vaſtes projets qu'il commençoit à former. Il faut même convenir que le jeune Chevalier avoit toujours beaucoup plus craint ſa tante qu'il ne l'avoit aimée. Depuis que ſon imagination n'étoit occupée que de Florines, de Roſettes, de Brillantines, de Criſtalines, & de mille autres beautés de cette eſpèce, il fut ſouvent tenté de croire que ſa bonne vieille tante étoit une ſorte de fée Caraboſſe, dont le gouvernement lui paroiſſoit devenir tous les jours plus inſupportable. Elle eut beau lui parler chronique, philoſophie & métaphyſique, il s'occupa toujours d'enchantemens, de châteaux, de rubis, de princeſſes métamorphoſées ou enfermées dans des tours ou dans des palais ſouterrains. Il ſe repréſentoit le bonheur de ces amans qui, ſous la protection

d'une fée bienfaiſante, échappent aux pourſuites d'un esprit malin. Son imagination étoit imbue de toutes ces chimères. Il y penſoit le jour, & la nuit il y rêvoit.

CHAPITRE V.

Idée plaiſante de don Silvio. Il devient amoureux d'une princeſſe.

On ne trouvera pas étrange que don Silvio, dont l'eſprit étoit ſi biſarre, voulût avoir des aventures ſemblables à celles qu'il liſoit dans les contes. Il tranſportoit toutes les facultés de ſon ame au milieu du monde des fées. Il donna à tous les objets qui l'entouroient des noms tirés de ces contes. Il avoit un joli petit épagneul qu'on appelloit Amourel : il voulut le nommer Pimpim, en mémoire du chien de la princeſſe Mirabelle. Un chat gris à pattes blanches, tomba dans ſa diſgrâce, & les faveurs qu'on lui prodiguoit, furent réunies ſur l'individu d'une chatte blanche qu'on combloit de careſſes & d'honnêtetés, à l'honneur de la princeſſe qui porte ce nom.

Soir & matin don Silvio alloit examiner la peinture de quelques vitrages dans une vieille

galerie du château. Il espéroit y découvrir quelques signes qui lui feroient connoître son sort à venir, parce que c'étoit ainsi que le prince Raboteux s'y étoit pris pour deviner différentes anecdotes de sa vie future. Le jeune chevalier Espagnol parcourut plus de vingt fois tous les coins & recoins des appartemens, du grenier & de la cave de sa maison, dans l'espoir de trouver une armoire enchantée, ou une trape qui le conduiroit à quelques palais souterrains. Il est vrai qu'il n'y decouvroit rien, & que les vitres ne lui firent jamais voir deux armées qui combattoient depuis deux siècles, avec une valeur prodigieuse, sans que la victoire se fût décidée pour aucun parti, mais il sut s'en consoler. Il n'avoit pas tout à fait dix-huit ans : & il avoit lu dans ses contes qu'un prince ou chevalier doit avoir cet âge révolu, pour pouvoir prétendre à des aventures.

Notre héros construisit, dans un coin du jardin une espèce de cabinet de verdure qui devoit ressembler au château de fleurs où la fée Belline cachoit aux yeux de sa cour les momens heureux qu'elle passoit dans les bras de son berger favori. Don Silvio fit transplanter quelques tilleuls qu'il trouva propres à son entreprise. Les troncs de ces arbres lui paroissoient être les colonnes fondamentales de l'édifice, les branches inférieures, le plancher & le sommet, le toit de ce pavillon

ſingulier. Les parois étoient de myrthes entrelacés de roſes & chevrefeuille. On avoit pratiqué, derrière un arbre, un petit eſcalier dérobé, de gazon.

Dans ce château de verdure, c'eſt ainſi que don Silvio l'appeloit, on avoit élevé un petit cabinet. Pour lui donner un aſpect enchanté, le jeune ſeigneur avoit eu ſoin de le tapiſſer des plus beaux papillons qu'il avoit pris dans le bois voiſin, & ſur les bords du Guadalavier qui couloit à une petite diſtance du jardin.

C'eſt dans ce cabinet que don Silvio paſſoit ordinairement la moitié des nuits à rêver aux évènemens ſinguliers qu'il attendoit. Peu à peu il s'endormoit dans des penſées chimériques, & des ſonges agréables venoient ſeconder ſes deſirs. Il ſe perdoit dans ſes rêves myſtérieux dont une belle princeſſe qu'il aimoit, étoit toujours l'objet. Malheureuſement, il croyoit la voir ſous la puiſſance de la fée Fanfreluche, ou de quelque vieille ſorcière jalouſe, qui mettoit ſans ceſſe des obſtacles à ſon amour & à ſon bonheur. Tantôt c'étoient des dragons & des chats aîlés qu'il falloit combattre; tantôt on trouvoit les avenues du palais où cette belle princeſſe étoit détenue, ſemées de ronces & d'épines qui, au moment qu'on les touchoit, ſe transformoient en autant de géants qui, armés d'énormes maſſues d'acier,

difputoient les avenues à l'amant qui vouloit paffer. Don Silvio les attaqua plufieurs fois en brave chevalier : & il eft à préfumer que, d'un feul coup de fabre, il fendit la tête à plufieurs. Auffi-tôt qu'il les avoit tous vaincus ou détruits, il entroit en triomphe dans le palais; & là, ô fpectacle affreux! on enlevoit devant lui, à fes propres yeux, & fans qu'il pût l'empêcher, fa chère amante montée fur un char que traînoient des chauve-fouris; elle paffoit, tout-à-coup, par la cheminée. D'autres fois, il la trouvoit affife fur un gazon de fleurs, au bord d'une fontaine. Il fe jetoit à fes pieds; il lui difoit les plus jolies chofes du monde; & au moment qu'il vouloit l'embraffer, car on fait qu'en fonge, l'amour n'obferve pas toutes les gradations qui font prefcrites aux bergers de l'Arcadie; il s'appercevoit, avec horreur, que la figure, qu'il preffoit tendrement fur fon fein, étoit celle de la groffe Maritorne, fervante de fa baffe-cour. Ces levres qui, un inftant auparavant, fembloient exhaler le nectar & l'ambroifie, ne répandoient que des odeurs dégoûtantes.

Quoique ces malheurs ne fuffent qu'imaginaires, ils portoient la douleur & l'allarme dans le cœur de notre jeune Héros. Il envifageoit fes fonges comme de très-mauvais préfages. Il ne doutoit pas du tout qu'il n'eût une ennemie puif-

ſante, attentive à traverſer les ſentimens qu'il avoit conçus pour la charmante inconnue qu'il devoit aimer ſelon les décrets de ſon deſtin.

CHAPITRE VI.

Aventure de la Grenouille: pourquoi don Silvio ne la prit pas pour une fée.

DON SILVIO étoit perſuadé qu'il avoit une ennemie inviſible fort puiſſante; & cette idée lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Cependant, comme il n'avoit vu dans ſes contes aucun prince perſécuté par des fées ou des magiciennes, ſans qu'il fût protégé par quelqu'autre eſprit bienfaiſant, l'eſpérance d'avoir auſſi un ſoutien ou une protection, ranima ſon courage.

Il eſt ordinaire parmi les fées, comme parmi les mortels, que quand on rend un petit ſervice à quelqu'un, on en exige bientôt après un plus grand de la part de la perſonne qu'on a foiblement obligée. Don Silvio ne déſira rien tant que de mériter la reconnoiſſance de quelque fée généreuſe.

Un jour qu'occupé de ſes projets, il ſe promenoit dans le jardin, le haſard voulut qu'il

paſſât auprès d'un foſſé. Il apperçut ſur l'autre bord de ce foſſé, une cigogne prête à avaler une jolie petite grenouille qui ſautilloit en croaſſant. Il eſt bien ſûr que don Silvio dont le cœur étoit excellent, auroit été naturellement porté à ſecourir l'innocente victime. Mais l'idée que ce pourroit bien être une fée, ou même, cette grenouille bienfaiſante qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la princeſſe Muffere, redoubla le zèle du jeune chevalier. Il franchit le foſſé & chaſſa le deſtructeur des grenouilles. La cigogne, en s'envolant, laiſſa tomber ſa proie, & l'inſecte ſauta précipitamment dans le foſſé, ſans témoigner aucune reconnoiſſance à celui qui avoit ſi généreuſement travaillé pour ſa liberté. Don Silvio reſta ſur le foſſé, & attendit que la grenouille reparût ſous la forme d'une nymphe, pour le remercier du ſervice qu'il lui avoit rendu. Il ne ſe laſſa d'attendre qu'au bout d'une heure; & alors, il fut très-ſurpris de n'avoir vu reparoître ni nymphe, ni grenouille. Le jeune homme ne concevoit pas comment une fée pouvoit avoir autant d'ingratitude. Quand bien même, ſe diſoit-il, cette fée n'auroit été que la petite Magotine, la vieille Ragote ou la fée Concombre, il me ſemble qu'elle auroit dû être ſenſible à un bienfait de cette nature. Après quelques réflexions, il lui vint en eſprit

qu'il n'avoit peut être pas dépendu de cette grenouille de se montrer sous sa véritable forme, ou qu'elle différoit à lui témoigner plus efficacement sa gratitude dans une autre occasion. Plein de cette idée qui s'accordoit très-bien avec ses vœux chimériques, il retourna gaiement dans son château de verdure. Cette aventure devoit opérer, selon lui, un changement essentiel dans son état.

Il nous semble entendre le lecteur se récrier contre la grande simplicité de don Silvio, qui n'avoit pas pu se convaincre que cette grenouille étoit réellement une grenouille & non pas une fée. Que ne peut le préjugé! Que ne peuvent les passions! Un vieux fou qui croit acheter la fidélité de sa maîtresse avec de l'argent, attribue la gaieté de sa belle, à la joie qu'elle ressent de le voir venir. Pensée fausse. Elle sourit à l'argent, & elle éprouve déjà une partie du plaisir qu'elle aura de le partager avec son jeune amant qui est caché dans le cabinet voisin.

Un Indien achète de son Bonze des amulettes qui doivent être un remède souverain à toutes les maladies. L'Indien tombe malade; & les amulettes lui deviennent inutiles. Qu'en conclut-il? Il se donne bien de garde de penser que ces petites images n'ont pas la vertu de le guérir, ou que le Bonze qui les lui a vendues, est

un imposteur. Mais il rejette sur la foiblesse de sa foi l'impuissance de ses amulettes.

CHAPITRE VII.

Comment don Silvio trouve le portrait de la princesse dont il est amoureux.

QUELQUES jours après l'aventure de la grenouille, don Silvio se rendit un matin dans le bois, pour y attraper des papillons qu'il destinoit à compléter l'ameublement de son cabinet. Il étoit déjà à plus d'une lieue de son château, lorsqu'il apperçut un papillon magnifique qui se reposoit sur une fleur. Les ailes de ce petit insecte étoient d'azur & bordées de pourpre. Au soleil, ces couleurs avoient l'éclat de l'or. Don Silvio tendit son chapeau de paille. Il crut avoir attrapé l'animal; mais celui-ci se glissa imperceptiblement, & se cacha dans un buisson touffu.

Oh! s'écria le chevalier, il faut que tu sois à moi, dussai-je te poursuivre jusques dans le royaume souterrain du roi Hammel, où il pleut des petits pâtés, & où les perdrix roties croissent sur les arbres. Le papillon qui se fioit sur

l'avantage que lui donnoient ses ailes, sembloit vouloir le dispenser d'un si long voyage. A peine don Silvio l'eut-il perdu de vue qu'il le retrouva, à quelques pas de lui, sur un romarin. Il essaya encore de le prendre; mais il ne fut pas plus heureux que la première fois. Le beau papillon, d'un air moqueur, faisoit des petits cercles autour de Silvio; & se reposoit de tems en tems. Il avoit l'adresse de s'esquiver toutes les fois qu'il étoit sur le point d'être pris. Ce jeu dura jusqu'à ce que le chevalier s'apperçut qu'il étoit égaré. Il se repentit alors d'avoir tant fait de chemin pour un petit insecte. Mais la chose s'étoit commencée: il ne falloit pas que ce fût en vain. Le papillon fut pourtant attrapé, après avoir donné plus de peine à Silvio que n'en a un jeune homme à séduire un prude.

La joie du chevalier répondit à la beauté de sa capture. la considéra long-tems & avec d'autant plus de plaisir qu'il avoit eu bien de la peine à la faire. Il étoit prêt à la mettre dans une petite boîte, lorsque le papillon captif le regarda d'un air attendrissant & les ailes baissées. Don Silvio crut même l'avoir entendu soupirer aussi fort qu'il est possible à un papillon de soupirer. Il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que cet insecte pouvoit bien être une fée ou quelque princesse métamorphosée. Si la princesse

Barzeline a été ſauterelle, une perſonne du même rang peut bien être papillon. Il ne fit aucune difficulté de lui rendre la liberté qu'il avoit paru demander d'une manière ſi touchante.

Le papillon ſorti de l'eſclavage, s'envola gaiement. Don Silvio, qui le ſuivoit des yeux, le vit paſſer près de quelque choſe qui brilloit dans l'herbe. Sa curioſité le conduiſit vers cet endroit. Il y trouva une eſpèce de bijou, garni de gros diamans, qui étoit attaché à un filet de perles fines. Il l'examina & le tourna de tous côtés. Ciel! quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en ſerrant, par haſard, un reſſort qu'il n'avoit pas remarqué, il vit la turquoiſe du milieu faire place à une petite miniature en émail, qui repréſentoit une femme d'une beauté, d'une beauté.... on ne peut l'exprimer.

Le chevalier reſta immobile pendant quelques momens. Son eſprit & ſes ſens étoient dans le délire. Qu'on ſe mette dans ſa place, & on jugera de ſa ſituation. Enfin, un peu revenu de ſon extaſe, il regarda & toucha pluſieurs fois ce qu'il tenoit, pour ſe convaincre que ce qu'il éprouvoit n'étoit pas l'effet d'une imagination frappée. Plus il examinoit ce portrait, plus il ſe perſuadoit que c'étoit celui de quelque déeſſe, ou au moins de la plus belle des mortelles.

Il faut cependant avouer que don Silvio ne devoit guère se connoître en beauté, parce que sa tante, pour des raisons qu'on peut deviner, avoit eu soin de l'éloigner de tout ce qui eût pu le séduire : de sorte qu'il n'avoit jamais vu d'autres femmes que dona Mencia & sa femme de chambre, qui se disoit âgée de trente-cinq ans, la grosse Maritorne & quelques villageoises. Mademoiselle sa sœur qui auroit été une fort jolie petite fille, si elle n'avoit disparu à l'âge de cinq ans : on soupçonna qu'elle avoit été enlevée par une Egyptienne qu'une personne digne de foi, avoit vu rôder dans ce tems-là, aux environs du château.

Don Silvio fut très-sensible aux charmes de la belle qu'il possédoit en peinture. Transporté de joie & d'amour, il s'écrioit : Je viens enfin de la trouver, celle que j'ai cherchée avec tant d'ardeur, celle que je dois aimer à jamais, celle qui est destinée à me faire goûter des délices dont ne jouissent que les dieux. Ah ! fée bienfaisante qui t'intéresses à mon sort..... Qui que tu sois, c'est à toi seule que je dois ce bonheur imprévu. Quelle autre que toi a pu me faire trouver ce divin portrait dans un désert, où peut être aucun mortel n'a mis le pied avant moi. Comble ton bienfait ; parois à mes yeux ; que je puisse me jeter à tes genoux, & apprendre de toi où je pourrai trouver

celle dont le portrait a suffi pour allumer dans mon cœur un amour éternel. Dussé-je la chercher dans la mer de vif-argent; au milieu des monstres de la fée Lionne, ou même dans l'anneau de Saturne; je jure, par tous les dieux qui sont propices à l'amour, de ne pas gouter les douceurs du sommeil que je ne l'aie trouvée.

CHAPITRE VIII.

Réflexions qu'on peut lire sans s'ennuyer.

TEL compte prendre des poissons; & ne prend que des écrevisses, disoit à son maître le prudent Sancho. Rien n'est plus commun que de chercher une chose & d'en trouver une autre. Saul, en cherchant les ânesses de son pere, trouva une couronne. Don Silvio cherchoit des papillons, & trouva une belle fille, ou, du moins, son portrait.

Notre chevalier étoit amoureux, amoureux à l'excès. Il n'étoit occupé que du moyen de rencontrer l'original de sa miniature. Quoiqu'il connût les traits de son amante, il ne savoit ni qui elle étoit, ni où elle résidoit.

Il est aisé de deviner ce qu'une autre personne

qui se seroit trouvée à la place de don Silvio, auroit fait ou pensé. Mais notre Héros ne réfléchissoit & n'agissoit jamais comme le commun des hommes.

Cette miniature ne pouvoit-elle pas avoir été une simple idée de peintre, ou ne pouvoit-elle pas représenter une personne morte depuis longtems. Cette dernière supposition admise, don Silvio auroit été alors dans le cas du prince Seif-el-Mulouc qui, deux mille ans trop tard, devint amoureux d'une des maîtresses du roi Salomon.

De telles idées n'occupèrent point notre chevalier. Plus il réfléchissoit à la rencontre du portrait, plus il étoit persuadé qu'elle devoit être le commencement de la plus singulière des aventures.

Mais que faire en pareille occasion? Où trouver la belle princesse? A qui la demander? Le papillon bleu, qui auroit pu lui en dire des nouvelles, étoit malheureusement disparu. S'enfoncer, au hasard, dans la forêt, pour l'y chercher, lui paroissoit une témérité, parce qu'il avoit lieu de se méfier des méchancetés d'une de ses ennemies invisibles qui auroit pu aussi aisément le détourner du vrai chemin, que sa bonne fortune pouvoit le conduire sur le bon.

Après beaucoup de réflexions qu'il interrompit souvent, pour regarder le portrait qu'il possédoit

il crut sagement ne devoir faire aucune démarche avant de s'être informé au papillon bleu du sort de la princesse. Il ne doutoit point qu'elle ne fût une fée, & comme il avoit déjà éprouvé des marques de sa reconnoissance, il lui paroissoit très-naturel qu'elle continuât à lui en faire sentir de plus en plus les effets.

Pendant ce soliloque, son petit chien Pimpim qui, à la faculté de parler près, ne le cédoit, ni en gentillesse, ni en esprit au toutou de la princesse Mirabelle, rencontra son maître après l'avoir long-tems cherché dans la forêt. A leur rencontre, ils éprouvèrent, l'un & l'autre, un égal degré de joie. Don Silvio qui commençoit à s'appercevoir que l'heure du dîner approchoit, fut charmé d'avoir un guide pour sortir du bois où il ne s'étoit jamais tant enfoncé. Chemin faisant, il pensa que la fée qui lui avoit fait trouver le portrait, avoit eu dessein de savoir s'il éprouveroit quelque émotion à l'aspect de sa figure véritable. Je suis aimé d'une fée, s'écrioit-il. Eh bien ! Ce n'est pas la premiere fois qu'un mortel a joui de cet honneur... Qu'importe ?... En suis-je moins heureux ?

Cette trouvaille donna un air si distrait à notre jeune chevalier, que sa tante auroit certainement soupçonné quelque chose, si de son côté, elle n'avoit eu de sérieuses occupations qui lui ôtoient

le loisir d'observer l'humeur & la conduite de son neveu. Mais elle ne le tenoit plus sous des loix aussi austères depuis que sa dix-huitième année étoit révolue, & d'ailleurs, elle avoit, depuis quelques semaines, certaine affaire en tête qui l'obligeoit à se rendre très-souvent dans la petite ville voisine. Nous conjecturons que cette affaire devoit être d'une grande importance, parce que, quand elle revenoit, elle avoit, contre son ordinaire, un air pensif: elle ne faisoit presque plus d'attention à l'intérieur de son ménage : elle parloit seule, & ne disoit mot en compagnie. Quand elle adressoit la parole à ses domestiques, elle disoit une chose pour l'autre. Excepté son neveu, tous ceux qui l'entouroient voyoient, cette étrange révolution & ne pouvoient en revenir. On fit là-dessus toute sorte de conjectures; mais la circonspection de Dona Mencia, & la discrétion de la dame Beatrice, sa femme de chambre, tinrent tous le plus profond secret. Nous garderons aussi le silence sur cela, jusqu'à ce que le tems, qui découvre tout, ait porté les choses à leur perfection. Les secrets de cette nature se trahissent ordinairement eux-mêmes.



CHAPITRE IX.

Suite de l'aventure du papillon. On fait connoître un nouveau personnage.

Le fidèle Pimpim avoit si bien pris son tems que son maître & lui arrivèrent précisément à l'heure qu'on se mettoit à table. Un profond silence regna pendant le dîner. On n'avoit pas lieu de craindre que don Silvio le rompît le premier : il étoit trop occupé des affaires de son cœur, pour remarquer combien sa tante paroissoit avoir de choses dans l'esprit. Il ne vit pas qu'elle étoit plus parée qu'à son ordinaire, & qu'elle se regardoit de tems en tems, en faisant de petites minauderies, dans une glace qui étoit vis-à-vis d'elle. Pédrillo, qui servoit à table, trouvoit ce jeu-là si plaisant, qu'il se mordoit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Après le dîner, dona Mencia annonça à son neveu que ses affaires l'obligeoient d'aller en ville & d'y passer la nuit. Don Silvio étoit trop honnête pour témoigner la moindre marque de curiosité. Ils se séparèrent très-contens l'un de l'autre. Le chevalier disparut d'abord après le départ de sa tante, sans que personne s'apper-

çut où il alloit. Comme il avoit coutume de faire la ſieſte dans ſon château de verdure, on ne fit attention à ſon abſence qu'à l'heure du ſouper. On le chercha alors dans la maiſon, dans le jardin, dans le bois, dans les champs voiſins; & toujours inutilement. On fit retentir dans les environs le nom de don Silvio; mais il ne donna point de réponſe.

Le Pédrillo dont nous avons parlé, étoit un jeune garçon du village qu'on avoit donné pour laquais à don Silvio. Il formoit, avec une cuiſinière, un palfrenier & la belle Maritorne, tout le domeſtique du château, quand la dame Béatrice en étoit abſente. Les quatre bonnes gens étoient inquiets & conſternés de ne pas voir revenir leur jeune maître qu'ils aimoient beaucoup. Effectivement, le chevalier avoit un cœur excellent & le caractère très-doux. Après qu'ils l'eure herché au clair de la lune juſqu'à onze heure minuit, ils s'imaginèrent qu'il pouvoit être allé trouver ſa tante. La ville n'étoit éloignée du château que de trois lieues. Ils ſe couchèrent tranquillement.

Pédrillo étoit aſſidu auprès de ſon maître, & n'ignoroit pas tout à fait ſon penchant pour les fées. Ce fidèle domeſtique réfléchit mûrement, & penſa que quelque aventure pouvoit avoir fait égarer ſon maître dans le bois où il ſe prome-

toit ordinairement. Il ſe leva le lendemain de très-bonne heure, & parcourut encore toute la forêt ſans plus de ſuccès que la veille. Il étoit prêt à s'en retourner, lorſqu'il apperçut, dans un rocher, une caverne couverte de lauriers ſauvages & de chèvrefeuille.

Quoique Pédrillo eût un extérieur très ſimple, il ne manquoit pas d'eſprit: il étoit preſque auſſi verſé que ſon maître dans les livres de chevalerie. Après avoir examiné de loin la caverne, il la trouva aſſez propre à être le ſéjour d'un partiſan des fées, pour eſpérer d'y trouver ſon maître. Pédrillo ne ſe trompa pas. A peine fut-il à l'entrée de la grotte, qu'il vit don Silvio endormi ſur un lit de mouſſe couvert de fleurs. Le petit Pimpim dormoit à ſes pieds, une guittare étoit ſuſpendue au deſſus de ſa tête, & le portrait de la princeſſe ou du papillon étoit attaché à ſon cou.

Pédrillo, qui n'avoit pas encore vu ce bijou, fut ébloui par l'éclat des pierreries qui l'ornoient. Quoiqu'il ne ſe connût pas beaucoup en bijouterie, il jugea pourtant que les diamans qu'il voyoit valoient au moins dix villages comme celui de ſon maître. Il examina long-tems ces raretés ſans comprendre où don Silvio les avoit trouvées. Sa curioſité devint ſi preſſante, qu'il put à peine s'empêcher de réveiller le cheva-

lier. Il eſt certain qu'il l'auroit fait, s'il n'eût été le payſan le plus maniéré de toute la Valence. Il prit cependant la guittare, en pinça, & chanta de toutes ſes forces ſans parvenir à ſon but. Eh! morbleu! dit-il, par un mouvement d'impatience, cela n'eſt pas naturel. Si ce ſommeil n'eſt pas un ſommeil enchanté, je ſuis au bout de mon ſavoir. Peut-être que ce joyau eſt enchanté.... Si cela étoit, il vaudroit mieux que je le lui ôtaſſe, ou même que je le caſſaſſe, que de le laiſſer ainſi ronfler.... qui ſait?.. pendant des ſiècles.

En diſant ces mots, il étendit la main ſur le portrait, & donna, par haſard, un coup de coude à ſon maître qui s'en éveilla. Silvio ne put pas d'abord ouvrir tout à fait les yeux. Il ne reconnut pas Pédrillo, & ne vit qu'une figure humaine qui vouloit lui ravir le tréſor de ſon cœur... Maudite magicienne, s'écria t-il, ne te ſuffit-il pas d'avoir dépouillé cette princeſſe de ſa divine beauté, & de l'avoir transformée en papillon? Veux-tu encore m'enlever l'unique choſe qui puiſſe me faire ſupporter l'excès de mon malheur. Mais, apprends qu'avant de me la ravir, tu dois m'arracher ce cœur..... ce cœur où elle eſt gravée avec des traits de flamme.

De grace, monſieur, dit Pédrillo, en faiſant



Si ce sommeil n'est pas un sommeil enchanté je suis au bout de mon sçavoir.

P. Marillier del. Borgnet Sc.

un saut en arrière vers l'entrée de la grotte ; expliquez-moi ces paroles. Je ne suis ni sorcier ni magicien ; je suis un des bons chrétiens de notre paroisse. Je suis au désespoir de vous trouver ici, & dans un pareil état. Que dites-vous de magiciennes, d'excès, de papillons transformés en princesses, &c. Vous trouver endormi ici !... Je n'en augure rien de bon.

Es-tu Pédrillo, repartit le chevalier qui pendant ce tems-là s'étoit frotté les yeux. Si tu es Pédrillo, comme ta figure semble l'attester, je me tranquillise. Les reproches que je viens de faire ne te regardent pas : je te prenois pour un autre.... Mais, que voulois-tu faire de ce portrait ?

De quel portrait, monsieur ?

De ce portrait, coquin, que tu étois sur le point de m'enlever, lorsqu'une main invisible m'a tiré du sommeil, pour prévenir cet affreux désastre ?

Sur mon honneur, seigneur Silvio, je crois que vous rêvez, pour ne pas dire pis. Nous vous cherchâmes hier toute la soirée, jusqu'à l'heure que les revenans ont coutume de se montrer aux hommes. J'ai ce matin parcouru le bois tout seul ; &, après m'être donné bien de la peine, je vous ai trouvé endormi dans cette caverne. Quand j'ai vu que vous étiez

enfeveli dans un fi profond fommeil, j'ai cru que ce bijou pouvoit être un talifman qui vous retiendroit affoupi jufqu'à ce que quelqu'un le brifât. J'ai lu beaucoup de ces exemples dans les livres qui compofent la bibliothèque de madame votre tante. Parce que vous m'êtes cher, monfieur, je vous plaignois : j'étois fâché de vous voir fubir le fort de Démonion que la déeffe Diné fit dormir cent ans de fuite pour pouvoir l'embraffer autant de fois qu'elle le défireroit. Que le diable empoifonne cette vieille amoureufe ! Vous favez fon hiftoire, monfieur : elle fe trouve dans un vieux livre, fans couverture & fans titre, dont j'ai hérité, pour trois pièceттes, à la mort de ma grand mère. Si vous ne l'avez pas lu, je vous le prêterai : vous y verrez des chofes bien intéreffantes.... Pour en revenir, monfieur, je ne pouvois me réfoudre à vous voir dormir pendant des fiècles : je me préparois à brifer le talifman, & voilà tout. Je ne foupçonne pas que ma bonne volonté ait dû mériter votre courroux.

Quelqu'envie qu'eût don Silvio de fe fâcher, il ne put s'empêcher de fe radoucir & de rire au difcours de fon domeftique..... Ecoute, Pédrillo, lui dit-il ; ton intention n'étoit pas abfolument repréhenfible. Je t'affure cependant que tu étois fur le point de me jouer un

mauvais tour. Il eſt certain que je ſuis enchanté par ce bijou que tu as pris pour un taliſman : mais j'aimerois mieux perdre mille vies, que de ſouffrir que cet enchantement fût levé : j'ai appris cette nuit des choſes de la dernière importance. Ne demande pas ce que c'eſt : tu le ſauras quand il en ſera tems. J'ai beſoin de tes ſervices : voilà tout ce que je peux te dire en ce moment.

Pédrillo ne comprit pas un mot de ce que ſon maître venoit de lui dire. Il n'en fut que plus curieux : mais il ne vouloit pas qu'on s'en apperçût, puiſqu'en venant au château, il tint à peu près ce diſcours à don Silvio....... Je ne vous demanderai rien, monſieur, je ne vous ferai aucune queſtion, puiſque vous me l'avez défendu. Je connois l'étendue de mes devoirs, je ſais combien je dois être ſoumis. Premièrement, vous êtes mon ſeigneur, parce que je ſuis de votre village. En ſecond lieu, vous êtes mon maître, parce que je ſuis à votre ſervice & à vos gages. Quoique ce ſoit madame qui règle la maiſon, je ſais bien que c'eſt à vos dépens. J'ai l'air nigaud ; mais..... Pour en revenir, monſieur, à notre premier propos, je vous certifie que je ne témoignerai aucune envie de ſavoir ce que vous ne pouvez m'apprendre..... Mais je me trouve auſſi dans de ſingulières diſpoſitions. Je me crois

enchanté comme vous. Autrefois je comprenois tout ce que vous me difiez ; & depuis que j'ai touché cette efpèce de talifman, je ne vous entends non plus que fi vous parliez arabe. Je veux mourir tout à l'heure, fi j'ai faifi un feul mot de la converfation que nous venons d'avoir enfemble.... Si l'on favoit où vous étiez cette nuit, lorfque nous vous cherchions avec tant de foins, on pourroit peut être ..... deviner...... Je n'en dis pas davantage : car vous pourriez vous imaginer que je.... Si j'euffe été curieux, j'aurois pu favoir pourquoi madame fait, depuis huit jours, de fi fréquens voyages à la ville.... Entre nous, monfieur.... j'ai quelque crédit auprès de la dame Beatrice. Hem ! Vous ne vous en feriez pas douté ?.... Je vous promets que, quoiqu'elle ait un long chapelet pendu à fa ceinture, & que fa démarche reffemble à celle d'une bigote, elle en fait long. Je paffai hier devant fa chambre : la porte étoit entr'ouverte : elle m'apperçut, m'appela & me dit de lui attacher fon fichu. Je fus fouvent traité de mal-adroit ; mais le ton qu'elle mettoit à me dire de petites injures, me fit bien fentir qu'elle avoit envie de m'agacer tendrement. C'étoit, fans contredit, le moment de tout favoir, fi j'en avois eu envie..... Oh ! Ne voilà-t-il pas ?.... Vous croyez que je veux vous tirer les vers du nez..... Eh bien, Je me tairai,

monſieur... Non, monſieur, je ne dirai plus mot. Pédrillo promit de ſe taire & ne ceſſa de parler, que quand ils furent arrivés au château. Silvio ne l'avoit pas écouté : ſon eſprit étoit occupé de ſes affaires particulières. A leur arrivée, la cuiſinière fit une omelette, une fricaſſée de poulets & une friture d'eſcargots pour le déjeûner de ſon maître qui mangea de ſi bon appétit, que Pédrillo en eut beaucoup meilleure opinion que le matin où il l'avoit entretenu d'enchantement, de princeſſes & de papillons.

CHAPITRE X.

Dans lequel il eſt queſtion de Fées, de Salamandres, de Princeſſes & de Nains verts.

Dès que la plus grande chaleur du jour fut paſſée, don Silvio ſe rendit, avec ſon domeſtique, dans le jardin. Après s'être aſſis, l'un & l'autre, ſous un berceau de jaſmin, le chevalier recommanda à Pédrillo de l'écouter ſans l'interrompre. Il lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé, depuis qu'il avoit rendu la liberté à la grenouille, juſqu'au moment qu'il avoit été trouvé endormi dans la caverne.

Auſſi-tôt que ma tante fut partie, continua don Silvio, je retournai au bois pour y chercher l'endroit où le papillon, en me quittant, me fit trouver ce portrait qui doit faire actuellement le bonheur ou le malheur de ma vie. Je pris Pimpim avec moi, parce que je m'imaginai qu'il choiſiroit mieux que moi le ſentier que je devois ſuivre. Je ne me trompai pas, nous trouvâmes ce lieu ſi cher à mon cœur. Quand je cherchois le papillon bleu, que je ne pouvois plus croire un papillon ordinaire, après ce qui m'étoit arrivé, j'eſpérois qu'il m'éclairciroit ſur mon ſort à venir. S'il eſt une fée, me diſois-je, comme je ſuis fondé à le croire, il ſera touché de mon état, de mes inquiétudes, il m'apparoîtra encore, & me fournira les moyens de vivre heureux.

Je parcourus tout le bois : j'y trouvai mille & mille papillons ; mais le bleu, celui qui eſt l'arbitre de mon ſort, ne me fut pas viſible. La nuit étoit avancée. Pimpim & moi étions las à ne plus pouvoir faire quatre pas. J'apperçus la caverne, où tu m'as trouvé, & je fus d'avis que nous y paſſaſſions le reſte de la nuit. Je me fis un ſiège de mouſſe, & Pimpim s'endormit à côté de moi, tandis que je me livrai aux réflexions qui convenoient à mon état actuel.

Le tems étoit clair : aucun nuage n'interceptoit les rayons de la lune : & je m'aviſai de me pro-

mener ſous les arbres qui étoient à l'entrée de la grotte. A peine eus-je fait quelques tours que je vis que le ſommet des arbres étoit éclairé. Je lève mes yeux ſurpris vers le ciel; & j'apperçois, dans les airs, un globe enflammé qui paroît plus élevé que la lune : il deſcend lentement & en ligne perpendiculaire vers l'endroit où je ſuis.... Ah! Pédrillo, tu ne ſaurois te faire une image de la joie que j'éprouvai à cet aſpect.

De la joie? monſieur! Oh! ma foi, vous ne reſſemblez pas au reſte des hommes. Je ſerois mort de frayeur, moi, ſi j'avois vu pareille choſe... comment! Monſieur, un globe enflammé...Et reſſentir de la joie?

Tais-toi, je t'en prie. Je t'ai défendu de m'interrompre....Oui de la joie: & j'avois des raiſons pour en reſſentir. Je ſavois que ce globe étoit une fée; mon cœur me diſoit que c'étoit celle que je cherchois. Je ne me trompois pas. Le globe enflammé, qui me paroiſſoit plus grand à meſure qu'il s'approchoit de moi, éclata tout-à-coup. à grand bruit. Et au lieu d'une boule de feu, je vis une dame d'une beauté....... Ah! Pédrillo.... d'une beauté raviſſante. Elle étoit ſur un char d'eſcarboucle, traîné par deux ſerpens ailés couleur de feu. Autour d'elle, ſur un nuage argenté, voloient une quantité de Salamandres, ſous la forme des génies. Leurs che-

veux bouclés étoient éclatans comme les rayons du soleil. La couleur de l'aurore brilloit sur leurs joues, & le reste de leurs corps étoit blanc comme neige. Le croirois-tu? Tous leurs charmes étoient éclipsés par l'éclat de la fée qui étoit si éblouissante que j'en aurois perdu la vue, si elle n'eût eu la sage précaution de me toucher de sa baguette.

Don Silvio, me dit-elle, je suis la fée Rayonnante à qui, ces jours-ci, tu as sauvé une vie dont dépendoit l'état où tu me vois aujourd'hui. Te resouviens-tu de ta grenouille?.... Eh! bien! tu sauras que tous les cent ans, nous sommes obligées de prendre, pendant huit jours, la forme d'un oiseau ou de quelqu'autre bête. Tant que dure ce tems-là, nous perdons l'usage de notre puissance, & nous sommes exposées à tous les accidens de la vie animale. Les huit jours de ma métamorphose étoient écoulés à quelques heures près, lorsque le plaisir de me voir bientôt sous ma forme ordinaire, me donna l'imprudence de sortir de mon fossé. Je m'exposai au danger; & j'y aurois succombé sans ton généreux secours. La frayeur que j'avois eue dans le bec de la cigogne, m'empêcha de te remercier sur le champ. Quand j'eus repris ma forme ordinaire, les Salamandres, dont je suis la reine, me prièrent de consacrer à leurs affaires mes premiers momens. Dès que j'eus

j'eus le tems de songer aux miennes, je me souvins de ce que je te devois, & je m'occupai des moyens de te témoigner ma gratitude. Mes livres que je consultai m'apprirent que tu étois destiné à aimer une certaine princesse, mais que tu trouverois des obstacles à ton bonheur, & que tu ne pourrois les surmonter sans un puissant secours. Ton amante est persécutée par la fée Fanfreluche, parce qu'elle n'a pu se résoudre à épouser un certain nain, neveu de cette fée. On l'appelle le Nain-vert, parce que sont teint est vert. On le nomme aussi le chevalier du Bourdon, à cause que cet insecte est sa monture ordinaire... La princesse qui a toujours été inflexible, a été changée depuis peu en papillon bleu par la cruelle fée dont je viens de te parler. L'enchantement de ton amante ne doit cesser que lorsqu'elle aura eu la tête & les ailes arrachées par celui qui doit l'aimer... Infortuné don Silvio! le papillon que tu avois attrapé ce matin, étoit précisément ta princesse. Elle te vit dans la forêt & t'aima aussitôt. Si elle voltigea quelque tems devant toi, ce ne fut que pour sonder ton cœur. Elle s'est laissée prendre de bon gré. Dès qu'elle s'est apperçue qu'elle ne t'étoit pas indifférente, même sous la forme d'un papillon; quand elle fut dans tes mains, elle tâcha de te faire comprendre combien sa captivité lui étoit chère. Mais Fanfreluche lui

avoit ôté l'usage de la parole. Elle ne put proférer qu'un soupir amoureux que tu pris malheureusement pour un signe de douleur. Tu lui rendis la liberté. Elle seroit revenue, si elle n'eût apperçu le Nain-vert qui venoit à toute bride sur son bourdon. Elle fut si effrayée de la grimace qu'il lui fit, qu'elle desira avoir dix mille ailes pour s'envoler plus vîte. J'étois prête à te chercher; j'ai vu le danger où se trouvoit ta pauvre princesse, & j'ai volé à son secours, après avoir ordonné à une de mes salamandres de mettre en ton chemin le portrait de ta maîtresse. J'ai poursuivi le Nain-vert qui, trop foible pour me résister, a pris toutes les formes imaginables pour se soustraire à mon pouvoir. Il s'est changé d'abord en un petit nuage, & dès que je m'en suis apperçue, je l'ai si fort serré entre mes mains qu'il est tombé en goutes. Les laboureurs qui travailloient dans les champs, ont vu qu'il pleuvoit du sang, & en ont auguré des effets sinistres. Le Nain-vert s'est si mal trouvé de cette compression, qu'il a repris sa veritable forme; mais il ne l'a pas gardée long-tems : je l'ai changé en cure-dent d'ivoire, à condition qu'il ne reprendroit sa forme naturelle que quand il auroit servi à nettoyer la bouche d'une..... de quatre-vingt ans.

Ho, ho, interrompit Pédrillo, je suis le très-humble serviteur de la fée Rayonante; mais elle

ne ſonge pas à ce qu'elle fait. Le Nain vert reſtera donc toujours cure-dent; car, ſeigneur Silvio, je conſens à perdre mon nom, ſi vous trouvez dans l'hiſtoire ancienne & moderne, l'exemple d'une fille de quatre-vingt ans qui ait des dents, ou qui, en ayant, ſoit.....

C'eſt l'affaire du nain : tant mieux; je n'aurai rien à craindre de ſa part. Mais, monſieur Pédrillo, je t'avois défendu de m'interrompre. Si tu veux que nous ſoyons encore bons amis, fais enſorte que je ne te le diſe plus.

Oh! non, monſieur, continuez; ne vous fâchez pas, je ſerai muet : vous ſavez que je ne ſuis pas babillard; mais je trouvois l'uſage d'un cure-dent ſi inutile à une fille de quatre-vingt ans que....

Tu recommences donc?

Non, monſieur, je voulois dire que je ne parlerai plus : je ne vous interromperai pas. Je ne l'aurois pas fait, cette fois, ſi le cure-dent......

Je voudrois que tu fuſſe cure-dent toi-même, Ecoute! ou ce ſera le dernier mot que tu entendras de moi.

Cette menace intimida Pédrillo qui aimoit beaucoup ſon jeune maître. Il porta le doigt à la bouche, pour ſignifier qu'il ne diroit plus un mot : & don Silvio pourſuivit en ces termes :

La fée fit une petite poſe après ſon premier récit. Je profitai de ce moment pour me jeter à

ſes pieds & lui exprimer, en termes énergiques, la vivacité de ma reconnoiſſance....... Puiſſante fée! lui dis-je, vous qui avez tant fait pour moi, pourriez-vous refuſer d'achever votre ouvrage! Si vous avez pu changer le Nain vert en cure-dent, que vous en coûtera-t-il pour rendre à ma princeſſe ſa forme naturelle?

Il ne dépend pas de moi, répliqua la fée, de détruire un enchantement qui a été fait par une puiſſance égale à la mienne.

Cette action te regarde ſeul. Ne perds pas de tems, don Silvio. Prends avec toi ton fidèle Pédrillo, le petit Pimpim, & cherche le papillon bleu juſqu'à ce que tu l'aie trouvé. Je crains bien que Fanfreluche ne tâche de venger ſon neveu & ſur toi & ſur ta princeſſe; mais que les difficultés ne t'effraient pas. Sois aſſuré que tu n'imploreras jamais en vain mon ſecours...... A ces mots, la fée, le char & les ſalamandres diſparurent. Pour moi, j'étois ſi foible, que je tombai dans un profond aſſoupiſſement: je dormirois peut être encore, ſi tu ne m'avois éveillé.

Tu ſais maintenant, Pédrillo, ce que la fée m'a ordonné. Je n'ai pas de tems à perdre. Il faut que je me mette en chemin pour chercher ma princeſſe. Je me flatte que tu ne refuſeras pas de m'accompagner.

CHAPITRE XI.

Converſation de don Silvio avec ſon domeſtique. Ils ſe préparent à voyager.

PEDRILLO avoit écouté ſon maître avec attention. L'hiſtoire de la fée, celle de la princeſſe & du Nain-vert lui firent grand plaiſir : il aimoit les contes & les faits ſinguliers. Cependant, quand il vit que Silvio prenoit toutes ces choſes à la lettre, & qu'il vouloit ſérieuſement courir le monde pour trouver le papillon bleu, il ſecoua la tête & parut rêveur.

Ma foi, monſieur, je ne ſais que vous répondre ; mais il me ſemble que vous auriez auſſi bien pu rêver autre choſe que ce que je viens d'entendre.... Ah ! ſi je ne ſavois que vous avez le meilleur des caractères poſſibles...... Tout autre que moi, Dieu me le pardonne, penſeroit preſque....

Quoi ! Pédrillo auroit-il des doutes ſur ce que je viens de lte raconter ?

Moi, Monſieur ? Je n'ai garde. Mais ce globe enflammé, cette grenouille qui eſt une fée, ce Nain-vert qui devient amoureux d'une princeſſe,

ce papillon bleu que vous épouſez, & qui, après vos noces, doit être une beauté, & ce cure-dent.... Si je dois, monſieur, vous dire ce que je penſe.... mais ſur-tout ne prenez pas les choſes en mauvaiſe part... je crois que tout ceci ne vous eſt apparu qu'en ſonge. On rêve ſouvent des choſes fort extraordinaires. Je pourrois même vous en citer des preuves: par exemple, je rêvai dernièrement....

Tu prends bien mal ton tems. Crois-tu que je n'aie rien de mieux à faire que d'écouter tes rêves? Dis-moi, entêté, ſi c'eſt en ſonge que j'ai vu la fée Rayonante; ſi c'eſt en ſonge qu'elle m'a donné les moyens de retrouver mon incomparable princeſſe; ſi c'eſt auſſi en ſonge que je porte le portrait de cette belle attaché à mon cou?...

A ces mots, Silvio ouvrit un petit étui, & en tira une miniature qu'il fit voir à ſon incrédule valet. Pédrillo fit une grimace affreuſe à la vue du portrait d'une femme qui, de ſon aveu, étoit mille fois plus belle que ne l'etoit la dame Béatrice, même les dimanches, quand elle avoit ſon juſte d'étamine, ſon jupon à falbalas rouges, & ſes bas verts à coins jaunes.

Par S. Dominique! s'écria Pédrillo, me voilà muet. C'eſt donc là la princeſſe que vous a promiſe la fée Rayonante?... & elle eſt métamor-

phosée en papillon bleu?... On ne tient pas contre de si fortes preuves. Je n'hésite plus. Je me rends. J'ajoute foi à tout ce que vous m'avez raconté. Je suis bien sûr d'être éveillé, moi, ajouta-il en se frottant les yeux; ainsi, je ne rêve pas.... Oh! voilà d'étranges choses. De qui pourriez-vous avoir ce bijou, si ce n'est d'une fée? Je gagerois sur ma tête que la moindre de ces pierres vaut plus que dix fermes de paysans: car j'ai lu que les plus riches terres ne sont que des bagatelles chez les fées. Les diamans & les émeraudes sont plus communs dans ce pays-là, que les tuiles sur nos maisons. Je suis sûr que madame Rayonante a plus de pierreries à son pot de chambre, que la Reine n'en a à son collier. Par la jarni! de pareilles choses ne se trouvent pas en dormant. Je commence à concevoir que vous étiez bien éveillé, & que vous ne rêviez point, ainsi que je me l'étois d'abord imaginé. Il est donc bien vrai que cette belle princesse est un papillon bleu.... Permettez, monsieur, que je la voie encore une fois... Ma foi! elle est bien gentille.... Comme elle me sourit.... Si.... gracieusement..... Si on ne savoit pas que ce n'est que son portrait, l'on croiroit qu'elle va parler. Que le diable emporte les maudites magiciennes qui ont eu la méchanceté de changer un si joli petit minois en un

chétif insecte !... Pédrillo contempla ce portrait pendant quelques minutes, & se dit à lui-même..... Oh ! oh, monsieur le chevalier, penses-tu qu'une si belle princesse a été faite pour tes pareils ? Tubleu,.... parce qu'elle est si petite, crois-tu qu'elle peut tomber indifféremment entre toutes sortes de mains ?...

Triple ignorant ! Tu t'imagine donc que cette princesse n'est pas plus grande que tu la vois en peinture ? Elle n'est là si petite, que parce que le cadre n'étoit pas plus grand. Quelle que petite qu'elle te paroisse, je parie qu'elle est aussi grande que Diane ou que la belle Alie, qui, vraisemblablement, ne sont pas de la plus petite taille, puisque le géant Moulineau a voulu les épouser. Si elle est un peu plus petite que celles dont je viens de te parler ; tant mieux. Elle n'en ressemble que plus aux Grâces que les poëtes & les peintres nous représentent moins grandes que les autres divinités, pour rendre leurs traits plus délicats. Voilà comme, en devenant les apologistes de l'amour & des belles, ils méritent souvent d'être leurs favoris.

Cela est vrai, car on dit en proverbe, que tout ce qui est petit est joli. Quand bien même cette princesse ne seroit pas plus grande qu'une poupée de Paris, je parierois qu'elle est la plus puissante petite machine qu'on puisse voir !..

Pédrillo ! mon ami ! nous perdons ici notre tems en babil inutile. Mon amante eſt peut-être dans le plus grand danger.

C'eſt ce que je voulois dire, monſieur. Il eſt bien fâcheux qu'une ſi belle princeſſe ne ſoit pas un inſtant en ſûreté. Si une hirondelle ou quelqu'autre oiſeau l'enlevoit pour leurs petits, ils la mangeroient, morbleu, ſans avoir égard à ſa dignité de princeſſe. Depuis que j'ai vu ce portrait, je ne doute plus qu'elle ne ſoit vraiment princeſſe.

Ce ne ſont pas de pareils dangers qui m'inquiètent. Je me repoſe entièrement ſur la protection de la fée Rayonante. Ses ſecours préſerveront mon amante de la voracité des oiſeaux; mais ils ne ſuffiront pas pour l'éloigner des pièges que lui tendra la méchante & vindicative fée Fanfreluche. Tu ſais que cet honneur eſt réſervé à moi ſeul...... Pédrillo! Ne ſerois-tu pas d'avis que nous partiſſions au plutôt, & ſans attendre le retour de ma tante? Nous ſommes ici raſſemblés, Pimpim, toi & moi, Partons ſans plus tarder. Partons, mon cher Pédrillo : allons à la découverte de ma charmante princeſſe. Fût-elle aux Antipodes, volons à ſon ſecours. La fée Rayonante aura ſoin du reſte.

Il me ſemble, ſeigneur Silvio, que vous vous préparez bien vîte à un ſi grand voyage. Ne vous

fiez-vous pas un peu trop à la protection? Ah! la plaisante chose que la protection d'une fée princesse. Mon cher maître! rapportez-vous-en, je vous prie, à votre fidèle Pédrillo : il n'est pas né d'aujourd'hui........ J'ai souvent été à la ville; & entr'autres dans une certaine ville : dans cette certaine ville, il y a un certain château, & on voit dans ce château certain gentil minois qui se donne les airs d'une grande dame...... Tenez, monsieur, il y a aussi dans notre monde des espèces de fées qui se donnent le ton de vouloir..... non pas de vouloir réellement, mais en apparence, protéger tout plein d'honnêtes gens qui ont trop de bonne foi & de probité pour se méfier de leurs promesses........ Faites attention, s'il vous plaît, monsieur don Silvio........ Ce n'est pas que je vous soupçonne d'ignorer l'usage du monde.... ni que je croye que votre fée..... Non, non, il se peut qu'elle tienne sa parole.... Mais j'ai souvent ouï dire, à des gens plus expérimentés que moi, qu'il est dangereux, très dangereux de s'abandonner entièrement à la protection de ces sortes de fées. Elles vous mettent de leurs parties; elles vous menent sur de hautes montagnes par des avenues magnifiques; elles vous font admirer les beautés de la nature embellie par l'art. Vous croyez toucher aux nues. Et quand votre vue s'étend un peu loin, la fée réflé-

chit; elle eſt jalouſe de l'éclat qui vous environne; elle ſe repent de vous avoir mené trop haut; elle prend un élan & vous précipite du ſommet de cette brillante montagne, dans un abyme ſemé de ronces & d'épines......... Ainſi, monſieur, pour prévenir tout fâcheux accident, je crois que nous ferions bien de nous pourvoir de toutes ſortes de bagatelles qu'on eſt charmé d'avoir dans l'occaſion.

En effet, tu ne raiſonne pas mal. Mais je n'ai rien à craindre. Je ſaurai me ſouſtraire aux dangers dont tu viens de parler. Je n'ai jamais ni lu, ni ouï dire qu'un prince ou gentilhomme qui voyage ſous la protection des fées, ſe ſoit occupé du ſoin de traîner après ſoi des équipages. Il a toujours de riches habits, des chemiſes de batiſte, & autant d'argent qu'il lui en faut. Il paſſe ordinairement la nuit dans des palais enchantés, où il eſt reçu à bras ouverts. S'il arrive que, par haſard, il s'égare dans les bois ou dans des déſerts, il trouve à l'heure des repas, une table ſplendidement ſervie par des mains inviſibles. Il ſe couche dans des grottes charmantes environnées de tilleuls plantés par les nymphes. On s'endort enſuite ſur des lits de gaſon couverts de roſes.

Tout cela eſt bien beau, monſieur; mais encore une fois, je ne voudrois pas m'y fier. Parmi les fées, on a ſes amies & ſes ennemies. Je me rap-

pelle d'avoir lu que de grands ſeigneurs, qui couroient ainſi à l'avenrure, avoient ſouvent reſſenti beaucoup d'appétit, ſans rien avoir à manger. La prévoyance ne nuit jamais. Un moineau que l'on tient, vaut mieux qu'un faiſan qui court dans la forêt. Si monſieur veut ſuivre mon avis, j'irai prendre quelques chemiſes, quelques bouteilles du favori de madame, & après avoir fait un tour dans la cuiſine...... Vous m'entendez?..... Je mettrai le tout dans un havreſac..... à condition que vous vous munirez d'une bourſe remplie de quadruples....... Les choſes ainſi faites, nous nous mettrons..... puiſqu'il le faut...... Non, je ne puis abandonner mon cher maître......... nous nous mettrons en chemin...... Faſſe le ciel que nous ne rencontrions ni Nains bleus, ni Nains verts, qui nous diſputent notre belle princeſſe!

Don Silvio, qui étoit ſans contredit le meilleur enfant du monde, quoique fort entêté ſur tout ce qui concernoit la protection de la fée Rayonante, ſe laiſſa enfin perſuader, & reprit avec ſon prudent valet le chemin du château. Il craignoit la curioſité des domeſtiques; & pour ſe mettre à l'abri de tout ſoupçon, il mit dans ſa poche le petit étui qui renfermoit le portrait de ſa divinité. Tandis que Pédrillo faiſoit ſa tournée dans la cave & dans l'office, ſon maître raſſembloit quelques vieilles bagues qu'il avoit héritées,

de monſieur ſon père. Elles ne valoient pas douze doublons; mais Silvio ne croyoit pas avoir beſoin d'autant d'argent pour faire ſon voyage. Il prit ſa chemiſe à manchettes de dentelles. Son ſurtout de ſatin vert brodé en or, & doublé de taffetas couleur de roſe. Ses haut-de-chauſſes, ſes bas & ſon plumet étoient de la même couleur. Avec cet ajuſtement, il auroit pu diſputer la pomme aux plus élégans cavaliers de ſa province. Il n'attendoit plus que ſon compagnon de voyage le fidèle Pédrillo, pour partir ſecrettement & avant le retour de ſa tante.

CHAPITRE XII.

Quelles étoient les affaires que dona Mencia avoit dans la petite ville.

TANDIS que don Silvio s'occupoit des préparatifs de ſon voyage, dona Mencia, qui n'étoit pas encore de retour, faiſoit de ſon côté des projets bien oppoſés à ceux de ſon neveu. S'il s'en fût douté, il n'auroit pas employé tant de tems à ſa toilette & à remplir ſon baguier.

Nous avons dit que dona Mencia faiſoit depuis quelques ſemaines, de frequens voyages à la ville

voisine. Ces voyages, qui furent d'abord si favorables à Silvio, lui causèrent dans la suite bien des allarmes. Sa chère tante lui préparoit un coup mille fois plus funeste que ceux qu'auroient pu lui porter toutes les Fanfreluches & les Carabosses possibles.

On se souviendra encore que dona Mencia, quoique ayant été très-indifférente dans sa jeunesse, ne s'étoit pas tout-à-fait décidée ennemie de l'amour. Nous pouvons attester que l'inflexibilité des hommes, la condamna à une vertu qui lui devint insupportable. La chronique scandaleuse ajoute même, qu'après qu'elle eut quitté le grand monde, ses esprits furent plus agités que jamais. La solitude ne favorisa pas le dessein qu'elle avoit formé de conserver, jusqu'à sa dernière heure, toute sa fierté & une grande partie de son innocence. L'amour l'aiguillonnoit au point qu'elle agaça tendrement le chef de ses écuries. Ce favori n'auroit peut-être pas résisté à tant d'avances, si l'embonpoint & la fraîcheur de la grosse Maritorne ne lui eussent paru préférables au squelette noble, mais décharné de dona de Mencia. Que cette anecdote soit vraie ou fausse, il est certain que notre héroïne fut forcée de chercher ailleurs que chez elle, un remède qui fût plus qu'imaginaire. Ses maux étoient sensibles : ils existoient réellement : il falloit les adoucir par

quelque chose d'effectif. Quoiqu'elle eût témoigné, dans tous les tems, beaucoup de répugnance à lire Boccace, Catulle, Térence, elle ne pouvoit plus s'endormir sans avoir, sous son chevet, l'art d'aimer d'Ovide. J'imite, se disoit-elle à elle-même, l'exemple de saint Chrysostôme, qui ne pouvoit faire un pas sans avoir sur lui les comédies d'Aristophane.

Si les petites foiblesses que nous venons de mettre au jour, semblent détruire la bonne opinion qu'on avoit conçue des vertus sévères de dona Mencia, on ne doit pas l'imputer à une envie démesurée de médire. Trop de discrétion est toujours déplacée dans l'histoire, où l'on doit tout sacrifier à la vérité.

Nous ajouterons que dona Mencia, malgré l'austérité de sa vertu, la décrépitude de son âge & la vanité qu'elle avoit de sa naissance, ne put se soustraire aux vives impulsions de l'amour. Ce fut un procureur de Telva qui subjugua son cœur : & voici comment.

Le Praticien faisoit de fréquentes visites, pour affaires, à une parente de dona Mencia. C'est dans la maison de cette dame que nos deux personnages se connurent. Dès que notre héroïne le vit, elle le jugea propre à être l'instrument de ses projets ; & quand elle eut appris quelques cir-

conſtances qui le concernoient, elle s'applaudit d'avoir fait les premières démarches.

Cet honnête homme s'appelloit Rodrigue Sanchez. Il poſſédoit au plus haut degré le talent de ſon état; car aucun de ſes confrères ne friponnoit avec autant d'adreſſe que lui. A celà près, il n'avoit nulle ſorte d'eſprit. Sa bonne mine & l'élégance de ſa taille, lui tenoient lieu de bien d'autres qualités dans l'eſprit de dona Mencia. Il étoit de la grandeur ordinaire. Sa chevelure noire & crêpue effleuroit ſes rondes & larges épaules. Deux petits yeux étincelans auroient orné ſa figure, ſi ſes paupières ne les euſſent totalement couverts. Du milieu de ſon front, s'élevoit un gros nez qui ſe recourboit ſur ſa bouche, en forme de bec de perroquet.

Une figure de cette eſpèce, eſt-elle dangereuſe pour toutes les belles? le cas eſt, au moins, douteux. Mais il eſt certain que M. Rodrigue eut, aux yeux de dona Mencia, les agrémens d'un Adonis. Dès leur première entrevue, il eut le bonheur de lui plaire. Elle oublia dès ce moment la forte réſolution qu'elle avoit priſe de conſerver éternellement ſa virginité. Rodrigue eut l'art de faire naître dans le cœur de ſa maîtreſſe, le deſir de partager avec lui le joug du mariage. Notez qu'il avoit quarante ans paſſés, & toute ſon innocence.

Si

Si notre Adonis n'étoit pas assez prévenu pour voir, dans la personne de son amante, une Vénus accomplie, il fut, du moins, si bien jouer son rôle, dès qu'il s'apperçut qu'il étoit question d'hyménée, que dona Mencia ne doutoit pas du pouvoir qu'avoient conservé ses vieux appas.

Il est bon de savoir que M. le procureur avoit une nièce, nommée Mergéline. Elle étoit fille d'un marchand bijoutier, frere aîné de Rodrigue qui, en mourant, avoit laissé plus de cent mille ducats de bien. Mergéline fut mise sous la tutelle de son oncle le procureur. Celui-ci administra les fonds qui lui avoient été confiés de façon à s'en approprier la plus grande partie. Il feuilleta long-tems le code pour y trouver quelque article qui pût l'autoriser à ravir le bien de sa nièce. Le penchant de dona Mencia lui donna quelque espérance de parvenir à son but.

Mergéline étoit la plus laide espagnole que l'on ait jamais vu; mais ses ducats lui prêtèrent mille charmes qui lui attirèrent une foule d'adorateurs. Elle les traitoit avec ce ton de hauteur, & cet air de suffisance qui caractérise les laides héritières. Ses avides courtisans supportoient, avec fermeté son humeur & ses caprices : ils la complimentoient même sur sa chevelure, qui étoit d'un rouge jaunâtre. Les galans expérimentés dans l'art de séduire, la flattèrent tant & si adroitement,

qu'elle ſavoura à longs traits ce poiſon ſubtile & funeſte qu'ils répandent ſur les idoles qu'ils encenſent. Mergéline ſe perſuada que c'étoit à ſes appas ſeuls que l'on rendoit hommage; & dès-lors, elle réſolut de n'accorder ſa main qu'à un homme de diſtinction. Ceux qu'elle avoit vus juſques-là, furent congédiés; & elle déclara net qu'elle vouloit être dame de qualité, ou mourir vierge.

M. Rodrigue ne doutoit pas d'amener ſa nièce à ſes vues, s'il pouvoit lui trouver un mari tel qu'elle le deſiroit. Le cas étoit épineux; mais il étoit ferme dans ſes réſolutions. Il fit aſſidûment ſa cour à la parente de dona Mencia, qui lui apprit que cette vieille demoiſelle avoit un neveu auſſi bien né qu'elle. Cette découverte fit grand plaiſir au procureur. Il ſe perſuada que don Silvio étoit le fait de ſa nièce. On lui dit que ce jeune ſeigneur, ſans avoir aucune connoiſſance du monde étoit doué des plus rares qualités, & ſur-tout extrêmement ſoumis aux volontés de ſa tante. Ce fut alors que Rodrigue mit en jeu tout ce qu'il put imaginer, pour tirer avantage de la tendreſſe que dona Mencia lui avoit vouée. Jamais ſoupirant ne fut plus paſſionné qu'il le parut. Notre héroïne ſe laiſſa perſuader. Auſſi-tôt qu'elle eut remarqué ſon triomphe, elle eut des remords; elle fit quelques réflexions ſur ce qu'elle devoit à ſa vertu & à ſa naiſſance. Elle réunit toutes ſes

forces pour tirer son cœur de l'esclavage, & mener la conduite qui convenoit à son rang. Son maintien redevint grave : il annonçoit l'orgueil & l'indifférence.

M. Rodrigue, peu habitué à calmer la sévérité des belles, se seroit rebuté cent fois, s'il n'eût été animé par un sentiment moins tendre que celui de l'amour. Il persista. Il combattit courageusement; & ses petits yeux frétillans triomphèrent enfin, & de la vertu la plus austère, & de l'orgueil que donnent nombre de quartiers.

La double alliance, entre la nièce & le neveu, fut proposée & acceptée au moment de la victoire. Rodrigue dressa lui-même les articles du contrat de mariage, où il ne s'oublia sûrement pas.

Dona Mencia avoit trop bien élevé M. son neveu, pour douter de sa docilité à tout ce qu'elle exigeroit de lui. Tandis que son cœur jouissoit du plaisir d'aimer, son esprit étoit désagréablement occupé de la sensation que feroit, dans le monde, une telle mésalliance. Quoique le mérite de M. Rodrigue Sanchez lui parût devoir justifier ses démarches, elle ne se seroit jamais résolue à faire un si grand sacrifice, si elle n'avoit espéré que son époux futur seroit un grand généalogiste, qui se feroit descendre en ligne directe d'un fils naturel d'un des rois de Castille.

CHAPITRE XIII.

Portrait à la manière de Callot.

DON SILVIO qui s'occupoit du papillon bleu & du nain vert, ne pouvoit guère prévoir le coup dont il étoit menacé. On avoit bien eu de la peine à lui persuader que sa tante avoit résolu de le marier à une petite bourgeoise, pendant qu'il étoit déterminé à parcourir le monde pour trouver une princesse aîlée qui étoit destinée à être son épouse. Ciel! quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit arriver dona Mencia accompagnée d'un monsieur & d'une demoiselle qu'il ne connoissoit pas du tout. Où fuir? où se cacher? comment éviter cette tante dont on craignoit tant le retour?

Que ferai-je? que deviendrai-je?....... Partirai-je seul?... Mais, par où sortirai-je?... Malheureux Pédrillo! C'est toi...... Ce sont tes préparatifs qui me perdront......... Ce sont eux qui exposeront l'adorable papillon bleu à!...... S'il y succomboit....... Si quelqu'autre avoit la témérité...... Je n'ose y penser sans frémir..... Ne t'avois-je pas dit, Pédrillo, que tes provisions étoient inutiles. La fée qui me protège en a bien

plus à notre ſervice que nous n'en pourrons conſommer......

L'infortuné don Silvio n'eut pas plutôt achevé ſon monologue, qu'il vit ouvrir la porte de la ſalle où il étoit. Sa tante entra. Elle lui dit d'aller au devant des aimables étrangers qui arrivoient. Silvio pénétré de douleur, obéit. Pendant ce tems là, Pédrillo qui revenoit de la cave & de l'office, étoit allé aider le monſieur & la dame à deſcendre de leur voiture. Il eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater de rire, lorſqu'il vit M. Rodrigue, & ſur-tout mademoiſelle Mergéline.

Don Silvio qui étoit naturellement doux & poli, fut ſi effrayé de leur aſpect, qu'il fit trois ou quatre pas en arrière. Son embarras lui ôta la faculté de remarquer les ſentimens de joie qui éclatoient dans les yeux de Mergéline lorſqu'elle le vit.

Pour faire connoître au lecteur quelle devoit être la ſituation de notre jeune chevalier, nous donnerons une eſquiſſe du portrait de celle qu'on lui deſtinoit pour femme.

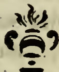
Elle avoit environ trois pieds de haut. La diſtance d'une de ſes épaules à l'autre étoit égale à ſa hauteur. Son corps étoit ſi régulièrement conſtruit, que ſa tête en faiſoit à peu près la quatrième

partie. Son cou, sa gorge & son estomac se perdoient insensiblement l'un dans l'autre. Son visage formoit un quarré parfait. Il manquoit en hauteur à son front, ce que son menton avoit de trop en longueur. Venons en à son ajustement. Il étoit composé d'une robe de satin souci, brodée en argent. Son corcet, qu'elle laissoit entrevoir, étoit vert & noué avec de larges rubans d'un gros bleu. Une plume couleur de feu ornoit sa chevelure. Elle avoit des bas mordorés à coins d'argent, & des souliers cramoisis brodés en or.

Ce fut à cette aimable personne que Silvio tendit une main tremblante pour la conduire dans la salle. Apeine y fut-elle, qu'elle courut à une glace pour réparer le désordre que le voyage pouvoit avoir mis dans sa parure. Après beaucoup de complimens qui n'étoient pas des complimens ordinaires, chacun se plaça. On gardoit, un profond silence, on se regardoit, tous paroissoient embarrassés. Mergéline avoit eu soin de se placer devant un miroir, dans lequel elle contemploit, d'un air de satisfaction, & les graces de sa personne & la symétrie de sa parure. Elle jouoit avec son éventail. Elle couvroit de tems en tems son visage, avec une modestie qui auroit enchanté tout autre que Silvio. M. Rodrigue jetoit des regards enflammés sur dona Mencia. Silvio

ouvroit des grands yeux, paroiſſoit diſtrait & confus. Sa tante ouvroit ſouvent la bouche pour parler ; mais elle ne ſavoit que dire.

Beatrice vint les tirer d'embarras. Elle ſervit un goûté délicat. La maîtreſſe de la maiſon en fit les honneurs avec une dignité qui redoubla le reſpect que les étrangers avoient pour elle. Mergéline profita du cérémonial pour étaler les graces de ſa perſonne & les agrémens de ſon eſprit. On parla beaucoup de la ſaveur des fruits & du ſucré des confitures. Dona Mencia ſe mit à détailler d'une manière circonſtanciée tout ce qui a rapport à l'art du confiſeur. Cette converſation n'amuſoit pas du tout M. le procureur. Il n'étoit occupé que de ſon contrat de mariage & d'un procès dont le gain devoit lui rapporter des dommages & intérêts conſidérables. Il prenoit tant de plaiſir à y penſer, qu'il tourna inſenſiblement la converſation ſur la chicane. Don Silvio ne voyoit & n'entendoit rien. Toutes les facultés de ſon ame étoient réunies ſur le papillon bleu.



CHAPITRE XIV.

Propoſition de mariage.

APRÈS qu'on eut parlé du procès deux heures entières, la dame Beatrice porta des vins étrangers & des liqueurs : on en verſa avec prodigalité. Dona Mencia profita d'un inſtant ou mademoiſelle Mergéline & M. Rodrigue queſtionnoient ſa femme de chambre ſur différentes choſes, pour tirer ſon neveu dans le cabinet voiſin. Elle raſſembla tous ſes eſprits pour lui révéler le grand ſecret. Elle ne ſavoit comment s'y prendre. Elle regardoit ſon neveu, arrangeoit ſon fichu, ôtoit & remettoit ſes gans ; enfin...., elle parla.

Don Silvio ! vous êtes plus paré qu'à l'ordinaire. Saviez-vous que j'amenois compagnie ?

Non, madame, répondit Silvio, en rougiſſant. Mais.... je ne ſavois... je ſoupçonnois.

Vous n'avez beſoin de chercher aucune excuſe ; vous ne pouviez vous habiller pour une meilleure occaſion..... Plus je réfléchis, & plus je crois que nous étions prédeſtinés l'un & l'autre à quelque choſe de ſingulier...... En diſant ces mots, elle ſe plaça à côté de ſon neveu, prit une priſe de tabac, & fit un préambule qui la con-

duisit peu à peu à son sujet. Elle déclara enfin en tremblant, qu'elle avoit résolu de perdre sa liberté en faveur de M. Rodrigue, qui est, disoit-elle, un homme d'un rare mérite. Silvio apprit en même tems qu'on avoit promis sa main à mademoiselle Mergéline. Dona Mencia vouloit lui persuader qu'il résulteroit de très grands avantages de cette double alliance. Elle s'attendoit à recevoir beaucoup de remerciemens de la part de son neveu, pour qui elle s'intéressoit tant.

Don Silvio ne fut pas sensible à cette faveur. Le discours qu'il venoit d'entendre, lui ôta pendant quelque tems l'usage de la parole..... Il témoigna par sa réponse moins d'indignation que d'étonnement.

Je vous avoue, madame, que je ne conçois rien à ce que vous venez de me dire. J'ai dix-huit ans. Ma naissance & l'éducation que vous m'avez donnée m'invitent à quitter incessamment la vie oisive & retirée de la campagne. J'ai résolu de chercher dans le monde l'occasion de me distinguer. Un jeune homme comme moi doit voyager ; il doit avoir des aventures : vous même, madame, m'avez inspiré ces nobles sentimens. Vous m'avez toujours dit qu'un homme de qualité devoit tout sacrifier à la gloire & à sa naissance. Ces leçons, que je suivrai à la letre, ne s'accordent pas du tout avec l'établissement que vous

me propoſez. Je vous déclare, dès ce moment; que je n'y ſouſcrirai jamais. D'ailleurs, je ne crois pas que la fortune de celle que vous me propoſez, puiſſe tenter le cœur le plus avide de biens. Comment avez-vous pu concevoir l'idée de m'enrichir à ce prix? c'eſt-à-dire, que vous voudriez me concentrer pour le reſte de mes jours dans cette ſolitude, ayant pour toute ſociété une femme que je n'oſe enviſager : elle m'inſpire autant d'horreur que d'effroi. Le moyen de cacher enſuite mon malheur & ma honte aux yeux de l'univers.....

Oubliez-vous, monſieur, le reſpect que vous me devez? je m'attendois à plus de ſoumiſſion.

De la ſoumiſſion! reprit vivement Silvio, quand vous voulez m'enchaîner à un monſtre. Je vous proteſte, madame, que je n'héſiterois pas à me jeter dans le Guadalavar, pour éviter un ſeul regard de mademoiſelle Mergéline.

On ſait que vous êtes infiniment prévenu en votre faveur. Je vous promets que vous vous repentirez d'établir ſur votre prétendue bonne mine, l'édifice de votre bonheur. Je ne me donnerai pas la peine d'entrer en diſcuſſion avec vous. Mais, apprenez, monſieur, que dona Mergélina n'eſt pas faite pour eſſuyer vos dédains. C'eſt une demoiſelle digne des plus affectueux ſentimens.... Quand elle n'auroit pas toutes les bonnes qualités

que je lui connois, ſachez qu'un ſimple gentilhomme qui a tout au plus cent piſtoles de revenu, ne doit pas rejeter en étourdi, un parti de cent mille ducats.

Vous n'appréciïez pas autrefois, reprit ironiquement don Silvio, un homme de qualité ſelon ſa fortune. Cent mille ducats ne m'ébloüiront jamais en faveur de celle que vous me deſtinez pour épouſe. Toutes les puiſſances réunies ne ſauroient impoſer à mon cœur de ſi dures loix. Je vous ai l'obligation, madame, de m'avoir inſpiré le mépris des richeſſes. Je prends le ciel à témoin que je n'en acquerrai de ma vie par aucune baſſeſſe.

Quelle baſſeſſe trouvez-vous à épouſer dona Mergélina? des malheurs imprévus ont forcé ſes ancêtres à déroger à leur nobleſſe qui étoit une des plus diſtinguées du royaume...... Je ſais ce que je dis, don Silvio..... Malgré les plus ſiniſtres événemens, cette vertueuſe famille a trouvé les moyens de ſe relever; & elle eſt prête à rendre à ma maiſon l'éclat qu'une honteuſe indigence alloit lui ravir.

La pauvreté qu'on n'a pas méritée n'eſt point honteuſe, reprit vivement don Silvio. Comptez ſur moi, madame. Je vous promets de conſerver à ma famille tout l'éclat de ſon nom. Je me ſens aſſez de force pour triompher des périls dont elle

eſt ménacée. Dona Mergélina peut être noble tant qu'il vous plaira ; mais dût-elle deſcendre du Cid ; dût elle me donner tout l'or du Pérou, je ne l'épouſerai pas.

Comment ! Tu ne l'épouſeras pas ? s'écria dona Mencia, d'un ton foudroyant. Je te dis, moi, que tu l'épouſeras. Oui, tu l'épouſeras, ou tu verras ſi dona Mencia ſait faire valoir les droits que la nature & ton père lui ont donnés ſur toi. . . . Tu l'épouſeras, te dis-je, ou. . . . . . Point d'inutiles menaces, interrompit Silvio, avec une fermeté qui déconcerta la vieille dame. Je connois l'étendue de mes devoirs envers vous ; & je connois auſſi les bornes de vos droits ſur moi. Mariez-vous tant & auſſi ſouvent que bon vous ſemblera, avec monſieur Rodrigue Sanchez ; je n'y trouverai, rien à redire ; mais vous me permettrez, à l'âge où je ſuis, de ne pas m'immoler ; ou de ne pas conſentir à l'engagement dont vous m'avez fait l'honneur de me parler.

A ces mots, la vieille tante devint toute en feu. . . . Je t'entends, s'écria-t-elle, en ſerrant le reſte de ſes dents. Je commence à deviner ce que tu médites. Je connois la noirceur de ton caractère. Tu attends avec plaiſir le moment de me voir ſeule l'objet de tes reproches. Dès à préſent, je mépriſe tout ce que tu pourrois dire. Quoi ! Un jeune homme à votre âge, monſieur, vou-

droit savoir mieux que moi ce qui lui convient? je ne veux pas m'échauffer davantage. Puisque ton inexpérience est l'unique source de ton ingratitude, je veux bien oublier toutes tes vivacités... Mon neveu!... Il n'en sera plus question; mais je ne consentirai pas que tu sois la victime de ton frivole entêtement. Sans moi, pareille occasion ne se seroit jamais offerte. Tu es encore trop jeune pour secouer un joug que je puis appesantir à mon gré. Souviens-toi que tu es sous mon autorité, & que je saurais te faire obéir, si.....

Votre conduite, madame, est une preuve certaine que les cheveux gris ne sont pas toujours la marque infaillible de la sagesse. Je ne suis, ni assez jeune, ni assez vieux, pour m'offrir en sacrifice à vos ridicules penchans. Je vous dispense des soins que vous voulez prendre de ma fortune. Si je rejette les vœux de mademoiselle Mergéline & ses cent mille ducats, c'est que j'ai de fortes raisons pour le faire.... Je vois aussi ce que je dis, dona Mencia..... Avec la protection que j'ai, je puis hardiment mépriser toutes vos menaces....

En disant ces mots, il sortit vîte du cabinet & courut dans le jardin. Il étoit au désespoir; il ne savoit que devenir; il couroit çà & là, en attendant, avec la dernière impatience, l'arrivée de Pédrillo.

CHATITRE XV.

Soupçons de don Silvio. Il concerte sa fuite avec Pédrillo.

PÉDRILLO étoit curieux & bavard. Il avoit écouté à une petite porte du cabinet l'entretien que son maître avoit eu avec dona Mencia. Il l'avoit vu sortir & l'avoit suivi sans faire de bruit. Il le regardoit se promener dans une allée de marronniers-d'inde. Don Silvio marchoit à grands pas; il avoit les mains derrière le dos & parloit à haute voix. Son air & ses gestes annonçoient tant de colére que son domestique n'osoit l'approcher. Silvio l'apperçut & lui fit signe de venir.

Tu crains les justes reproches que j'aurois à te faire sur tes inutiles préparatifs. Peut-être causeront-ils mon malheur & celui du papillon bleu. Si tu avois suivi mes ordres & mes conseils, nous serions actuellement bien loin de ce château. Je ne me flatte plus d'en pouvoir sortir, sans le puissant secours de la fée Rayonante. Tu vois combien j'aurois sujet de te gronder, mais ne crains rien, mon ami. Tu as fait le mal malgré toi; je ne suis pas assez injuste pour te faire porter la peine de ces contretems. Je ne dois les imputer

qu'à la bizarrerie de mon sort & à la méchanceté de ma mortelle ennemie.

Silvio prit la main de son domestique & lui dit de regarder de tous côtés si personne ne pouvoit les entendre. Après avoir promené autour d'eux des regards inquiets, ils s'assirent.

Ecoute, Pédrillo : je veux te découvrir mes plus secretes pensées. Je suis convaincu que cette vieille fille ou femme que tu as vue sortir de la voiture, avec deux monstres, n'est pas ma tante dona Mencia de Rosalva. Il est vrai qu'à son abord j'ai pris l'une pour l'autre. Mais à cette heure, je ne doute plus que ce ne soit la fée Fanfreluche qui a pris la figure de ma tante pour s'opposer à mon bonheur. J'ai là-dessus des notions qui ne me laissent aucun doute. Malgré les efforts qu'elle faisoit pour se déguiser, j'ai vu dans ses yeux quelque chose d'égaré, que je n'ai jamais apperçu dans ceux de ma tante. Je ne puis te détailler tout ce que j'ai vu d'extraordinaire dans sa figure; mais je suis sûr de mon fait. Fanfreluche a sûrement appris la métamorphose du Nain-vert. Elle a cru pouvoir mettre obstacle au bien que la fée Rayonnante me veut. Elle s'opposera, si elle peut, à mon bonheur & à celui du papillon bleu. Tel étoit son dessein quand elle est venue dans ce château.

Croyez-vous cela? monsieur, répondit Pédrillo,

qui avoit écouté ſon maître avec attention. Cette idée m'eſt déja venue. Dès qu'elle eſt arrivée, il m'a ſemblé voir en elle quelque choſe qui n'étoit pas naturel. Depuis que vous m'avez découvert votre façon de penſer, je parierois que mademoiſelle Mergéline eſt ſœur du Nain-vert, ſi elle n'eſt pas quelque choſe de pis. Je veux être déshonoré, ſi j'ai jamais vu un pareil monſtre.

Eh! bien Ce monſtre là avoit des prétentions... Il vouloit être ma femme.....

Votre femme! monſieur. Vous, l'épouſer! Il faudroit que vous euſſiez perdu l'eſprit. Pardonnez-moi, ſi je m'exprime ſi naturellement : c'eſt que je ſais bien que monſieur n'en fera rien..... Diantre!.... Vous nous la donnez belle, ma mignone...... Vous n'avez qu'à dire....... Quelle ambition! pour une figure telle que la votre..... Ah! qu'il feroit dommage qu'un ſi beau chevalier trouve, en s'éveillant, cette naine dans ſes bras!.... Il n'en fera rien, mademoiſelle Mergéline. Vous pouvez rengaîner vos prétentions........Si vous voulez abſolument *être épouſée*, que n'allez-vous trouver le nain Mignonet; il fera votre affaire.... Hi, hi, hi, le beau couple!... Oui-da, on vous épouſera..... *Attendez-moi ſous l'orme*....... J'ai ouï dire que cette Mergéline étoit fort riche. Je ne ſuis qu'un pauvre diable; mais fût-elle d'or, je n'en voudrois pas....... Un peu moins d'argent, madame

madame Fanfreluche, & beaucoup plus de beauté, &.... & puis l'on verra.

Silvio rit de tout ſon cœur de la franchiſe de ſon valet; mais il commençoit à l'impatienter : il l'interrompit & lui dit....

Mon cher Pédrillo, le cas eſt peut-être plus ſérieux que tu ne le penſes. Je te l'ai déja dit : Fanfreluche eſt méchante & vindicative. Je ſais que ſon pouvoir eſt étendu. Si c'eſt elle qui eſt venue ce ſoir, ſous la figure de ma tante, pour me charger de ce laidron......

Par ſaint Jacques! interrompit Pédrillo, ſi madame n'eſt pas...... ſi elle n'eſt pas votre tante, & qu'elle ſoit, comme vous le dites, la fée Fanfreluche, il ne nous reſte qu'à invoquer le ciel. Comment voudriez-vous réſiſter à des enchanteurs, à des magiciennes ?...

Doucement, mon ami, reprit Silvio. Le ſeul parti qui nous reſte, eſt de décamper cette nuit.

Cette nuit! s'écria Pédrillo, l'effroi dans l'ame. Eh! monſieur y penſez-vous! Premièrement, la nuit n'eſt l'amie de perſonne. Secondement..... tenez, monſieur, je ne mettrois pas le pied hors de la porte pour autant de quadruples qu'il y a de cheveux ſur ma tête. Nous rencontrerions à chaque pas des revenans, des ſorciers, des loup-garous. Je vous ſupplie, je vous conjure à mains jointes, monſieur don Silvio....

Tais-toi! ne ſuis-je pas muni du portrait de la belle princeſſe? ſon ſeul aſpect inſpireroit de la vénération aux ſpectres les plus hideux de l'Afrique. En cas d'événement, la fée Rayonnante ne m'a-t-elle pas promis ſa protection?..... Tiens, Pédrillo, il y a apparence que la lune nous éclairera cette nuit: & dût-elle s'obſcurcir, je ne doute pas que ma protectrice ne nous envoie une ou pluſieurs de ſes ſalamandres, avec des flambeaux, pour nous éclairer. Elles diſſiperont toutes les embûches que Fanfreluche pourroit nous tendre..., Mon ami! ſi tu m'aimes, aide-moi à exécuter mon deſſein. Si nous échappons une ſi belle occaſion, dieu ſait ſi nous la retrouverons jamais. Sois aſſuré, Pédrillo, que je ſerai reconnoiſſant. Je ne promets pas plus que je ne peux tenir; mais dès que j'aurai trouvé ma charmante princeſſe, compte ſur ma parole..... ta fortune eſt faite..... Vois ſi tu veux me ſuivre..... ſi tu m'abandonnes, je partirai ſeul...... J'aimerois mieux mourir que de paſſer encore une nuit dans cet abominable château.

Pédrillo n'avoit d'autre défaut que beaucoup de poltronerie. Quand il entendit ſon maître parler de partir & de s'expoſer ſeul, les larmes lui vinrent aux yeux. Il ſe détermina, en jetant autour de lui des regards où la terreur étoit peinte, de braver tous les monſtres, & de partir en dépit de Fanfreluche.

Je confens, monfieur, dit-il à Silvio d'une voix tremblante, je confens à partir avec vous, & à quelle heure de...... de la nuit vous le jugerez à propos.

CHAPITRE XVI.

Une promenade. Rufe de don Silvio.

APEINE eurent-ils fixé le moment de leur départ que la voix foudroyante de dona Mencia fe fit entendre. Elle venoit prendre le frais dans le jardin avec fes convives.

Ciel! monfieur, s'écria Pédrillo, madame Fanfreluche!... Mon faint patron, protégez-moi.... Que le faint ange gardien...... Mais la fœur du Nain-vert.....

Poltron! Tu vas me perdre. Retire-toi vîte, & prends-garde qu'on ne t'apperçoive. Je veux refter fur ce banc & y attendre tout ce monde.

Pédrillo frémit à ces mots. Il leva les mains au ciel, recommanda fon maître à tous les faints du paradis, & s'enfuit de toutes fes forces.

Don Silvio, malgré toute fa fimplicité, étoit quelquefois ingénieux. Il imagina un expédient pour tromper fa tante fur tout ce qu'il projetoit;

Je veux, disoit-il, la tenir dans une incertitude qui suspendra tout ce quelle pourroit faire pour me nuire. Je n'affecterai ni trop de résistance à ses vues, ni beaucoup de penchant pour Mergéline. comme cela, elle ne pressera pas les choses. Je laisserai entrevoir, de tems en tems, qu'à la longue on pourroit gagner quelque chose sur mon esprit & mon cœur.

En faisant ces réflexions, il s'avança à petits pas vers les dames. Il composa son maintien de façon à ne paroître ni gai, ni troublé. Il se mêla adroitement de la conversation. Mais la répugnance que lui causoit la sœur du Nain-vert étoit extrême. Son dégoût augmentoit à proportion que Mergéline vouloit lui faire sentir combien il avoit de droits sur son cœur.

La vanité de cette Mergéline suppléoit à la froideur de Silvio. Elle se félicitoit de sa conquête, & prenoit pour de l'amour les froides politesses que le chevalier étoit obligé de lui faire.

Il n'avoit besoin de prendre aucune précaution pour laisser ignorer ses projets à sa tante; quoique les dernières paroles de leur tête à tête auroient pu donner des soupçons. Quand elle réfléchissoit que son neveu manquoit de tout, & qu'il n'y avoit personne dans les environs qui pût l'aider, elle se tranquillisoit. Elle s'informa dans la maison s'il ne s'étoit rien passé de nouveau pendant son

abſence : on lui répondit que non ; & ç'en fut aſſez pour la tranquilliſer. Elle prit pour une pétulance qui convenoit à ſon âge, la chaleur qu'il avoit miſe dans ſon diſcours. Et les honnêtetés qu'il fit dans la ſuite à Mergéline perſuadèrent à dona Mencia qu'il ſe rendroit immanquablement.

CHAPITRE XVII.

Raviſſement de don Silvio dans les jardins de la fée Rayonnante. Le quiproquo qui en réſulte. Suite déſagréable.

Nos dames trouvèrent la promenade ſi agréable, qu'elles firent ſemblant de ne pas s'appercevoir que la nuit venoit.

Cette nuit paroiſſoit faite pour favoriſer l'amour. Elle étoit auſſi paiſible que celles que Diane choiſiſſoit, pour aller ſurprendre dans le ſommeil ſon fidèle Endymion. Il ſembloit que Vénus avoit invoqué le dieu du repos, pour que ſon cher Adonis goûtat le ſouverain bonheur, ſans être interrompu.

La tendre dona Mencia s'éloigna peu à peu avec ſon favori, de ſon neveu & de mademoiſelle

Mergéline. Elle gagna un petit berceau de charmille, où la moindre lueur ne pouvoit pénétrer. Malgré la grande obſcurité, elle vouloit faire remarquer à M. Rodrigue mille raretés que la nature avoit produites pour la commodité de ceux qui vouloient ſe repoſer. Il ne dépendit pas entièrement du praticien de n'en pas profiter....

Mergéline ſe trouva à ſon aiſe avec Silvio. Elle haſardoit de tems en tems de petites marques de tendreſſe. Elle ſerroit affectueuſement les mains de ſon compagnon, qu'elle conduiſit peu à peu dans un petit cabinet de verdure qu'elle avoit remarqué pendant la journée. Silvio recevoit ſes agaceries. On ſe flattoit de le faire ſortir ainſi de ſa profonde rêverie. Plus Mergéline eſſayoit de faire impreſſion ſur ſon eſprit, plus il s'égaroit dans ſes ſonges. Les charmes de la nature aſſoupie ſembloient captiver toutes les facultés de ſon ame. Il croyoit n'appercevoir le clair de la lune qu'à travers un paravent de gaze. Il voyoit un ſopha de ſatin couleur de roſe & blanc éloigné de la clarté. Dans ce raviſſement, il oublia qui étoit avec lui. Il étoit dans les jardins enchantés de la fée Rayonnante. Il ne voyoit que des allées de jaſmin & de chèvrefeuille. Des fleurs immortelles s'épanouiſſoient à ſes yeux. Les étoiles étoient autant de ſalamandres qui danſoient ſous la voûte azurée du firmament. Le croaſſe-

ment des grenouilles, habitantes des marais voisins, étoit un concert mélodieux dans lequel on rendoit hommage à sa divine princesse. On y célébroit aussi la gloire de son triomphe. Il étoit si hors de lui-même, qu'il s'écria tout à coup....

Dois-je en croire mes yeux!..... ciel....... est-ce un songe? Mon cœur est enivré des plus pures délices.... Voilà donc l'instant fortuné.... dieu! ne m'abusai-je pas, ou est-ce bien elle que je vois?...... C'en est donc fait, adorable princesse!..... J'ai donc surmonté tous les obstacles qui me privoient de la gloire & du bonheur de vous posséder!..... Ah! Silvio, fortuné mortel! comment as-tu pu anéantir la malice de tes ennemis?........ C'est bien elle : c'est mon amante. L'éclat du rang suprême brille dans toute sa personne. Elle répand sur la nature entière mille agrémens nouveaux.

Silvio continua encore quelque tems sur le même ton.

Mergéline tomba des nues. Elle ne comprenoit rien au langage de don Silvio qui lui avoit ému les entrailles, par la chaleur & la véhémence qu'il y avoit mises. Elle ne connoissoit en beau style que ce qu'elle avoit lu dans quelques romans. On lui avoit parlé si avantageusement de l'éducation du chevalier, qu'elle crut qu'il lui avoit fait une délaration d'amour selon le ton de la bonne

compagnie. Il ne lui vint pas dans l'eſprit qu'on eût voulu ſe moquer d'elle : elle étoit trop préſomptueuſe. Elle n'interrompit pas Silvio, dans l'eſpérance qu'il expliqueroit d'une manière plus intelligible, les belles choſes qu'elle avoit entendues.

Mergéline n'étoit pas tout à fait ſans expérience en amour. Avant de ſavoir quelle ſeroit un jour ſa fortune, elle avoit bien voulu s'abaiſſer juſqu'à écouter les galanteries d'un garçon de boutique de ſon voiſinage. Elle fit à don Silvio, parce qu'il étoit un homme de qualité, les avances qu'on lui avoit faites autrefois à elle-même. Elle le regarda avec des yeux étincelans & le preſſa tendrement ſur ſon ſein.

Soit que l'imagination de notre héros ne fût pas aſſez échauffée, ſoit que la fée Rayonnante ne permît pas que ſon délire durât plus long-tems, il ſortit tout à coup de ſon premier accès de léthargie.

Quoi! s'écria-t-il avec le même effoi qu'éprouva la princeſſe Laidronette, lorſqu'elle vit dans ſes bras le Serpent vert, au lieu de ſon époux. . . . . Quoi! . . . . les dieux l'ont-ils pu permettre! Quel affreux changement! cruelle Fanfreluche, que t'ai-je fait? Les maux que tu m'envoie, depuis ſi long-tems, n'ont donc pu aſſouvir ta haine & ta barbarie. Quel mal t'ai-je fait? Pourquoi me per-

ſécutes - tu ? Pourquoi arracher de mes bras ma chère princeſſe, & y ſubſtituer ce déteſtable nain? Comment l'horreur que j'ai dû éprouver en embraſſant ce monſtre, ne m'a-t-elle pas rendue moi-même un monſtre abominable. Ne te flatte pas qu'une pareille offenſe reſtera impunie.

Parle! petit monſtre, qu'as-tu fait de ma princeſſe? Où l'as-tu cachée? Veux-tu me la rendre?.... ta vie dépend de ta réponſe. Je connois toute la noirceur de ton ame, je connois tes attentes. Je me ſens aſſez de force pour terraſſer Fanfreluche & le Nain vert.......... je t'abas à mes pieds, ſi, dès cet inſtant, tu ne me rends ma divine amante.

La pauvre Mergéline étoit toute tremblante. Les menaces de Silvio étoient ſi terribles, que tout autre que la nièce de M. Rodrigue en auroit également été ſaiſie d'effroi. Elle fit retentir, dans tout le jardin, des cris épouvantables. Dona Mencia & le procureur vinrent à ſon ſecours, dès que leurs affaires particulières leur permirent de quitter le berceau de charmille. Quel ſingulier groupe! La conſternation des deux vieux amans, le déſordre qui regnoit dans la parure & le maintien de Mergéline, qui racontoit, en verſant un torrent de larmes, les inſultes qu'elle avoit reçues; & la ſituation de don Silvio, qui continuoit ſes extravagances, pourroit être le ſujet d'un

tableau original. On ne douta plus que le cerveau du chevalier ne fût dérangé.

Le bruit avoit attiré les domestiques du château. Dona Mencia leur ordonna de lier les pieds & les mains à son neveu, & de le transporter dans son lit : ce qu'on n'exécuta qu'avec beaucoup de peines.

Pédrillo fut chargé de garder son maître, & la tante courut chercher dans sa pharmacie, quelques vieilles poudres tempérantes qu'elle fit prendre au malade. La vigilante Maritorne fut chargée de faire venir le chirurgien muni de ses lancettes.

CHAPITRE XVIII.

Silvio revient à lui. Il cherche avec Pédrillo, le moyen de tromper la prétendue fée Fanfreluche.

DON SILVIO tomboit souvent dans de vifs accès de léthargie; mais ils n'étoient pas de longue durée, parce qu'ils avoient leur source dans cette partie du corps que Platon fait siéger entre la poitrine & le diaphragme.

A peine fut-il quelques minutes au lit, qu'il reprit l'usage de ses sens. Combien il fut étonné de se trouver dans son lit !

Pédrillo, tremblant, se tenoit un peu éloigné de son maître. Il craignoit un nouvel accès de folie. Au premier bruit qu'il entendit, il voulut s'enfuir. Ce ne fut que la crainte d'essuyer les reproches de dona Mencia qui le retint. Il se cacha tout doucement sous la table, pour ne pas être exposé à la fureur du malade qu'il veilloit.

Dès que Silvio l'apperçut, il lui dit à voix basse & d'un ton de douceur........ Est-ce toi, mon cher Pédrillo?....... je pensois bien que tu ne m'abandonnerois pas. Va tu n'auras pas lieu de te repentir de m'avoir été affectionné.

Pédrillo pleura de joie. Il ne s'attendoit pas à entendre parler son maître qu'il croyoit frénétique, avec autant de calme & de bon sens. Les marques du plus vif attachement furent prodiguées de part & d'autre. Pédrillo ne cessoit de dire au chevalier combien il étoit enchanté de le voir guéri.

Je ne comprends rien à cela. D'où viennent ces liens? ..... Comment! j'aurois été malade? Cela n'est pas possible. Il n'y a pas six minutes que j'étois dans les jardins de la reine des salamandres. Je ne sais pourquoi je suis ainsi garotté, ni comment je suis venu dans cette chambre.

Juſte ciel, ſecourez-moi! Que dites-vous, monſieur, de la reine des ſalamandres? Vous ne l'avez certainement pas vue. Vous ignorez donc tout ce qui vous eſt arrivé?..... Il eſt vrai qu'on en a agi avec vous d'une manière ſi dure, qu'il n'eſt pas étonnant que vous vous ſoyez évanoui......

Au moment que je me préparois à endoſſer mon havreſac, pour le porter ſecrettement hors du château, j'ai entendu un grand bruit. Au milieu des cris qui frappoient mes oreilles, j'ai cru entendre votre voix. J'ai jeté mon paquet dans une haie, je ſuis venu à votre ſecours; mais il étoit trop tard. La cour de la fée Fanfreluche vous entouroit; & tous crioient très-diſtinctement, que vous aviez, ſauf votre reſpect, la tête dérangée. Ils ſe ſont emparés de vous & vous ont garotté, ſans que j'aie pu les en empêcher...... Que le diable les enſorcèle!..... Je vois bien, à cette heure, que c'étoit un pur menſonge..... Parbleu! vous raiſonnez auſſi juſte que moi.

Ecoute, Pédrillo......... Mais, avant tout, débarraſſe-moi de ces affreux liens : je ne les puis plus ſupporter...... J'ai ſoupçonné qu'il y avoit quelque choſe de myſtérieux dans l'arrivée de cette vieille qui ſe dit ma tante. Je ſais actuellement ce que j'en dois penſer. Il s'eſt paſſé des choſes innouïes depuis que tu m'as quitté. Le tems & le lieu ne me permettent pas de t'en en-

tretenir en ce moment. Nous ne ſommes pas ici en ſûreté. Qui ſait ce qui nous attend encore. Il nous faut éviter, par une prompte fuite, les maux dont nous ſommes menacés.

Quel eſt le moyen, monſieur, d'exécuter votre projet? Comment s'y prendre? Tout le monde eſt encore ſur pied; & il eſt à parier que madame Fanfreluche viendra, de quart-d'heure en quart-d'heure, apprendre comment vous vous portez. Elle a même préparé quelques doſes de térébenthine pour vous les faire avaler, quand vous auriez recouvré vos eſprits, &c.....

Qu'appelles-tu térébenthine? O ciel! de la térébenthine! N'as-tu pas plutôt ouï dire des poudres tempérantes?

Je crois qu'oui, monſieur, mais quelque nom qu'on leur donne, je vous demande en grâce de n'en pas prendre. Qui ſait, qui connoît la vertu de ce qu'on vous offriroit. On ne peut ſe méfier trop des eſprits malins. Ils vous donneroient auſſi bien de l'arſenic ou des ongles rapés que des yeux d'écreviſſes.

Ce n'eſt pas ce que je redoute. J'aurois plutôt à craindre qu'on voulût me faire prendre quelques liqueurs enchantées qui m'enflammeroient pour cette déteſtable naine qui eſt, ſi je ne me trompe, la fille ou la nièce de la vieille...... Pédrillo! tu as de l'eſprit. Imagine quelque

expédient, & fais enforte que nous puiffions nous évader cette nuit. Je ne ferai heureux que lorfque je me verrai loin de ces déteftables créatures. Je n'oublierai jamais le tour qu'elles m'ont joué. Je ne pourrois les envifager fans me livrer à quelques emportemens....... Oui, la vieille, fût-elle dona Mencia elle-même........

- Ne vous échauffez pas, monfieur, interrompit Pédrillo qui avoit été un peu penfif pendant le difcours de fon maître....

- Par tous les élémens! Il me femble que madame la fée Rayonante, s'il eft vrai qu'elle foit autant de vos amies qu'elle vous l'a dit, pourroit, mieux que perfonne, nous tirer d'ici. Pourquoi ne vient-elle pas vous arracher des griffes de cette vieille? Ne pourroit-elle pas nous envoyer un char fur les nues, ou le petit chapeau du prince Robolt.... En un mot, quelque chofe qui facilitât notre évafion?... Ah! monfieur, voilà précifément le portrait des grands. Quand on n'a pas befoin d'eux, ils promettent tout. Fiez-vous-y. Dès qu'on en a befoin, on ne les trouve plus.... Je gagerois fur ma tête, que fi vous étiez tout à coup métamorphofé en ver de terre, vous verriez auffi-tôt paroître madame Rayonante. Elle vous plaindroit..... Elle vous diroit, d'un ton compatiffant..... « Mon pauvre chevalier, que je te plains!

» Je partage de tout mon cœur tes peines. C'eſt » un malheur que nous ne pouvons attribuer » qu'à la biſarrerie de ta deſtinée. ». Oui, oui, monſieur, je parie qu'elle vous tiendroit ce langage ? ... Seigneur don Silvio, ſi vous m'euſſiez fait l'honneur de me croire, nous n'en ſerions peut-être pas là.... Sommes nous un inſtant aſſurés de notre véritable forme ? Ne courons-nous pas riſque d'être changés en loups, en hiboux, en chats, ou en quelqu'autre vil animal ? Cette penſée me fait dreſſer les cheveux.... De grace, monſieur, laiſſez moi faire, ou dites-moi comment je dois m'y prendre. J'irai trouver de votre part la fée Rayonante. Je lui dirai... Je ne ſais quoi ... Mais vous me ferez la leçon.... Attendez.... Ha, j'y ſuis.... Je me rappelle qu'on ne leur parle plus.... Elles font ſavoir leurs volontés par des voies indirectes.... On s'endort; l'imagination s'échauffe; on rêve & puis.... Tu veux me faire mourir, Pédrillo. A quoi me conduiront tes conſeils ? Crois-tu que les fées n'aient rien de mieux à faire qu'à s'occuper des accidens qui nous arrivent ? Quand nous ſerons dans l'embarras, & que nous ne ſaurons plus que devenir, je ſuis bien ſûr que Rayonante nous aidera. Juſques-là, il faut faire ce qui dépendra de nous. Il faut abſolument imaginer un ſtratagême, &...

A merveille, à merveille, dit Pédrillo, en interrompant ſon maître.... Chut, chut, oui, c'eſt elle.... Il me vient une bonne idée.... Couchez-vous ſur l'oreille & faites ſemblant de dormir.... là... comme cela... un peu plus avant.... La poſition eſt avantageuſe.... Faites comme ſi vous ronfliez, & j'aurai ſoin du reſte.

Il eut à peine fini de parler, que dona Mencia entra dans ſa chambre. Elle tenoit d'une main une poudre tempérante, & de l'autre, un verre d'eau.

Comment ſe porte mon neveu, demanda-t-elle à Pédrillo qui s'avança vers elle ſur la pointe du pied? Je ne croyois pas tant tarder à lui faire prendre ce petit remede; mais...

Parlez bien bas, madame. Mon maître repoſe depuis un quart-d'heure; & vous ſavez qu'il ne faut pas éveiller le lion qui dort. Le ſommeil lui fera plus de bien que tous les *opium* que vous pourriez lui donner.

N'a-t il eu aucun nouvel accès depuis que tu es ſeul avec lui?

Non, madame Fanfreluche, répondit Pédrillo en promenant ſes regards effrayés, tantôt ſur le viſage, tantôt ſur les pieds de dona Mencia.

Comment dis-tu, l'interrompit-elle vivement? Quel nom oſes-tu me donner? Il me ſemble que

tu t'oublies.... Voudrois-tu trouver à redire aussi.... Que signifie cela?... Le respect que tu me dois....

Ah! madame, je vous demande mille pardons.... Non.... Dieu m'en préserve.... Ce mot m'est échappé, je ne sais comment : j'ignore sa signification. On dit souvent une chose pour une autre sans qu'on s'en apperçoive. Je voulois dire tout uniment à madame que le meilleur remède qu'on pût donner à mon maître lui feroit moins de bien que le sommeil. Il y a tout au plus un quart d'heure qu'il m'a appelé tout-à-coup : Pédrillo! Monsieur, lui ai-je répondu, qu'y a-t-il pour votre service? Ecoute, m'a-t-il dit, je ne sais ce que j'ai; mais je me sens extrêmement foible. Il me semble que tous mes membres sont disloqués. Malgré mes douleurs, je crois pouvoir m'endormir. Je crois qu'un peu de repos me rendra la santé.... En disant cela, il s'est tourné comme vous le voyez, & s'est endormi. N'entendez-vous pas comment il ronfle? Ecoutez-bien, madame.

Tu as raison, reprit posément dona Mencia, après avoir entr'ouvert le rideau. Je suis bien aise de le savoir tranquille. Garde-toi de l'éveiller. Lorsqu'il t'appelera, tu lui feras prendre cette poudre : elle calmera ses agitations jusqu'à l'arrivée du chirurgien qui lui fera une ou plusieurs

ſaignées, s'il le faut. Dans ces ſortes de maladies, on ne ſauroit trop vîte recourir au ſouverain remède. Je préſume qu'il eſt exténué, & que ce n'eſt que par foibleſſe qu'il eſt aſſoupi. Il eſt certain qu'à ſon réveil il aura un redoublement.

Madame peut ſe coucher & dormir tranquillement. Je crois que la plus forte criſe eſt paſſée. Vous pouvez compter que je ferai mon poſſible pour calmer ſes eſprits. Dieu ſait quelle impreſſion fait ſur moi ſa maladie. Tout ce qui eſt dans cet appartement a été témoin de la frayeur que j'ai eue. Des gouttes de ſueur découloient de mon front; & dans ce moment même, madame, tout mon corps eſt ſaiſi d'effroi..... Je ne.....

N'as-tu pas de honte? Comment, à ton âge, peut-on être ſi peu aguerri? Qui mettrai-je donc à la garde de mon neveu, ſi ta poltronerie te prive des ſecours dont il aura beſoin?.... Je te recommande de ne le pas quitter un inſtant; & quand le chirurgien viendra....

Oui, madame, mais à condition qu'on n'éveillera pas mon maître. Le chirurgien du grand Mogol viendroit en perſonne, que je ne permettrois pas qu'on interrompît le ſommeil de monſieur. Celui qui viendra me tiendra compagnie: nous veillerons enſemble. Je ſerai enchanté de ne pas être ſeul, en cas de vertiges....

Doña Mencia parut ſatisfaite de cet arrangement. Elle ſortit au grand contentement de Pédrillo qui n'avoit ceſſé de faire des ſignes de croix avec ſa langue, ſur la prétendue Fanfreluche.

Les convives attendoient des nouvelles du malade. Ils furent bien aiſes d'apprendre qu'il repoſoit, & que ſon évanouiſſement n'auroit aucune ſuite fâcheuſe.

Dans quelles cruelles inquiétudes tu viens de me jeter! dit Silvio à ſon valet, dès qu'ils furent ſeuls. N'apprendras-tu donc jamais à te modérer? Sens-tu tout le mal qui auroit pu réſulter de ton imprudence? Si elle avoit quelque connoiſſance des ſoupçons que nous avons ſur ſon compte, où en ferois-je? que deviendrions-nous?... Divine princeſſe! pardonnez cet affreux retard: il n'a pas dépendu de moi de l'éviter. Mais rien ne peut plus m'arrêter..... Imprudent Pédrillo!... où étoit ton eſprit, lorſque tu as appelé cette vieille Fanfreluche?

Il eſt vrai, monſieur.... je conviens de mon tort.... Daignez m'excuſer, parce que j'ai réparé ma faute. Tout autre que moi ne s'en ſeroit pas tiré. On ſe feroit coupé à chaque queſtion. La terreur qu'inſpire l'aſpect d'un être ſurnaturel auroit fait évanouir.... Parlez-moi d'un garçon déterminé. Cent boulets de canon ne me feroient

pas détourner la tête. Ce que c'eſt que d'avoir l'eſprit préſent ! Vive le courage, vive l'amour & le papillon bleu. Ce n'eſt pas peu que de ſavoir tourner les choſes, de façon qu'on ne s'apperçoive pas de nos petits défauts. Le curé, en chaire, dit ſouvent une choſe pour l'autre ; mais il parle d'un ton ſi aſſuré, & avec tant d'onction, qu'on ne cherche pas à pénétrer le fond de ſa morale. Si on épiloguoit tout, que ſait-on...... J'ai ſouvent ouï dire à madame que le meilleur de tous les généraux étoit celui qui commettoit le plus de fautes, ... ou le moins. ...... Attendez...... Je ne m'en ſouviens pas trop. Ah ! monſieur, qu'il eſt dommage que Pédrillo n'ait pas étudié ! Jarni ! j'appliquerois ſi bien les paſſages du vieux teſtament.

Tu bats la campagne. Les momens ſe paſſent. Toutes les minutes ſont précieuſes. Deſcends doucement par le petit eſcalier. Vois ſi tout le monde eſt couché. Pendant que tu feras ta ronde, je m'habillerai bien vîte. Il faut abſolument que nous ſoyons partis avant l'arrivée du chirurgien. Qui ſait ſi je le pourrois mettre dans mes intérêts ?

Oui, monſieur, le cas eſt preſſant. Maritorne ne tardera pas à venir : il y a plus d'une heure qu'elle eſt partie. Si elle a trouvé le chirurgien chez lui, elle l'aménera, il nous ſaignera, nous ſerons malades ; & adieu le voyage.

Il faut espérer que tout ira bien, disoit le jeune écuyer en mettant ses bas....... Si on est au lit, tu iras m'attendre dans le jardin auprès de mon château de verdure. Nous pourrons aisément franchir le mur : il n'est pas haut dans cet endroit-là. Les vents qui ont voulu m'être favorables, en ont renversé la plus grande partie. Tu vois qu'il ne faut mépriser la protection de rien de ce qui se meut.

Où est donc votre clef, Monsieur ?... Ha ha, ha ! je me rappelle maintenant qu'on vous a ôté dans le jardin, tous les meubles en métal que vous aviez. On craignoit que vous n'en fissiez un mauvais usage sur vous ou sur ceux qui vous entouroient. Fanfreluche a fait prendre votre épée, votre couteau, vos clefs & votre tire-bouchon. Qui sait actuellement où tout cela sera fourré ? Il faudroit pourtant avoir....

N'importe ; fais ce que je t'ai dit. Je pourvoirai à tout.

Pédrillo obéit enfin. Un quart-d'heure après, son maître le vit sortir d'une galerie qui aboutissoit au jardin, & enfiler une allée qui conduisoit au château de verdure.

Notre héros étoit prêt à aller joindre son valet, lorsqu'il s'apperçut qu'il étoit sans épée. Voyager *inarmé* sous un ciel étranger, ce seroit une témérité. Silvio s'attendoit à trouver mille obstacles.

Il eſt vrai, diſoit-il, que je peux beaucoup compter ſur la protection de la fée Rayonante. En cas de beſoin, elle me donnera de l'or, des diamans, &c. Mais j'aurois un air embarraſſé, ſi je ne portois que des armes enchantées. Après avoir cherché un expédient qui le mit à portée de ſe défendre en brave chevalier, il ſe reſſouvint qu'il y avoit dans une chambre voiſine quelques vieilles armures. Il y trouva un grand & vieux ſabre couvert de rouille, qui n'avoit été d'aucune utilité depuis le règne de Ferdinand-le-Catholique. Don Silvio s'en accommoda, en réſolvant de le changer pour une légère & galante épée, dût-il même donner quelque choſe de retour, dès que l'occaſion ſe préſenteroit.

Il conjectura, par le profond ſilence qui règnoit, que Fanfreluche, ſes convives & ſes domeſtiques, étoient couchés. Il partit pour le rendez-vous avec ces ſentimens de crainte & d'eſpérance qu'on éprouve dans l'attente des événemens incertains. Pédrillo l'attendoit en tremblant. Chaque ſeconde lui paroiſſoit un ſiècle. Il prenoit pour autant de ſpectres qui étoient prêts à l'enlever, pour le tranſporter dans le ſéjour des démons, toutes les feuilles que le zéphire agitoit.

Mon maître n'arrive pas, ſe diſoit-il, qui peut le retarder? Si Maritorne étoit de retour

avant notre départ, nous aurions tout à craindre de la malicieuse Fanfreluche.

La bonne fortune de notre jeune héros, avoit pourvu au contretems que redoutoit Pédrillo. Soit que la grosse Maritorne craignît les revenans, ou qu'elle aimât la bonne compagnie, elle avoit permis au palefrenier de venir avec elle. Ils s'entretinrent, chemin faisant, de l'accident arrivé à don Silvio, & des circonstances qui l'avoient précédé. Ils parlèrent beaucoup, marchèrent lentement, & furent assez tendres pour se laisser séduire par les agrémens d'une nuit paisible. On devoit traverser une petite forêt dans laquelle on s'assied au pied d'une arbre, pour contempler, plus à son aise, les différentes nuances que formoit sur le feuillage la reverbération de la lune. Après s'être entretenus des beautés de la nature, que faire? L'occasion étoit favorable, le tems calme, le sol délicieux, le galant hardi & la belle foible & sans défense. La fatigue du voyage & la fraîcheur de la rosée, la conduisirent à quelques distractions dont elle ne sortit que pour se livrer à un profond sommeil. Maritorne fut bien étonnée le lendemain matin, quand elle sentit que les rayons du soleil dardoient sur ses grosses joues rubicondes. O amour! se dit-elle alors; tu es un traître, je ne me fierai plus à toi. Qui croyoit dormir si long

tems ! Et ma commiſſion.... juſte ciel ! Je l'ai oubliée,... M. le chirurgien n'eſt pas averti. Que dira dona Mencia ? Que deviendra don Silvio ?... Il eſt peut être mort par ma faute.

CHAPITRE XIX.

Départ ſecret de don Silvio. Comment Pédrillo prit un arbre pour un géant.

IL étoit environ minuit & demi, lorſque don Silvio, accompagné de ſon fidèle valet, commença ſes voyages. Il avoit eu ſoin d'adreſſer mentalement des vœux à la ſouveraine de ſon cœur, avant de ſe mettre en marche. Le petit Pimpim fut de la partie, ainſi que l'avoit ordonné la fée. Il trottoit gaiement devant ſon maître qui ſuivoit exactement ſes traces. Soit par inſtinct, ſoit par un ordre merveilleux, ce petit animal conduiſit Silvio dans l'endroit où le portrait de la princeſſe avoit été trouvé. Pédrillo eut beau faire des repréſentations, & dire que ce ſentier n'aboutiſſoit nulle part, qu'il y avoit long-tems qu'ils avoient paſſé la rive gauche du Guadalaviar qui conduiſoit à une des iſſues de la forêt où on trouveroit un chemin plus commode. Don Sil-

vio lui déclara qu'il ne vouloit d'autre guide que Pimpim.

Je commence à tirer des conjectures favorables de son intelligence. Peut-être, disoit-il, descend-il de quelque chien de fées, ou, au moins, de quelqu'animal bien intelligent..... Il fallut céder, & le pauvre Pédrillo en passa par tout ce que voulut son maître, malgré son invincible répugnance à voyager pendant la nuit dans les bois. Chaque objet présentoit à son imagination frappée un spectre, un fantôme, une hydre.

Que devinrent ses résolutions & son courage, lorsque tout à coup une affreuse obscurité se répandit sur tout l'horizon? Le ciel sembla se couvrir d'un crêpe qui interceptoit les rayons, de façon qu'ils ne pouvoient se distinguer les uns & les autres d'avec les objets qui les environnoient. Ils perdirent leur chemin dans le bois sans en pouvoir découvrir un autre. Cet accident acheva de déconcerter Pédrillo. Toutes les histoires de revenans qu'on lui avoit racontées vinrent se retracer à son imagination frappée. Il croyoit à chaque pas voir quelque chose de suspect. Sa respiration, qu'il ne vouloit pas faire entendre, étoit gênée & tremblante.

Tu frissonnes comme si tu avois la fièvre, lui dit Silvio, qui s'appercevoit depuis long-tems de ses transes?.......

Au nom des habitans de l'Olympe, reprit Pédrillo, en balbutiant & en prenant un pan de l'habit de son maître, ne parlez pas si haut, monsieur. . . . . . . Mais. . . . . . Ne voyez-vous rien ? . . . .

Autant que l'obscurité permet de distinguer les objets, je vois des arbres. . . . . . . & rien de plus. . . . . Non.

Comment, vous ne voyez pas cet effroyable géant qui sort de la terre? Regardez-bien : il est à ma gauche. Il grandit à vue d'œil. Il étend vers nous ses cent bras. Le voyez-vous à présent ?. . . . Ah ! il vient toujours à nous.

Je crois que la tête te tourne. Regarde-bien ; & rougis de prendre un arbre pour un géant, & d'en avoir peur.

Dieu veuille que ce ne soit pas quelque chose de pis. . . . . . Avez-vous jamais vu un arbre qui eût des pieds & des mains.

Ce sont les branches de cet arbre que tu prends pour les mains du géant. Si ton imagination est frappée jusques-là, je serois curieux de voir ce que tu ferois si tu voyois réellement des géans. . . . Et il est à présumer que nous en rencontrerons. . . . Tous les arbres de cette forêt se changeroient en spectres, que je n'en aurois aucun effroi.

Je vous conjure, mon cher maître, de ne pas parler si haut. Je suis tout saisi quand je vous

entends vous exprimer avec si peu de modération. Et si les géans vous prenoient au mot? Là, que deviendrions-nous? Seigneur Silvio, cessons d'aller à sa rencontre : il viendra assez tôt...... Je regretterois tant d'être mort si jeune. Le fantôme n'aura pas plus d'égard pour moi que pour un autre....... Ah! pauvre Pédrillo, sans être coupable, il faut que tu meures : quel dommage!......

Je m'étois bien imaginé, reprit Silvio en riant, que tu n'étois inquiet que pour conserver tes jours mais ne crains rien. La fée Rayonante t'a nommé expressément pour être le compagnon de mes voyages ; ainsi, tu es comme moi sous sa protection...... Eh bien, vois-tu à cette heure que ce prétendu géant n'est qu'un arbre. Nous sommes tous près de lui : tiens, c'est un chêne. Pour t'en convaincre, je vais en abattre une branche......

Cher & bon maître, s'écria Pédrillo, en lui retenant le bras, n'en faites rien. Votre hardiesse est une imprudence démesurée qui nous perdra l'un & l'autre........ Que ce soit actuellement un chêne ou un tilleul, peu importe : on ne m'en imposera pas : il n'est pas moins vrai que, il y a un instant, c'étoit un géant. Oui, monsieur, je l'ai trop bien fixé pour en pouvoir douter.

Pédrillo! nous n'avançons pas en chemin. Je crois, par tous les diables, que tu voudrois faire de moi un Don Quichotte, & me persuader que des moulins à vent sont des géans..... Vois, comme je les crains.....

En disant cela, l'écuyer tira son vieux sabre, & d'un seul coup qu'il donna sur l'arbre, abattit une grosse branche. Pédrillo se crut mort, & n'osoit plus respirer. Il se jeta ventre à terre, & appliqua ses mains sur ses yeux. Quand il s'apperçut que tout étoit tranquille, & qu'il ne résultoit rien de fâcheux de la témérité de son maître, il se releva peu à peu & reprit courage.

Je n'aurois pas cru, dit-il à voix basse, que vous eussiez eu autant d'intrépidité... Ne chantons pas encore victoire. Ne voyez-vous pas couler du sang de la branche que vous venez d'abattre?

Tiens, regarde, cherche, examine toi-même, & conviens que tu es le plus imbécille garçon de tout le royaume de Valence.

Ce que je viens de dire n'est pas aussi fou que vous le pensez. J'ai lu des faits bien plus surprenans. Un certain prince troyen dont le nom ne me vient pas, a été changé en cyprès par un magicien mahométan. Un pape nommé *Silvius* fit abattre cet arbre. Chaque coup de coignée

qu'on y donnoit en faiſoit ſortir du ſang auſſi frais que celui d'un enfant qui vient de naître. Les perſonnes employées à cet ouvrage furent ſaiſies d'une frayeur mortelle. On inſtruiſit Silvius de ce qui ſe paſſoit, & il n'en fut pas ému. Il ordonna que l'ouvrage commencé fût continué ... Eh bien, monſieur, que croyez-vous qu'il advint ?... On entendit les accens d'une voix qui ſortit du cyprès; & on diſtingua très-bien ces paroles... Je ſuis cel * * * qui a été métamorphoſé en cet arbre par un magicien mahométan. Avant cet accident, je n'ai eu le loiſir, ni de me confeſſer, ni de pourvoir en aucune autre manière à mon ſalut. Vous tous qui m'écoutez, daignez faire quelques prières pour le repos de mon ame... Ceux qui étoient préſens fondirent en larmes.

Je vois avec plaiſir que tu es bien inſtruit, & que tu ſais tirer un grand parti de tout ce que tu as lu. Ta mémoire eſt heureuſe. Tu poſsèdes l'art de raconter agréablement : je parierois mon château avec toutes ſes dépendances, que tu ſerois en état d'entrer en lice avec le premier bachelier de la célèbre univerſité de Salamanque.

Vous êtes bien honnête, monſieur, reprit Pédrillo en faiſant une profonde inclination; ſoit que vous vouliez me badiner ou que vous parliez ſérieuſement, il n'eſt pas moins vrai que je

ſuis en état de me tirer d'affaire, vis-à-vis de bien des docteurs des trois ou quatre facultés. Je n'avois pas encore huit ans que je ſavois par cœur les hiſtoires de Phèdre & les fables de Tacite.... Vous ne vous en ſeriez pas douté?.. Je vous dirai même plus : c'eſt que feu notre curé (Dieu ait ſon ame en paix), diſoit ſouvent à ma grand'mère, que ſi l'on me faiſoit étudier, je pourrois devenir évêque, ou au moins grand-vicaire. Qui ſait en effet ce qu'il en auroit été, ſi monſieur votre père ne m'eût fait venir au château de Roſalva, au moment que mon aïeul ſe préparoit à m'envoyer chez ſon frère qui étoit bedeau dans un village près de Tolède. J'ai ſouvent ouï dire qu'il étoit en faveur chez monſeigneur l'archevêque.... Ne penſez pas, ſeigneur don Silvio, que je croie avoir beaucoup perdu à l'échange. Les honnêtes gens ſavent s'accommoder de tout. Monſieur ſait que je lui ſuis inviolablement attaché depuis ſon enfance, & que je l'ai toujours fidèlement ſervi. Je ne doute pas que vous ne faſſiez ma fortune, lorſque nous aurons trouvé la belle & puiſſante princeſſe que nous cherchons.

Pédrillo continua encore quelque tems ſur le même ton, ſans que ſon maître qui penſoit à ſes affaires perſonnelles, s'en apperçût. Le babil de Pédrillo tenoit beaucoup de celui de ces en-

fans, qui, se trouvant seuls dans un appartement obscur, sont saisis par la peur, & se parlent haut à eux-mêmes. Quand le valet s'apperçut que son maître ne l'écoutoit pas, ses frayeurs redoublèrent. Il fit des vœux à tous les saints du paradis, pour obtenir, par leur intercession, la grace de revoir le soleil avant de mourir.

CHAPITRE XX.

Ce qui se passa dans un fossé, à l'occasion d'une salamandre.

Nos voyageurs marchèrent encore quelque tems sans savoir où ils alloient. Ils atteignirent enfin, par hasard, une des extrémités du bois, d'où ils découvrirent une vaste plaine. Cette perspective valut un cordial au pauvre Pédrillo qui commença à respirer à son aise. Quelle fut sa joie, lorsqu'il apperçut une lumière dans le lointain. Il s'imagina que c'étoit un endroit habité. Nous y trouverons sûrement un cabaret, disoit-il, où nous pourrons attendre commodément l'arrivée du jour.

Sa gaieté fut bientôt interrompue, car la lumière se trouva tout-à-coup à une très-petite

diſtance de ſon maître & de lui. Cette marche n'étoit pas naturelle. Dès que don Silvio vit ce corps lumineux, il s'écria, avec un tranſport de joie que nous ne pouvons rendre : eh bien ! Pédrillo, qu'apperçois-tu ? me ſuis-je flatté en vain ? N'avois-je pas raiſon de me repoſer entièrement ſur les bontés de l'illuſtre fée Rayonnante ?

Que dois-je appercevoir, monſieur, demanda Pédrillo ?

Comment oſe-tu me faire un pareille queſtion ? Tu ne vois pas cette ſalamandre qui a plus d'éclat que tous les aſtres du firmament, & qui vient poliment au-devant de nous ?

Une ſalamandre ! où eſt-elle donc ?... Pour moi, je ne vois qu'un homme de feu qui nous aura bientôt atteint, s'il continue à marcher au pas redoublé.... Je devine bien pourquoi il ſe trouve ici.... Monſieur, c'eſt un mort qui, de ſon vivant, a arraché quelques bornes dans ce canton, pour aggrandir ſes terres aux dépens de ſes voiſins. Par punition, peut-être rôdera-t il ici des ſiècles entiers.

Eſclave de la ſuperſtition ! tu ne verras donc jamais que des objets hideux. Regarde fixement & d'un œil aſſuré ; & tu verras que ce que tu prends pour un homme de feu eſt préciſément une ſalamandre : oui, une ſalamandte, te dis-

je, & une des plus belles : une de celles qui donnent de la ſplendeur au cortège de la puiſſante fée, ma protectrice. Examine toutes les parties de ſon corps. Vois ſa brillante chevelure flotter ſur ſes épaules, & deſcendre en boucles ſur ſes aîles azurées. Vois ſes yeux qui ont autant d'éclat que l'étoile du matin. Vois ſon air majeſtueux : ne diroit-on pas que c'eſt une immortelle qui prend ſon vol vers l'Ethérée.

Ma foi, ſeigneur don Silvio, ou je ſuis fou, ou vous n'êtes pas de ſang froid. Je ne vois aucun des objets que vous venez de détailler ; mais je diſtingue très-bien une maſſe de feu qui s'élève dans les airs ; tantôt elle s'approche, tantôt elle s'éloigne. Vous pouvez lui donner tel nom que vous jugerez à propos, mais il eſt certain que j'ai ſouvent vu dans ma vie des hommes de feu qui avoient préciſément...

Pédrillo, ſi ta ſimplicité & ta bonne-foi ne m'inſpiroient de la compaſſion, je parlerois de manière à mettre fin à tes viſions. Je n'aurois jamais penſé que M. Pédrillo s'obſtineroit à me diſputer quelque choſe de ſi clair. Tu devrois avoir aſſez bonne opinion de mon diſcernement pour croire que je pourrois diſtinguer une ſalamandre d'un homme de feu, puiſque j'en ai vu plus de mille à la ſuite de la fée Rayonante. Celle qui ſe préſente a sûrement été députée pour traiter avec

moi de quelque affaire importante. Il se pourroit aussi qu'elle eût été simplement employée pour nous servir de guide dans notre voyage. Quoi qu'il en soit, nous la suivrons ; & le reste se développera.

Allons, monsieur, ce sera donc une salamandre, puisque vous le voulez ainsi. Il est à présumer que vous vous connoissez mieux que moi en choses sublimes. Monsieur est sans doute né un dimanche ; car on dit que ceux qui naissent ce jour-là, voient des esprits en plein jour.

Ce que tu dis n'est pas impossible. Peut-être qu'une fée a voulu m'être favorable dès l'instant de ma naissance.... Oui, Pédrillo, tu as raison. Les esprits élémentaires sont invisibles aux personnes ordinaires ; & moi, je les puis voir, puisque je distingue parfaitement cette salamandre.

Mais, monsieur, je ne suis donc pas une personne ordinaire : car je vois aussi quelque chose. La seule différence qu'il y ait entre vous & moi, c'est que cette masse de feu vous paroît être une salamandre plus belle qu'un chérubin, & qu'à mes yeux, elle n'a que l'apparence d'un homme de feu.

C'est l'effet d'une imagination frappée, te-dis-je. Tu réitères ce qui s'est passé il y a une heure. As-tu oublié que tu prenois un chêne pour un géant.

Doucement, monſieur, ne parlons plus de cela. Oubiions ce qui eſt fait. Si je vous laiſſe votre ſalamandre, vous pouvez bien me paſſer mon géant : qui ſait à quel degré ils ſont parens..... Eh ! monſieur, le terrein ſur lequel nous conduit votre ſalamandre me ſemble baiſſer....... nous marchons comme dans l'eau..... Que le diable emporte l'homme de feu qui nous guide! Ces drôles-là prennent plaiſir à conduire les voyageurs dans des déſerts, ou à les faire tomber dans des précipices.

Silvio ne faiſoit plus attention à ce que diſoit ſon valet. Il marchoit devant lui à grands pas, ſuivant toujours la prétendue ſalamandre. Pédrillo eut à peine achevé de parler, que ſon maître tomba juſqu'aux genoux dans un trou marécageux. Auſſi-tôt que Pédrillo eut entendu le bruit de la chûte, il vola au ſecours, mais avec ſi peu de précaution, qu'il ſe trouva dans un plus grand embarras que ſon maître. Il étoit ſur une petite hauteur, d'où il prit un élan qui l'entraîna au milieu d'un bourbier. Ses plaintes & ſes cris donnèrent à penſer qu'il s'étoit caſſé un bras ou une jambe.

Que t'eſt-il arrivé, mon pauvre Pédrillo, s'écria le chevalier qui travailloit inutilement à ſortir de ſon foſſé, parce que ſon grand ſabre l'incommodoit beaucoup ?

Où êtes-vous donc, mon cher maître, répondit Pédrillo d'une voix mourante?... Avez-vous encore votre forme naturelle, ou sommes-nous déja changés en grenouilles? hélas! il me semble m'entendre croasser........ Enfin, nous y voilà donc. J'avois bien dit qu'il nous arriveroit quelque catastrophe. Aurez-vous la bonté de profiter de ce que je pourrai dire une autre fois?..... Où est actuellement la salamandre? Où sont ses boucles flottantes, ses ailes azurées, & ses yeux plus brillans que les étoiles? Elle s'en sera allée au diable, sans s'embarrasser comment nous nous tirerons d'ici.

Le mal n'est pas si grand, lui dit Silvio. Si nous sommes tombés, ce n'est pas la faute de la salamandre. Que ne regardions-nous mieux? elle répandoit assez de clarté pour nous faire éviter ce bourbier. Je ne puis attribuer ce malheur qu'à ton indiscrétion.

Oh! Ne dites pas cela, répondit Pédrillo qui s'étoit tiré de la boue. Je n'ai révélé aucun des secrets que vous m'avez confiés, & vous ne pouvez.....

C'en est assez. Dans un voyage tel que celui que nous avons entrepris, on doit s'attendre à toute sorte d'événemens. C'est à nous à les prévenir. Tiens, Pédrillo, je commence à avoir quelques doutes. Ce n'est pas que je ne sois bien assuré

d'avoir vu une ſalamandre ; mais peut-être que nos ennemis, pour ſe venger de n'avoir pas ſur nous un pouvoir abſolu, ont voulu nous tendre quelques piéges pour nous faire renoncer à notre entrepriſe.

Si j'oſois parler, je ſais bien ce que je dirois.

Et que dirois tu ?

Que nos ennemis n'ont peut-être pas eu tant de tort que vous le croyez.

Pourquoi ?

C'eſt qu'il me ſemble que c'eſt une grande imprudence de notre part de nous expoſer ainſi la nuit, en courant les bois & les montagnes ſans connoître le chemin & ſans ſavoir où nous allons. Nous riſquons à chaque pas de nous rompre la tête en nous heurtant contre les arbres, ou à être engloutis dans des marais remplis de grenouilles. Et tout cela, monſieur, pour fuir un ſac de cent mille ducats qu'il ne tiendroit qu'à nous d'épouſer ſans qu'il nous en coûte autre choſe qu'un ſimple oui.

Le foſſé de grenouille a fait une étrange révolution dans ta façon de penſer... Avant d'entrer plus avant dans cette matière, donne-moi du linge, afin que j'en puiſſe changer.

Vous avez moins lieu que moi d'être mécontent de la ſalamandre. Je ſuis couvert de boue de la tête aux pieds. Il me faudra une journée entière pour me ſécher. Je crois voir près d'ici un endroit

où nous pourrions nous asseoir...... Remarquez, monsieur, ajouta Pédrillo, en ouvrant son havre-sac, que la prévoyance n'est pas une sottise. Où en serions nous, s'il nous falloit attendre que la fée Rayonante nous envoyât du linge?..... Je crois que nous sommes actuellement assez à notre aise pour pouvoir parler de sang froid. Si nous nous reposions ici jusqu'à l'arrivée du jour, & qu'alors nous reprissions le chemin du château.... Seroit-ce un mal? .. Il me semble que nous avons commencé une chose dont nous ne verrons jamais la fin. J'aimerois mieux chercher une épingle dans un grenier à foin, qu'un papillon dans ce grand monde. On ne pourroit rien faire de plus pour la belle Danaë des grecs. Il est vrai que le papillon est princesse de naissance, & par conséquent, un animal d'importance; mais tandis qu'elle n'est que papillon, elle est bien moins qu'une marionnette. Quand la princesse Cacamacha paroît, on est sur de trouver Lolotte derrière la toile. C'est une satisfaction pour le domestique du galant. Mais un papillon n'a pas de Lolotte à sa suite.... Vous riez, monsieur, vous trouvez mon raisonnement drôle? il n'est pourtant pas si sot...... Je conviens que madame Rayonante vous à promis de grandes choses. Mais promettre est un article, & tenir en est un autre, disoit Jean à Pérette.... Dona Mergélina n'est pas tant à dédaigner, parce que

cent mille ducats ſont toujours appétiſſans. Quand il y en auroit quelques-uns de moins, qui ſait ſi cela ne vaudroit pas encore mieux que la principauté que le papillon bleu doit vous apporter en mariage ? Si on examinoit les choſes de bien près, on verroit peut être que dona Mergélina eſt une nièce de la fée Fanfreluche. Et quoique cette Fanfreluche ſoit la plus vieille, la plus décharnée & la plus méchante de toutes les fées, elle peut pourtant d'un ſeul coup de baguette, changer en rubis toutes les tuiles de votre château.

Cela peut être vrai, mais conviens à ton tour que Mergéline eſt trop laide pour qu'on puiſſe lui accorder le moindre ſentiment d'amour.

J'avoue qu'elle n'eſt pas la plus belle de ſon ſexe. Cependant ſi vous l'avez examinée de bien près, vous devez avoir apperçu ſur ſon viſage.....

Beaucoup de dartres, de rouſſeurs & de marques de petite verole.

Ah ! monſieur, vous n'examinez que la ſuperficie des choſes. La beauté reſſemble à une fleur qui ſe fanne d'abord après le printems. La violette qui n'a qu'une très-médiocre apparence, vaut mieux que le paſſe-velours... Vous êtes prévenu contre mademoiſelle Mergéline. Elle n'eſt pas ſi déſagréable que vous vous l'imaginez. Je conviens qu'elle eſt un peu boſſue ; & qu'au premier abord on croiroit que ſes cheveux ſont rouges ;

ſi on les conſidère dans un certain jour, ils paroiſſent plutôt couleur de roſe ; & cette couleur ne lui ſied pas mal. Bref, ſi j'étois à la place de monſieur, je ferois comme le borgne. J'ouvrirois un œil du côté des cent mille ducats, & je fermerois celui qui ſe trouveroit vis-à-vis de mademoiſelle Mergéline. L'argent dirige l'univers entier. Point d'argent, point de ſuiſſe : voilà ou je m'en tiens. Les ſoixante-dix ſages de l'Orient viendroient me dire le contraire que je n'en démordrois pas.

Don Silvio avoit eu la complaiſance d'écouter une partie du babil de ſon domeſtique qui jaſa des heures entières. Il calculoit d'avance ce qui lui reviendroit du mariage que ſon maître contracteroit avec la nièce de la fée Fanfreluche. Aux dépens des cent mille ducats de Mergéline, il bâtiſſoit les plus beaux châteaux qui aient été faits en Eſpagne.

Il étoit ſi occupé de ſes projets, qu'il parla long-tems ſans s'appercevoir que Silvio s'étoit endormi. Comme il n'étoit pas habitué à s'entretenir avec lui-même, il ſe tut, tira un flacon de ſon havreſac, but un coup, & ſuivit l'exemple de ſon maître.



CHAPITRE XXI.

Réveil désagréable de Pédrillo.

PÉDRILLO ronfloit encore, lorsque son maître sortant d'un sommeil où il avoit été très-agité, s'élança sur lui tout à coup, & lui dit, en le prenant à la gorge... Maudit nain ! rends moi mon portrait, ou tu es mort.

Hai ! Au secours ! Au meurtre ! Au feu ! Au voleur ! On m'assassine ! S'écria Pédrillo en donnant des coups de pieds & des coups de poing. Il ne devinoit pas pourquoi on le réveilloit de la sorte.

Rends-moi ma princesse, te dis-je, ou....

Eh ! Par tous les diables ! Je crois que c'est vous, monsieur don Silvio ! Etes-vous donc possédé de l'esprit malin? Pourquoi attenter ainsi à ma vie ? Avec vous, on n'est pas sûr un instant de son existence. Comment ! Qu'est-ce donc, demanda Silvio, honteux & consterné.... Est-ce toi, Pédrillo ?...

Ce n'est pas de jeu, monsieur mon maître. Vous faites semblant de ne me pas connoître. Où avez-vous appris à surprendre les gens dans le sommeil ? Si vous prenez les choses sur ce pied-là,

je me démets dès ce moment de mon emploi. Aidera qui voudra votre grandeur à chercher le papillon bleu.

Ou suis-je ? Qu'entends-je ? Est-ce un songe ? Non. Il est bien vrai que je retrouve ici... mon ami Pédrillo.

Je vous rends grace, monsieur le gentilhomme. Pédrillo est bien sensible à l'honneur que vous lui faites. Mais si c'est ainsi que vous traitez vos amis, vous ne trouverez pas mauvais... Oh ! Je parie qu'il y a encore des nains & des salamandres en jeu.

Calmes-toi, mon cher Pédrillo, tu n'as rien à craindre. Je jure, par ma belle princesse, que mon intention n'étoit pas de te faire mal... Je ne sais comment le Nain-vert m'a échappé au moment qu'il étoit en mon pouvoir, ni comment il a pu te substituer.

Ne l'avois-je pas dit ? Nous y voilà... le Nain-vert. Il y a long-tems que j'ai pensé que dès que nous serions hors du château, le diable nous feroit poursuivre par tous les dragons, les géans & les nains-verts de l'enfer. Mais à propos, monsieur, il me semble que le Nain-vert a été métamorphosé en curedent. La reine des salamandres n'est guère jalouse de tenir sa parole. On ne doit médire de personne ; mais je veux être un menteur si vous n'êtes pas sa dupe.

Et vous, vous êtes un insolent M. Pédrillo. Apprenez que vous pourriez vous repentir d'avoir parlé avec tant d'irrévérence...

Il n'y a pas cinq minutes que vous étiez sur le point de m'étrangler, parce que, comme vous le dites vous même, vous me preniez pour le Nain-vert. Je dis, ou le Nain-vert est curedent, ou il n'est pas curedent. S'il est curedent, vous n'avez pu vouloir l'étrangler, parce qu'on n'étrangle pas un curedent: & vous n'avez pu me prendre pour le Nain-vert, parce que je n'ai pas l'air d'un curedent. J'ajoute que si le Nain-vert n'est pas curedent, la fée Rayonante en a, &c... Ma conclusion n'est-elle pas juste ? Monsieur a-t-il quelque chose à répliquer ?

Tu es bien habile, Pédrillo. Mais écoute-moi à ton tour; & puis nous verrons quelle conséquence nous aurons à tirer.

CHAPITRE XXII.

Que ne peut l'illusion!

Après que Pédrillo eut promis de se taire, Silvio commença ainsi. — Tu étois à peine endormi que...

Un petit moment, monſieur, vous étiez endormi vous même long tems avant moi.

Je te dis, moi, que j'étois éveillé : & cela te doit ſuffire. . . Après avoir réfléchi à tout ce qui nous étoit arrivé, une ſylphide a paru devant moi.—Une ſylphide! s'écria Pédrillo, en regardant fixement ſon maître. — Oui, une ſylphide continua tranquillement notre héros; & une des plus belles qui ait jamais paru aux yeux d'un mortel. » Don Silvio, m'a-t elle dit, je ſais qui » tu cherches. Viens avec moi : je te préſenterai » à l'objet qui captive ton cœur; mais à condi- » tion que tu ne feras pas inſenſible à ce bienfait «. Je ferai tout ce que vous exigerez de moi, m'écriai-je, en me jetant à ſes pieds, pour vous témoigner ma reconnoiſſance. . . . . » Je ne te » demanderai rien que tu ne puiſſes faire, reprit » la ſylphide; mais, avant tout, allons voir ta » belle princeſſe. Nous ſerons bientôt d'accord » ſur le reſte «. En diſant cela, elle détacha une roſe du bouquet qui couvroit ſon ſein, & la jeta par terre. Au même moment, cette roſe ſe changea en un char de nacre de perle, parſemé d'émeraudes : il étoit attelé de douze oiſeaux du paradis. Je me plaçai à ſes côtés, & quelques minutes après, nous deſcendîmes dans un lieu enchanté. Je ne finirois jamais, ſi je voulois t'en détailler tous les agrémens.

Oh! monſieur, je vous prie de continuer. Je me paſſerois de manger toute la journée pour vous entendre raconter.

Repréſente-toi une plaine immenſe, où l'art des fées a réuni tout ce que l'imagination la plus brillante peut ſe figurer d'agréable. La beauté de ces lieux ſurpaſſoit tout ce que les poëtes ont dit de Tarante, de la Theſſalie & de l'aimable réduit de Daphné. Des ruiſſeaux argentés ſerpentoient agréablement dans des prés émaillés de fleurs. On alloit dans de petits labyrinthes entrelacés de myrthe, de jaſmin & de chevrefeuille, par des allées touffues de tilleuls & d'orangers. Ah! Pédrillo, tout ce qui annonce la félicité ſe trouvoit réuni dans cette délicieuſe ſolitude qui paroiſſoit n'être conſacrée qu'à l'amour & aux amans. Des troupes de jeunes nymphes, en habits de gaze, folâtroient deſſous les myrthes, ou danſoient avec de petits amours ſur des tapis de fleurs, ou ſe baignoient voluptueuſement dans des ſources de criſtal.

Monſieur, il y a lieu de croire que vous êtes né ſous une heureuſe étoile. Tubleu! Vive la ſylphide. C'eſt un être bien différent de cette maligne ſalamandre qui ſe plaiſoit à nous mettre dans l'embarras, & à nous faire tomber dans les foſſés de grenouilles. Encore ſi vous m'aviez emmené avec vous!.. Lorſqu'il eſt queſtion de

quelque partie agréable, perſonne ne penſe à moi.

Ce n'eſt pas tout, continua Silvio. Il ne faut pas annoncer la victoire avant la fin du combat, diſoit le ſage Solon. . . . . Mes regards ſe fixoient ſur tous les objets qui concouroient à donner de l'agrément à ce ſéjour enchanté. J'apperçus une nymphe aſſiſe ſur un banc. Elle jouoit avec un papillon qu'un fil d'or preſqu'imperceptible tenoit attaché à ſon bras. Ciel! Que devins-je, quand en m'approchant plus près, je vis que ce papillon étoit ma belle princeſſe. Oui, c'étoit précisément ce papillon bleu aux aîles d'azur que nous cherchons . . . . » Es-tu le jeune chevalier, me dit la » nymphe, qui voyage ſous la protection de la » fée Rayonante, dans le deſſein de rendre au » papillon bleu ſa forme naturelle »? C'eſt moi-même, répondis-je, belle nymphe. Oui, c'eſt moi; & je ſuis prêt à vous ſacrifier ma vie, ſi.... » Oh! Je ne te demande pas ta vie, me dit-» elle, en m'interrompant. Si tu peux me prou-» ver que tu es réellement Don Silvio de Roſalva, » le papillon bleu eſt à toi «.... Parlez divine » nymphe, quelle preuve exigez-vous?.. » Faites » moi voir le portrait de la princeſſe. Si tu es » Don Silvio tu l'as... Je n'exige aucune autre » preuve ». --- Ah! malheureux! où étoit dans ce fatal moment, la fée bienfaiſante? Où étoit

ma protectrice ? . . . . Je lui ai donné le portrait. A peine l'a-t-elle eu que j'ai vu : pourrai-je le dire ! j'ai vu, au lieu de la belle nymphe, l'épouvantable Nain-vert. Ce petit monſtre ! Il étoit tranſporté de joie ; il ſautoit & danſoit de plaiſir. Il tournoit & retournoit mon tréſor dans ſes affreuſes mains. Il me montroit les dents & me diſoit d'un ton moqueur . . . . . » Je poſsède » enfin ce que je deſirois. Apprens, foible » rival, que la poſſeſſion de la belle princeſſe » n'eſt dûe qu'à celui qui ſera muni de ce portrait. » Il ne te reſte plus aucun eſpoir. Va : ce n'eſt » qu'à ma joie & à mon raviſſement que tu dois » la conſervation de ta vie ; mais ſouviens toi » que j'obſerverai rigoureuſement tes démarches. » Je ſaurai pénétrer tous tes deſſeins & les traver- » ſer. Si tu entreprends quelques témérités au- » près de mon amante, ta perte eſt aſſurée «.

Juge, Pédrillo, juge de ma fureur. Ce diſcours me tranſporta de colère. Je voyois mon cher portrait au pouvoir de ce déteſtable nain. Je m'élançai tout à coup ſur lui, réſolu, ou de perdre la vie, ou de ravoir ma princeſſe.

Votre projet étoit louable, monſieur ; mais pourquoi falloit il que je fuſſe mis en jeu ; & au moment qu'il fut queſtion d'étrangler ?

C'eſt ce que je ne puis moi-même concevoir.

Je terraſſois le Nain, & quand j'ai été ſur le point de l'égorger, j'ai reconnu ta voix; & mes yeux me confirment que c'étoit toi qui te débattois ſous mes mains. Le Nain avoit diſparu; & je me retrouvai dans l'endroit où la ſylphide étoit venue me chercher.

Où étoit donc cette ſylphide, pendant que vous vous querelliez avec le Nain-vert?

Je l'ignore. A peine étois-je deſcendu du char que la ſylphide & tout l'équipage ont diſparu.

Voilà une hiſtoire bien déſagréable..... Elle commençoit ſi bien! Qu'il eſt dommage qu'elle ne finiſſe pas mieux! Mais... s'il m'étoit permis de faire une queſtion... Croyez-vous, monſieur, que la choſe... que toutes ces circonſtances ſoient véritablement arrivées?

En puis-je douter? J'étois éveillé quand la ſylphide eſt venue: je l'ai vue de mes propres yeux. --- J'avois l'uſage de mes ſens & de la ſaine raiſon. Oh! oui, je crois qu'il eſt très-vrai que j'étois éveillé; & ſi cela eſt....

Voilà préciſément la queſtion. Je penſe, moi... Enfin je penſe ce que je penſe.

Tu penſes que ce n'eſt qu'un rêve? Plût à Dieu! Mais....

Lorſque vous me dites que vous aviez vu la

fée

fée Rayonante, je crus d'abord que ce n'étoit qu'un songe. Mais quand vous m'eûtes fait voir le portrait de la princesse, je me rendis : on ne peut pas aller contre de si fortes preuves. Si vous pouviez me montrer actuellement une plume d'un de ces oiseaux du paradis qui traînoient votre char, je dirois que tout ce que vous venez de raconter est vrai.... Mais.... Oui, c'est cela même.... Que nous sommes... que je suis imbécille !.. Tournez-vous un peu, monsieur le chevalier... Ne l'ai-je pas deviné ? Ne voilà-t-il pas le portrait que le Nain-vert vous a enlevé ?

O ravissement ! s'écria Silvio, lorsqu'il trouva le portrait dans l'endroit où il le portoit ordinairement. — Tu as raison, Pédrillo. Où suis-je? Est-ce bien vrai ? N'est-ce pas une illusion ? comment as-tu pu faire cette heureuse découverte, mon cher Pédrillo ? Tes yeux ont été guidés par la puissante fée Rayonante.

Pour cette fois, monsieur, je crois que vous faites trop d'honneur à votre fée Rayonante. Je parierois tout ce que j'ai que le nain n'a vu ni le papillon bleu, ni votre portrait. Au reste, quand vous vous disposerez à dormir, j'aurai soin de m'éloigner de votre personne, parce qu'il n'est point amusant de terminer, étant éveillé, les querelles que vous avez en rêve avec le Nain-vert.

Silvio enchanté de posséder son portrait, applaudit, en souriant, au badinage de son valet. Après s'être entretenus quelques tems de rêves singuliers, ils s'enfoncèrent dans la forêt, pour s'y reposer à l'ombre.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui se passoit à Rosalva.

Nous interromprons un instant le fil historique du voyage de notre jeune héros, pour raconter ce qui se passa après son départ, au château de Rosalva.

Nous en étions à Maritorne qui fut effrayée de se trouver dans le bois au lever du soleil, tandis qu'on attendoit au village son retour & l'arrivée du chirurgien. Elle chercha longtems quelque excuse qui pût au moins pallier sa négligence, lorsqu'on la questionneroit sur les motifs de son retard, mais elle n'en trouva point. Elle étoit prête à se livrer aux fureurs du désespoir, lorsque Jacob son amant s'éveilla. Il demanda avec vivacité à sa maîtresse, quel pouvoit être le sujet de ses lamentations. La tendre Maritorne détailla d'une manière bien touchante l'embarras où elle étoit, & la répugnance qu'elle avoit à retourner chez dona Mencia dont la commission n'étoit pas

faire. N'est-ce que cela, ma mie ? lui dit Jacob. Tu ne dois pas te chagriner pour cette bagatelle. J'aurai bientôt imaginé un expédient qui te tirera d'affaire. Je connois particulièrement maître Blas le chirurgien. Il est amoureux d'une fille fraîche & jolie comme toi, qui demeure dans une ferme située à un quart de lieue de son village. Le chirurgien Blas qui pince très-bien la guittare, va toutes les nuits chanter sous les fenêtres de sa maîtresse. Cours actuellement chez lui, & tu diras que tu es venue le chercher vers minuit, mais qu'il n'y étoit pas. Tu feras la même histoire à dona Mencia, & tout ira bien..... Ecoute! Maritorne, ma mie, ne t'égare pas dans le bois avec maître Blas. Il en sait assez pour faire prendre le mauvais chemin à une jeune fille. Sambleu ! Si j'apprenois quelque chose... Je ne me posséderois plus.....

Maritorne tranquillisa son amant le mieux qu'elle le put. Ils se séparèrent après s'être donné de nouveaux témoignages d'amour, & que Jacob eut prouvé à sa maîtresse qu'il étoit digne de toute sa constance.

Il étoit environ six heures du matin, lorsque dona Mencia s'éveilla. Son impatience avoit hâté le terme de son sommeil. Elle attendoit avec une tendre agitation le moment qui devoit l'enchaîner par les liens sacrés de l'hyménée. L'avenir lui promettoit des réveils bien plus doux. Après s'être

mouchée & regardée dans un petit miroir qui restoit ordinairement sur sa table de nuit, elle offrit son ame à dieu & sortit de son lit. Elle se ressouvint alors de l'accès de fièvre que son neveu avoit eu la veille. La crainte que cet accident ne mît quelques obstacles à son mariage, ou au moins ne retardât l'accomplissement de ses chastes desirs, lui donna un moment de tristesse & d'agitation. Elle prit un déshabillé galant, un peignoir de mousseline fine attaché sous son menton avec un ruban souci, & volà à l'appartement de son neveu. Il est difficile de se peindre la surprise de la vieille dame, lorsqu'elle ne trouva ni don Silvio ni son domestique. Elle parcourut des yeux tous les recoins de la chambre où elle croyoit qu'un violent transport auroit pu les jeter l'un & l'autre. Elle visita en désespérée, toute la maison, fit assembler ceux qui s'y trouvoient, & jeta la consternation dans leurs esprits, en leur apprenant que don Silvio son neveu s'étoit enfui. O vous ames sensibles! Vous, qui fûtes enchaînés sous les loix de l'amour! représentez-vous la situation de la tendre & malheureuse Mergéline. Cette nouvelle déchira son cœur. Ses yeux annonçoient le trouble & l'inquiétude qui regnoient dans son ame. Dona Mencia resta longtems immobile. On n'entendoit retentir tout le château que de soupirs d'amertume, de gémissemens & de sanglots.

La dame Béatrice paroiſſoit cependant moins troublée que les autres. Elle avoit depuis longtems des vues ſur Pédrillo auquel elle ne croyoit pas être indifférente. Elle ne pouvoit s'imaginer qu'il auroit eu la cruauté de partir pour un ſi long voyage ſans lui faire ſes tendres adieux. Je parie, dit-elle, qu'ils ſont dans le cabinet de verdure, ou qu'ils ſe promènent dans le parc. A ces mots, tout le monde ſortit comme un éclair. Chacun alla faire des recherches d'un côté oppoſé. On parcourut le jardin & les bois ſans qu'on pût même découvrir aucune trace. La groſſe Maritorne, qui arriva pendant le trouble, ſe mêla, ainſi que maître Blas, parmi ceux qui cherchoient. Elle faiſoit ſemblant de n'être occupée que du jeune ſeigneur don Silvio. Elle avoit mis le chirurgien dans ſa confidence pour ce qui lui étoit arrivé pendant la nuit : & ce chirurgien avoit reçu d'avance le paiement de ſa diſcrétion. Maritorne ne pouvoit rien refuſer pour ſe ſouſtraire aux dures réprimandes de ſa maîtreſſe.

Le nombre des affligés en apparence étant ainſi augmenté, on viſita non ſeulement le cabinet de verdure, le jardin & le parc, mais on parcourut les bois & les champs voiſins. Quand on fut obligé de reprendre le chemin du château, le déſeſpoir & les ſanglots redoublèrent. Dona Mencia fit entrer la troupe dans une grande ſale pour tenir

conſeil ſur une aventure ſi extraordinaire. On agita cent matières différentes. Chacun tiroit des conjectures & étoit d'un avis oppoſé. Tout le monde parloit à la fois. Le bruit devint ſi grand, que perſonne ne s'entendit plus. Cependant la préſence & le ton de monſieur Rodrigue en impoſèrent; ſon avis fut qu'on réfléchît un moment, & qu'enſuite, on expliqueroit l'un après l'autre avec modération, à haute & intelligible voix, ſon ſentiment & le parti qu'il y avoit à prendre dans un événement de cette importance. Monſieur Rodrigue étoit grand orateur, & joignoit à la facilité de s'énoncer, une voix qui auroit été une aſſez bonne haute-contre dans le chœur d'une cathédrale. Maître Blas & lui furent élus chefs du tribunal. La ſéance dura juſqu'à deux heures après-midi. Lorſqu'il fut queſtion de recueillir les voix, le tumulte recommença; chacun vouloit ſoutenir ſa thèſe; & ce ne fut qu'après que la dame Béatrice & maître Blas eurent rétabli le calme, qu'on conclut : *qu'il étoit impoſſible de ſavoir ce que don Silvio & ſon domeſtique étoient devenus; & que, comme il étoit trois heures paſſées, & que tout le monde étoit exténué de faim & de fatigue, on ſerviroit le dîner; ſauf à s'aviſer à l'iſſue d'icelui ſur de nouvelles recherches, & prendre toutes les meſures convenables en pareil cas.*

CHAPITRE II.

Déjeûner. Jalousie de don Silvio.

TANDIS que nos voyageurs se reposoient, Pédrillo fit sentir à son maître qu'il étoit de l'avis d'Asclépiade & de plusieurs autres célèbres naturalistes qui pensoient que pour pouvoir soutenir les fatigues d'un long voyage, il falloit chaque jour se conforter l'estomac par un bon repas......

Lorsque nous sommes partis, nous n'avions pas le tems de nous ébattre à table ; ainsi, monsieur le chevalier, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que nous reprenions ici des forces & du courage.

Don Silvio n'eut rien à objecter à l'avis de son valet. Celui-ci, après avoir choisi une place commode pour le repas, ouvrit son havresac, & en sortit un bon gros pâté bien conditionné que la dame Béatrice avoit apporté de Xelva pour faire un plat d'entre-mets au repas de noce....

Je vois votre surprise, monsieur; & je devine à votre air que vous ne pouvez comprendre comment ce pâté est tombé entre mes mains. La pauvre dame Béatrice!..... Ha, ha, ha..... comme elle sera étonnée quand elle s'appercevra que les

oiseaux sont dénichés ? Vous voyez, seigneur don Silvio, qu'il est souvent essentiel de se faire aimer de toutes les personnes qu'on fréquente. Si je n'avois pas mérité l'estime & la confiance de la dame Béatrice, nous pourrions actuellement contenter notre appétit avec des glands & des faines : ce qui ne me semble pas fort appétissant.

Elle t'a donc donné ce pâté elle-même ? Non pas précisément ; mais je passai hier au soir près d'elle quand elle alla à l'office. Elle me fit signe d'y venir. Nous jasâmes quelque tems ensemble, & pendant la conversation........ Non, je ne puis feindre avec vous, monsieur....... Hé bien! Je vous avouerai donc ingénument que je voulus lui voler un baiser. Elle détourna vîte la tête comme pour l'éviter & me dit des injures analogues à ma témérité : elle tendit même son bras pour me donner un soufflet. J'ai employé tout mon savoir pour l'appaiser & j'y suis parvenu. Pour sceller notre réconciliation, elle m'a donné une cuisse de dinde. Au moment que je reçus ce bienfait, j'apperçus dans l'armoire le pâté sur lequel je jetai un œil de convoitise. Remarquez bien, je vous prie, monsieur, de quelle manière je suis venu à bout de m'en emparer. Vous ne vous seriez pas douté de mon adresse ; mais quand il est question de vous servir, il n'est rien que je ne fasse. Oui, s'il le falloit, j'irois à Rome voler la mule du pape.

Béatrice ne s'est-elle pas munie de la clef de l'office ?

Voilà précisément ce qui rendoit le reste difficile. Après m'être bien assuré que tous ceux qui étoient dans le château dormoient, j'ai été, sans faire de bruit, à la porte de sa chambre. J'ai mis mon oreille au trou de la serrure; & quand je l'ai entendue ronfler, j'ai ouvert la porte bien doucement, bien doucement, je me suis glissé du côté de son chevet où j'ai trouvé, en tâtonnant, l'anneau qui rassemble ses clefs; la clef de l'office en mon pouvoir, le pâté étoit à moi. Ah! Seigneur don Silvio, quel plaisir d'empaqueter un pâté dont le parfum porte au nez de si douces sensations....... Voilà, pour vous montrer que je n'ai rien oublié, ajouta-t-il, en tirant de son havresac un gros flacon de vin de Canarie..... S'il n'est pas le meilleur de son espèce, je consens à ne boire que de l'eau —. Pédrillo cessa quelque tems de parler pour mieux manger. Le tiers du pâté fut bientôt mangé. Il décoîffa son flacon, & but plusieurs fois à la santé de la dame Beatrice. Il devint peu à peu si gai, qu'il se mit à chanter de toutes ses forces. Il faisoit sauter sa bouteille, en s'écriant : vivent les fées, vivent les princesses & les papillons. Qu'il est agréable de voyager quand on est muni d'un havresac bien lardé —.

Pour en revenir, je disois que..... Mais ?

quoi!... Qu'avez-vous donc, monſieur?....
Vous ne paroiſſez guère diſpoſé à vous réjouir.
Vous ne buvez ni ne mangez... Allons, allons.
Vertubleu! point de mélancolie. A quoi cela
conduit-il? à rien. Profitons de la vie. Réjouiſſons-nous tandis que nous ſommes garçons. Qui
ſait, ſi nos femmes ne nous priveront pas du
plaiſir de boire..... A ta ſanté ma chère Béatrice, à ta ſanté.... Allons donc, monſieur. On
aura aſſez le tems de baiſſer les oreilles quand il
n'y aura plus rien dans la bouteille.

Mon cher Pédrillo, réjouis-toi tant que tu le
pourras; mais ne fais aucune attention à moi.
Je te félicite de ta gaieté. Si tu étois à ma
place, tu en aurois moins.

Pourquoi, monſieur? Que vous eſt-il encore
arrivé de fâcheux?

Ah! Pédrillo, pourrois-je oublier que le terme
de mon bonheur eſt encore éloigné. Qui ſait
combien j'ai d'obſtacles à ſurmonter! Je t'aſſure
que ſi les promeſſes de la fée Rayonante ne me
ſoutenoient, je ſuccomberois à mon déſeſpoir
& à la triſteſſe de mes penſées.

Nous en préſerve le ciel & notre dame de
Guadeloupe, s'écria Pédrillo, en laiſſant tomber
ſa bouteille! Réfléchiſſez-vous à la terreur que ce
langage peut m'inſpirer? Puiſque vos malheurs
ne ſont que dans l'imagination, vous pouvez les

éviter. Pourquoi prendre plaisir à se chagriner? Pour moi, quand je me porte bien, & que j'ai de quoi boire & manger, je suis alerte, gai & content. Je ne m'occupe jamais de l'avenir, quand il ne m'offre pas de riantes images. Je ne m'inquiète pas plus du tems qu'il fera demain, que si je n'eusse jamais été ni crotté ni mouillé.

Comment peux-tu exiger que je me livre à la gaieté, où que j'éprouve même un instant de repos, lorsque mon esprit & mon cœur ne sont occupés que des dangers auxquels ma chère princesse est exposée? Hélas! tu sais, Pédrillo, tu sais qu'elle erre dans le monde sous la forme d'un papillon.... Qui sait?.... Cette forme est peut-être la plus funeste à l'amour & la plus dangereuse pour moi!

Dangereuse, monsieur? Quels dangers peut vous faire courir un papillon? Vous m'avez dit qu'il étoit à l'abri de la voracité des hirondelles, &....

Il est bien vrai que la fée m'a assuré que j'étois aimé de la princesse; mais.... qui peut me répondre de la constance de son amour; qui peut me répondre de sa fidélité? Qui peut m'assurer que ses feux si rapidement allumés ne s'éteindront pas de même, ou que (& c'est ce qui me fait frémir) je ne perde tout-à-coup le fruit de l'impression que je dois avoir fait sur elle, lorsqu'elle voltigeoit légèrement autour de moi? Rien ne

peut dissiper mes inquiétudes & mes allarmes. Grands dieux! aura-t-elle assez de force pour résister à la séduction? Ne succombera-t-elle pas aux guerres qu'on lui livrera sans cesse? Cruelle pensée! Que ne suis-je à portée d'écarter les téméraires qui.....

Pour le coup, seigneur don Silvio, j'y perds mon latin..... C'est un fait, vous dis je..... Cependant, j'ai de la peine à comprendre..... En vérité, monsieur, on s'y perd : on ne sait plus à quoi s'en tenir. La forme de papillon est une forme dangereuse, dites-vous : & vous craignez la séduction. Vous avez peur qu'on surprenne son cœur, tandis qu'elle est papillon. C'est en vérité pénétrer bien avant dans la matière.... Il n'y a plus à en douter... C'est de la jalousie... Oui, vous craignez que d'autres papillons n'approchent le vôtre de trop près..... Hi, hi, hi. Être jaloux d'un papillon! C'est une espèce de jalousie inouïe. Il y a apparence que quand elle sera princesse, vous serez aussi jaloux des puces qui se promeneront par-ci par-là dans ses cotillons.

Ecoute, Pédrillo, dit le chevalier d'un air sérieux, je m'apperçois que tu veux faire le plaisant, & rien n'est plus insoutenable que les plaisanteries déplacées.... N'as-tu jamais lu l'histoire du Bourgeon ou celle de l'éternel Printems?

Du prince Bourgeon? Nenni ma foi, je ne le connois pas. C'est la première fois que je l'entends nommer.

En ce cas-là, tu ne connois pas non plus l'île des papillons?

Des papillons qui ressemblent au vôtre?

Oui.... Apprends que ces papillons sont une espèce de génies ailés. Leur beauté surpasse celle des divinités. Ils sont aussi tendres que l'amour, mais aussi légers & aussi inconstans. Ils volent de conquêtes en conquêtes. A peine tel papillon a-t-il juré à sa belle, une fidélité éternelle, qu'on le voit empressé près d'une nouvelle maîtresse à qui il proteste qu'il n'a jamais aimé qu'elle. En un mot, le même jour, la même heure, le même instant voit naître sa flamme, la voit croître & s'éteindre.

Voilà une plaisante manière d'aimer..... Ces papillons parlent donc?

Ne t'ai-je pas dit que ce ne sont pas des papillons ordinaires; mais une espèce de sylphes qui, au sentiment d'un certain naturaliste Arabe, proviennent des amours secrets d'une sylphide & d'un jeune faune. Ces petits individus tiennent de leurs mères la beauté & une jeunesse éternelle; l'inconstance leur vient de l'héritage paternel.

Ah, ah, je me rappelle, s'écria Pédrillo....

Oui, c'est cela même, je comprends à merveille. J'ai souvent vu dans le cabinet de madame, de ces poupées ailées dont vous parlez. On lit au bas de leur portrait.... Amours de Flore & de Zéphire.... Je n'ai jamais rien vu de si beau; mais je n'ai pas osé les examiner à mon aise, parce que notre vicaire dit que c'est pécher que d'arrêter ses yeux sur de pareils objets... Celui qui a la hardiesse de parler seul a toujours bon droit.... Entre-nous, monsieur, ce vicaire n'est pas plus froid qu'un autre. Devineriez-vous avec qui je le trouvai dernièrement?... Avec la grosse Maritorne. Tubleu! ils ne disoient pas ensemble des *Patenotres*.... Vous pouvez m'en croire, le fait est certain.... Le diable m'emporte si j'en dis davantage.... Malheur à celui qui parle sur le compte de ces messieurs.

Je t'en conjure, cher Pédrillo.... Confie-moi ce que tu as vu: je te jure un secret inviolable.

Pardonnez-moi, monsieur. Je n'oserois vous le dire.... Si c'eût été la dame Béatrice.... encore cela pourroit passer.... Mais.... Maritorne! la grosse Maritorne! Fi! M. l'abbé, c'est indigne.

Ç'en est assez, interrompit Silvio en rougissant, je n'en veux pas savoir davantage....

Parles-moi de ce que tu as vu en peinture dans le cabinet de ma tante.

C'eſt bien dit. Pourrois-je m'en reſſouvenir?.. Cela me vient... Je n'oſois donc pas regarder fixement ces peintures; mais j'entrevis, du coin de l'œil, que mademoiſelle Flore étoit repréſentée dans un bain à mi-corps. Comme elle ſe croyoit ſeule, elle étoit nue comme un ver. Monſieur Zéphire ſon amant étoit aſſis au deſſus d'elle ſur un nuage, & lui lançoit des regards ſi vifs qu'on auroit dit qu'il alloit la dévorer des yeux. Une troupe de petits bons hommes ailés voltigeoient autour d'eux & s'entrebattoient à coups de roſes.

Apprends que ces papillons ſont captifs par un enchantement que la jalouſie de l'amour leur a attiré. Ils perdent leur forme auſſi-tôt qu'ils ont l'imprudence de ſortir de l'île où ils ſont nés: ils deviennent papillons, ſe mêlent & ſe confondent avec tous les inſectes qui portent ce nom. Leur penchant inſurmontable pour les querelles amoureuſes les a ſouvent rendus bien redoutables; car lorſqu'ils parlent...

Ils parlent donc? Que cela doit être plaiſant!.. Un papillon qui parle!..: Par S. Bonaventure, que n'en ai-je un ſeul en mon pouvoir! J'aurois bientôt fait une fortune brillante..... Il eſt vrai

que

que dans de pareilles circonſtances, monſieur ne doit pas être bien tranquille. Vous n'avez pas tant de tort qu on l'auroit pu penſer. Un papillon qui parle, qui eſt un ſylphe & qui peut, au moment qu'on y penſe le moins, devenir un beau garçon..... Peſte! Il n'y a pas là à badiner. Il eſt très-poſſible que la princeſſe faſſe connoiſſance avec un de ces petis Lutins. Et puis ils ſe repoſeront ſur un arbriſſeau. Ils jaſeront enſemble..... Un diſcours en amene un autre. On ſe rapproche inſenſiblement. On ſe trouve ſi près. Et ainſi de fil en éguille on en vient.... Vous me comprenez?... L'humanité eſt fragile. Si le pauvre petit animal oublioit qu'il eſt votre amante, un inſtant ſuffiroit.....

Si je ne ſavois, répondit Silvio avec emportement, ſi je ne ſavois que tu ne comprends pas la force de tes expreſſions, je te punirois ſur le champ, d'avoir eu la témérité de ſoupçonner la vertu de mon incomparable princeſſe. Inſolent! De quel droit oſes-tu inſulter un être ſi reſpectable & ſi auguſte?....... Si je ſuivois mon penchant.....

Ah! pardon, ſeigneur don Silvio, pardon! Je veux mourir, ſi j'ai eu intention de vous déplaire... On n'oſe pas dire un petit mot que vous ne vous en fâchiez..... On ne peut abattre un arbre ſans que les branches tombent. De deux choſes, l'une.

Ou vous êtes jaloux, ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes, vous avez ſujet de l'être. Si vous n'en avez pas de raiſons, eh ! par tous les diables, que faites-vous de la jalouſie ?

Si je ſuis jaloux, comme tu le prétends, je ne le ſuis que de ſon cœur ; & je ſuis loin de penſer qu'elle voulût faire un pas qui dérogeât à la vertu la plus auſtère. Elle eſt deſtinée à moi ſeul : la fée Rayonante m'en a donné ſa parole ; & la princeſſe ſait qu'elle ne doit aimer que moi. Ainſi, je ſuis aſſuré de ſa perſonne ; & je me mépriſerois moi-même, ſi je pouvois douter un moment de ſa ſageſſe. Notre perſonne, dans le ſens que je l'entends, eſt toujours en notre pouvoir ; mais nos penchans ne dépendent pas de nous. Un autre pourroit jouir du cœur de ma princeſſe, tandis que je ne poſſéderois que ſes charmes.

En vérité, monſieur, je ne comprends pas vos diſtinctions. Vous ſéparez le cœur de la perſonne, & la perſonne du cœur : & il me ſemble à moi qu'ils ſont inſéparables, que l'un ne va jamais ſans l'autre ; que ſi je poſſède la perſonne, je ſuis également poſſeſſeur du cœur..... Mais je dis que ſi j'avois une femme qui ne m'aimât pas de tout ſon cœur, l'oreille me démangeroit terriblement, fût-elle la vertu même. Quand une fois.......... Doucement. Quel bruit ! N'entendez-vous rien, monſieur?

Non. Qu'entends-tu donc?

Ha, c'étoit quelque chose qui se secouoit dans le feuillage. . . . . Il m'a semblé que le bruit venoit de ce côté-là... Peut-être n'étoit-ce qu'un oiseau... Pourvu que ce ne soit pas un oiseau de proie. . . . . Ecoutons; monsieur. . . . . . Je n'entends plus rien. Que disions-nous tout-à-l'heure? Ha, nous parlions de votre jalousie. Je disois donc que. . . . . . . Ciel! Le bruit recommence... saint ange gardien! Qui est-ce qui vient là? Dieu, secourez-nous. . . . sainte Vierge, ne nous abandonnez pas. . . . . monsieur! . . . . . . une naine! . . . . une magicienne. . . . . .

Tais-toi, lâche! lui dit tout bas don Silvio qui appercevoit l'objet qui faisoit peur à son domestique. . . . Je crois que c'est une fée.

Une fée, dites-vous? Elle est sans doute de l'espèce de celles qui passent par les cheminées. Elle ressemble bien plus à une sorcière qu'à. . . . .

Arrête! Peut-être est-elle de mes amies, les plus belles fée se plaisent souvent à paroître sous la figure de vieilles femmes pour voir de quelle manière elles seront accueillies des jeunes gens.

Ha, ha, je vois à présent ce que c'est. . . Hi, hi, hi, une bohémienne, monsieur. Examinez-la attentivement, vous verrez que c'en est une. Elle vient à propos pour nous dire notre bonne aventure.

Ne te déconcertes pas, lui dit Silvio à l'oreille; mais je t'assure que c'est une fée. En tout cas, il faut prendre le parti le plus sage. Quelle qu'elle soit, nous agirons comme si elle étoit fée : & nous ne risquons rien.

Pendant cette conversation, la prétendue fée s'approchoit toujours. C'étoit, comme l'avoit dit Pédrillo, une vieille bohémienne qui ne rôdoit point sans raison dans cette forêt. Elle fut aussi étonnée que nos voyageurs, lorsqu'elle vit un jeune homme de qualité parcourir ces déserts avec si peu de suite.

CHAPITRE III.

Ce qui se passa avec la Bohémienne.

Dès qu'elle fut près d'eux, don Silvio se leva, la salua poliment, & lui demanda s'il pouvoit faire quelque chose pour son service.

Sainte Barbe! s'écria-t-elle, que fait un si beau Monsieur, dans ce bois......... Vous êtes-vous égarés, ou cherchez-vous?...

Eh! madame la bohémienne, interrompit Pédrillo, pas tant de curiosité s'il vous plaît. Nous ne vous avons fait aucune question, ainsi laissez......

Tais-toi, impertinent ! s'écria don Silvio, en jetant un coup d'œil furieux sur son valet. Il est certain, ma bonne vieille, que la rencontre que vous faites, auroit lieu de vous étonner, si vous ne saviez d'avance quel est l'objet que je cherche.

Hem ! grand'mère, n'est-il pas vrai que vous savez dire la bonne aventure ? Regardez un peu dans la main de monsieur, & dites-moi s'il a une physionomie heureuse.

Je n'ai que faire de sa main, répondit la vieille, je vois cela dans ses yeux...... Mon beau monsieur, tout jeune que vous êtes, je parie que vous connoissez déjà l'amour...... Vous rougissez ?.. N'ai-je pas deviné ?

Tubleu ! la mère, vous lisez dans les yeux ? Cela étant, vous voyez sans doute aussi que la princesse que monsieur aime, est un papillon ?

Un papillon, reprit la bohémienne ? Je n'ai pas de peine à le croire........ Est-il bien grand, mon beau monsieur ? Mange-t-il déja seul ? Je me connois assez en papillons de cette espèce. Il fut un tems où j'en avois un bon nombre en cage à Séville..... Il y a apparence que celui dont vous êtes amoureux, s'est évadé, puisque vous le cherchez ?

Il me semble, la vieille, que vous en savez là dessus plus que nous, reprit Pédrillo. Oh ! ça,

puiſque vous liſez tant de choſes dans les yeux de monſieur le chevalier, regardez dans ſes mains & je parie que vous en lirez encore plus. Ouvrez la main, monſieur, ſi vous voulez bien..... Eh bien! commère, que dites-vous de ces linéamens?

Ma foi, répondit la bohémienne, voilà une main bien blanche & bien potelée. Un moment, mon beau monſieur.... Si vous vouliez y mettre un ducat, je vous dirois des vérités qui vous feroient grand plaiſir.

Un ducat, demanda Pédrillo? Peſte! quelle commère.... Je crois que vous avez envie de vous amuſer à nos dépens, & de boire quelques coups à la ſanté de mon maître..... Un ducat?..... Si vous euſſiez encore dit un réal, on pourroit le riſquer..... Me comprenez-vous bien.......... Nous ſavons ſans vous ce que .....

Oh! Je parie bien que non, reprit la vieille.

Tenez, ma bonne, voici un ducat. Ne faites pas attention aux propos de cet imbécille qui ne ſait ce qu'il dit.

Mon jeune monſieur, répondit la bohémienne, vous êtes ſi noble, ſi grand & ſi généreux dans tout ce que vous faites, que ſi j'etois encore ce que je fus jadis.... J'ai eu mon tems comme une autre. On vieillit. Je me rappelle qu'on ne m'appeloit que la belle bohémienne, & que les jeunes



Si vous vouliez y mettre un Ducat, je vous diroïs des vérités qui vous feroient grand plaisir.

messieurs de Tolède se disputoient l'avantage de me tenir compagnie & de me donner des sérénades. Alors, les doublons me venoient sans que je m'en apperçusse.

Bha, Bha, que nous importe la manière dont vous passâtes vos quarts-d'heures, il y a cent ans. Quand le diable n'étoit encore qu'un enfant, vous aviez des dents dans la bouche........... Mais vous tenez notre ducat & vous n'avez encore rien dit—. Votre main seigneur don Silvio ....

Un seul petit ducat de plus, mon beau monsieur & je vous apprendrai tout ce que vous desirez de savoir.

Le voici, lui dit Silvio, --- sans faire attention au mécontentement de son valet. Prenez le, ma bonne. En disant ce dernier mot, le chevalier présenta sa main & le second ducat.

Oh! la belle main! Qu'elle annonce de prospérités!....... Ne te l'avois-je pas dit? Tu es amoureux, mon petit ami; tu es amoureux. Ah! le bon petit cœur. Va, n'en rougis pas. Tu es à un âge où il faut entretenir son cœur. La belle chose que l'amour!... Comment?.... laisse, laisse-moi bien examiner.... Une gentille petite personne.... Oui, vraiment tu es amoureux d'une jolie enfant.

L'y voilà....... Elle a ma foi déviné, s'écria Pédrillo ... Gentille & petite comme une marionnette.

Elle eſt bien jeune, ajouta la bohémienne & un peu volage.

Volage? En effet, dit Pédrillo : car elle voltige tantôt deſſus les buiſſons, tantôt dans les plaines, & ſur les montagnes, & dans les forêts, ſans qu'il nous ſoit poſſible de l'atteindre.

Tout cela ſe paſſera. On vieillit : le tems apprend à penſer ſolidement.... Quoiqu'elle ſoit légère, elle ne laiſſe pas de t'aimer, n'eſt-ce pas?

Voilà préciſément ce que nous voudrions ſavoir, répondit Pédrillo : parce que nous avons certains doutes, certains petits ſoupçons qui font... que nous ne ſommes pas..... bien ſûrs..... de ſa..... ſa.....

Arrête, interrompit don Silvio, en le regardant avec dépit. Je t'impoſe ſilence.

Qu'elle en aime un autre, continua la vieille? La petite ruſée? Un autre!... Cela eſt terrible; mais non pas impoſſible. Voilà pourtant, voilà comment ſont toutes ces jeunes fillettes. Après cela, fiez-vous à elles.... Et elles en aiment un autre?.... Je gagerois que c'eſt un de ces petits étourdis à colifichets, un de ces papillons qui volent autour de mille belles fleurs ſans pouvoir ſe fixer ſur aucune....

Holà! madame la bohémienne, s'écria Pédrillo qui vit pâlir ſon maître. Vous en dites plus que nous n'en voulons ſavoir.

En voilà aſſez, dit Silvio en retirant ſon bras... Laiſſez-moi... Mon malheur eſt aſſuré : elle l'a lu même dans ma main.

Qu'importe, pourvu qu'on ne le liſe pas ſur votre front? Oh ça, grand'mère, nous voulons changer de converſation. Que dites-vous de ma main? Voilà une pièceтte. Je crois que vous pouvez me dire de jolies choſes.

Sous quelle étoile ſont nés ces gens-là, s'écria la vieille en regardant dans la main de Pédrillo. Vous êtes amoureux comme .... je ne ſaurois le dire ... Hai, hai, voilà cinq ou ſix femmes d'un trait.

Cinq ou ſix femmes? Ne vous trompez-vous pas? Bon dieu! Que ferai-je de toutes ces femmes?

Si elles ne ſont pas pour toi, elles feront pour les autres. J'en vois une ici qui, je crois, te procurera des amis.

Quoi? Vous voyez dans ce moment la perſonne que j'ai dans l'imagination? & vous la voyez dans ma main?

Sans doute.

C'eſt ce que nous allons voir... Eſt-elle grande ou petite? vieille ou jeune? maigre ou épaiſſe? Répondez-moi là-deſſus.

Elle n'eſt ni grande ni petite.

Bon.

Ni vieille ni jeune.

Vertubleu !

Et on peut ajouter qu'elle a plus d'embonpoint qûe de maigreur.

Comment pouvez-vous voir tout cela dans ma main? Ne voyez-vous pas auſſi ſes deux grands yeux noirs?

En effet. Oui, ils ſont beaux; mais un peu frippons. Sa chevelure eſt noire auſſi; & ſa bouche eſt garnie d'un ratelier d'ivoire.

En vérité, vous la connoiſſez mieux que moi-même. Mais allons plus loin.....
Et que dites-vous de ſa gorge ?

Elle eſt charmante.

Et de ſes jambes ?..... Ha, peut-être que ſes cotillons vous empêchent de les voir; mais vous pouvez m'en croire, il y en a peu d'auſſi fines.

Tu as raiſon. Elle eſt tout-à-fait gentille; mais elle n'en eſt que plus dangereuſe pour toi.

Pourquoi, dangereuſe ?

Oh! Ce n'eſt pas une queſtion à faire.

Tu l'apprendras à tes dépens. Tu ſauras que la poſſeſſion d'une jolie femme tire ſouvent à conſéquence .... Allons, je ne dis plus rien.

Diable! En voilà aſſez, à moins que vous ne veuilliez dire tout-à-fait que je ſerai co...

Je ne veux pas préciſément dire cela; mais quelque choſe qui en approche ... Mais je m'ap-

perçois que je perds ici mon tems. Je penſe que vous en avez aſſez pour votre argent. J'ai des affaires ailleurs. Adieu, mes enfans, portez-vous bien : au revoir.

La bohèmienne ſe retira & laiſſa Pédrillo dans de cruelles incertitudes. Il ne ſavoit que penſer ſur le compte de la diſeuſe de bonne aventure..... Je vous garantis, diſoit-il en courant du côté où étoit ſon maître, je vous garantis que je n'y conçois rien... Si cette vieille ſorcière n'eſt pas une fée, il y a tout lieu de croire que c'eſt un eſprit malin qui parle par ſa bouche. Elle ne peut ſavoir naturellement toutes les vérités qu'elle vient de me dire. Comment a-t-elle pu ſavoir que vous étiez amoureux d'une princeſſe, & que cette princeſſe eſt un papillon. Elle m'a dépeint la dame Béatrice comme ſi elle eût été préſente... Il eſt pourtant bien vrai que nous l'avons vue aujourd'hui pour la première fois de notre vie. Que penſe monſieur de tout cela? Quelque effort que faſſe mon eſprit, il ne peut ſortir de ce labyrinthe. Tout me paroît obſcur & embrouillé.

Don Silvio étoit triſtement appuyé ſur le tronc d'un arbre. Il paroiſſoit ne faire aucune attention aux propos de ſon valet. Enfin, il ſe leva tout à coup, comme ſortant d'une eſpèce de léthargie, & dit....

Ecoute, Pédrillo. Je te dirai ma façon de penſer

ſur cette aventure ſingulière : & je ſuis sûr de ne pas me tromper ; mais avant, dis-moi ce qu'eſt deveuue la bohèmienne.

Elle a diſparu, monſieur, & je ne ſais comment. Ça été l'affaire d'un inſtant. Je n'ai fait que regarder derrière moi pour voir où vous étiez, & je ne l'ai plus vue. Je t'avoue, Pédrillo, que j'ai eu bien de la peine à me retenir au moment qu'elle m'a annoncé, en termes ambigus, l'infidélité de ma princeſſe. Ce qu'elle m'a dit d'abord n'a fait aucune impreſſion ſur moi, parce que tu lui découvrois, inconſidérément une partie de la choſe ; mais quand elle a ajouté que j'étois ſacrifié à un papillon, je me ſuis ſenti tout hors de moi-même : je n'aurois pu me contenir, & j'ai pris le ſage parti de m'éloigner pour réfléchir ſolidement à tout ce qui venoit de m'arriver... Fais bien attention à tout ce que je vais te dire. Par la mine, les geſtes, le ton & l'équivoque des paroles de cette vieille femme, j'augure que ce que nous avons pris ce matin pour une ſylphide ou une ſalamandre, étoit préciſément cette bohèmienne ſous différentes formes. Toutes ces apparitions ne ſont que des eſſais de méchanceté. On voudroit, en me faiſant peur, me forcer à renoncer à mes deſſeins. Je ſuis moralement sûr que cette vieille bohèmienne eſt la fée Caraboſſe elle-même : car elle en avoit la démarche, le

ton & le maintien. Quoi qu'il en soit, rien ne sera capable d'ébranler les fermes résolutions que j'ai prises. » Non, ma chère princesse, continua-» t-il, en élevant la voix & fixant les yeux sur le » portrait qu'il avoit, rien ne pourra éteindre la » flamme que votre beauté a allumée dans mon » cœur ! Dussiez-vous avoir de l'indifférence, » être inconstante, ou même infidèle, je ne » pourrai cesser de vous adorer ! Loin de moi, » la pensée qui pourroit vous représenter ingrate, » lorsque la fée bienfaisante qui nous protège » m'a assuré de toute votre tendresse... Hélas ! » peut-être êtes-vous retenue loin d'ici ; dans une » solitude où vos douleurs & votre destinée vous » ont entraînées. Peut-être cachée dans le centre » d'une rose prête à s'épanouir, humectes-tu ses » tendres feuilles de tes larmes. Peut-être gémis-» tu de te voir abandonnée de ton amant.... » Ciel ! moi, t'abandonner ! Ah ! divine prin-» cesse, aimable souveraine de mon ame ! Dussent » mes ennemis trancher mes jours par la mort la » plus affreuse, ils ne pourront empêcher que » mon ombre animée par un amour éternel, ne te » cherche, ne te suive, & ne vole à ton secours en » quelque circonstance & en quelque événement » que tu puisses te trouver. Sans envier le séjour » des dieux, j'irai dans ton sein chercher un » nouvel Elisée ".

Don Silvio prononça ces mots avec tant d'énergie, avec un ton ſi touchant & ſi pathétique, que Pédrillo ne put retenir ſes larmes. Par ma foi, monſieur, s'écria-t-il, en s'eſſuyant les yeux, vous avez merveilleuſement l'art d'attendrir. Comment, toutes les belles choſes que vous venez de dire, ont elles pu venir dans votre imagination? Il eſt bien dommage que vous ne ſoyez ni curé ni vicaire. Si vous euſſiez prêché avec ce pathétique, vos auditeurs vous auroient ſouvent interrompu par leurs ſanglots. Je voudrois bien avoir retenu tout ce que vous avez dit. Je ne me rappelle que de la roſe épanouie, des larmes, des ombres qui doivent être immortelles. Vous avez auſſi parlé des dieux, de leur ſéjour, de la tendreſſe & de Sainte Eliſabeth. Je ne comprends pas comment vous avez pu raſſembler tout cela. Mais pour en revenir au principal...

Le principal & même le ſeul objet qui doit nous occuper, c'eſt le papillon bleu. Il faut le chercher & le trouver. Fais ton paquet & continuons notre route... Mais je vois ici pluſieurs ſentiers... Lequel prendrons-nous? Où eſt Pimpim? C'eſt à lui à le choiſir... Il me ſemble qu'il y a quelque tems que je ne l'ai vu?

Cette queſtion fut un coup de foudre pour Pédrillo, qui ſe rappela que Pimpim n'avoit pas reparu depuis l'aventure du foſſé. Comme il

craignoit que ſon maître ne lui pardonnât pas ſa négligence, il aſſura que le petit chien ne pouvoit pas être loin... Je l'ai porté toute la nuit, ajouta-t-il, car le pauvre animal n'auroit pu nous ſuivre. Il étoit ce matin à côté de moi quand la fée Caraboſſe eſt venue. Je m'en vais l'appeler : dès qu'il m'entendra, il viendra... Pédrillo appela Pimpim de toutes ſes forces. Don Sivio le ſeconda; mais leurs cris furent inutiles. Ils ne furent pas plus heureux que les Argonautes, lorſqu'ils cherchoient le charmant Hilas que les nymphes avoient caché dans leur grotte. Ils parcouroient les plaines & les vallons, les bois & les prairies : ils faiſoient retentir le nom de Hilas dans toute la contrée; mais Hilas étoit dans les bras de la plus belle des nymphes, où il avoit perdu l'uſage de ſes ſens; au moins celui de l'ouie. Ce qui étoit arrivé aux argonautes arriva à nos voyageurs; mais avec cette différence : au lieu de repoſer ſur le ſein d'une belle nymphe, Pimpim étoit enveloppé dans le ſale tablier de la vieille & dégoûtante bohèmienne. Après avoir quitté les voyageurs, elle avoit trouvé ce pauvre petit animal épuiſé de fatigues & preſque mort. L'ayant trouvé petit & joli, elle l'emporta.

Ce nouvel accident jeta don Silvio dans la plus noire mélancolie. Il étoit abattu de triſteſſe : ſes

forces l'avoient presque entièrement abandonné.
Pédrillo n'eut pas de peine à lui persuader que Pimpim avoit été volé par la fée Carabosse ; mais il ne pouvoit le faire renoncer aux projets insensés que son désespoir avoit fait naître.

Peut-être étoit-ce le moment de proposer à son maître de retourner du côté de Valence ; mais depuis la conversation qu'il avoit eue sur le pâté & les coups de vin de Canaries qu'il avoit bus, il avoit renoncé à retourner sur ses pas. Il auroit même été fâché que don Silvio en eût parlé. D'ailleurs, Pédrillo n'envisageoit jamais que le moment présent. Un beau jour lui faisoit oublier tous les désastres qu'il avoit essuyés, & toutes les pensées sinistres qui lui étoient venues dans une nuit obscure. Pédrillo tenoit beaucoup de Séneque. La seule différence qu'il y avoit entre ce jeune Espagnol & le philosophe que nous venons de citer, c'est que le premier ne se donnoit pas la peine de concilier les opposés qui assaillissoient son jugement.... Il employa alors toute son éloquence à persuader à son maître que Pimpim se retrouveroit... Reposez-vous de ce côté-là, lui dit-il, sur les soins de la fée Rayonante. Qui sait quelles sont ses vues sur la perte que nous croyons avoir faite. Il est sûr que si la fée, votre bonne amie, veut être honnête vis-à-vis de nous, il faut qu'elle

qu'elle tienne sa parole. Il faut bon gré, malgré que nous ayons notre princesse, & je n'en démorderai pas.

Cette fermeté tranquillisa un peu notre héros affligé. On sentoit dans le bois un air frais qui venoit d'un lac voisin. On tourna de ce côté-là, en faisant des vœux pour le retour de Pimpim.

CHAPITRE IV.

Don Silvio se lasse de chercher le Papillon bleu : il s'endort après un bon goûté champêtre.

DON Silvio n'avoit entrepris ses voyages que pour chercher le papillon bleu ; ainsi il n'est pas étonnant que tous ceux qui se trouvoient sur son passage fixassent son attention.

Pédrillo crut une fois que les fées Fanfreluche & Carabosse avoient projeté ensemble, de réunir dans le bois tous les papillons du monde pour intriguer don Silvio. On les voyoit sortir par centaines & par milliers de dessous les brousailles. Notre chevalier, qui croyoit à chaque instant appercevoir sa princesse, se mit en tête de poursuivre ces petits insectes jusqu'à ce qu'il eût at-

trapé son amante : Pédrillo avoit beau murmurer, jurer & pester, il fallut suivre son maître.

Après avoir beaucoup couru, il leur sembla que les papillons enchantés ne prenoient plaisir qu'à les fatiguer. Parmi ces insectes, il y en avoit presque de toutes les couleurs : on en voyoit de gris-blancs, de gris de lin, &c. Mais aucun d'eux ne parut être princesse.

Monsieur le chevalier, dit Pédrillo tombant de fatigue au pied d'un chêne, je voudrois que la fièvre prît à tous les papillons, excepté à votre princesse. Je n'en puis plus, Monsieur, & je vous proteste que si Madame Rayonante ne s'intéresse pas plus à nous qu'elle a fait jusqu'à présent, je renonce à l'honneur & au plaisir de chercher avec vous le papillon bleu.

Pédrillo, mon ami, je suis si foible que je ne puis aller plus loin. Regarde, je te prie, s'il n'y a pas de ton côté un endroit commode où nous puissions nous reposer. Lorsque j'aurai repris mes forces, je te dirai ce que j'ai dans l'imagination.

Tâchez, Monsieur, d'aller douze pas plus loin. Il me semble voir là-bas une sortie qui donne sur un champ... plus loin, plus loin derrière ces oliviers... Je crois que nous y trouverons un aspect agréable.

Ils trouvèrent en effet un terrein charmant. D'un côté s'élevoit une haie de rosiers jaunes &

blancs, couverte de mille autres fleurs champêtres. On voyoit au loin des gorges séparées par des prairies où couloient cent petits ruisseaux qui auroient pu servir de modèles aux copistes de la nature. Les eaux qui serpentoient à droite & à gauche se réunissoient dans un fleuve dont les rives étoient couvertes d'arbres fruitiers que la main des nymphes sembloit avoir pris plaisir à tailler. L'ensemble de cette riante contrée formoit une perspective si agréable, que l'œil étonné du spectateur croyoit admirer les peintures qui décorent le séjour des dieux.

Quel lieu! s'écria don Silvio, qui paroissoit reprendre une nouvelle existence. Qu'il est doux de s'y reposer; mais qu'il seroit cent fois plus doux encore d'y passer sa vie, si... Grand dieu! Je n'ose m'arrêter à une pensée si ravissante. L'idée de la réalité m'ôte l'usage de la raison.... Un semblable plaisir seroit trop vif... & le cœur de l'homme seroit trop foible pour goûter cette félicité suprême... Qui ne croiroit que les nymphes ou les fées ont formé ces agréables mêlanges, cette charmante diversité pour nous ranimer!... Pédrillo! Porte-moi un flacon de l'eau qui coule sous ces rosiers : je suis altéré... En disant cela, le chevalier s'étendit sur le gazon qui lui parut plus doux que le duvet.

Pédrillo revint avec un flacon rempli d'une

eau plus claire & plus tranſparente que le criſtal. Courage, monſieur, cria-t-il de loin à ſon maître; voilà de l'eau en abondance; & qui plus eſt, voilà deux bouteilles de vin de Malaga. Il eſt vrai qu'elles nous coûtent bien cher, mais la liqueur n'en aura que plus de ſaveur... Va!... A la ſanté de notre princeſſe! Ce qui n'eſt pas encore fait ſe fera... Ne perdons pas tout eſpoir, monſieur. Il n'y a pas long-tems que nous ſommes en voyage... Peut être nos affaires ſe feroient mieux, ſi nous montrions moins d'empreſſement. On ſait que les femmes ont des caprices. Je parie que ſi nous marchions plus lentement, que nous nous rafraîchiſſions plus ſouvent, & que nous fiſſions ſemblant d'être moins amoureux de la princeſſe, elle viendroit elle-même, & ſe laiſſeroit prendre avec auſſi peu de réſiſtance que cette bergère, qui pour fuir ſon amant ſe ſauva dans une grotte. Au reſte, elle n'agiroit qu'à ſon avantage. Croyez-vous qu'elle aime mieux être papillon que princeſſe & votre femme? Oh! que non : elle ne me trompera pas. Ainſi, nous avons encore des reſſources; & en dépit de la maudite Caraboſſe, nous nous réjouirons ici : nous y prendrons de nouvelles forces...... Allons, de la gaîté! ſeigneur don Silvio : *bonum vinum lætificat cor hominis.* Or ça, mettons la main à l'œuvre....... Qui ſait ſi nous ne dînerons pas

demain dans un château d'albâtre & sur des assiettes de nacre de perles incrustées de rubis?

Pédrillo étoit engageant, & l'appétit pressoit notre jeune Héros qui consentit enfin à manger. Don Silvio prouva dans cette occasion, que le sage Zoroastre avoit raison quand il disoit, dans je ne sais quel livre, qu'un pâté froid & une bouteille de vin entre les mains de quelqu'un qui a bon appétit, est un remède infaillible contre toutes les calamités de la vie...... Les esprits agités du jeune chevalier paroissoient se tranquilliser à mesure que le pâté & le vin diminuoient. Les vapeurs spiritueuses du Malaga dissipèrent peu à peu cette noire mélancolie qui l'avoit tant abattu; & elle fit place à des idées plus riantes. L'agrément de la perspective & la variété du paysage qui surpassoit tout ce que l'art peut produire, auroient également touché l'ame de quelqu'un moins sensible que don Silvio...... Il se laissa aller à un doux sommeil. Il sembloit que le dieu du repos qui vouloit lui être propice, eût ordonné aux zéphirs de le rafraîchir & de le couvrir de feuilles de roses..

Pédrillo but & mangea à son aise. Quand il en eut assez, il prit son havresac, le porta à trente ou quarante pas, le cacha derrière une haie, où il le crut en sûreté, & s'endormit aussi.

CHAPITRE V.

Plaisante aventure.

PÉDRILLO avoit fait environ deux ou trois heures de sommeil qui l'avoient entièrement remis de ses fatigues, lorsqu'il se leva & sortit de derrière son buisson, pour voir ce qu'étoit devenu son maître. Une bergère insensible qui auroit rêvé à des plaisirs qu'elle méprise, & qui à son reveil, se seroit trouvée entre les bras d'un berger, n'auroit pas éprouvé plus de surprise que Pédrillo, lorsqu'il apperçut deux jeunes beautés cachées à moitié derrière un rosier, qui contemploient en silence & avec la plus grande attention, don Silvio dormant encore. Elles étoient parées commes les bergères qui habitent les bords du Lignon, & n'avoient pas au delà de dix-sept ou dix-huit ans. Elles étoient si belles que Pédrillo douta si elles n'étoient pas quelques-unes de ces nymphes ou de ces sylphides que son maître avoit coutume de voir quand il dormoit. Rêvai-je, se dit-il à lui-même : mon imagination veut-elle tromper mes yeux?..... Un petit moment..... Frottons les un peu..... Claquons des mains.... Bon..... C'est bien moi.... Attendez..... C'est

un fait. Je ſuis bien éveillé. Ce ſont bien mes yeux que je touche. J'ai beau les ouvrir, les fermer, les r'ouvrir & les refrotter. Je vois toujours ces deux belles créatures..... ſuppoſé qu'elles ſoient des créatures.. Je croirois plutôt qu'elles ſont des fées, & des plus belles qu'on ait jamais vu.

Pédrillo ne put ſe laſſer de promener ſes regards ſur ces deux jeunes beautés. Plus il les conſidéroit, plus il ſe diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu de ſi beau.... Une d'elles paroiſſoit un peu plus grande & plus dégagée que l'autre. Son déshabillé étoit d'une toile des Indes blanche comme la neige & couverte de guirlandes de fleurs d'Italie. Ses cheveux étoient parſemés de diamans. Mais l'éclat de ſes yeux ſembloit ternir ſes pierreries. La blancheur de ſon teint & de ſes bras ſurpaſſoit l'albâtre.

Tant de ſplendeur éblouit Pédrillo qui ne douta plus que ce ne fut la fée Rayonante. Il en fut entièrement convaincu, lorſqu'il apperçut, à une certaine diſtance, quelques gens en habits chamarés qu'il prit pour des ſalamandres. Les doutes qu'il avoit eus de tems en tems ſur l'exiſtence de la fée Rayonante & ſur la vérité des faits qui en provenoient, s'évanouirent dans cet inſtant. Il étoit enfin perſuadé que le papillon bleu étoit une grande princeſſe, & l'apparition de la fée de qui dépendoit le dénoûment de ces aventures, lui fit

croire que son jeune maître triompheroit dans peu de tous les nains ses ennemis, & qu'il deviendroit le plus fortuné de tous les princes.

Occupé de si flatteuses espérances, il se glissa tout doucement du côté des fées. Quand il vit qu'elles se parloient, il s'arrêta à quelques pas d'elles, se cacha dessous des feuillages, & prêta une oreille atentive, comme un jeune faune qui épie le rendez-vous de quelques nymphes qui doivent dans une belle nuit, prendre le plaisir du bain....

Convenez, disoit la petite qui étoit une brune piquante que Pédrillo ne put fixer sans sentir des battemens de cœur qu'il n'avoit jamais éprouvés, convenez que vous ne fixez pas ce beau jeune homme sans émotion. Que cette attitude lui est avantageuse! Que sa chevelure est belle! Que sa physionomie est séduisante! Quel teint! C'est la blancheur du lys & la couleur de la rose. Je vous proteste qu'Endimion n'étoit pas si beau..... Ne desireriez-vous pas en ce moment, être une autre Diane?

Que tu es folle, repondit la prétendue fée! D'où peuvent te venir..... Je l'avouerai, cependant.... Laure! en effet il est beau.... mais s'il s'éveilloit.... partons, Laure.....

C'est bien dit. Madame a raison, répondit malignement la petite. Il peut d'un instant à l'autre

s'éveiller ; & que penseroit-il s'il nous surprenoit si près de lui ?

Mais, reprit la fée, je voudrois bien savoir qui il est.... son air, son ajustement semblent anoncer qu'il n'est pas de la classe ordinaire.

Oh ! Vous avez raison. Il n'est pas de la classe ordinaire. Une dévote qui l'auroit trouvé, comme nous, couché au milieu des roses, l'auroit pris pour un ange.

Je ne saurois m'imaginer qui il est. Je ne connois personne dans le voisinage.....

Cela est naturel, reprit la petite brune. Il y a tout au plus trois semaines que vous résidez dans ce pays-ci, & vous n'y connoissez que don Gabriel que vous aviez vu à Valence.

Ne parle pas si haut. Je crains à chaque instant qu'il s'éveille ; & je ne voudrois pas pour le monde entier qu'il nous vît ici.... mais, ma chère Laure, imagine-tu quel motif a pu conduire ici ce jeune homme, qui paroit être de qualité... ici... tout seul.....

Pas si seul, mes belles dames, s'écria Pédrillo.

Ah !

Voilà des fées bien peureuses, ajouta le valet qui n'avoit pu résister à l'envie demesurée de parler.

Les belles ne purent savoir d'abord d'où étoit partie la voix qui leur avoit causé tant de frayeur.

Mais, quand elles eurent apperçu Pédrillo qui étoit d'une taille avantageuſe & d'une figure prévenante, elles revinrent à elles-mêmes,

Je vois bien, continua-t-il, que vous voudriez ſavoir quelle eſt l'eſpèce de découverte que vous venez de faire. Si vous voulez me promettre le ſecret, car il eſt de la dernière conſéquence qu'une certaine vieille tante que nous avons, ne ſache pas ce que nous ſommes devenus, je vous le dirai. Il y a là-deſſous du myſtère, mais je crois ne rien riſquer en le découvrant à de ſi belles dames. Oh! non: car vous ne reſſemblez pas du tout aux nièces de la fée Fanfreluche.

Expliquez-vous un peu plus clairement, mon ami, dit Laure en jetant ſur lui un regard que l'intelligent Pédrillo ne manqua pas d'obſerver. Expliquez-vous; mais ſoyez bref, car je crains que ce jeune monſieur ne ſe réveille.

Vous pouvez être tranquille ſur ce point. Il n'a pas fermé l'œil la nuit dernière; & quand il eſt en train de dormir, le ciel & la terre ſe réuniroient qu'il ne s'éveilleroit pas. Il s'eſt endormi de fatigue, parce que depuis minuit nous avons fait au moins vingt-quatre milles.

Vingt-quatre milles? reprit-elle avec étonnement. Et à pied?

On va vîte, ma belle demoiſelle, lorſqu'on

voyage en féerie. On s'éloigne de ſon pays ſans ſavoir comment; & ſouvent on a fait un mille qu'on ne croiroit pas avoir fait quatre pas.

Cela peut-être, reprit Laure; mais peut-on ſavoir ce que vous appelez voyager en féerie?

Un petit moment, mademoiſelle. Vous faites-là une queſtion à laquelle on ne peut répondre en ſi peu de tems. Mais, pour abréger, je vous dirai que nous cherchons une princeſſe, ou, pour parler plus cathégoriquement, un papillon dont mon maître eſt amoureux. Dès que cet inſecte ſera trouvé, il doit ſe changer en princeſſe & être épouſé par mon maître. Voilà tout le myſtère. Sur-tout, mademoiſelle, gardez le plus profond ſecret. Nous avons des meſures à garder vis-à-vis de certains nains qui ont des vues ſur notre princeſſe... S'ils apprenoient quelque choſe de nos projets, tout ſeroit perdu.

Que penſe madame de notre rencontre, demanda Laure à ſa maîtreſſe? Il me ſemble que je fais un ſonge enchanté.

Qui eſt donc votre maître, demanda la dame?

La plus belle, la plus noble & la plus généreuſe de toutes les dames d'Eſpagne. Je puis vous dire cela mieux qu'un autre, parce que je ſuis ſon frere de lait......

Je vous demande uniquement quel eſt ſon nom.

DON SILVIO DE ROSALVA, répondit Pédrillo. Son château est à trois milles en deçà de Telva. Son père s'appeloit don Pédro de Rosalva. Il étoit mon parrain : c'est pourquoi je fus baptisé sous le nom de Pédro. Quand j'étois petit on m'appeloit Pédrillo ; & il y a apparence que je m'appellerai comme cela toute ma vie, à moins que le seigneur don Silvio ne trouve sa princesse, & qu'alors il me fasse présent d'un des marquisats, comtés ou duchés qu'elle lui apportera en mariage.

Pédrillo disoit tout cela avec tant de franchise & d'un air de si bonne foi, que nos belles soupçonnèrent qu'il y avoit en effet quelque chose de singulier & d'extraordinaire dans ce qu'elles voyoient & entendoient.

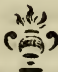
Vous nous dites, mon ami, que votre maître est amoureux d'un papillon qui doit se changer en princesse ? . . . . Ne voulez-vous pas, plutôt, dire qu'il est amoureux d'une princesse qui a été métamorphosée en papillon par quelque enchanteur ?

Précisément, répondit Pédrillo ; & nous attendons qu'elle revienne princesse. Mais, pour vous parler vrai, il me semble que la fée Rayonante qui a promis sa protection à mon maître, agit pour nous, avec beaucoup de négligence & de lenteur. Je crains bien que toutes nos espérances ne soient mal fondées.

Quelle eſt donc cette fée que vous appelez Rayonante, demanda Laure ?

Que nous importe, répondit la dame. Nous n'avons pas de tems à perdre. Je crains que la nuit nous ſurprenne avant que nous ſoyons arrivées à Lirias : & mon frère ſera inquiet.

En diſant ces mots, elle jeta encore un regard ſur don Silvio, & partit. Laure qui l'avoit remarqué, fit intérieurement mille commentaires ſur les œillades. Pédrillo crut devoir conduire ces belles dames juſqu'au chemin où leurs mulets les attendoient. Le ſavoir vivre avoit moins de part à cette démarche que l'amour. L'aimable Laure avoit fait plus de progrès ſur ſon cœur en un inſtant, que la dame Béatrice dans pluſieurs années. Il étoit éperdûment amoureux de la belle brune. Il croyoit avoir mille choſes à lui dire ; mais l'émotion lui ôtoit l'uſage de la parole. Elles étoient déjà loin, qu'il étoit encore dans la même place où il les avoit conduites. Il les ſuivit de yeux auſſi loin que ſa vue pût s'étendre.



CHAPITRE VI.

Qui étoient les dames que Pédrillo prit pour des fées.

ON ne peut trouver étonnant que Pédrillo n'eût pas l'esprit présent, dès le moment qu'il commença à remarquer les coups d'œil que Laure lui lançoit. A peine les dames furent-elles parties, que le prudent valet fut fâché de ne s'être pas informé à son tour de leur nom & de leur demeure.

Il ne seroit pas juste que le lecteur fût la dupe des distractions de Pédrillo. Ainsi, nous nous ferons un devoir de satisfaire bien vîte sa curiosité. Nous nous éloignerons en cela de la marche ordinaire des romanciers qui attendent des occasions souvent trop éloignées, pour le développement des sujets qu'ils traitent. Ils veulent absolument faire trouver leurs personnages rassemblés dans un cabaret ou dans un coche.

La dame que Pédrillo prit pour une fée, parce que sa chevelure étoit ornée de bijoux, s'appeloit dona Felicia de Cordena. Elle n'avoit alors que dix-huit ans & étoit veuve de don Michel de Cordena, qui avoit eu la sage pré-

caution de mourir après deux ans de mariage, âgé de ſoixante-neuf ans. Il laiſſa à ſa femme, qu'il inſtitua ſon unique héritière, des biens immenſes. Pour acquérir cette grande fortune, le défunt avoit paſſé une grande partie de ſa vie dans le Mexique.

Ces deux riches époux avoient choiſi Valence pour leur ſéjour. Cette ville réunit tant d'agrémens & eſt ſi avantageuſement ſituée, que les Eſpagnols l'ont ſurnommée *la Belle*. Dès que dona Félicia fut maîtreſſe de ſon ſort, elle réſolut de ſe retirer à la campagne pour pouvoir s'y occuper avec plus de liberté des fantaiſies romaneſques dont elle avoit nourri ſon imagination. La lecture des Poëtes avoit produit le même effet ſur ſon eſprit que les contes des fées ſur celui de Silvio. Ce chevalier prenoit plaiſir aux métamorphoſes, aux enchantemens, à la magie, aux nains, &c. Au lieu que Félicia n'aimoit que les tableaux que font les poëtes, des amans & des bergeries d'Arcadie. Elle n'auroit jamais conſenti à paſſer de ces agréables chimères dans les bras d'un vieillard ſexagénaire, ſi elle n'avoit eſpéré que la fortune de ſon époux la mettroit dans le cas d'effectuer ce qu'elle ne voyoit que dans ſon imagination.

Dona Félicia joignoit à une rare beauté, tous les talens qui rendent les laides ſupportables,

Elle jouoit parfaitement du luth. L'harmonie, la flexibilité & la justesse de sa voix ravissoient tous ceux qui l'entendoient chanter. Elle dessinoit & peignoit également bien. Et pour réunir tous les arts agréables, elle s'amusoit quelquefois à faire des sonnets, des idyles & des églogues.

On peut se faire une idée de la révolution qu'opéra dans les esprits de Valence la mort du vieux mari d'une femme si accomplie. Toutes les belles craignirent de se voir abandonnées de leurs amans ; & les jeunes courtisans se faisoient honneur de travailler à une si brillante conquête. Par précaution, les poëtes firent succéder les épithalames aux élégies, quoiqu'il ne fût pas question alors de second mariage. Tout le monde étoit en haleine, excepté celle qui étoit l'objet de tant de préparatifs. A peine le tems de son deuil & l'hiver furent-ils passés, qu'elle quitta la ville, sans paroître se soucier du désespoir que causeroit son départ à ceux qui avoient formé des prétentions sur elle. Dona Félicia se retira avec son frère dans une terre qu'il possédoit dans la plus agréable contrée d'Espagne.

La bienséance & l'amitié que cette jeune veuve avoit pour son frère, la déterminèrent à choisir cette retraite, quoiqu'elle possédât elle-même dans le voisinage une terre très-considé-

rable

table & fort bien ſituée. Nous ne devons pas oublier que ce frère paſſoit pour un gentilhomme plein d'honneur & de mérite.

Dona Félicia avoit fait conſtruire dans ſa terre une eſpèce de bergerie dont elle vouloit faire une nouvelle Arcadie. C'étoit le lieu favori où elle alloit de tems en tems faire des parties de plaiſir. Elle revenoit préciſément de ce petit hermitage, accompagnée de ſa fidèle Laure, lorſqu'elle paſſa au milieu de ce riant boſquet où don Silvio s'étoit endormi. La fraîcheur qu'on y reſpiroit l'engagea à mettre pied à terre pour y cueillir des roſes ſauvages. Un bouquet de ces fleurs qui viennent ſans ſoin & ſans culture au milieu des champs, lui paroiſſoit préférable à ceux qu'on forme dans des parterres ſoigneuſement cultivés.

Quelque magique ou myſtique que paroiſſe aux ſages la ſympathie, nous en emploierons le mot pour exprimer la ſource ou les effets des mouvemens qu'on éprouve au premier abord d'une perſonne inconnue.

Quarante jeune cavaliers s'étoient donnés toutes les peines imaginables pour toucher le cœur de la belle Félicia, ſans qu'un ſeul eût été préféré, ou même regardé d'un meilleur œil. Dans ce grand nombre, il y en avoit certainement quelques-uns qui avoient du mérite : Eh bien! dona

Félicia avoit du discernement : elle leur rendoit justice, les estimoit & les considéroit à proportion de leur vertu.... mais rien de plus.... Peut-être que dans certain lieu, dans de certaines circonstances, à certains jours, à certaines heures.... dans de certaines dispositions, auroit-elle eu certaines foiblesses : car, selon le savant Avicenne qui suivoit à la lettre la morale du R. P. Escobar, il y a dans la vie des événemens heureux qui viennent à propos au secours de la vertu chancelante. Quoi qu'il en soit, il est certain que les galans dont nous venons de parler, autoient soupiré auprès de dona Félicia autant de tems que les Céladons en employèrent à gémir tendrement aux pieds de leurs divinités, qu'ils n'auroient pas ému son cœur, il étoit réservé à don Silvio, enseveli dans le sommeil, d'inspirer à la belle veuve ce sentiment qu'on sent & qu'on ne peut décrire. Les sensations qu'elle éprouva dans le court espace d'une minute, firent sur son cœur des impressions plus douces que tout le beau langage de ses adorateurs de Valence. Si l'état extatique où elle étoit, lui eût permis de réfléchir sur elle-même, elle auroit senti qu'elle ne pouvoit goûter le bonheur suprême qu'en donnant son cœur à ce jeune inconnu, & en partageant avec lui sa fortune.

Nous nous éloignerions trop du fil de notre hiſtoire, ſi nous voulions chercher la véritable ſource de la ſympathie. Nous laiſſons à nos lecteurs le ſoin de faire là-deſſus les hypothèſes qu'ils jugeront à propos.

Soit donc que dona Félicia & don Silvio ſe ſoient aimés avant de ſe rencontrer, ſoit qu'il y eût un rapport inné entre leurs ames, ſoit que leurs génies aient eu une liaiſon particulière l'un avec l'autre, il eſt certain que la ſympathie exiſta auſſi réellement dans leur nature, qu'il eſt vrai que la peſanteur, l'élaſticité & la force magnétique réſident dans toutes les choſes exiſtantes. Ainſi, on ne peut faire un crime à la belle dona Félicia d'avoir reſſenti pour notre jeune héros ce qu'elle n'avoit jamais éprouvé pour perſonne.

Nous avons eu recours à toutes ces comparaiſons pour ne bleſſer la délicateſſe de perſonne. Si on eſt curieux de ſavoir notre ſentiment ſur la ſympathie, nous croyons en avoir dit autant qu'il en faut pour mettre nos lecteurs à portée de nous commenter facilement. Sans nous occuper plus long-tems de ces ſubtilités, nous reviendrons à nos belles que nous avons laiſſées dans le chemin de Lirias.



CHAPITRE VII.

Qu'on ne doit pas omettre.

Les goûts sont si différens que nous ne répondrons pas qu'il n'y ait de nos lecteurs qui s'intéresseront plus vivement pour Laure, quoiqu'elle ne fût qu'une belle de la seconde classe, que pour sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, nous avons des raisons pour ne pas faire ici le détail de ses aventures. On voudra bien se ressouvenir que nous avons dit de cette brunette tout ce qui est nécessaire pour la représenter aimable, vive, jolie & spirituelle.

Le fameux père Sanchez remarque dans son chaste & savant livre *de Matrimonio*, ou du Mariage, que l'amour agit différemment sur une jeune veuve & sur une jeune fille. La première, dit il, devient gaie, vive, enjouée & pétillante. L'autre, au contraire, conserve un air réservé, une espèce de mélancolie qui est, ajoute-t-il, l'effet de la secrète horreur qu'éprouve l'ame, quand elle est sur le point d'être arrachée de l'état céleste des anges pour se trouver ensevelie dans un abyme de plaisirs grossiers & charnels qui entraîne cette désa-

gréable incorporation qui peuple l'univers par le péché.

Le profond respect que nous avons pour la sainte inquisition nous impose silence. Nous ne taxerons point d'erreur le grand Sanchez : mais nous blâmerons la nature qui, sans avoir aucun égard à l'autorité de celui-ci, qui a inventé de nouveaux péchés, s'est écartée de sa route ordinaire vis-à-vis de dona Félicia & de sa jolie confidente. Chemin faisant, la première gardoit un profond silence ; & la jeune fille, sans songer au danger où elle étoit de perdre son innocence, se livroit à tant de gaieté, que la sœur d'un Séraphin auroit voulu être à sa place pour succomber à la tentation.

Elle avoit fait une partie du chemin, n'avoit fait entendre que quelques soupirs qui n'étoient, pour mieux dire, que des fragmens de soupirs, parce que dès qu'elle les remarquoit, elle les renfermoit dans son sein.

Enfin, la pétulante Laure ne put plus se taire : elle crut même avoir gardé trop long-tems le silence. Elle entama la conversation par une question qui en devoit produire une autre, & peu à peu elle forma un entretien suivi.



CHAPITRE VIII.

Entretien entre dona Félicia & sa confidente.

Vous êtes bien mélancolique, madame?

Mélancolique?

Oui, & même un peu pensive... Je ne sais quel terme on doit employer pour dire qu'on remarque sur la figure de quelqu'un un trouble charmant.... Un trouble qui plaît.

Je ne sais ce que tu veux dire... Je suis telle que j'ai été toute la journée.

Pas tout-à-fait, madame.

Pourquoi n'aurois-je pas la même sérénité?

Je n'en sais rien... Mais il me semble avoir entendu dans le moment un petit soupir.

Un soupir?

Oui... Il ressembloit à celui que laisseroit échapper un jeune demoiselle de quatorze ans qui seroit témoin des empressemens qu'auroit un beau cavalier pour sa sœur aînée.

Tu rêves. Quelle singulière comparaison! Tu prends pour un soupir le mouvement innocent de la respiration. Et tout cela pour converser sur un sujet que tu médites depuis un quart-d'heure.

Je vous remercie, madame, vous augurez trop bien de mon ingénuité... Puifque vous n'avez pas l'air inquiet, & que vous ne voulez pas avoir foupiré, nous changerons de converfation.

La tête me fait un peu de mal.

Il faut avouer que l'endroit où vous avez cueilli ces rofes eft un lieu bien agréable.

Très-agréable.

Un féjour charmant... Je crois que madame n'eft pas fâchée d'y avoir mis pied à terre. Convenez que le petit Endimion, que nous y avons trouvé endormi, furpaffoit en agrémens perfonnels la plus élégante jeuneffe de Valence.

Tu parles de ce jeune homme avec bien de l'intérêt? Je pourrois croire...

Madame pourroit le conjecturer fi je n'en parlois point du tout.

Je t'entends... Mais je ne puis dire avoir trouvé en fa perfonne cette beauté furnaturelle que tu parois y avoir remarquée.

Je n'ai pas parlé de beauté furnaturelle, Madame... Je m'entends très-peu en chofes furnaturelles... Vous lui accorderez au moins quelque chofe de féduifant que n'a pas don Alexis qui paffe pour le phénix du royaume.

Je ne fais fi c'eft faire l'éloge de quelqu'un que de le comparer à don Alexis. Je n'a jamais

regardé ce jeune homme que comme un étourdi & un petit fat dont le plus grand mérite eſt d'avoir les mains douces & potelées, les dents blanches, & de ſavoir entretenir les femmes qui penſent comme lui de modes & de colifichets.

Je ne ſais pourquoi ce don Alexis eſt venu ſe préſenter à mon imagination. Je crois qu'il ne ſeroit pas long-tems le courtiſan favori, ſi notre don Silvio s'aviſoit de faire un petit voyage à Valence. Si ma ſuppoſition s'effectuoit, le bel Alexis pourroit bien ſe borner à faire ſa cour aux ſuivantes de celles qui ſe diſputent actuellement ſa conquête.

Je ne ſais de quel œil tu as regardé ce don Silvio ; mais tu me parois bien prévenue en ſa faveur. Je le crois aimable. Je ne ſais s'il eſt beau ou laid...

Aimable... Oui, voilà l'expreſſion : c'eſt ce que je voulois dire. Quant à ſa beauté... Elle n'eſt pas accomplie. Par exemple, des cheveux blonds...

Tu veux dire châtains ?

Oui, châtains. Mais comme il a un teint extrêmement délicat... un teint de femme, je croirois que des cheveux blonds...

Il me ſemble que la nature a mieux dirigé les choſes que tu n'aurois fait. Ses cheveux s'accordent à merveille avec la couleur de ſon viſage,

Je crois pourtant que s'il avoit quelque chose de plus mâle dans la physionomie, il n'en seroit que mieux. Je m'imagine que si on l'habilloit en femme, Dona Leonore qui certainement est connoisseuse, s'y méprendroit.

Il est vrai qu'il n'a pas les traits d'un Hercule; & cependant on voit dans sa physionomie quelque chose de grand & de noble... Tu l'as assez bien considéré pour avoir observé tout cela aussi bien que moi.

Il me semble, au contraire, que vous l'avez mieux examiné dans une minute que moi dans un quart-d'heure. Que dites-vous de sa bouche? Elle paroît riante; mais un peu trop petite...

Je ne sais pourquoi tu t'entêtes à critiquer précisément ce qu'il a de mieux.

Je vous demande pardon, madame: je n'en parle qu'au hasard...Si je ne craignois de vous déplaire...

Me déplaire? Tu n'y penses pas, chère Laure... A te dire vrai, je ne sais moi-même ce que je dis. Pourquoi m'arrêtai-je si long-tems à cela? Quelle que soit la beauté de don Silvio, que nous importe?

Vous avez raison, madame; il suffit qu'il soit aimable: c'est l'essentiel: tout dépend de ce point. Il me semble avoir lu quelque part qu'on embellit tout ce qu'on aime.

Si cela eſt vrai, tu es amoureuſe; car ſelon le portrait que tu en fais, il eſt bien plus beau que la ſtatue d'Apollon qui eſt au Vatican.

- Il a encore cet avantage ſur la ſtatue dont vous parlez : c'eſt qu'il reſpire; & à mon avis, ce n'eſt pas peu.

Finiſſons notre apologie & nos comparaiſons... Te rappelles-tu ce que nous a dit le garçon qui paroiſſoit être ſon domeſtique?

Si on doit ajouter foi aux paroles de cet homme, don Silvio eſt d'une naiſſance diſtinguée. Il eſt fils de don Pédro de Roſalva, dont j'ai ſouvent ouï parler monſieur votre père, comme d'un très-brave officier. Mais pour vous dire mon ſentiment, je crois que ce nommé Pédrillo nous en a impoſé.

Cela peut être. Pourquoi le crois-tu?

C'eſt que Pédrillo ajoute que ſon maître eſt amoureux d'un papillon, qu'un nain eſt ſon rival, & qu'il a pour protectrice une certaine fée qui doit changer ce papillon en princeſſe, ainſi du reſte. Tout cela me paroît incroyable; mais ce garçon a raconté ce que je viens de vous dire d'un ton ſi naïf, avec un air ſi vrai, que je puis croire qu'il n'en a pas voulu faire une plaiſanterie.

Je t'avoue, chère Laure... Eh! Pourquoi t'en ferois-je un myſtère! que je m'intéreſſe au ſort de

ce jeune homme... Si ſon domeſtique dit vrai, il eſt évident que la tête lui tourne

Il faudroit donc que Pédrillo fût auſſi fou que ſon maître ; car je vous proteſte qu'il a parlé de papillons, de princeſſes, de nains, de fées & de marquiſats, avec autant de ſang froid que s'il eût parlé des choſes les plus ordinaires.

Il y a là-deſſous de l'incompréhenſible : cependant on peut deviner, par le diſcours confus de ce laquais, que ſon maître eſt parti de chez lui ſecrétement, & que c'eſt une aventure amoureuſe qui a occaſionné cette fuite. N'as-tu pas compris auſſi qu'il étoit obſédé par une vieille tante qui traverſoit ſon penchant ? Peut-être que les duretés de cette vieille tante l'ont rendu fou. Il eſt toujours dangereux de réſiſter aux grandes paſſions.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir l'amour & la raiſon ſe contrarier. Si nous ne convenons que Pédrillo eſt auſſi amoureux ou auſſi frénétique que ſon maître, toutes nos diſſertations ſeront inutiles.... Il eſt bien affligeant de ſe repréſenter un ſi beau cavalier dénué de bon ſens... Une penſée auſſi triſte eſt bien capable de produire le ſoupir qui vous eſt échappé... Pour cette fois, madame, vous ne le nierez pas. C'eſt un de ces ſoupirs ſi bien étouffés qu'on ne peut les nier. Je l'ai vu naître, croître & s'élever. Il faiſoit mou-

voir la gaze qui couvre votre gorge. Vos lèvres se sont entr'ouvertes, & il s'est envolé sur les aîles de l'amour.

Que tu es folle, ma chère Laure !

Je ne suis point folle ; & je pense que don Silvio peut être attaqué d'une espèce de folie, sans être précisément fou, sans avoir ce degré de frénésie qui tient de la fureur, & qui effraie. Peut-être que sa maladie ne produit aucun autre mauvais effet que de le faire rôder çà & là. Pour cela, il peut n'en être pas moins aimable & digne de captiver le cœur d'une jeune dame qui le trouveroit endormi sous des rosiers, dans un lieu tel que celui où nous venons de le rencontrer.

Te voilà persuadée que je dois absolument aimer ce jeune inconnu... Définis-moi cette sorte de folie qui fait courir le monde à l'aventure.

Il me semble que don Silvio pourroit être une espèce de don Quichotte qui, pour me servir de l'expression de Pédrillo, voyage en féerie, comme faisoit autrefois le chevalier de la Manche. Un jeune homme, né vif & pétulant, élevé à la campagne, qui n'auroit jamais vu le monde ni aucun objet qui pût satisfaire la délicatesse de son goût, ne pourroit-il pas avoir la fantaisie de rôder ainsi à l'aventure ; &, s'il avoit lu des romans & des contes de fées, ne pourroit-il pas se persuader

que les palais enchantés & toutes les magnificences qu'ils renferment existent réellement, & que les fées, les nains, les ceintures bleues & les baguettes magiques sont dans la nature?

Ce seroit une singulière erreur. Mais il me semble qu'en effet elle est possible. Dans ce cas, que devons-nous conjecturer de son amour pour une princesse qui est métamorphosée en papillon?

Je parierois, madame, que cette princesse est une jeune paysanne qui a fasciné ses yeux. Son imagination échauffée l'a élevée au rang de princesse; & enfin, par l'enchantement imaginaire de quelque nain ou de quelque magotine, elle a été métamorphosée en papillon. Je suis persuadée que si don Silvio voyoit une jeune dame qui eût l'adresse de toucher son cœur, le papillon dont il est amoureux, reprendroit aussi-tôt sa forme naturelle sans le secours d'aucune baguette magique ni d'aucun talisman.

Ma curiosité me réveille. Je suis fâchée de n'avoir pas attendu le terme de son sommeil.

Puisque son château n'est éloigné que de quelques milles de celui de Lirias. Il sera facile d'apprendre des détails sur tout ce qui le concerne. Qui sait si le génie qui prend soin de sa destinée ne le conduira pas à notre demeure,

puisque les nôtres ont tourné nos pas dans le lieu où il se reposoit.

Quand Laure eut prononcé ces mots, elles atteignirent la cour du château de Lirias, où nous les laisserons mettre pied à terre & continuer aussi long-tems qu'elles le desireront, leur entretien sur le jeune inconnu qui paroissoit avoir donné de l'émotion à la belle veuve.

CHAPITRE IX.

Mystères ontologiques.

Si jamais humain s'est trouvé dans de cruelles alternatives, c'est Pédrillo, lorsqu'il eut perdu de vue les beautés dont nous venons de parler. Nous serions dans un aussi grand embarras que lui, si nous entreprenions de peindre sa surprise. Il se fit mille questions à la fois sans être plus éclairci. Etois-je éveillé ou rêvois-je, se disoit-il? Les dames que j'ai vues sont-elles des fées ou des mortelles? Se sont-elles envolées, ou ont-elles disparu? Tout cela étoit autant de problêmes qu'il ne pouvoit résoudre. Après avoir long-tems combattu en lui-même, il renonça à l'espérance de

découvrir la vérité, & se laissa aller à une tristesse qui fut la suite de ses doutes sur sa propre existence.

Douter des choses qui nous affectent le plus, c'est sans contredit, la plus cruelle situation de la vie. L'homme est trop foible pour s'arrêter longtems à cette idée. Aussi Pédrillo crut-il sentir la dissolution de son être. S'il eût été cartésien, il auroit pu résoudre ses doutes en se faisant cet argument : *je pense, donc j'existe.* Quoi qu'il en soit, le fameux Descartes lui-même auroit peut-être été aussi embarrassé que le pauvre Pédrillo, s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances.

Il est à présumer que si le domestique de don Silvio eût eté métaphysicien, il seroit devenu dans le moment où nous le représentons, à force d'analyses, de distinctions & de combinaisons, fondateur d'un nouveau systême philosophique qui auroit détruit dans peu ceux des dualistes, des matérialistes, des idéalistes, des platoniciens, des péripatéticiens, des aristotéliciens, des stoïciens, des épicuriens, des réalistes, des paracléfistes, des machiavelistes, des rose-croix, des cartésiens, des newtoniens, &c.

Nous ne pouvons penser sans frémir aux suites funestes qu'auroit entraîné, dans la société, le systême de Pédrillo qui auroit été etabli sur l'idée

de la non-exiſtence de toutes choſes. De là, plus de mœurs, plus de loix, plus de religion. Comment les curés pourroient-ils exiger des offrandes & la dîme d'un homme qui n'exiſteroit pas? comment pourroit-on juger & condamner un accuſé qui prouveroit, par un long raiſonnement, qu'il n'étoit pas, dans le tems qu'on l'accuſe d'avoir commis le crime pour lequel on veut le punir? Il eſt heureux pour l'humanité, que Pédrillo n'eût pas une teinture de philoſophie ſpéculative. Au lieu de raiſonner long-tems ſur la cruauté de ſa ſituation, il s'occupa des moyens d'en ſortir... Mon maître, ſe dit-il enfin, doit être d'autant plus impartial dans cette affaire, qu'il a dormi tout le tems qu'a duré l'aventure : il pourra mieux que perſonne me tirer de ce labyrinthe.

Nous n'examinerons point ſi le remède que trouva Pédrillo convenoit à ſa ſituation. Pour éviter toutes les recherches que nous pourrions faire ſur l'eſprit *agiſſant & ſouffrant*, nous ferons une petite pauſe pour paſſer à un chapitre plus intelligible.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

L'illuſion peut être avantageuſe.

PÉDRILLO ſe détermina à éveiller ſon maître, qui devoit l'aider à ſortir de la perplexité où il ſe trouvoit. Le valet prit mal ſon tems. Don Silvio étoit occupé d'un rêve ſi agréable qu'il n'en auroit jamais voulu ſortir--. Malheureux! s'écria-t-il en s'éveillant, dans quelle circonſtance viens-tu me troubler?

Par tous les diables! Seigneur don Silvio, il n'eſt pas queſtion de rêver actuellement. Il y a des hiſtoires bien réelles ſur le tapis........ Je vous prie, mon cher maître, je vous conjure, au nom des bontés que vous avez toujours eues pour moi, de me dire bien ſincèrement ſi je ſuis véritablement Pédrillo ou non. Ceux qui ont dit que tout étoit au mieux, ont dit une ſottiſe.

Tu extravagues, mon cher Pédrillo. Qui peut te faire penſer que tu ſois un autre que toi même?

Dites-moi ſeulement, avant toute choſe, ſi je ſuis bien moi. Les raiſons de ma demande vous ſeront développées avec le tems; mais il faut d'abord répondre à ma queſtion, & répondre

directement. Vous verrez que l'affaire eſt plus importante que vous ne vous l'imaginez.

Pourquoi, imbécille, ne ſerois tu plus Pédrillo? Il y a vingt-cinq ans que tu l'es ſans avoir perdu ta forme ordinaire.

Regardez-moi bien, monſieur, conſidérez-moi de la tête aux pieds, & atteſtez-moi la vérité de mon exiſtence avec autant de franchiſe que j'ai atteſté que vous étiez gentilhomme.

Il eſt auſſi certain, te dis-je, que tu es Pédrillo, qu'il eſt vrai que je ſuis gentilhomme.

Allons, puiſque vous le dites, il faut le croire. Tout eſt dans l'ordre. A vous dire vrai, monſieur, j'ai bien une eſpèce de preſſentiment, de certaines notions qui me confirment que vous avez dit la vérité. Mais il m'eſt arrivé des choſes ſi ſingulières, ſi étonnantes, qu'il ne ſeroit pas étrange que j'euſſe oublié juſqu'au nom que je porte.

Que t'eſt-il donc arrivé? Sois bref: je t'en ſupplie.

Monſieur, reprit Pédrillo d'un air grave, cela ne ſe raconte pas ſi vîte. Il eſt plus aiſé à un docteur de faire cent queſtions dans une minute, qu'il ne l'eſt à un écolier d'y répondre dans un jour. Si vous m'accordez du tems, je vous promets de vous raconter clairement tout ce qui s'eſt paſſé. J'ai encore tout cela bien préſent à la

mémoire. Il me ſemble vous voir dormir; il me ſemble voir cette petite brunette vous contempler en ſouriant, vous fixer d'un air fripon, & me lancer des coups d'œil d'une vivacité........ Ah! j'en ſuis tout pétrifié. ...... Au moment qu'elles ſont montées ſur leurs mulets...... que je meure ſi je ne croyois pas que cette même petite brunette portoit mon cœur en croupe....

N'abuſes pas de ma patience, lui dit Silvio qui n'entendoit rien à tous ces propos. Racontes-moi avec ordre tout ce qui t'eſt arrivé depuis l'inſtant où je me ſuis endormi.

Voilà précisément mon deſſein; mais à condition que vous ne vous impatienterez pas. J'ai tant de choſes à raconter, que je ne ſais en vérité par où commencer. Mon eſprit eſt ſi plein de ce que j'ai vu. .... Mais puiſque vous voulez que je commence, apprenez donc, monſieur, qu'il n'y avoit pas long-tems que vous étiez endormi, que j'ai été ſurpris par des baillemens, aaaah, des baillemens, aaaah, ſi ennuyeux, que j'étois obligé de chercher à me diſtraire, parce que je ne voulois pas m'endormir. Mon projet étoit de veiller pendant le ſommeil de monſieur. J'ai lutté long-tems, mais en vain. Enfin, j'ai pris le parti de boire encore trois ou quatre coups de Malaga. Peu à peu le flacon diminuoit ſans que mon envie de dormir ſe diſſipât. Je ſentois mes

yeux s'appesantir. Fatigué de rester tant de tems à capituler avec le sommeil........

En vérité, si tu ne viens plus vîte au fait, je mourrai avant d'avoir entendu la fin de ton histoire. Allons, tu as dormi; & puis tu t'es éveillé : ou bien n'as-tu vu qu'en songe toutes les singularités que tu veux me raconter? Tu aurois pu dire tout cela en trois mots. Avançons.

Oui, vraiment, avançons. Le moyen d'avancer si vous m'interrompez à chaque mot!... Où en étois-je ?.. Ha, ah, c'est où je m'endormois.

Pourquoi donc t'arrêter à l'article du sommeil, puisque te voilà réveillé?

Ne faut-il pas s'endormir pour se réveiller? Puisque vous le voulez ainsi, continuons. Je me suis donc enfin réveillé; & à vous dire vrai, je dormirois peut-être encore, si je n'eusse été interrompu par de certaines choses... qui pressoient.. Je ne sais comment tourner cela pour le dire poliment.

Vîte, vîte.

Chaque chose en son tems, monsieur; or donc je ne pouvois me débarrasser du sommeil. Je me tournois & me retournois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.... Ma foi je me suis avisé de me frotter les yeux...

Tu me fais mourir. Falloit-il que ma malheureuse destinée me donnât pour compagnon...

Je ſerois fâché, monſieur, d'abuſer de votre patience. Les choſes viennent peu à peu. Pour raconter mon hiſtoire d'une manière intelligible, je ne puis omettre aucune des circonſtances qui l'ont précédée, parce que vous jugerez de là que je jouiſſois de toute ma raiſon. Mais puiſque cela vous ennuie, j'abrégerai pour venir au fait.

A merveille, Pédrillo, je t'écoute avec plaiſir.

Apprenez donc, mon cher maître, qu'au ſortir de mon ſommeil, au moment que je me propoſois d'aller découvrir ce que vous faiſiez, j'ai vu... Devinez ce que j'ai vu?

Tu as vu dans une fontaine le plus ſot, le plus imbécille, & le plus inſupportable valet qui aît exiſté en Eſpagne.

Vous n'y êtes pas, monſieur. J'ai vu... J'ai vu... une fée... Mais la plus belle fée qui aît habité dans le monde des fées. Elle étoit mille fois plus belle que madame Rayonante, ſi ce n'étoit elle-même. Elle ſurpaſſoit tout ce que vous m'avez dit des Bellines, des Charmantines, &c.

Une fée, dis-tu? Et d'où peux-tu ſavoir qu'elle étoit fée?

D'où je peux le ſavoir? Vertubleu? monſieur, me prenez-vous pour un ignare, pour un homme qui n'a jamais rien vu? Quoi! je ſerois depuis tant de tems à votre ſervice, & je ne ſaurois pas

diſtinguer une fée d'avec un autre être? Pédrillo ne connoît pas une fée! je vous dis, monſieur, que ſon viſage étoit auſſi reſplendiſſant que s'il eût été taillé tout entier dans une eſcarboucle. Elle répandoit tant de clarté à deux ou trois milles à la ronde, qu'on auroit dit que le ciel étoit parſemé de ſoleils. Si ce n'étoit pas une fée, vous pouvez hardiment jeter au feu tous vos contes de fées, & dire qu'il n'en fut jamais & que jamais il n'y en aura.

Cela ſuffit. Dans quel endroit l'as tu vue, & que faiſoit-elle?

Ce qu'elle faiſoit? Tubleu! Elle vous regardoit, vous obſervoit, vous examinoit & vous fixoit. Elle étoit debout tout près de vous. Elle ſe baiſſoit de tems en tems, & vous regardoit toujours avec complaiſance.

Étoit-elle ſeule?

Oh! voilà la principale circonſtance. Si elle eût été ſeule, le cas n'auroit pas été ſi embarraſſant; & je crois que j'aurois depuis long-tems fini mon hiſtoire. Avec cette fée étoit une autre petite fée ou nymphe qui me regardoit toujours, & mes regards étoient fixés ſur ſa jolie petite taille.

Ne pourrois-tu pas me dire à-peu-près comment étoit ſa figure, ou à qui elle reſſembloit? Je pourrai peut-être deviner qui elle eſt.

C'eſt une drôle de petite nymphe, ſes yeux ſont noirs comme du jais.

Je te demande comment étoit faite la fée, s'écria don Silvio d'un air impatient.

C'eſt ce que je diſois, monſieur. Elle étoit tout à-fait gentille. Ni trop graſſe ni trop maigre; mais d'un embonpoit appétiſſant; fraîche comme les roſes qui l'entouroient; un teint d'incarnat, fleuri comme les prairies que vous voyez... Une gorge... des bras... Ah! monſieur, comme tout cela me paroiſſoit potelé. Je ne puis vous dire quelle étoit ma ſituation : je l'ignore moi-même. La dame Beatrice comparée à cette nymphe n'eſt qu'une pagode. Si j'avois vu la brunette la première, la femme de chambre de madame votre tante n'auroit jamais fait faire tic tac dans mon cœur.

Je veux, te dis-je, que tu me parles de la fée; & tu ne penſes qu'à celle qui l'accompagnoit.

Eh! De quelle autre pourrois-je vous parler, monſieur? Je n'ai pas même eu le tems de la conſidérer à mon aiſe. Je donnerois toutes choſes au monde que vous l'euſſiez vue vous-même. Je l'aurois regardée des années entières ſans me laſſer...

Mais la fée?

La fée?

Oui.

Pour ce qui regarde la fée, elle étoit debout vis-à-vis de vous, comme j'avois l'honneur de vous le dire tout-à-l'heure. La petite alloit & venoit. Je decouvrois à chaque instant dans sa figure, quelque chose de joli qui me donnoit des distractions.. . Ne vous ai-je pas dit, dès le commencement que la fée étoit d'une beauté surprenante! Je pense que les diamans & les escarboucles qui étoient parsemés dans sa frisure, valent au moins deux ou trois royaumes. Sa tête jetoit tant d'éclat qu'on ne pouvoit la regarder sans être ébloui... mais la plus petite...

Bon. Mais. N'a-tu rien ouï? Ne se parloient-elles pas? Que disoit la fée?

Elles disoient de bien belles choses. J'ai retenu mot à mot toute leur conversation. — Il faut convenir, disoit une d'elles, que le jeune cavalier qui s'est endormi sous ces rosiers à une figure bien prévenante. — Cela est vrai, madame, répondoit l'autre. Il n'y a pas à Valence un seul homme d'aussi bonne mine. — Mais, qui pourroit-il être, a ajouté la fée? — Madame, a répondu la petite, il y a apparence qu'il a été transporté ici par quelque pouvoir magique. Nous connoissons tous les messieurs du voisinage, & il n'y en a aucun d'aussi bien fait..

Si elles ont dit tout cela, mon cher Pédrillo, il y a à parier que ce n'étoient pas des fées. Ce

font des aventurières. Les fées ne s'exprimèrent jamais ainfi.

Je l'ai foupçonné comme vous, monfieur, & c'eft ce qui m'a enhardi à les approcher & à leur parler; mais les grands yeux de la petite & les diamans de la fée m'ont ébloui... A propos, j'oubliois une circonftance effentielle : c'eft qu'il y avoit des falamandres qui les attendoient dans le chemin que vous voyez là-bas.

Dès falamandres? Tu m'étonnes.

Oui, monfieur, des falamandres habillés de fept à huit couleurs. Elles étoient auprès des mulets qui devoient tranfporter les fées.

Tu te trompes : ce n'étoient pas des falamandres. Je vous promets que fi, monfieur; des falamandres vivans en corps & ame. Dès que les deux dames ont été remontées fur leurs mulets, ils fe font envolés & ont difparu dans un clin d'œil.

Pédrillo, ou tu veux t'amufer aux dépens de ton maître, ou les vapeurs du malaga ont fafciné tes yeux au point de te faire prendre pour des vérités les chimères que tu me racontes. Depuis qu'on lit les hiftoires des fées, & depuis que les fées elles-mêmes exiftent, on n'a jamais lu ni ouï dire qu'elles voyageaffent fur des mulets. Si tu difois encore, qu'elles étoient dans une voiture d'or ou fur un char d'ivoire traîné par des mulets ailés, à la bonne heure, on te croiroit fans diffi-

culté. Mais, quand tu me diras qu'une fée ne voyage pas avec plus d'appareil qu'une femme ordinaire, on te répondra que tu ne t'y connois pas. Ta prétendue fée est surement une dame qui possède quelques terres dans ce canton. Ta nymphe aux yeux noirs est sa femme de chambre. Et ceux que tu as pris pour des salamandres étoient quelques laquais ou quelques piqueurs qui seroient, je te jure, bien embarrassés s'il leur falloit courir d'un pole à l'autre dans l'espace de quatre ou cinq minutes.

Monsieur, reprit tristement Pédrillo, je me flattrois de mériter plus de confiance de votre part. Je n'aurois pas pensé que vous me croiriez capable de vous en imposer. Si les salamandres que j'ai vu auprès des mulets n'étoient pas des salamandres, peu m'importe; mais pourquoi voudrois-je vous tromper & dire une chose pour l'autre. L'homme de feu que vous avez pris la nuit dernière pour une salamandre, n'étoit pas la dixième partie aussi salamandre que celles que j'ai vues ici. La dame étoit positivement une fée, si ce n'étoit même votre princesse; car elle ressembloit beaucoup au portrait que la fée Rayonnante vous a donné.

Tu rêves encore, mon cher Pédrillo.

Ma foi, monsieur la chose est telle que j'ai l'honneur de vous le dire... Faites-moi voir, s'il

vous plaît, le portrait de la princesse... Peste! elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Il n'y a de différence que dans la grandeur, car il est certain que ce portrait ne couvriroit pas même la main de celle que je viens de voir... Je jurerois que c'est elle-même.

Pédrillo, si toutes les chimères qui accompagnent ton histoire, ne suffisent pas pour te convaincre que tu n'as vu qu'en songe tout ce que tu viens de me raconter, tu n'as qu'à m'écouter, & ton illusion se dissipera .. Je suis aussi certain qu'il est vrai que j'existe que ce portrait ne ressemble à personne qu'à ma princesse. Or, il est impossible qu'elle puisse cesser d'être papillon avant que je l'aie trouvée & que je lui aie arraché la tête & les ailes; donc il est également impossible que la personne que tu as vue soit ma princesse. Voilà le plus clair des argumens possibles. Euclide ne l'auroit pas proposé avec plus de netteté.

Je n'entends rien aux argumens, monsieur, mais ce que j'ai vu, je l'ai vu. Lorsque je tiens un oignon, tous les licenciés & bacheliers de l'université de Salamanque voudroient me persuader que cet oignon est un gigot de mouton, que je ne les croirois pas. Pourquoi cela? Parce que mes yeux sont mes yeux, & que personne ne peut mieux savoir que moi que ce que je vois, est ce que je vois. Monsieur croira ce qu'il jugera à

propos de l'hiſtoire que je viens de lui raconter. Le tems développera qui de nous deux a raiſon. Je penſe que la fée ne s'en tiendra pas à une ſeule viſite. Elle m'a paru faire une petite mine qui ſignifioit qu'elle méditoit quelque choſe ; & je crois qu'elle a été fâchée d'apprendre que vous étiez amoureux d'un papillon enchanté.

Tu lui as donc confié que j'étois amoureux? Si je ne devois pas le dire, répondit Pédrillo effrayé, je vous en demande mille pardons, monſieur. Je ne ſais moi-même comment cela m'eſt échappé. Mais la petite brune avoit un ton ſi mielleux, qu'elle m'a ſéduit. La friponne ! il y a apparence qu'elle m'avoit enchanté. J'ai penſé que puiſqu'elle étoit une fée, elle ſavoit d'avance de quoi il étoit queſtion ; & qu'il ſeroit dangereux de ne pas répondre poſitivement à toutes ſes queſtions.

Elle t'a donc queſtionné?... Et tu lui as tout avoué?

Oui, monſieur, mais ſeulement en gros, ſans entrer dans aucun détail. J'ai même ſi bien brodé les choſes qu'elle n'y auroit rien compris, ſi elle n'eût été une fée. Mais comme j'ai déjà dit, la petite avoit l'air de tout ſavoir avant que j'euſſe ouvert la bouche. Je parie qu'elle ne m'a queſtionné que pour voir ſi je lui répondrois ſincèrement

Que diſoit à tout cela celle que tu croyois être une fée?

Elle paroiſſoit inquiète & vouloit s'en retourner. Que penſera mon frère, diſoit-elle de notre longue abſence? Il eſt tard, partons. En diſant cela, elle a jeté ſur vous un regard plein de vivacité, & elle paroiſſoit avoir des inquiétudes

O ciel! s'écria Silvio en pâliſſant. Il me ſemble voir tomber un voile de devant mes yeux. Pédrillo, j'ai un ſecret preſſentiment que cette fée eſt la ſœur du Nain-vert.

Faſſent les dieux que vous n'ayez pas deviné! Je me rapelle pour ſurcroît de malheur que ſon juppon de deſſous étoit de tafetas vert, & que ſon corſet étoit doublé d'une étoffe de la même couleur. Parbleu! Je ſuis un grand nigaud de lui avoir dit tant de choſes. Mon intention n'étoit pas mauvaiſe .... Mais ce petit minois frippon .... Qui pourroit-il être?

Plus je réfléchis aux circonſtances qui accompagnent ton récit, mieux je vois que mes conjectures ſont vraiſemblables. Non, je ne puis plus douter que ce ne fût cette déteſtable Mergéline.

Mais, monſieur, cette fée étoit plus brillante que l'Aurore, plus belle que Vénus; & Mergéline, ſauf le reſpect que je vous dois, eſt la plus laide de toutes les créatures. Comment accorder cela?

La fée Fanfreluche, ſa tante, a aſſez de pouvoir pour lui donner la forme qu'elle juge à propos; & ce n'eſt pas ſans deſſein qu'elle lui a donné,

comme tu me l'assures, de la ressemblance avec mon adorable princesse. Cet article est très-vrai, monsieur. S'il dépend de cette tante Fanfreluche de donner à sa nièce le degré de gentillesse qui lui plaît, pourquoi ne la rendit-elle pas belle le jour qu'elle vint à Rosalva. Elle vous croyoit sans doute partisan des bosses & des cheveux couleur de feu. C'étoit en vérité avoir bien mauvaise opinion de votre goût.

On a eu des raisons pour tout cela, reprit don Silvio. Crois-tu que cette laide ne s'imagine pas être une beauté accomplie ? Elle ne pense pas que ma belle princesse ait sur elle le moindre avantage. L'amour-propre est la passion dominante des fées. Il a l'art de métamorphoser sans avoir recours aux baguettes ni aux talismans. Quand je me rappelle ce qui s'est passé dans le jardin de la fée Rayonante, & que je me ressouviens de l'aventure que j'ai eue avec la sylphide : j'ai tout lieu de craindre......

Fort bien, monsieur, interrompit Pédrillo. Si la belle dame qui vous a regardé si attentivement est dona Mergelina, ce n'est pas ma faute ; je n'ai pu l'empêcher ; mais je vous demande grace pour la petite aux yeux noirs qui l'accompagnoit..... Je ne sais de quel œil je l'ai regardée...... mon cœur me dit tout bas que la forme sous laquelle je l'ai vue étoit véritablement sa forme naturelle.

Je consens à me laisser couper les oreilles s'il est possible de trouver dans l'univers deux yeux, une bouche, un petit nez qui lui aillent aussi bien que ceux qu'elle avoit. En un mot, je ne souffrirai jamais qu'on lui joue un mauvais tour. Si vous voulez la faire métamorphoser, je consens qu'elle devienne oranger & rien autre chose : encore y mets-je cette condition qu'on me changera en abeille, & qu'aucun autre insecte de cette espèce, soit frélon, guèpe, ou bourdon, n'aura le privilège de l'approcher au moins de cent pieds cubes à la ronde.

Que l'amour est ingénieux! Je te conseille cependant, mon ami, de ne pas te repaître d'espérances chimériques. Le Nain-vert a souvent pris la forme d'une belle nymphe. N'oublie pas ce qui m'est arrivé ce matin à moi-même. La seule chose qui me console, c'est qu'elles m'ont laissé le portrait de ma princesse.

Je pense, monsieur, que c'est à moi que vous devez en avoir l'obligation. Quand elle se sont approchées de vous, elles avoient sûrement projeté de vous l'enlever ; mais je suis venu à tems. Le petit lutin me faisoit des mines...... Elles chuchotoient entr'elles sans vous perdre de vue. Mais elles ont été stupéfaites quand je me suis avancé. Un autre n'auroit peut-être pas eu tant de hardiesse au moins?

Fort bien, reprit Silvio en se levant pour continuer sa route. Je suis heureux de m'en être si bien tiré... La soirée me paroît agréable, nous pourrons faire quelques milles avant l'obscurité. Nous découvrirons peut-être dans peu ce que signifie l'apparition que tu as eue.

Pédrillo qui n'étoit jamais court dans la conversation, saisit l'occasion que lui présentoit le mot *signifié* pour disserter en chemin sur-tout ce qu'on appelle signification & pressentiment. Il rappela toutes les histoires qu'il avoit ouï raconter dans son enfance, sans remarquer que son maître ne l'écoutoit pas. Pourvu qu'il pût satisfaire son envie de parler, il ne se soucioit guère qu'on ne l'écoutât pas. Il avoit cela de commun avec certains poëtes qui, quand ils vont voir leurs amis, commencent à se placer, tirent leurs manuscrits & les lisent sans remarquer qu'ils ennuient leurs auditeurs, que l'un d'entr'eux dort, que l'autre baille, & que tous sont insensibles à leur enthousiasme.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Dans lequel don Silvio paroît avantageusement.

Nos voyageurs avoient à peine fait une demi-lieue, qu'ils entendirent partir assez près d'eux, deux coups de pistolets qui furent immédiatement suivis de plusieurs cris de désespoir.

J'entends une voix qui appelle du secours, dit don Silvio : il faut y aller, & voir si nous pourrons rendre quelque service au malheureux.

Pédrillo étoit aussi courageux & aussi intrépide au grand jour, qu'il étoit poltron pendant la nuit. Il suivit courageusement son maître. Dès qu'ils eurent fait soixante pas, ils apperçurent dans un champ bordé de haies, trois jeunes cavaliers à cheval, qui étoient poursuivis à perte d'haleine, par sept autres dont les quatre premiers étoient bien montés. Don Silvio, sans faire attention au danger, vola hardiment au secours des plus foibles. Il jeta aussi-tôt les yeux sur un jeune homme de bonne mine qui combattoit contre trois avec la valeur qui est naturelle à un espagnol, lorsqu'il en vient aux mains pour sa maîtresse. Un moment

plus tard, la bonne volonté de notre héros eût été inutile. Un des adverſaires du jeune cavalier étoit ſur le point de porter un coup mortel à ſon ennemi, lorſque don Silvio ſe précipita entre les deux combattans, & détourna adroitement le glaive qui alloit décapiter le jeune écuyer.

Quoique notre jeune chevalier fût de ſang froid, & qu'il ne parût nullement avide de carnage, il combattit avec tant de bravoure, & vainquit avec tant de facilité, qu'il inſpira du reſpect & de la terreur à ſon adverſaire.

Pédrillo de ſon côté, n'étoit pas oiſif. Il eſt vrai qu'il n'avoit pour toute arme qu'un gros bâton d'épine, mais il ſut s'en ſervir avec tant de dextérité, qu'il eut la ſatisfaction de voir tomber à ſes pieds deux de ſes ennemis. La victoire ſe déclara tout-à-fait en faveur du parti que ſoutenoient nos voyageurs. Les ennemis abandonnèrent deux de leurs camarades dangereuſement bleſſés, & ſe ſauvèrent par une prompte fuite.

Dès que le combat fut fini, don Silvio chercha des yeux le jeune cavalier pour qui il s'étoit ſi généreuſement intéreſſé, afin de le féliciter ſur ſon triomphe; mais celui-ci avoit couru vers une jeune dame qui s'étoit évanouie à peu de diſtance du champ de bataille, dans les bras de ſes femmes. Il eut mille peines à la faire revenir à elle-même. On n'auroit pu deviner, à la conduite du jeune

homme, & par les ſoins qu'il prenoit pour cette dame, ſi elle étoit ſa ſœur ou ſon amante. Auſſi-tôt qu'elle eut repris l'uſage de ſes ſens, il lui dit: » ma chère Hiacinte, ſi votre liberté & la vie de votre ami ont quelque prix à vos yeux, rendez grace à ce brave chevalier: il eſt mon libérateur: nous devons tout à ſa générosité.

A ces mots, don Silvio s'approcha de la dame avec un air noble & honnête. Son maintien étoit celui d'un héros modeſte & généreux qui jouit intérieurement du plaiſir d'avoir ſervi l'humanité. Après avoir ſalué reſpectueuſement la jeune dame, il lui témoigna, en termes que nous ne pouvons rendre, ſa ſatisfaction d'avoir contribué à ſa délivrance. La belle étoit foible, & ne pouvoit encore répondre que par ſes geſtes: mais don Eugenio, c'eſt ainſi que s'appeloit le jeune cavalier, & don Gabriel, ſon ami, qui lui devoient l'un & l'autre la vie, lui témoignèrent leur reconnoiſſance avec la plus grande énergie.

Don Silvio conſidéra attentivement la jeune dame, & fut étonné de ſentir à ſon aſpect une certaine émotion, parce qu'il étoit fortement perſuadé qu'aucune femme au monde ne pouvoit faire impreſſion ſur ſon cœur, où la belle princeſſe régnoit avec tant d'empire. La jeune perſonne ne paroiſſoit avoir que dix-huit ou dix-neuf ans. Elle n'étoit pas d'une beauté accomplie;

mais elle avoit dans la phyſionomie un air de candeur & d'honnêteté qui fait plus d'impreſſion ſur les ames ſenſibles que la parfaite régularité des traits. Au premier abord, on ne pouvoit s'empêcher de s'intéreſſer à elle. Son regard étoit touchant, ſa voix flexible & ſonore. Le nuage de triſteſſe qui couvroit ſon viſage ne pouvoit dérober aux yeux du ſpectateur le ſourire d'innocence qui ſe formoit ſur ſes levres demi-closes

Don Silvio parut ſentir l'effet que devoient produire ces charmes. Eugenio s'en ſeroit infailliblement apperçu, & en auroit pris de l'ombrage, ſi la douleur des bleſſures qu'il avoit reçues au combat, ne l'eût tout-à-fait abſorbé. On travailla ſur le lieu même à metre le premier appareil. Spectacle cruel pour une amante! Hiacinte ne levoit pas les yeux de deſſus don Eugenio. Dieux! Quel fut ſon effroi, lorſqu'elle vit couler le ſang à gros bouillons. On auroit dit que ſon ame s'anéantiſſoit. Son cœur trop ſenſible ne put réſiſter à ce ſpectacle. Elle fit un effort pour prononcer le nom d'Eugenio, & perdit une ſeconde fois connoiſſance. D'où notre jeune Héros préſuma que Eugenio & la belle Hiacinte s'aimoient tendrement. Il ſe perſuada que cette dame étoit une princeſſe, & que ſon amant avoit un rival qui avoit voulu lui ôter la vie pour ſe rendre maître de ſa maîtreſſe. Cette idée re-

doubla l'intérêt qu'il avoit pris au ſort de ces jeunes inconnus.

Les deux bleſſés & les autres témoins de l'évanouiſſement d'Hiacinte volèrent à ſon ſecours. Ils oublièrent le danger où ils étoient pour ne penſer qu'à ſoigner la belle. Ce ne fut qu'à force de reſpirer du ſel d'Angleterre, qu'elle recouvra ſes eſprits. Après s'être livrés à la joie, don Eugenio & don Gabriel firent panſer leurs plaies. Dès que cette douloureuſe opération fut faite, on parla de partir. Le jour commençoit à baiſſer; & pour ne pas s'expoſer, on réſolut de paſſer la nuit dans la première auberge qu'on rencontreroit. D'ailleurs la dame étoit encore ſi foible, qu'on n'auroit pu lui faire faire un mille ſans s'expoſer à altérer ſa ſanté. Elle & les deux bleſſés n'avoient beſoin que de repos. Don Silvio leur offrit de les accompagner pour plus de ſûreté. Eugenio reçut avec joie cette marque d'amitié & d'honnêteté. Il étoit inquiet de ſavoir qui étoit le brave chevalier auquel il devoit la vie. Après beaucoup de complimens, don Eugenio ſe plaça dans la voiture à côté d'Hiacinte, & donna ſon cheval de monture à notre jeune chevalier.

Pédrillo qui n'avoit pas ouvert la bouche depuis la fin du combat, paroiſſoit ſtupéfait. Il promenoit ſes yeux étonnés ſur tous les objets qui l'environnoient, & recevoit d'un air ſatisfait

tous les complimens que lui faisoit don Eugenio sur sa bravoure. Ce ne fut qu'à force de sollicitations qu'il consentit à monter dans une seconde voiture où il y avoit des femmes qui lui imposoient du respect & qui restreignoient l'envie qu'il avoit de parler.

CHAPITRE XII.

Ils arrivent dans une auberge.

On avoit marché si lentement qu'il étoit dix heures lorsqu'on arriva devant une auberge dont la porte étoit fermée. Nos voyageurs firent tant de carillon que l'hôte se douta que c'étoit des gens de qualité qui, se trouvant trop tard en route, vouloient passer la nuit dans sa maison. Lorsqu'on lui demanda à souper, il répondit que tout son gibier avoit été consommé la veille, que les oiseaux de proie avoient dépeuplé son colombier, que les belettes avoient détruit sa volaille & mangé les œufs qu'il conservoit; mais que le lendemain à l'heure du dîner il auroit de la viande de boucherie toute fraîche. J'aurai l'honneur, ajouta-t-il, de vous servir un repas délicat tel que des personnes de votre état le méritent.

Ma maiſon eſt toujours la retraite des voyageurs de qualité. Avant-hier nous eûmes l'honneur de loger monſieur le comte de Leyra, & lundi dernier madame la ducheſſe de Medina. Sidonia avec toute ſa ſuite.

Monſieur l'aubergiſte auroit parlé toute la nuit ſi on eût été diſpoſé à l'écouter; mais la perſonne la plus intéreſſante de la compagnie avoit beſoin de repos; & on ſe conſola des déſaſtres arrivés dans la baſſe-cour de l'hôte.

Pédrillo & le valet de chambre de don Eugenio allèrent à l'écurie pour faire panſer les chevaux & les mulets de leurs maîtres. Il n'y trouvèrent aucune eſpèce de fourrage : l'année avoit été pluvieuſe.

Dona Hiacinte demanda la permiſſion de ſe coucher après avoir renouvelé ſes remercîmens aux défenſeurs de ſa vie.

Don Silvio accompagna les deux bleſſés dans leur chambre, leur ſouhaita une bonne nuit & ſe retira.

Eugenio & ſon ami don Gabriel étoient inquiets de ſavoir qui étoit Silvio. Ils avoient haſardé, autant que la bienſéance le leur avoit permis de petites queſtions auquel notre héros n'avoit jamais répondu qu'à double ſens. Ils conjecturèrent que ce jeune homme étoit un aventurier d'une eſpèce ſingulière. Sa bonne mine & ſa

valeur parloient en faveur de sa naissance ; mais il n'avoit pas cet air aisé, maniéré & prévenant qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, & dont les jeunes gens de qualité font usage dans les principales villes d'Espagne. Nos gentilshommes remarquèrent encore la singularité de l'accoûtrement de don Silvio. Le grand sabre qu'il portoit à son côté n'échappa pas à leur vue. Tout cela formoit un assemblage si burlesque qu'ils ne savoient guère à quoi s'en tenir.

Pendant que les deux cavaliers prenoient des mesures pour satisfaire leur curiosité, notre héros s'applaudissoit d'avoir pu rendre quelque service à une des plus aimables princesses du monde, & aux jeunes princes ou chevaliers qui l'accompagnoient. Comme don Silvio ne doutoit pas qu'il n'y eût dans le voisinage quelque puissante fée qui s'intéressoit au sort de ceux qu'il avoit secourus, il se flatta que cette immortelle lui accorderoit sa protection, & qu'elle prendroit quelque part à sa destinée. Ces réflexions le conduisirent insensiblement à penser à sa chère princesse. Il embrassa son divin portrait, réfléchit à sa triste métamorphose & aux pièges que lui tendoit la fée Faufreluche. Il passa deux heures à gémir & à déplorer son infortune. Des songes agréables succédèrent peu à peu à ces sinistres pensées, & il s'assoupit dans une meilleure assiette.

CHAPITRE XIII.

Tête-à-tête.

Tandis que la princeſſe dormoit ainſi que les jeunes cavaliers de ſa ſuite, Pédrillo, que, comme nous l'avons déjà remarqué, toutes les circonſtances préſentes intriguoient, ne put réſiſter à l'envie de faire connoiſſance avec mademoiſelle Thérèſe. Heureuſement qu'il n'y avoit alors perſonne dans l'hôtellerie qui fût en état de lui diſputer l'avantage d'un tête-à-tête.

Pédrillo profita de l'occaſion & ſe lia avec la femme de chambre de la belle Hiacinte. Il fut la trouver à la cuiſine, où elle étoit allée voir le ſouper frugal qu'on lui préparoit. Tandis qu'on lui réchauffoit un vieux civet de lièvre, il entama la converſation. D'abord mademoiſelle Thérèſe ne parut pas faire attention à ce que diſoit Pédrillo. En affectant un air indifférent, elle avoit pour but de ſavoir peu à peu du valet qui étoit ſon maître. Pédrillo étoit auſſi ruſé qu'elle. Il réſolut de lui faire acheter auſſi cher qu'il le pourroit le ſecret qu'elle avoit envie de pénétrer. Il combina bien les choſes, & ſe promit à lui-même de ne rien dévoiler juſqu'à ce

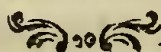
qu'elle lui eût raconté l'hiſtoire de dona Hiacinte. Je n'enfreindrai pas, ſe diſoit-il, la loi que mon maître m'a impoſée. Je ſerai diſcret.

La belle Thérèſe s'apperçut qu'elle avoit affaire à un garçon déterminé, & qu'il ſeroit impénétrable juſqu'à ce qu'elle l'eût inſtruit, la première, des aventures de ſa maîtreſſe. Elle perdit, par degré, de ſon ſérieux, de ſon flegme & de ſa réſerve. Elle ſatisfit la curioſité de Pédrillo en racontant, d'une manière circonſtanciée, tout ce qui regardoit la belle inconnue. Le valet apprit donc que dona Hiacinte ne poſſédoit rien au monde que des charmes. Sa beauté lui tenoit lieu de richeſſes & de naiſſance. On ſoupçonnoit même qu'elle avoit été trouvée. La perſonne à qui elle devoit ſa première éducation, n'avoit pu lui donner aucune connoiſſance ſur les auteurs de ſes jours. Pédrillo apprit avec étonnement que la belle Hiacinte avoit joué la comédie pendant quelques années ſur le théâtre de Grenade. Tous ceux qui l'avoient vue avoient été épris de ſes charmes. On pouvoit compter au nombre de ſes adorateurs l'élégant Ferdinand, comte de Mazora. Ce jeune ſeigneur, dit Thérèſe, a fait toutes les démarches poſſibles & des dépenſes infinies pour captiver le cœur de ma maîtreſſe. Mais elle y a été inſenſible. Don Eugenio de Lirias eſt le ſeul cavalier qui ait pu

émouvoir ſon cœur. Elle l'aime paſſionnément. Il y a lieu de croire qu'ils ſe marieront enſemble. Le projet de don Eugenio étoit, en faiſant quitter le théâtre à ma maîtreſſe, de la mettre pour quelques mois au couvent à Valence. Ce tems-là révolu, il l'auroit inſenſiblement produite dans le monde ſous un autre nom. Don Ferdinand, dont le cœur eſt toujours agité, apprit, quelques jours avant leur exécution, les projets de l'amant de ma maîtreſſe. Il fut informé du tems du départ de dona Hiacinte. Il quitta Grenade, réſolut de pourſuivre don Eugenio, & de ſe rendre poſſeſſeur de ma maîtreſſe. Toutes ſes meſures étoient ſi bien combinées, qu'il nous a atteint aux environs de Montaſa. Son projet n'a pas réuſſi. Notre bonne fortune a voulu que don Eugenio que nous croyions à Valence, vint au devant de nous avec ſon ami don Gabriel. Il ne s'imaginoit pas trouver ſon amante entre les mains de ſon rival. A peine fut-il près de nous, qu'il déclara hardiment qu'il conſentiroit plutôt à perdre la vie que la belle Hiacinte. Il auroit vraiſemblablement perdu l'une & l'autre, ſi ſa bonne fortune ne lui eût ſuſcité un puiſſant ſecours dans la perſonne du jeune chevalier, & dans celle de l'intrépide Pédrillo.

Après que la complaiſante Thereſe eut achevé l'hiſtoire de la belle Hiacinte, elle exigea que Pédrillo lui racontât à ſon tour les aventures de

ſon maître. Celui-ci avoit préparé des excuſes. Il ſe prévaloit de l'importance du myſtère ; il alléguoit la fidélité qu'il devoit à ſon maître & le danger qu'il encourroit s'il commettoit une indiſcrétion de cette nature. Thereſe déploya inutilement toute ſon éloquence. Elle eut recours à mille expédiens qui auroient dû exciter la reconnoiſſance de Pédrillo. Celui-ci répondoit toujours qu'un ſecret de l'importance du ſien ne pouvoit, tout au plus, être confié qu'à une ſeule perſonne pour laquelle on n'avoit rien de caché. Il exigea un prix ſi conſidérable, pour dévoiler ſon ſecret, que mademoiſelle Thereſe, ſans être une Lucréce, l'auroit pu trouver exceſſif. Elle ſe trouva effectivement embarraſſée. Elle oppoſa ſes réflexions à celles de Pédrillo, & n'omit rien pour l'amener à un accommodement plus raiſonnable. Le valet perſiſta à dire qu'il ne pouvoit détailler les aventures de ſon maître que dans un tête-à-tête. La demoiſelle fut obligée de ſacrifier ſes ſcrupules aux deſirs qu'elle avoit d'apprendre l'hiſtoire de don Silvio. Après avoir fait promettre au valet qu'il n'abuſeroit pas de ſa confiance, ils ſe renfermèrent enſemble dans un cabinet, où on ne ſait s'ils tinrent conſcientieuſement leurs paroles.



CHAPITRE XIV.

Examen remarquable.

DON SILVIO avoit à peine dormi deux heures qu'il fut éveillé, ainsi que le rapporte l'histoire, par des légions de puces. Le lecteur ne nous accusera-t-il point d'écrire des futilités? Il n'eût dépendu que de nous d'employer quelque cause plus noble & plus élevée pour tirer notre héros du sommeil; mais nous aimons mieux sacrifier notre gloire, que de nous écarter de la vérité.

Tandis que notre héros s'occupoit à faire la guerre à ces insupportables insectes, il crut entendre dans la chambre voisine de la sienne, & qui n'en étoit séparée que par une mince cloison, la voix d'une femme. Il prêta l'oreille & entendit très-distinctement ces mots : *je n'y consentirai qu'à condition que vous me ferez voir le portrait de la princesse. Mais comment cela pourroit-il être possible*, répondit une autre voix. *Supposez que je me hasarde à aller dans sa chambre, pourrai-je arracher ce portrait qui est attaché à son cou, sans l'éveiller. Ciel! que deviendrois-je! où en serions-nous?*

Oh! point d'excuse .... je n'aurois pas cru. Je vous le répète : je veux avoir le portrait; ou ne vous imaginez pas que je......

Ici les voix se baissèrent; & don Silvio qui en avoit trop entendu ne put se résoudre à écouter plus long-tems...... Quoi! s'écria-t-il, en se laissant tomber sur son chevet : on trame quelque chose de secret contre moi, contre ce qui m'est mille fois plus cher que la vie! Ah! Rayonante, hâte-toi de venir à mon secours, sinon, ma perte est assurée. Don Silvio prononça ces mots d'un ton si élevé, que Pédrillo & Thérèse se turent. La demoiselle, après avoir entendu appeler trois fois son confident, crut que le parti le plus sage étoit de se retirer. Elle ouvrit un petit cabinet attenant à sa chambre pour s'y cacher. Elle n'auroit pas voulu, pour les choses les plus précieuses, qu'on l'eût trouvée tête-à-tête avec un homme. Thérèse ne fut pas assez adroite pour se dérober à la vue de don Sivio, qui entra tout à coup dans l'appartement où étoit son domestique. Le génie le plus subtil auroit été embarrassé s'il se fût trouvé dans la place de Pédrillo. Tous les argumens qu'il auroit pu pousser, tant *in festino* qu'*in baroco* lui eussent été inutiles. Le simple instinct tira notre valet d'affaire.

Est-ce vous, monsieur, s'écria-t-il, en faisant semblant de sortir d'un profond sommeil...... Que vous est-il arrivé? Pourquoi vous vois-je de si bonne heure sur pied?

Habille-toi promptement & suis-moi dans ma

chambre, répondit le chevalier, d'un air qui fit trembler ſon domeſtique. . . . . Don Silvio ferma à clef la porte par laquelle mademoiſelle Thérèſe étoit ſortie.

Si vous me laiſſez ſeul, dit Pédrillo après avoir réfléchi un inſtant, je ſerai prêt dans un clin d'œil.

Ne perds pas de tems ſi tu ne veux pas encourir ma diſgrâce.

Pédrillo ne douta plus que ſon maître n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec Thérèſe. Il jura contre cette demoiſelle, & maudit mille fois le jour où il l'avoit vue pour la première fois. Cette Thérèſe qui lui paroiſſoit, deux heures auparavant, ſous un aſpect enchanteur, ne préſentoit plus à ſon imagination qu'un objet odieux. Il prit le parti d'en impoſer à ſon maître, à force de menſonges.

Après avoir pris la ferme réſolution de ſe laiſſer plutôt écorcher vif que de convenir du moindre mot, il entra dans la chambre du chevalier. Dès que don Silvio l'apperçut, il lui dit de fermer la porte au verrou. Et il commença ſon interrogation avec le ton dur & ſérieux d'un préſident de l'inquiſition.

Qui eſt la perſonne qui étoit avec vous dans votre chambre, il y a un inſtant?

Quelle perſonne; monſieur, répondit Pédrillo;

qui faiſoit ſemblant de ne rien comprendre à la queſtion de ſon maître ?

Coquin, s'écria Silvio, c'eſt préciſément ce que je veux ſavoir.

Je n'ai vu aucune autre perſonne que la vôtre, monſieur, lorſque vous avez ouvert la porte pour m'éveiller ; car j'imagine que vous ne voulez pas parler des punaiſes qui m'ont aſſiégé. Les maudits inſectes ! je veux ne pas être honnête garçon, s'ils n'ont pas fait un tintamare dont je ſuis encore étourdi. Une demi-douzaine de matoux s'étoient donné rendez-vous au-deſſous de mes fenêtres, pour donner des ſérénades à la jeune chatte de l'hôtellerie...

Il n'eſt pas queſtion de plaiſanter. J'ai vu ſortir une perſonne de votre chambre : je l'ai entendue converſer avec vous ; & je veux ſavoir qui elle eſt.

Monſieur, reprit triſtement Pédrillo, je veux mourir tout-à-l'heure ſi je ſais que répondre à vos queſtions. Je ne vous contredirai pas. Si vous avez vu quelque choſe, c'eſt que vous êtes le bien-aimé des fées, & qu'elle vous ont favoriſé au point que vous voyez ſouvent beaucoup où les autres ne voient rien Si j'ai vu quelques choſes, ce n'étoit qu'en rêve...

Maraud, dit don Silvio, en tirant ſon ſabre,

ne crois pas que ton effronterie! conviens ſur le champ de la vérité, ou tu es mort.

Ah! mon cher bon maître, s'écria Pédrillo, en ſe jetant à ſes genoux; au nom de dieu, épargnez ma jeuneſſe, je conſens à vous dire tout ce que je ſais... Pourquoi me traiter avec cette cruauté?... Je vous ſers depuis tant d'années... J'aurois traverſé les flammes pour vous plaire... Je vous conjure, à mains jointes, de rengaîner cet effroyable ſabre. Je vous avouerai tout... Il eſt pourtant bien triſte de mourir pour n'avoir rien vu! Oh! bienheureux ſaint Jacques, ſi je mentois cette fois-ci... En vérité, monſieur quand vous m'auriez trouvé couché auprès de la femme de chambre de madame Hiacinte, vous ne me traiteriez pas avec plus d'inhumanité.

Vain détour. Me crois-tu aſſez inſenſé pour m'imaginer que la femme de chambre d'une princeſſe, voulût ſe familiariſer avec un garçon de ton eſpèce? Je te répète pour la dernière fois que le ſeul moyen de ſauver ta vie, eſt de m'avouer tout ce que tu ſais. Sois ſincère, je ne te ferai aucun mal. Mais je ne veux pas être trompé.

Je ne puis que vous répéter, monſieur, que je ne ſais rien.

Réponds à mes queſtions... N'y avoit-il perſonne avec toi dans la chambre?

Dix mille eſcadrons de punaiſes, comme j'ai déja eu l'honneur de le dire à monſieur, & pas une ame de plus.

Qui eſt donc la perſonne qui s'eſt eſquivée quand j'ai entr'ouvert la porte ?

Je l'ignore, ſeigneur don Silvio, parce que j'étois encore endormi lorſque vous m'avez appelé.

Il m'a ſemblé voir une femme ; mais je n'ai pu fixer ſes traits...

Morbleu ! monſieur, c'étoit donc un eſprit. Il n'y a rien d'impoſſible. En entrant dans cette maiſon je me ſuis méfié de quelque choſe. Si vous avez véritablement vu quelque choſe, & que cette choſe ait diſparu, ce ne peut être qu'un revenant qui a été aſſaſſiné dans cette chambre. Je ne voudrois pas pour un royaume en avoir vu autant. Je ſerois mort à l'inſtant.

Pédrillo parla d'un air ſi naïf & ſi ſimple que don Silvio penſa qu'il le ſoupçonnoit mal-à-propos... Mais, continua-t-il, ſi tu n'as rien vu, tu peux avoir entendu.

Vous ſavez, monſieur, que quand on eſt ſeul dans le coin d'une maiſon étrangère, on occupe ſon imagination de différentes choſes. Quand bien même, j'aurois entendu quelque bruit, je ne m'y ſerois pas arrêté. Je n'oublierai jamais

combien vous vous moquâtes hier de moi, parce que je voyois le géant à qui vous coupâtes bras & jambes. Mais puiſque vous convenez vous-même que ce cabaret n'eſt pas une retraite bien aſſurée, je ne rougirai pas de vous dire que j'ai ſenti, pendant une grande partie de la nuit, une peſanteur ſur mon eſtomac. Il me ſembloit que je portois un poids de cinquante livres, qui m'ôtoit l'uſage de la reſpiration. Quelque tems après, j'ai cru entendre parler pluſieurs perſonnes à voix baſſe. J'aurois volontiers prêté l'oreille à ce qu'elles diſoient : mais j'ai eu tant de frayeur, que je me ſuis enfoncé ſous ma couverture où le ſommeil eſt venu à mon ſecours...Si je fais autre choſe que ce que je viens de vous dire, vous pouvez me tuer, me faire tout ce que vous jugerez à propos...

Pédrillo, mon ami, répondit le chevalier, avec un ton qui raſſura ſon valet, je ſuis ſatisfait... Je n'exige rien de plus. Si tu ſavois quelle eſt la cruauté, la malice & la noirceur de certaines perſonnes, que je ne peux pas nommer, tu ne ſeras pas étonné du courroux que je viens d'avoir. Apprends que j'ai entendu former un complot contre moi dans ta chambre. On ſe propoſoit de me ravir le portrait de mon adorable princeſſe. Je ſuis aſſuré que tu n'es pas coupable d'une ſi noire trahiſon; mais je te jure par mon ſabre,

que j'ai entendu ta voix. Il y a apparence que l'une de celles qui veulent ma perte contrefaisoit ta voix afin de te faire passer dans mon esprit pour le plus scélérat des hommes.

Voilà qui est diabolique, monsieur : c'est porter la raillerie trop loin. Un honnête garçon qui se repose innocemment n'est donc pas en sûreté. Un impertinent Nain-vert ou quelqu'autre magicien n'a qu'à prendre la forme & la figure d'un galant homme, & aller ainsi commettre des vols & des assassinats jusqu'à ce que l'innocent soit roué ou pendu... Mais, monsieur, que disoit le sorcier qui contrefaisoit ma voix.

Tranquillise-toi, Pédrillo. Je suis convaincu de ton innocence. Nous sommes parvenus l'un & l'autre à faire échouer leurs desseins. Referme vîte ton havresac : je ne veux pas rester une heure de plus dans cette maison.

Voudriez-vous partir sans prendre congé de la dame & des cavaliers à qui nous sauvâmes hier la vie. Ils étoient si occupés de leurs blessures qu'ils n'ont pas eu le tems de nous remercier en regle. Il me semble que la noble action de sauver la vie à quelqu'un mérite au moins un *dieu vous le rende*.

Je n'exige aucune reconnoissance de ce que j'ai dû faire. J'ai l'honneur d'être chevalier : mais quand je ne serois que d'une naissance ordinaire,

je réitérerois tous les jours la même action pour un turc, pour un juif, ou pour un païen, si l'occasion s'en présentoit. Quoique je sois curieux de connoître ces étrangers, & que j'eusse projeté d'attendre leur réveil, je suis obligé de changer de résolution... Que je suis heureux de m'être éveillé assez-tôt pour prévenir les désastres que j'allois essuyer! Je suis sûr qu'une main invisible m'a tiré du sommeil. Je ne suis pas à mon aise dans cette maison. La fée Rayonante ne m'a promis sa protection qu'à condition que je chercherois ma princesse. Rappelles-toi que nous n'avons essuyé de contre-tems que lorsque nous avons été dans l'inaction.

Exceptez le trou aux grenouilles, où votre salamandre nous a fait cheoir.

Je crois que tous ces désastres ne nous sont arrivés que parce que je n'ai pas strictement observé le vœu que j'ai fait de ne prendre aucun repos avant d'avoir retrouvé ma chère princesse. Enfin, Pédrillo, je ne puis me déterminer à rester une heure de plus dans cette maison où Fanfreluche a peut être des amis. Esquivons-nous le plus doucement qu'il nous sera possible. L'aurore va paroître. Tout le monde dort encore. Si nos ennemis sont sur pied, la fée Rayonante nous enveloppera d'un nuage au travers duquel ils ne pourront nous appercevoir.

Comme il vous plaira, monſieur, répondit Pédrillo, enchanté d'en être quitte à ſi bon compte...... Je parie bien que les puces qui nous ont tant inquiétés, ne ſont pas des puces naturelles, mais autant d'hériſſons enchantés qui avoient ordre de nous écorcher vifs.

Le valet qui ne vouloit pas donner à ſon maître le moment de la réflexion, ſe hâta de fermer ſon havreſac. Ils ſortirent doucement du cabaret ſans ſe mettre en peine du paiement de leur écot. Ils prirent tant de précaution, que perſonne ne les entendit. Mademoiſelle Thérèſe s'étoit miſe au lit ſans ſe douter qu'elle ne reverroit pas Pédrillo à ſon réveil.



CHAPITRE XV.

Ce qui se passoit à Lirias.

DON SILVIO ne se trouvoit jamais au milieu de plusieurs chemins qu'il ne gemît sur la perte de Pimpim qui étoit si bon guide. Il fut obligé de se déterminer lui même à choisir sa route : il prit celle qui l'avoit conduit au cabaret.

Puisque nos voyageurs marchèrent pendant quelque tems sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, nous les laisserons suivre paisiblement leur chemin, pour raconter ce qui se passoit à Lirias.

Dona Félicia ne trouva pas son frère au château. Elle questiona les domestiques qui lui dirent que don Eugénio étoit monté à cheval avec son ami don Gabriel, & qu'ils n'avoient emmené pour toute suite que le valet de chambre du premier. Il étoit déjà tard : les cavaliers n'arrivoient point : dona Félicia en fut éxtrêmement inquiete. La prudente Laure fit ingénieusement tomber la conversation sur don Silvio. Ce souvenir charmoit toujours sa maîtresse. L'amour que son aspect lui avoit inspiré ne lui permettoit

plus de taire ses sentimens à Laure, qui avoit assez d'esprit & de discrétion pour mériter sa confiance. La grande affaire étoit de savoir si la naissance, les mœurs & le goût de don Silvio répondoient aux sentimens de la belle Félicia, que mille doutes agitoient : elle en fit part à sa confidente. L'une & l'autre conclurent qu'il n'étoit pas possible que la nature eût pris plaisir à donner à don Silvio un extérieur si séduisant, sans l'avoir doué des qualités du cœur. On tourna même à l'avantage de notre héros les petits aveux qu'avoit faits son valet. On ne savoit cependant que penser de l'enchantement dont Pédrillo avoit parlé, non plus que du papillon, de la princesse & du nain-vert. Que devoit-on penser de l'esprit d'un jeune homme qui raconte avec franchise & d'un air de bonne foi que son maître étoit amoureux d'un papillon qui, avec le secours d'une fée, devoit changer de forme ?

Cet article étoit au-dessus de l'intelligence de dona Félicia : mais Laure eut l'adresse d'en tirer assez d'avantage pour tranquilliser sa maîtresse. Elle disoit que Pédrillo devoit avoir beaucoup de rhétorique, puisqu'il employoit l'allégorie dans ses discours. Laure remarqua que sa maîtresse auroit mieux aimé que Silvio fût atteint d'un peu de folie, que de savoir qu'il aimoit une autre personne qu'elle. La confidente fut chargée de

s'informer qui pouvoit être celui qui ſe donnoit le nom de *don Silvio de Roſalva*.

Un haſard heureux ou malheureux lui évita la peine de faire beaucoup de perquiſitions. Il y avoit quelque tems qu'un laquais du château de Lirias s'étoit caſſé la jambe; & maître Blas, dont nous avons déjà parlé comme du plus habile chirurgien des environs, venoit ſouvent panſer le malade.

Mademoiſelle Laure entroit préciſément dans une chambre où il étoit, lorſqu'il finiſſoit de raconter l'hiſtoire de don Silvio qui avoit fait beaucoup de bruit dans le voiſinage de Roſalva. Elle n'eut aucune peine d'apprendre tout ce qu'elle vouloit ſavoir ſur le compte de notre héros. Blas dépeignit au naturel le caractère de dona Mencia. Il parla de l'éducation & de la manière de vivre du jeune chevalier; il dit que la vieille tante projetoit de le marier avec un petit monſtre nommé Mergéline Sanchez; & que c'étoit ſans doute pour éviter une alliance ſi déſagréable, qu'il s'étoit évadé avec un valet nommé Pédrillo. Le chirurgien aſſura qu'aucun homme ne ſurpaſſoit le jeune chevalier en vertu, en ſavoir & en beauté. C'eſt moi, ajouta-t-il, qui lui a enſeigné la muſique. Après un mois de leçons, il auroit pu être mon maître. Le chirurgien ne parut pas être informé que don Silvio eût une

intrigue amoureuſe; mais il n'oublia pas de dire qu'il avoit toujours remarqué dans ſa conduite quelque choſe de ſingulier & de romaneſque; que dans une converſation qu'ils avoient eue enſemble il y avoit quelques ſemaines, il s'étoit apperçu que le chevalier croyoit à l'exiſtence des fées. Maître Blas rapporta tout ce qui pouvoit concourir à tranquilliſer dona Félicia. Elle étoit d'autant plus ſatisfaite, qu'elle voyoit que le penchant de don Silvio s'accordoit aſſez bien avec le ſien—. Peut-être, ſe diſoit-elle, eſt-il amoureux d'une princeſſe qu'il n'a jamais vue? Il ſe ſera perſuadé que cette princeſſe a été métamorphoſée en papillon par une fée qui s'intéreſſe au ſort de ſon rival. Cette idée parut extravagante à dona Félicia. Elle chercha avec Laure les moyens de connoître particulièrement don Silvio. Mille obſtacles ſe préſentoient. Leur pis aller fut de s'abandonner au haſard & d'attendre.



CHAPITRE XVI.

Comment don Silvio fut battu par des bergères.

DON SILVIO continuoit sa marche avec son compagnon, en parlant des événemens qui anéantissoient les efforts de ses ennemis. Ils s'arrêtoient de tems en tems dans des lieux agréables, pour y renouveler leurs forces. Ayant trouvé à l'entrée d'un petit bois de cyprès un siège de mousse qui étoit à couvert des rayons du soleil, ils s'y reposèrent. Leurs yeux se promenoient sur des prairies immenses, qu'arrose le Guadalaviar, lorque Pédrillo fit tout-à-coup une exclamation, qui sembloit annoncer à notre Héros le terme de ses malheurs---.

Vive la joie, seigneur don Silvio ! Nous avons trouvé notre princesse. Voyez-vous ce papillon bleu qui folâtre autour de ces rosiers sauvages ?

Pédrillo ne se trompoit pas tout-à-fait. Il voyoit effectivement un papillon bleu ; & Silvio ne douta pas que ce ne fût son amante.

Je passerai de ce côté-là, monsieur, tandis que vous irez bien doucement de celui-ci. Il ne nous

échappera pas. Mais pourquoi tant de précautions? Dès que la princeſſe vous appercevra elle volera dans vos mains.

Le papillon parut ſe conformer à l'opinion de Pédrillo. Il voloit en formant de petits cercles au devant du chevalier qui ouvroit ſes mains tremblantes pour le recevoir. Quel fut ſon état, lorſqu'il apperçut un autre papillon gris-blanc qui voloit directement du côté de ſa princeſſe avec une effronterie peu commune. Silvio devint furieux. Il ne ſavoit comment s'y prendre pour punir le téméraire. Après un moment de réflexion, il ſe précipita entre les deux inſectes, & eut aſſez d'adreſſe pour abattre d'un coup de baguette ſon audacieux rival. La princeſſe prit la fuite. Plus elle étoit pourſuivie, & plus vîte elle s'envoloit.

Il arriva par haſard que deux ou trois filles du village voiſin, étoient aſſiſes ſur le bord du fleuve, où elles ſe repoſoient apparemment des fatigues de la journée. L'une d'elles cueilloit des fleurs ſauvages, dont les autres s'amuſoit à former des guirlandes.

Le papillon voltigea ſi long-tems d'une fleur à l'autre, qu'il tomba entre les mains d'une des bergères. Celle-ci lui lia les pieds avec un brin de fil, & s'amuſa à le faire voler devant elle. Silvio qui étoit aſſez près pour obſerver tout cela,

dit à son valet...... Voilà enfin l'explication du rêve que j'eus hier matin. Ne vois-tu pas une nymphe qui joue avec le papillon bleu?

Une nymphe, monsieur? c'est une fille qui vient couper de l'herbe aussi bien que celles qui sont assises à côté d'elle.

Nos voyageurs firent une longue dissertation pour savoir si cette fille étoit une nymphe ou une mortelle. Notre héros étoit entêté : il fallut que Pédrillo fît semblant de penser comme lui.

Le chevalier s'avança à grands pas du côté de la prétendue nymphe, & exigea qu'elle lui rendît le papillon.

Que me donnerez-vous, jeune chevalier, lui dit la paysanne en riant?

Tout ce que tu voudras, répondit Silvio.

Fort bien, reprit la nymphe. Eh bien! donnez-moi le petit étui qui est pendu à votre cou. Joignez-y un demi réal, & le papillon est à vous.

Maudit Nain-vert, s'écria Silvio transporté de colère, en tirant son vieux sabre, ne crois pas te mocquer de moi impunément! dussé-je verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, tu me rendras ce papillon.

Quel fut l'effroi de la bergère, lorsqu'elle se vit menacée d'un coup de sabre! Pédrillo sentoit bien que toutes ses représentations seroient inutiles. Il se jeta précipitamment sur son maître

pour arrêter le coup qui alloit être porté. Les autres bergères accoururent au ſecours de leur compagne, ſe jetèrent en furie ſur Silvio & ſur ſon valet, & les aſſommèrent à coups de poing. L'amant de celle qui avoit été priſe pour le Nain-vert, labouroit dans un champ voiſin. Il entendit les cris de ſa maîtreſſe, vola à elle & s'élança ſur nos deux voyageurs qu'on laiſſa étendus, demi-morts, ſur le champ de bataille.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel l'auteur parle du plan de cette hiſtoire.

DEPUIS que les contes exiſtent, nous doutons qu'il y ait jamais eu un protégé des fées, ſoit prince, gentilhomme ou payſan qui ſe ſoit trouvé dans une ſituation auſſi critique que notre chevalier. Il eſt bien vrai qu'on a fait ordinairement eſſuyer des calamités aux héros des contes des fées. Ils ſont ſouvent obligés de ſe battre avec des dragons, des tigres, des ours, des léopards, &c. Ils ſont expoſés à être dévorés par des popances. Des fées édentées leur font perdre leur chemin, mettent leur vertu aux plus terribles épreuves, & après toute ſorte de revers, les changent en perroquets, en matous, en grillons, &c. On feuilleteroit toutes les hiſtoires qui commencent par : *il y avoit une fois ;* on parcourroit tous les écrits de ce genre qu'on ne trouveroit pas un ſeul exemple que le favori d'une

reine des ſalamandres & l'amant d'un papillon enchanté, ait été rompu de coups par des bergères & par un vigoureux laboureur. Le lecteur érudit en tirera des conſéquences à l'avantage de notre diſcernement. Il ne dépendoit que de nous de faire voyager notre héros ſur un char de ſaphirs attelé d'oiſeaux du paradis. Nous aurions pu lui faire mettre, tous les ſoirs, pied à terre dans des palais enchantés pour y être ſplendidement ſervi par la main des grâces. Si nous lui euſſions donné le chapeau rouge du prince Robolt ou la mule de la fée Mouſtache, ou la bague de Gigès, ou enfin, la baguette de la fée Cruſio pour le tirer de tous les périls qu'il rencontreroit, une jeune perſonne de dix ans auroit penſé que nous écrivions un conte. Mais notre hiſtoire eſt originale. On ne pourra nous reprocher d'y avoir fait entrer une ſeule anecdote qui ne ſoit dans l'ordre de la nature, & qui ne puiſſe arriver journellement. Par exemple, il eſt très-poſſible qu'une grenouille ſoit avalée par une cigogne. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on trouve un portrait dans un endroit où il eſt à préſumer que quelqu'un l'a perdu. Nous avons laiſſé voyager notre héros à pied, ſans nous inquiéter de ſon adreſſe à franchir les foſſés, & à éviter les marais. Il n'a d'autre lit que la terre & d'autre gîte qu'un mauvais cabaret de village où les puces le meurtriſſent. Au

lieu

lieu de lui faire boire du nectar ou de l'ambroisie dans des vases de cristal de roche; au lieu de le faire combattre contre des géans ou des nègres enchantés, nous venons de lui faire donner les étrivières par de grossiers paysans. Telle est la simplicité de la marche de notre histoire. Il seroit à souhaiter que tous les écrivains pussent se flatter avec justice de n'avoir pas sacrifié les traits du crayon à l'éclat du vernis. Notre but, en décrivant ces aventures dignes de foi, n'a pas seulement été d'égayer l'esprit, ainsi que pourroient se l'imaginer quelques lecteurs superficiels qui auront de la peine à concevoir à quelle autre fin pourra servir l'histoire de don Silvio de Rosalva.

Nous pourrions démontrer, en citant les ouvrages des plus habiles hommes que, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'aux années climatériques, l'homme est atteint d'une certaine fièvre qui ne se dissipe que par les violentes secousses du diaphragme. Le sang s'éclaircissant ainsi, ranime les esprits vitaux. Cette maladie a, à peu, près les mêmes propriétés que le venin de la tarentule qui agit sur celui qui a été piqué par cet insecte jusqu'à ce que les musiciens jouent une certaine danse dont la vertu sympathique rétablit le malade. Nous attendons la seconde édition de cet ouvrage, à laquelle le bon goût du public donnera lieu, pour placer ici une longue disser-

tation ſur les matières dont nous venons de parler. En attendant, nous deſirerions qu'on établît en Europe une académie de plus, & que cette compagnie de gens lettrés propoſât un prix de cinquante ducats pour celui qui traiteroit le mieux la queſtion ſuivante : s'il ne feroit pas plus avantageux pour les hommes en général & pour la librairie qui, de l'aveu des politiques, eſt une des branches les plus conſidérables du commerce, de compoſer des livres dans le goût de ceux du bachelier de Salamanque, de Gargantua, &c. où on peint d'après nature, les fourbes, les hypocrites, les ſots & les fripons, que de couvrir beaucoup de papier de penſées morales, qui feroient un très-grand tort à la ſociété, ſi on ne les employoit ordinairement à emballer les bons livres.

Nous aurions voulu faire faire ces remarques à quelques-uns de nos perſonnages : par exemple, à Pédrillo, qui a la permiſſion de tout dire ; mais l'occaſion ne s'en eſt pas préſentée. Nous nous ſommes impoſé ce joug. Si quelqu'un y trouve à redire, nous lui faiſons très-poliment nos excuſes.



CHAPITRE II.

Dans lequel Pédrillo paroît à son avantage.

PÉDRILLO fut le plus maltraité dans l'affaire que son maître & lui eurent avec les bergères. Il resta près d'un quart-d'heure couché sur l'herbe sans connoissance. Le premier usage de ses sens fut employé à souhaiter que toutes les nymphes, sylphides, faunes, nains, princesses & papillons, ainsi que tous les contes des fées qui ont été écrits depuis la création du monde, & ceux qui pourroient être faits dans l'intervalle qui doit précéder la fin de l'univers, fussent à tous les diables avec les auteurs, les imprimeurs, les lecteurs & les Mécènes de ces sortes d'ouvrages. Il maudit même les oies qui avoient produit les plumes dont on s'étoit servi pour écrire ces histoires. Il jura contre la fonte qui avoit servi à la construction des caractères & contre la couleur qui avoit teint le papier. Plût à dieu, s'écria-t-il, que la sainte inquisition fît brûler ce fatras d'écrits diaboliques qui a fait tourner la tête au plus noble & au plus brave gentilhomme de l'Espagne! Oui, ajouta-t-il, ce sont ces infames rapsodies

qui ont expofé mon jeune maître à recevoir tant de coups de bâton pour un vil infecte, pour un papillon bleu. Il fentit alors que tout ce que don Silvio lui avoit dit de la fée Rayonante & de l'enchantement de fa prétendue princeffe n'étoit qu'illufion.

Par Lucifer! Où a-t-on jamais ouï dire qu'une fée ait laiffé roffer jufqu'à la mort fon protégé par des bergères & de groffiers habitans de village? Encore, fi ç'eût été par des popances (1) ou par des dragons... je n'en ferois pas fi faché... Mais, par de pareils perfonnages! Je veux être dévoré fur le champ, fi votre maudite Rayonante, qui nous a caufé ces maudits contre-tems, n'eft pas une fée de l'efpèce de celles... Ah! fi je voulois parler...

Pédrillo continua à jurer jufqu'à ce qu'il s'apperçut que fon maître, qui étoit étendu près de lui, avoit perdu connoiffance. Ce fpectacle effraya le timide valet, & lui fit oublier toutes fes douleurs corporelles. Il appela don Silvio, le fecoua & lui tâta le pouls. Après s'être apperçu qu'il ne donnoit aucun figne de vie, il fit retentir dans la plaine des cris plus pitoyables que ceux du prince Boffu lorfque la Dindonnière refufa de l'époufer.

(1) Popances, efpèce de monftres ou d'ogres qui vivoient de chair humaine.

Pédrillo ſe rappella dans ſa frayeur qu'il avoit encore dans ſon havreſac, qu'heureuſement ſes ennemis n'avoient pas apperçu, un flacon de vin de Madère. Il courut le chercher & le répandit ſur ſon maître ſans regretter la liqueur qui ſe perdoit. Cette effuſion rappela les eſprits de don Silvio. Son évanouiſſement n'avoit été cauſé que par un rude coup qu'il avoit reçu ſur l'eſtomac, quoiqu'il eût déjà pluſieurs contuſions à la tête. Il ouvrit les yeux à demi, & dit, d'une voix prête à expirer : où ſuis-je? Es-tu encore en vie, Pédrillo ?

Oui, mon cher maître, répondit le valet, qui ſembla reprendre une nouvelle exiſtence... Vous vivez auſſi!.. Dieu en ſoit loué! Si vous fuſſiez mort, ainſi que je commençois à le craindre, je me ſerois jeté dans le fleuve pour ne pas vous ſurvivre.

Faſſe le ciel que je puiſſe récompenſer ton zèle & ta fidélité. Mais... O ciel! Dis-moi ſi tu ſais ce qu'eſt devenue ma chère princeſſe ?

La princeſſe? répondit Pédrillo; elle eſt allée au diable : je l'ai vu s'envoler avec autant de rapidité qu'un aigle..... Morbleu! je voudrois qu'elle nous eût..... Mais qu'avez-vous donc, monſieur ? Mon cher maître, que vous arrive-t-il encore?..... Dieux ſecourez-nous! Que faire! Abominables fées!

Pédrillo renouvela ſes exclamations, parce que le chevalier ayant cherché le portrait de ſon amante, ne le trouva pas & retomba évanoui. On ne put le faire revenir qu'avec beaucoup de peine. Sa douleur étoit ſans bornes. Il s'y livra entièrement dès qu'il eut recouvré ſes eſprits & ſa raiſon. Pédrillo, qui, un inſtant auparavant, s'étoit déchaîné contre Rayonante & toutes les fées poſſibles, & qui avoit réſolu d'éteindre, à force de raiſons, l'amour que ſon maître avoit pour un papillon, ne ſavoit plus comment s'y prendre, quand don Silvio dit qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource pour terminer ſes malheurs, que de ſe jeter dans le Guadalaviar. Cette dure extrémité ſaiſit Pédrillo. Il fit un effort pour rappeler ſon courage; il embraſſa les genoux de ſon maître, les arroſa de ſes larmes, & proféra mille juremens contre les fées & les féeries. Quand il vit que ſes paroles ne produiſoient aucun effet, il ſe mit à pleurer & à s'arracher les cheveux: c'étoit à qui crieroit le plus. Il fit ſon poſſible pour ſurpaſſer ſon maître. Il s'imaginoit que don Silvio ſe laſſeroit enfin, & que lorſque le premier accès de ſon déſeſpoir ſeroit paſſé, il pourroit gagner quelque choſe ſur ſon eſprit.

Dès qu'il remarqua que le chevalier commençoit à ſe tranquilliſer, il employa tout ce qu'il put imaginer pour rétablir le calme dans

le cœur de son jeune maître. Il l'assura que si, contre son attente, le portrait étoit tombé entre les mains du nain-vert, la princesse n'en étoit pas moins en sûreté. Je l'ai vue s'envoler, ajouta-t-il. Elle entraînoit le fil qui lioit ses pieds. La fée Rayonante veut éprouver votre patience, & rien de plus. Reprenez courage; ne désespérons de rien; les choses peuvent tourner différemment. Il ne faut pas se laisser abattre tandis qu'on a un souffle de vie. Les autres princes & chevaliers ont eu des peines telles que les vôtres, & même qui les surpassent. Que n'a pas souffert l'oiseau-bleu jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé de la laide Truitone, & qu'il soit devenu possesseur de sa chère Florine ? Que n'en a-t-il pas coûté au prince Hekerik pour devenir l'époux de Brillantine, que le magicien noir avoit métamorphosée en sauterelle, quoiqu'elle fût la meilleure de toutes les princesses? Vous n'avez pas encore été renfermé dans un cachot; on ne vous a pas retenu, comme le frère de la princesse Rosette, dans un cloaque rempli de crapauds & de lézards. Vous n'avez pas été métamorphosé en insecte comme le prince de l'îsle-heureuse. Vous n'avez pas encore essuyé le danger d'être mangé par des popances. Réfléchissez un peu, monsieur, & vous verrez que j'ai autant

de ſujet de me plaindre que vous. Je ne ſais pourquoi, étant auſſi-bien que vous l'un des favoris de la fée Rayonante, j'ai reçu cent fois plus de coups que vous.

Je crois que la princeſſe qui m'en dédommagera eſt encore à naître. Vous, monſieur, vous recevez des coups, & vous en ſavez la raiſon; mais perſonne ne me donne une définition raiſonnable de ceux que j'eſſuie. Pauvre Pédrillo! telle eſt ta deſtinée. Je me ſoumets à tout, pourvu que je vous voie content. Je reſterai à votre ſervice juſqu'à ce que la dernière de mes côtes ſoit fracaſſée.

Cette repréſentation dictée par le bon cœur de Pédrillo, eut ſon effet. La certitude que la princeſſe vivoit encore & jouiſſoit de ſa liberté, ranima l'eſpérance de notre héros. Il reprit ſes eſprits & témoigna à ſon valet combien il étoit ſenſible à ſon affection. Il lui jura qu'auſſi-tôt que ſes vœux ſeroient comblés, il le récompenſeroit libéralement de tous les maux qu'il auroit ſoufferts pour lui. Les circonſtances préſentes ne faiſoient envifager que dans un grand lointain l'accompliſſement de toutes ces promeſſes. Pédrillo n'en fut pas moins touché. Il auroit volontiers oublié tous les coups de bâton qu'il avoit reçus, ſi la vivacité des douleurs eût agi avec moins de force. Il rappela tout ſon courage

pour égayer son maître. Quand ils eurent trouvé une place à l'ombre, ils s'y arrêtèrent afin de se remettre des vives secousses qu'ils venoient d'éprouver. Les regrets qu'avoit don Silvio d'avoir perdu le portrait de sa maîtresse, lui faisoient oublier ses autres malheurs. A chaque instant il renouveloit ses plaintes sur l'objet qui lui étoit le plus à cœur. Ses soupirs augmentoient à mesure que ses larmes se tarissoient. Cette anxiété dura jusqu'à ce que l'exemple de Pédrillo & son appétit, l'invitèrent à goûter des provisions qui restoient dans le havresac. Dans de si tristes conjonctures, une bouteille de Malaga parut fort à propos. Ce jus divin excita la gaieté du pauvre Pédrillo, qui envisageoit avec inquiétude la tristesse de son maître.

Seigneur don Silvio, dit-il, c'est dans le malheur que se montre une belle ame : c'est alors qu'il faut savoir se résigner. Il n'y a aucun mérite à paroître joyeux & content quand tout va selon nos desirs. Courage! monsieur. Un lâche ne mérita jamais de posséder une jolie femme. La fortune roule comme une boule; elle va tantôt à l'un & tantôt à l'autre. Ce jour étoit le jour de la tempête; nous avons été roués de coups. Demain nous aurons un ciel serein, nous boirons, nous nous égaierons. Ainsi va le monde. Le tems amène la fin des revers, quand on peut le

voir couler sans murmurer. Le même champ produit les roses & le chardon. On parle si long-tems de la fête du village qu'elle arrive enfin. Nous nous entretenons si souvent du moment où nous posséderons notre chère princesse, que nous en serons sûrement un jour paisibles possesseurs. Je goûte une partie du plaisir que vous aurez lorsque vous verrez votre charmante maîtresse, non plus sous la forme d'un papillon, sous l'enveloppe d'un vil insecte, mais dans toute sa grandeur, comme une vraie princesse. Sa tête sera couverte d'une riche couronne d'or, & son corps sera vêtu d'une robe traînante, parsemée de perles & de rubis qui lui donneront plus d'éclat que n'en répand le soleil lorsqu'il nous paroît au milieu de sa course. Vive l'espérance! C'est alors qu'on goûtera des plaisirs. Les environs de son palais seront couverts de joueurs de violons. Tous les jours seront des jours de fête; on ne sera occupé qu'à danser, à sauter, à boire, à manger & à jouer. On se divertira tant que les Franfreluches & les Carabosses en mourront de dépit. De la gaieté! Point de mélancolie, vous dis-je. Par la sambleu! Quand nous aurons la princesse elle-même, que nous importera son portrait! Si j'étois à votre place, voilà comme je penserois. Je pourrois vous certifier que le Nain-vert n'a pas plus votre portrait que je pourrois

vous jurer qu'il ne trouvera jamais à curer les dents d'une pucelle octogénaire. Votre prétendue nymphe n'étoit qu'une bergère, qu'une simple paysanne. Si vous ne voulez pas m'en croire, nous pouvons nous informer. Le village n'est peut-être qu'à une lieue d'ici. Allons-y dès ce soir. Nous heurterons de porte en porte, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée : & alors il faudra qu'elle nous rende notre portrait, ou il n'y aura pas de justice dans le pays.

Si les choses étoient telles que tu me les racontes, d'où pourroit venir l'étrange rapport qu'il y a entre l'aventure qui vient de nous arriver, & le rêve que je fis hier au matin ?

Votre rêve, monsieur, est encore aussi présent à ma mémoire que si je l'eusse fait moi-même. Je n'y vois rien qui se rapporte à la scène qui vient de se passer. Où est la sylphide qui vous est apparue ? Où est le char formé de douze émeraudes & attelé de six oiseaux du paradis, sur lequel vous avez été transporté dans un palais enchanté ? Les circonstances qui sont les principales, ne se trouvent point dans notre aventure. Vous avez vu en songe que le papillon étoit attaché avec un fil d'or au bras de la nymphe, & nous venons d'être témoins que le fil qui lioit le papillon, étoit un gros brin de chanvre que la paysanne destinoit à raccommoder ses cotillons. Le

teint de votre nymphe étoit blanc comme l'albâtre, & notre bergère étoit noire comme une égyptienne. J'ai ouï dire toute ma vie que le visage des nymphes étoit formé de lys & de roses. Quelle qu'elle soit, je suis sûr que ce n'est pas en rêve que j'ai reçu cent coups de bâton. Mais qu'y faire? la chose est passée : il faut se taire. A la santé de la princesse. J'espère qu'elle aura assez de reconnoissance pour nous tenir compte en tems & lieu de tout ce que nous avons souffert pour elle.

CHAPITRE III.

Situation critique.

NOTRE héros, qui ne pouvoit plus soutenir le babil de son valet, prétexta, pour le faire taire, qu'il avoit envie de dormir quelques heures jusqu'à ce que le fort de la chaleur fût passé. Il attrapa si bien le ton de ronfler naturellement, que Pédrillo s'endormit tout de bon.

Le chevalier avoit l'esprit trop agité pour goûter un instant de repos. Mille idées différentes agitoient son cœur & son esprit. Il commença à soupçonner que tout ce qui l'avoit occupé jusqu'à

ce moment, n'étoit que chimère... Mais disoit-il, si l'apparition que j'ai cru avoir de la fée Rayonante, étoit seulement l'effet d'une imagination frappée? Je serois bien fou : plus il réfléchissoit, plus il croyoit s'être nourri de futilités. Il ne trouvoit pas vraisemblable que la fée Rayonante eût assez de mauvaise foi pour le livrer à la discrétion de quelques vils paysans, après lui avoir promis sa haute protection. Ces doutes le jetèrent dans une frayeur inexprimable, & mirent tant de désordre dans sa tête, qu'il fut sur le point de perdre le reste de bon sens que les fées & les féeries lui avoient laissé.

La réalité du portrait qu'il avoit possédé étoit l'unique soutien de son cœur & le fondement de ses espérances.

Si tout ce que j'ai vu n'est qu'illusion, s'écria-t-il, je suis entièrement convaincu, ô adorable inconnue, que l'amour que j'ai pour toi n'est pas une chimère. Que ce soit une fée qui ait placé ton portrait dans mon chemin, ou que je l'y aie trouvé par hasard; que tu sois princesse ou simple villageoise; que tu me sois destinée ou que tu doive combler les vœux d'un mortel plus heureux que moi, rien ne pourra arracher de mon cœur, ton image chérie. Tu me parois plus belle que toutes les nymphes. Qui pourroit m'attacher au monde, si son plus bel ornement est perdu pour

moi! Sans toi, ma vie ne feroit qu'un tiffu de malheurs : je ne puis goûter de plaifirs qu'à t'adorer.

Ces réflexions qui paroiffent peut-être infenfées au lecteur, produifirent fur notre héros un effet merveilleux. Il s'affoupit fans s'en appercevoir : c'eft ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux dans la fituation où il étoit alors.

Don Silvio trouva deux avantages dans fon fommeil. Il oublia fes malheurs & jouit du plaifir de faire un rêve agréable. Sa chère princeffe fe préfenta à lui fous fa forme naturelle. Elle étoit parée comme une divinité. Un nuage couleur de rofe lui fervoit de fiège. Elle s'entretint pendant quelque tems avec le chevalier : elle ranima fon courage, & l'invita à braver généreufement tous les obftacles que fufciteroient leurs ennemis communs. Elle l'affura que le terme de fa métamorphofe étoit prochain, & que bientôt elle ne lui apparoîtroit que fous fa forme naturelle. Cette charmante princeffe dit à fon amant d'un ton tendre & affectueux, qu'elle voudroit être mille fois plus aimable pour le dédommager de toutes les peines qu'il fe donnoit pour parvenir à être fon époux. Don Silvio alloit lui témoigner fa reconnoiffance en beaux termes lorfqu'elle difparut.

Le rêve n'eut rien de défagréable que cette

dernière circonſtance. Mais le plaiſir d'avoir vu ſa princeſſe, les manières douces & honnêtes qu'elle avoit employées pour conſoler ſon amant le rendirent inſenſible à toute eſpèce de chagrin. Il oublia le paſſé, & forma la réſolution de braver tout ce qui pourroit lui arriver de funeſte. Il ne deſira rien tant que de continuer ſon voyage pour arriver peu à peu à l'époque de ſon bonheur. Pédrillo fut éveillé. Dès qu'il eut appris le rêve qu'avoit fait ſon maître, il parla en ces termes.

Par ſaint Pantaleon : voilà qui eſt plaiſant! Comme nos rêves s'accordent!... Vous avez eu l'apparition de la princeſſe, & moi, j'ai eu celle d'une très-jolie ſylphide. Il m'a ſemblé la rencontrer ſous ces roſiers où vous dormiez hier. La dame ou la fée n'y étoit pas. Nous avions tant de choſes à nous dire que j'ai oublié de lui demander ſon nom. Ah! comme le tems s'écouloit! Le ſoleil s'eſt couché ſans que nous nous en ſoyons apperçus. Je me croyois un ſylphe. Dans l'univers entier je ne pourrois vous faire la deſcription de mon état. J'étois dans un enchantement..... dans une extaſe..... dans un délire... En un mot, je n'avois jamais été dans une ſi agréable poſition. N'avois-je pas dit que le ſort ſe laſſeroit de nous perſécuter, qu'il viendroit un tems où la fortune nous ſouriroit. Les revers que nous avons eſſuyés ne ſont ſûrement

pas venus par hasard. Qui sait ce qui nous attend. La fée Rayonante veut peut-être réparer ses torts. Je vous assure, monsieur, que si le Nain-vert tombe entre mes mains, comme je l'espère, les coups de bâtons que nous avons reçus, lui seront rendus avec usure.

CHAPITRE IV.

Les prédictions de Pédrillo commencent à s'accomplir.

APRÈS avoir marché quelque tems, nos voyageurs entrèrent dans un bois de châtaigniers. A mesure qu'ils avançoient, ils croyoient être dans un parc. On voyoit de distance en distance, des cabanes de feuillages, des jets d'eau, des grottes & des débris d'édifices. Ils se trouvèrent, peu à peu, dans un labyrinthe formé de rosiers, de myrthes & de chevrefeuilles. L'aspect de tout cela étoit si agréable que nos voyageurs se crurent aux environs de quelque palais de fées, & par conséquent à la veille d'éprouver quelque chose de singulier. Pédrillo s'écrioit souvent, n'avois-je pas dit, n'avois-je pas dit que Rayonante se comporteroit à l'avenir avec plus d'honnêteté?

nêteté. Voyez, monſieur, ſi nous n'aurions pas eu tort de nous jeter dans l'eau pour combler les vœux de nos ennemis. Heureux! ſi nous n'y euſſions été changés qu'en crocodiles ou en cochons de mer. Au lieu que nous avons l'eſpérance de paſſer la nuit dans un château de criſtal ou de diamans, où nous ſerons couchés ſur des matelas de ſoie, & ſervis par des ſylphides couvertes de pierreries.

En diſant ces mots, il arrivèrent dans une allée d'orangers au bout de laquelle s'élevoit un ſuperbe corps de logis. Les croiſées des balcons étoient entr'ouvertes, & laiſſoient voir une partie des ornemens intérieurs de quelques ſalles magnifiquement meublées. Le ſoleil dardoit ſes rayons ſur les glaces, & la reverbération formoit un éclat dont les yeux de Pédrillo furent éblouis.

Malgré la joie qu'il reſſentoit d'approcher un ſi belle édifice, il ne pouvoit ſurmonter une certaine crainte intérieure. Tout ce que je vois, ſe diſoit-il, n'a-t-il point été opéré par magie? A meſure que nos voyageurs s'approchoient du pavillon, les battemens de cœur de Pédrillo redoubloient. Don Silvio que rien n'intimidoit, douta quelques momens de ce qu'il devoit faire. Ses ennemis lui avoient déja tendu tant de pièges

qu'il craignit que toutes ces pompeuſes apparences ne fuſſent de nouveaux eſſaïs de méchanceté, & qu'on ne lui reſervât des cataſtrophes encore plus funeſtes que celles qu'il avoit éprouvées jufqu'alors. Cependant les promeſſes que ſa chère princeſſe venoit de lui faire, calmèrent un peu ſes inquiètudes.

Il avoit jeté quelques coups d'œil ſur une ſalle où il n'avoit pu appercevoir aucune autre eſpèce d'êtres vivans que quelques perroquets qui ſe promenoient ſur les baguettes dorées qui encadroient les tapiſſeries. Après quelques réflexions il réſolut d'y entrer & d'attendre patiemment l'iſſue de ſa découverte.

Quel fut ſon étonnement lorſqu'en mettant le pied dans cette ſalle dont la richeſſe des ameublemens ſembloit annoncer la demeure de la plus grande des fées, il vit une quantité de chats de toutes les couleurs, dont une partie étoit étendue ſur des couſſins de brocard d'or! Ces animaux prenoient leurs commodités comme s'ils euſſent été les maîtres de ce ſuperbe édifice & de tout ce qui y étoit contenu. Les uns ſe promenoient tranquillement entre des vaſes de porcelaine remplis de fleurs, & paſſoient avec adreſſe ſur les pagodes qui ornoient la cheminée, les autres paroiſſoient empreſſés autour d'une belle

chatte blanche qui avoit au cou un double rang de perles. Elle étoit nonchalamment couchée sur un sopha couleur de rose, brodé en argent.

Quelqu'un plus habile que don Silvio se seroit alors rappelé le conte de la chatte blanche. Notre chevalier ne fut pas plutôt entré dans la salle que les chats lui firent entendre, par leurs miaulemens, qu'il étoit le bien-venu. Il crut être dans le même palais où un certain prince dont l'histoire ne rapporte pas le nom, avoit passé trois ans dans la société d'un très-savante, très-tendre, très-belle & très-vertueuse chatte blanche qui, après un certain tems, devint la plus belle princesse du monde.

Nous ne dirons point quelle étoit la joie de don Silvio. Il se flattoit d'avoir une réception telle qu'il la méritoit. Ses espérances étoient fondées sur ce qu'il savoit du bon cœur & de la générosité de la chatte blanche. Cela suffisoit pour lui persuader qu'elle prendroit part à tout ce qui le regardoit.

Le chevalier s'approchoit du sopha sur lequel la chatte blanche se reposoit dans l'intention de lui parler avec tout le respect dû à une chatte d'une si grande naissance & douée de tant de belles qualités, lorsqu'une porte s'étant tout à coup ouverte, laissa voir, au grand étonnement de Pédrillo, la petite sylphide qu'il avoit rencontrée

dans le bois, le jour précédent. Si cette apparition imprévue jeta l'étonnement dans l'eſprit de Pédrillo, il faut convenir que la jeune ſylphide ne fut pas moins ſurpriſe de revoir ce valet. Elle eut à peine jeté un coup d'œil ſur nos voyageurs qu'elle ferma la porte avec précipitation, & s'enfuit en jetant les hauts cris, comme ſi elle eût rencontré des fantômes.

Don Silvio ne ſavoit que penſer de cette manière ſingulière de paroître & de diſparoître au même inſtant; mais Pédrillo le tira ſur le champ d'embarras.

Nous y voilà, s'écria ce dernier. Notre rêve eſt accompli. Je vous en félicite, monſieur. N'ayez aucune inquiétude. Elle ne s'eſt enfuie ſi vîte que pour inſtruire la fée de notre arrivée.

De qui parles-tu donc, lui demanda Silvio, à voix baſſe.

Je parle de la ſylphide qui vient d'entr'ouvrir la porte. C'eſt préciſément celle que je ſurpris hier à vous contempler, tandis que vous dormiez. C'eſt encore elle que j'ai vue ce matin en ſonge.

Pédrillo! je m'abuſe, ou nous ſommes dans le palais de la chatte blanche. Cette chatte eſt en même tems une grande princeſſe & une bonne fée. Si la ſylphide que tu viens de voir eſt employée dans ce château, il y a apparence que la

ſée que tu vis hier avec elle, étoit la chatte blanche elle-même.

Vous vous trompez, monſieur. Ne croyez pas que cette chatte que vous voyez couchée ſur ce canapé, ſoit la fée.....

Ne parle pas ſi haut. Et ſouviens-toi qu'on ne peut avoir trop de circonſpection lorſqu'on ſe trouve dans des endroits qu'on ne connoît pas.

Don Silvio n'avoit pas fini de parler, que ſon valet fit un grand cri en ſe débattant. Un des perroquets de la ſalle, auquel apparemment la phyſionomie de Pédrillo étoit inconnue, ou par des raiſons qu'on n'a jamais découvertes, lança en paſſant un coup de griffe ſur la joue de ce valet. Nos voyageurs qui n'avoient pas vu l'animal, conjecturèrent, après un moment de réflexion, que le coup avoit été donné par un magicien ou quelqu'être inviſible.

Reçois ce petit ſoufflet comme une correction qu'on ta voulu donner. Apprends à modérer ton caquet. Cette main inviſible a eu intention de te rendre ſervice.

Voilà une étrange manière d'obliger les gens. Si c'eſt une main qui m'a frappé, il y a apparence qu'elle ne s'eſt pas coupée les ongles depuis ſept ans. Si pour chaque mot qu'on dit ici on reçoit une cicatrice, il faut que je me réſerve à faire

coudre ma bouche ou à avoir le grand & le petit alphabet imprimés sur ma figure.

Tu ferois très-bien de mettre de la modération dans tes discours. Si tu te conduis ici avec ton imprudence ordinaire, je ne te réponds pas qu'il ne t'arrive des catastrophes encore plus désagréables.

Cela suffit, monsieur, puisque vous le trouvez bon, je jouerai le rôle d'un muet, d'un muet parfait... Mais... Hem...

Qu'as-tu donc?

Attendez... J'entends quelqu'un... Eh? Ne l'avois-je pas dit?.. Oui, ma foi.. La fée, la fée elle-même....

CHAPITRE V.

Apparition de la fée. Il est dangereux de rencontrer quelqu'un qui ressemble à sa maîtresse.

Il y a une demi-heure que nous cherchons des expressions assez fortes pour rendre au naturel l'état d'un homme que le plus haut degré de surprise a frappé. Malheureusement tous le termes qui nous viennent ont été mille fois em-

ployés depuis qu'Homère écrivoit ſon Iliade ; & il n'y en a aucun qui puiſſe rendre ce que nous ſentons. Pour donner une idée de ce que nous éprouvons, nous ſommes obligés de faire quelques lourdes comparaiſons. Nous dirons donc qu'un jeune homme qui, par imprudence, auroit mis ſa main dans le trou d'une caverne où elle auroit été emportée par un coup de foudre, ou qu'un jeune marié qui, le lendemain de ſes noces, trouveroit à ſes côtés un monſtre, au lieu de ſa jeune & belle épouſe, ſeroit moins étonné que le fut don Silvio, lorſqu'il apperçut dans ce palais enchanté l'image de ſa belle princeſſe qu'il croyoit encore papillon. Il ne pouvoit concevoir pourquoi il y avoit une reſſemblance ſi frappante entre ſon amante & la fée.

Dona Félicia : (nous ne tairons pas plus long-tems que c'étoit la prétendu fée que notre héros voyoit à Lirias) avoit eu ſoin de ſe parer à ſon avantage. Son ajuſtement, en développant ſes charmes, lui donnoit un air ſi ſingulier, que ſi elle avoit eu une baguette d'ébène, une perſonne de ſang froid l'auroit priſe pour la fée Lumineuſe.

Elle étoit à ſa toilette lorſque Laure vint lui annoncer que don Silvio étoit venu à Lirias, ſans qu'on ſût comment ; & qu'il étoit entré dans l'un des appartemens. Dona Félicia crut ne pouvoir trop imiter dans ſa manière de ſe mettre l'air

enchanté qui règne chez les fées, pour hâter l'impression qu'elle vouloit faire fur le cœur du chevalier,

Elle l'aborda avec beaucoup de nobleſſe & d'honnêteté, quoiqu'elle eut à peine aſſez de force pour cacher le trouble qui s'élevoit dans ſon cœur. Elle ſe félicita hautement ſur le haſard qui avoit conduit dans ſon château un jeune cavalier dont tout l'extérieur annonçoit beaucoup d'éducation. Elle lui fit entendre que ſon frère, qu'elle attendoit de moment en moment feroit enchanté de faire connoiſſance avec lui. Si don Silvio n'avoit eu à combattre que l'étonnement où il étoit de trouver tant de reſſemblance entre la fée & ſa princeſſe, il l'auroit peut-être vaincu; mais la nature qui jamais ne perd ſes droits, lui joua un tour dont il ne put ſe tirer. Le trop crédule Silvio avoit pris pour de l'amour & les impreſſions que le portrait avoit faites ſur lui, & les deſirs qu'il lui avoit inſpirés. Il ſe trompoit. Tous les mouvemens qu'il avoit éprouvés n'étoient que les foibles préſages de l'amour que l'original devoit lui faire naître.

La première rencontre de leurs yeux ſembla être le moment où leurs ames s'unirent pour jamais. La puiſſance de cette union ſympathique s'empara de toute l'exiſtence de notre héros. Ses premiers projets parurent s'évanouïr. Il crut



Convenez Monsieur, que l'aspect des Courtisans de Mimi vous a fait penser que vous entriez dans le Palais de la Chatte blanche.

1786 Delvaux sculps

prendre une nouvelle vie. En un mot, il étoit si hors de lui-même, qu'il ne put repondre que par des monosyllabes aux politesses de la prétendue fée.

Dona Félicia auroit éprouvé bien moins de satisfaction, si don Silvio eût étudié les complimens qu'il lui faisoit. Ce qui se passoit dans son cœur suppléoit à ce qui manquoit d'énergie dans les repliques de notre héros. Parce qu'elle étoit femme & qu'elle avoit beaucoup d'empire sur elle-même il ne lui en coûta presque rien pour dissimuler. Elle eut l'adresse de cacher son trouble, & l'attention de donner à don Silvio le tems de se remettre de son agitation. Après avoir avancé un fauteuil pour le chevalier, elle s'assit sur le canapé, mit la petite chatte sur ses genoux, & parla de la récréation que lui donnoient les animaux qui étoient dans l'appartement.

Convenez, monsieur, que le premier aspect des courtisans de mimi vous a fait penser que vous entriez dans le palais de la chatte blanche?

Belle fée, on ne sauroit être trompé plus avantageusement, répondit Silvio........ puissiez vous pénétrer les replis de mon ame & y lire, ce que je n'aurai, ni la force, ni la témérité de vous exprimer.

Dona Félicia ne jugea pas à propos de répondre à cette tendre & respectueuse déclaration. Elle

aima mieux parler de la façon de vivre & des belles qualités de la petite chatte blanche. Quelque puérile que fût cet entretien, il paroiſſoit très-important à don Silvio qui écoutoit avec la plus grande attention tout ce que proféroit cette bouche de roſe. Chaque regard de la jeune veuve, les mouvemens qu'elle faiſoit, toutes les paroles qu'elle proféroit augmentoient le raviſſement dans lequel il paroiſſoit être plongé. Son imagination ne pouvoit lui repréſenter rien de plus parfait que l'objet qui étoit ſous ſes yeux. Il fut privé dans un ſeul inſtant du pouvoir de fixer ſon cœur ſur le papillon. Tous les fantômes qui occupoient ſon imagination, avant ſon entrée dans le château de Lirias, ſe diſſipèrent. Il ne ſe rappelloit plus ſa ſituation paſſée que comme un ſonge dont l'illuſion finit avec le ſommeil. Il oublia l'inſecte qu'il avoit aimé, & tout ce qu'il avoit dit, penſé, craint & eſpéré quelques heures auparavant. Tandis que la belle dona Félicia fut préſente, il ne vit qu'elle. Don Silvio pouvoit ſe plaire dans cette ſituation; mais la jeune veuve commençoit à être embarraſſée. Le ſujet de leur entretien étoit épuiſé. Les perroquets deſcendirent ſur le perron, & ſe mêlèrent heureuſement de la converſation qui, ſans eux, eût été languiſſante.

CHAPITRE VI.

Retour de don Eugenio.

DONA FÉLICIA parloit de ſon frère & de l'inquiétude qu'elle commençoit à avoir de ne le pas voir revenir, lorſqu'on ouvrit la porte qui étoit au fond de la ſale. Don Eugenio de Lirias, la belle Hiacinte, & don Gabriel, entrèrent. La jeune veuve courut au-devant de ſon frère, en faiſant une exclamation qui peignoit le plaiſir qu'elle avoit de le revoir. Elle ſe tourna enſuite du côté de don Silvio pour lui préſenter don Eugenio. Notre héros fut enchanté d'apprendre que ce jeune ſeigneur étoit le frère de ſon adorable fée.

Cette rencontre imprévue fut très-agréable de part & d'autre. Après que don Eugenio eut préſenté à ſa ſœur la belle Hiacinte, il témoigna à notre héros le plaiſir qu'il avoit de le revoir...

Vous ne ſavez peut-être pas encore, dit-il à ſa ſœur, tout ce que nous devons à ce jeune chevalier? Vous apprendrez bientôt ce qui concerne cette hiſtoire qui ne doit plus être un myſtère pour vous. Je me contenterai de vous dire en ce moment, que vous voyez dans la per-

ſonne de cet aimable inconnu, quelqu'un qui a eu le courage & la généroſité d'expoſer ſa vie pour ſauver celle de votre frère.

Vous devez ajouter, reprit notre héros, que votre valeur & celle de votre ami a prévenu la généroſité dont vous parlez, & en a rendu les effets inutiles. Si j'avois prévu tout ce que j'ai appris dans ce moment fortuné, & que j'euſſe eu mille vies, je les aurois ſacrifiées pour ſauver la vôtre.

Don Eugenio auroit répondu à un compliment ſi flatteur, s'il n'eût été curieux d'obſerver quelle impreſſion faiſoit ſur ſa ſœur l'aſpect de la belle Hiacinte.

Dona Félicia s'occupoit depuis une demi-heure de la manière dont elle s'y prendroit pour faire agréer à ſon frère le penchant qu'elle avoit pour don Silvio. Après quelques réflexions, elle dreſſa le plan de ſa confidence. Il étoit ingénieux : l'amour l'avoit dicté. Elle fut tranſportée de joie, lorſqu'elle apprit combien notre chevalier s'étoit acquis de droit ſur l'eſprit de don Eugenio. Silvio avoit été le libérateur d'un frère qu'elle aimoit tendrement. C'en étoit aſſez pour juſtifier ſon affection; elle eſpéroit encore tirer avantage des myſtères qu'on avoit promis de lui révéler au ſujet de la belle Hiacinte. Dona Félicia ſe flattoit d'obtenir ſans peine le conſentement d'Eu-

genio, parce qu'elle préſumoit que celui-ci ſeroit bien aiſe d'avoir ſon agrément, ſuppoſé qu'il eût quelque vue ſur la belle inconnue qu'on lui avoit préſentée. Dès qu'elle s'apperçut de l'amour de ſon frère, elle ne ceſſa de louer Hiacinte. Eugenio en fut ſi flatté, qu'il ne put attendre ſans impatience le moment où il devoit répandre dans le ſein de ſa ſœur, les myſtères qu'il ſe propoſoit de lui communiquer.

Il eſt inouï qu'il ait regné dans une ſociété autant de ſympathie que dans celle-ci, quoique ceux qui la compoſoient ne ſe connuſſent pour ainſi dire qu'indirectement, & qu'ils fuſſent tous liés par des intérêts différens : l'amour agit avec tant d'harmonie, qu'il produiſit dans un ſeul moment, cette confiance mutuelle qui ne s'acquiert ordinairement qu'après des années de peines, de ſoins & d'aſſiduité.

Don Gabriel prenoit part à la ſatisfaction commune, ſans aucun intérêt perſonnel. Le calme qui regnoit dans ſon ame lui permettoit de contempler les autres, avec le diſcernement d'un ſage & la bonté d'un ami. Tout ce qu'il voyoit lui paroiſſoit énigmatique, mais il ſe promettoit d'être ſurpris agréablement, lorſque les myſtères ſe développeroient.

Quand chacun fut remis de ſon trouble & de ſa ſurpriſe, on prit place. Deux petits nègres,

richement vêtus, portèrent des rafraîchissemens. Don Gabriel, très-amusant dans la société, avoit soin de soutenir la conversation par le récit de toute sorte de jolies histoires. Quand il en étoit tems, il avoit l'attention de faire un tour de jardin pour ménager des tête-à-tête aux amans.

Don Eugenio se prévenoit de plus en plus pour notre héros. Celui-ci prononçoit à chaque instant le nom de féerie. Le maître du château lui fit les plus vives instances pour l'engager à demeurer quelque tems à Lirias. Il lui fit entendre, de la manière la plus obligeante, qu'il seroit enchanté de se lier étroitement avec une personne dont l'époque de la connoissance avoit quelque chose de singulier.

Silvio accepta ses offres avec joie, & se conforma à la façon d'agir de tous les héros des contes des fées, qui ne refusèrent jamais de s'arrêter dans un palais enchanté.

Dona Félicia se retira avec la belle Hiacinte, & don Eugenio conduisit son convive dans un appartement superbe qu'il le pria d'occuper pendant le séjour qu'il vouloit faire à Lirias. Il se retira & laissa notre chevalier en liberté jusqu'au souper. Don Eugenio attendoit avec impatience que mademoiselle Laure vînt lui dire que dona Félicia étoit seule dans son cabinet.

CHAPITRE VII.

Réciprocité.

ARISTOTE a remarqué qu'une des positions les plus désagréables de la vie, est celle où se trouve un amoureux qui doit mettre un tiers dans sa confidence, & lui découvrir son penchant. Dona Félicia & don Eugenio son frère, se trouvèrent dans cette situation critique. Ils auroient eu l'un & l'autre bien des obstacles à surmonter, si les circonstances eussent été différentes. On se seroit débattu sur cette maxime : *Si tu étois dans ma place, tu penserois comme moi.* Mais la douceur de leur caractère bannit tous les obstacles qu'ils auroient pu se susciter l'un & l'autre. Dona Félicia n'avoit pas absolument besoin du consentement de son frère pour épouser don Silvio ; & elle pouvoit objecter à don Eugenio que son amour étoit déplacé, parce que celle à qui il donnoit son affection, n'avoit ni naissance, ni titre, ni fortune, & peut-être, ni bonnes qualités : il l'avoit connue lorsqu'elle étoit comédienne. — Je conviens de tout ce que vous me dites, auroit sans doute répondu don Eugenio. Tous mes amis, & le monde entier, peuvent

me faire les mêmes objections : & ils ne me répéteront jamais que ce que ma raiſon m'a dit mille fois. Tout inſenſé que je paroiſſe à vos yeux, je ne le ſuis pas au point de croire qu'ils ont tort. Mais que peuvent toutes les repréſentations contre la voix de mon cœur, contre un penchant dont je ne ſuis ni peux ſouhaiter d'être le maître ? La moitié de ces raiſons, ſeroit de trop pour arrêter un ſentiment d'habitude ; mais l'empire de la ſympathie, ma chère ſœur .... il faut l'éprouver pour ſentir ſa puiſſance.

Dona Félicia auroit trouvé ce raiſonnement très-peu plauſible, ſi elle n'eût connu par expérience, cette même ſympathie que ſon frère auroit employée pour juſtifier une démarche que les faux délicats appellent étourderie ou foibleſſe.

Pour l'avantage de leur tendreſſe, ils ſe trouvèrent l'un & l'autre dans le même cas. L'affection qu'avoit dona Félicia pour Silvio, l'inſtruiſit qu'une ſympathie irréſiſtible régnoit entre ſon frère & Hiacinte. Eugenio n'étoit pas aſſez injuſte pour exiger que ſa ſœur étouffât des ſentimens dont il connoiſſoit le pouvoir. Ainſi, ils ne s'occupèrent que du moyen d'applanir les difficultés qui pourroient s'élever, & de remettre l'eſprit de don Silvio dans ſon aſſiette naturelle.

Les nouvelles qu'on avoit appriſes du chirurgien Blas, ſur le compte de notre héros, firent

penſer

penser à don Eugenio qu'on feroit revenir, sans beaucoup de peine, le jeune homme à lui-même.

Ce sont les occasions, dit-il à sa sœur, qui l'ont conduit à tant d'extravagances. Je crois m'être apperçu que vous ne lui êtes pas indifférente. Vous avez à la vérité une rivale ; mais elle n'est pas dangereuse : elle n'est que papillon. Vous n'aurez pas à lui disputer long-tems la victoire. Ce n'est pas qu'il faille d'abord heurter de front les chimères du jeune homme. Il est question de gagner sa confiance : la nature & l'amour feront le reste. La sensibilité s'emparera peu à peu de son ame, & en bannira les préjugés dont elle est actuellement nourrie.

Dona Félicia trouva le raisonnement de son frère très-juste. Elle avoit tracé le même plan pour ramener son amant à lui-même. Après avoir témoigné sa reconnoissance à don Eugenio, elle fit l'éloge de Hiacinte, & dit, avec le ton de candeur & d'honnêteté qui lui étoit ordinaire, qu'il n'étoit pas possible que cette belle inconnue fût d'une naissance obscure. Eugenio n'eut garde de la contredire. Quand ils furent convenus de confier à Hiacinte & à don Gabriel une partie de leurs secrets, ils se séparèrent, enchantés l'un de l'autre & allèrent tenir compagnie à leurs convives en attendant le souper.

CHAPITRE VIII.

Qui l'emportera ?

L'ÉCLAT que repandoient les meubles de la ſalle à manger, la quantité de bougies qui y étoient allumées, la magnificence du ſervice, la ſaveur des mets, le bon choix & la variété des vins auroient pu cauſer de l'étonnement à don Silvio, s'il ne ſe fût pas cru dans le palais des fées. Son cœur & ſon eſprit n'étoient occupés que de la belle Félicia. Elle ſeule avoit droit de captiver ſes regards. Une ſimple chaumière lui auroit paru auſſi brillante que l'étoit dans ce moment-là le château de Lirias, ſi elle eût été habitée par la veuve.

Toute la ſociété s'apperçut du déſordre qui régnoit dans l'ame de notre héros. Son amour n'échappa à perſonne. Dona Félicia qui ne pouvoit être trop aſſurée de ſa victoire, réſolut de ne rien épargner pour faire paſſer au chevalier une ſoirée agréable. On avoit eu ſoin de placer les muſiciens qui devoient donner un concert pendant le ſouper, de façon qu'ils ne fuſſent pas apperçus. On avoit ordonné aux ſymphoniſtes de ne jouer que des

pièces choisies : ce qui fut exécuté à souhait. Jamais on ne mangea avec plus d'appétit. Tous les convives furent gais. Chacun sembloit se disputer l'avantage de paroître aimable. Don Silvio qui ne voyoit pas les musiciens, attribuoit aux talens des sylphides, habitantes ordinaires des palais des fées, la mélodie qui frappoit son oreille. Il parut prendre tant de plaisir à la musique, que dona Félicia, fit faire bien vîte les préparatifs d'un grand concert.

Au sortir de table, on passa dans une sale de concert où tout étoit disposé de façon à faire ressortir avec avantage, les sons de chaque instrument. On auroit dit que les plus grands artistes avoient travaillé aux décorations de cet appartement : l'aspect des tableux portoit à l'ame les plus agréables sensations. Dès que la compagnie entra, les musiciens commencèrent le concert par l'exécution de quelques morceaux à grands effets qu'ils eurent soin de modérer pour en venir insensiblement à des expressions moins bruyantes, mais plus douces & plus sensibles. On pria dona Félicia de jouer sur le clavecin quelque chose de sa composition. Elle étoit trop honnête pour refuser à ses amis la satisfaction de l'applaudir. Tant de belles qualités extasièrent Silvio. Don Eugenio ne pouvoit voir de sang froid qu'on ne prodiguât des applaudissemens qu'à sa sœur. Il connoissoit

les talens de son amante. Félicia fut priée par son frère d'engager la jeune Hiacinte à jouer de concert avec elle. Celle-ci y consentit...... Quel duo! Chacune n'étoit occupée qu'à donner de l'éclat au goût de sa rivale & à faire ressortir son talent. Don Gabriel que la prévention n'aveugloit pas, sut rendre justice à la beauté de leurs voix. Elles employoient tour à tour le vif & le touchant, le gai & le pathétique. On jugea avec raison que Pâris eût été embarrassé dans le choix, s'il eût dû donner la pomme à l'une de ces deux musiciennes. Hiacinte ne pouvoit être surpassée que par dona Félicia, & celle-ci ne pouvoit l'être que par Hiacinte. Les dames eurent tant de complaisances, & les spectateurs trouvèrent le tems si court, que le lever du soleil avertit qu'il étoit tems de se retirer.

On se sépara après s'être mutuellement souhaité un paisible sommeil. Nous ne savons pas si don Gabriel, qui avoit atteint la cinquantième année de son âge, & qui avoit vécu pendant tout ce tems là comme un stoïcien qui envisage de sang froid le tumulte des passions orageuses, passa la nuit sans agitation. Mais nous pouvons attester que don Silvio ne s'étoit jamais trouvé moins disposé à dormir. Il étoit si préoccupé de son enchantement, qu'il ne s'apperçut pas qu'au lieu de rencontrer dans son appartement son fidèle

Pédrillo, il y trouva deux jeunes valets-de-chambre qui s'empressèrent à le déshabiller. Il étoit prêt à se mettre au lit, lorsqu'il se rappela que ce n'étoit pas son intention. Quand les deux jeunes gens qu'il avoit pris pour des sylphes furent sortis, il reprit ses habits, plaça un fauteuil au milieu de la chambre & s'y assit, ayant l'orient en perspective, pour y rêver à son aise sur tout ce qui avoit fait de si vives impressions sur lui. Il croyoit sentir en respirant la sensation d'un air magique. Il sortit peu à peu d'une espèce d'engourdissement, & quand il fut revenu à lui-même, il se demanda ce qu'il devoit penser de tout ce qui lui étoit arrivé dans ce palais. Il étoit bien persuadé qu'il n'avoit rien vu qui eût rapport aux rêves qu'il avoit faits & aux apparitions qu'il avoit eues avant d'aborder le château de Lirias; mais quelle idée devoit-il se faire de la maîtresse de cette maison? Est-ce une fée, une mortelle, une divinité, ou la princesse elle-même? Si je compare sa figure aux traits du portrait qui me sont toujours présens à l'esprit, je ne peux m'y tromper...... Cependant....... Comment seroit il possible..... Peut être n'est-elle qu'une parente de ma princesse; ou, peut-être est-elle née sous la même étoile & avec la même constitution..... N'a-t-elle point eu des raisons secrètes pour en prendre la ressemblance.

Si je m'étois trompé ? Si une douce erreur m'avoit séduit? Quand on cherche un objet qu'on aime, on croit souvent le voir où il n'est pas....

Après avoir pesé toutes les raisons du pour & du contre, il s'en tint à cette dernière réflexion, qui lui parut la plus sensée, & qui s'accordoit le mieux avec la foi qu'il avoit jurée à son amante. Il résolut de l'admirer dans la personne de dona Félicia. Ma princesse, ajoutoit-il, doit avoir plus de perfections que les divinités, puisque celle qui n'en est qu'une foible image réunit toutes les qualités des mortelles les plus accomplies. Malgré la vénération qu'il avoit pour son amante, il ne pouvoit s'empêcher de trouver du plaisir à penser à dona Félicia. Il commença à se méfier de lui-même & des charmes de la belle, quoiqu'il ne crut rien appercevoir dans son cœur qui altérât son amour pour la princesse. Il lui venoit nombre d'idées singulières qu'il approuvoit & rejetoit tour à tour. Après avoir long-tems réfléchi sur ce qu'il devoit faire, il crut que le parti le plus sûr étoit de s'éloigner de ce dangereux château, dès qu'il le pourroit, sans manquer aux devoirs de l'honnêteté.....



CHAPITRE IX.

Ce que peut un ſage.

Il y avoit déjà quelques heures que le ſoleil étoit levé lorſque notre héros ſe reſſouvint qu'il ne s'étoit pas couché. Eſſayer de dormir ayant l'eſprit ſi agité, ce ſeroit inutile. Ainſi, pour donner une plus ample carrière à ſon imagination, il deſcendit dans le jardin. Nous ne ſavons pas à quoi ſes réflexions l'auroient conduit, ſi don Grabriel qui étoit accoutumé d'aller tous les matins reſpirer la fraîcheur, ne l'eût rencontré dans une allée. Il tenoit par haſard un ouvrage de métaphyſique. Ce livre le conduiſit à un entretien ſur l'exiſtence des êtres inviſibles. Don Silvio en raiſonna avec chaleur, & donna tout à la fois des preuves d'une imagination ſi vive & ſi embrouillée que don Gabriel admiroit, en même tems, ſon eſprit & ſes erreurs.

Si don Gabriel eût été du nombre de ces philoſophes opiniâtres, qui veulent que tout le monde cède à leur opinion & ſe conforme à leur ſyſtême, Silvio auroit paſſé d'un ſophiſme à l'autre; mais il étoit doux, honnête & ſenſé. Il

ſut paroître ſe conformer à quelques-unes des erreurs de notre chevalier, pour mériter ſa confiance & le faire renoncer à ſes préjugés les plus abſurdes & les plus dangereux.

Le lecteur ne nous ſauroit aucun gré, ſi nous rapportions ici la converſation des deux perſonnages qu'on vient de nommer. Nous dirons ſeulement que leur entretien roula ſur des thèſes de métaphyſique, & qu'elle dura juſqu'au moment où on ſe réunit dans un petit cabinet de verdure, attenant à l'appartement de dona Félicia, pour y déjeûner au frais.

Si don Gabriel ne put pas diſſiper tout-à-coup les chimères du jeune chevalier, il les ébranla vivement. Celui-ci promit de ſe former un nouveau ſyſtême qui ſeroit fondé ſur les leçons qu'il venoit de recevoir, & ſur les vérités qui le frapperoient à l'avenir.



CHAPITRE X.

L'amour l'emporte toujours.

DOM SILVIO s'étoit propofé d'oppofer beaucoup de fermeté à tout ce qui pourroit porter atteinte à fes fentimens pour le papillon bleu..... Je faurai bien réfifter, difoit il, aux impreffions que pourroit faire fur mon cœur la reffemblance que je crois trouver entre ma princeffe & dona Félicia.

Cette réfolution lui donna un air fi gêné, quand il fe préfenta devant la belle veuve, qu'elle s'en apperçut au premier coup-d'œil, fans paroître cependant y faire beaucoup d'attention. Elle en devina la caufe avec cette précipitation qui eft naturelle à l'amour, & fe flatta que fa préfence diffiperoit bientôt le nuage qui fembloit envelopper le cœur de don Silvio.

Les moraliftes ont fouvent dit, & répéteront encore long tems, qu'ils ne connoiffent d'autre remède contre l'amour que de fuir auffi vîte qu'il eft poffible, lorfque l'on s'en fent attaqué, ou que l'on fe croit sûr de l'être. Ce remède eft fans doute excellent; mais on ignore la méthode de

s'en ſervir avec ſuccès : c'eſt ce qu'il auroit fallu décrire. On remarque qu'il n'eſt pas dans le pouvoir d'une perſonne enclinée à l'amour, d'en éviter les atteintes. On ſoutient même, en s'appuyant d'un nombre infini d'autorités, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un être qui a de l'aptitude à aimer, deſire d'avoir des aîles pour en éviter les occaſions.

Il eſt vrai que don Silvio avoit réſolu de partir de Lirias auſſi-tôt qu'il le pourroit ; mais cette réſolution n'étoit que conditionnelle. L'amour avoit droit de l'interpréter.

La belle Félicia communiquoit à l'air dont elle étoit environnée, une eſpèce de force attractive qui ſaiſit ſi fort notre héros, dès qu'il ſe trouva dans le tourbillon, qu'il en éprouva un ſaiſiſſement qui .... Nous laiſſons à nos lecteurs le ſoin de porter l'allégorie auſſi loin qu'ils le jugeront à propos. Nous ajouterons que cette force magnétique, qui prend ſa ſource dans les traits d'une jolie femme, a la vertu de bannir toutes les penſées, les opinions & les ſouvenirs qui pourroient s'oppoſer à ſes effets.

Don Silvio fournit dans l'eſpace de quelques minutes, un exemple de cette obſervation. Il s'étoit propoſé de ne pas lever les yeux ſur dona Félicia. Après un inſtant de réflexion, il crut ne pas pouvoir ſe diſpenſer de la regarder du coin

de l'œil. Bientôt il hasarda un regard en ligne directe. Cet essai fut souvent réitéré. Sa timidité s'évanouït, il contempla la veuve à son aise, & se livra sans réserve à tout ce que l'aspect avoit d'agréable & de séduisant. Il goûta le plaisir d'aimer, oublia toutes les résolutions qu'il avoit prises, ne pensa plus à la protection de la fée Rayonante, & ne crut plus qu'il existât un papillon ou une princesse enchantée qui eût quelques droits sur lui.

Dona Félicia se trouvoit à peu près dans la même situation. La force magnétique qui entraînoit don Silvio vers elle, agissoit aussi puissamment sur la belle que sur notre héros. Si nous devons nous en rapporter à l'opinion de quelques savans qui ont pénétré plus avant que nous dans les replis de la nature, nous devons ajouter que la puissance attractive agissoit encore plus fortement sur dona Félicia que sur le chevalier. C'est ce penchant réciproque qui hâta le moment de la coadunation de leurs ames. Elles se confondirent l'une dans l'autre dès le moment que leurs yeux se rencontrèrent. Il auroit été aussi difficile de les démêler, qu'il le seroit de séparer deux gouttes de rosée qui se trouvent réunies dans le sein d'une rose prête à s'épanouïr.

Pendant que la société fut réunie, la conversation ne tarit point. On en vint insensiblement

à l'époque où don Eugenio & notre héros se rencontrèrent. On parla de la part qu'avoit la belle Hiacinte à cette connoissance. Chacun vouloit être instruit d'un mystère qui intéressoit, pour ainsi dire, autant les amis que les amans. On pria la jeune inconnue de raconter l'histoire de sa vie. Quoique don Silvio dût être insensible sur tout ce qui n'avoit pas un rapport immédiat à dona Félicia, il ne put résister à la secrète émotion qui se fit sentir en lui, lorsqu'on parla des aventures de Hiacinte. Mais son trouble paroissoit moins provenir de l'amour, que d'un sentiment de tendresse & d'amitié.

Hiacinte n'avoit aucune raison pour taire à ceux qui étoient présens les circonstances de sa vie, quoiqu'elle eût des choses importantes à leur découvrir. La passion de don Eugenio, & tout ce que ce jeune seigneur avoit fait pour elle, devinrent les principaux événemens de son histoire. Elle céda aux instances de son amant; & notre héros écouta son récit avec d'autant plus d'attention, qu'il ne doutoit pas que les fées n'eussent beaucoup de part à tout ce qui lui étoit arrivé.



CHAPITRE XI.

Hiſtoire de Hiacinte.

Il eſt vrai, & je ſuis très diſpoſée à le croire, dit la belle Hiacinte, que moins une femme fait parler d'elle, plus elle mérite d'être eſtimée. Mais je ſerois bien à plaindre ſi cette règle étoit ſans reſtriction. Je conſens à raconter les aventures de ma vie dans un âge où la plus grande partie de mon ſexe commence à peine à ſortir de deſſous les aîles d'une mère ſage & bienfaiſante. Je ſerois inconſolable, ſi j'avois donné lieu à mon premier eſſor.

Je réclame votre indulgence en faveur d'une perſonne qui ne connoît que la vérité, & qui vous racontera tout ce qui lui eſt arrivé avec cette bonne foi que les perſonnes de mon état ſacrifient ordinairement à leur amour-propre.

Je ne vous parlerai point de mon origine, parce qu'elle m'eſt inconnue. Je ne ſais à qui je dois mon exiſtence ; mais je me rappelle d'être tombée très jeune entre les mains d'une bohémienne d'un certain âge qui m'a élevée. Je me reſſouviens confuſément d'avoir habité dans une

grande maiſon où j'étois entourée de femmes. Un petit garçon de ma taille ſe récréoit avec moi. Je ne ſais s'il étoit mon frère, ou s'il ne venoit dans l'endroit où on m'élevoit que pour y jouer avec un autre enfant. Toutes ces circonſtances ſe retracent ſi foiblement à mon eſprit, que je n'oſe les donner pour des vérités.

La bohémienne ſe diſoit ma grand-mère; mais je ne ſentois aucun mouvement dans mon cœur qui m'attachât à elle. Cette vieille n'omettoit rien pour me donner une éducation relative aux vues qu'elle avoit ſur moi. J'avois à peine ſept ans qu'on diſoit que je danſois très-joliment les baſques. La naïveté avec laquelle je répondois à toutes les queſtions qu'on me faiſoit, & l'adreſſe que je mettois à exécuter toute ſorte de jeux, m'attirèrent la bienveillance des perſonnes chez leſquelles elle me menoit pour gagner de l'argent. Mes premiers ſuccès engagèrent ma prétendue grand-mère à ne rien épargner pour développer les talens qu'elle croyoit voir naître en moi. A l'âge de douze ans, je jouois de la guittare & du théorbe. Je chantois la muſique à livre ouvert. Je prophétiſois l'avenir à de certaines perſonnes, en examinant le dedans de leurs mains ou du marc de café.

Quoique je paruſſe n'être occupée que de frivolités, j'obſervois cependant avec la plus grande

attention tout ce qui se passoit autour de moi, par-tout où je me trouvois.

Un jour que nous assistions à une fête de Tolède, où, de concert avec mes camarades, j'amusois une nombreuse société par mon chant & ma danse, j'apperçus dans la compagnie deux messieurs de bonne mine qui me fixoient avec attention. Quel dommage, disoit l'un, qu'elle fasse le métier de bohémienne! Avant qu'elle se connoisse elle-même, elle sera la victime de la séduction. Croyez-moi, répondoit l'autre, elle a plutôt la mine de séduire les autres que d'en être séduite. Elle n'en sera que plus à plaindre, répondit le premier. La vertu, qui est précieuse dans tous les états, est un défaut dans le sien.

Ce discours que j'entendis sans qu'ils s'en apperçussent, fit une grande impression sur mon ame. Plus j'avois de peine à en concevoir le sens, plus je m'efforçois de le pénétrer.

La vieille bohémienne qui n'étoit occupée qu'à donner de l'éclat à ma gentillesse, ne se mettoit guère en peine de me faire connoître la vertu. Elle ne la connoissoit pas elle-même. Malgré cela, je n'ignorois pas tous les points de la saine morale. Un certain instinct qui me rendoit attentive à observer les mœurs, la conduite de mes camarades & les mouvemens de mon propre cœur, me fit distinguer le bien d'avec le mal.

Les contes & les romans étoient les ſeules ſources où je puſſe puiſer le goût des mœurs. Cette légère connoiſſance de moi-même, & le ſouvenir du diſcours que les deux meſſieurs de Tolède avoient tenu ſur mon compte, me donnèrent une ſecrète horreur de mon état, & beaucoup de mépris pour ceux qui le ſuivoient. Je ſuis ſans doute bien malheureuſe, me diſois-je, puiſque les perſonnes ſenſées me trouvent à plaindre. Comment ne le ſerois-je pas, puiſque pour un vil ſalaire, je me donne en ſpectacle aux gens de la lie du peuple, & que je ſuis deſtinée à ſervir de jouet aux perſonnes de toute condition? Ces penſées me rendirent ſi mépriſable à moi-même, que je perdis tout à fait le goût de mes occupations ordinaires.

J'étois préciſément occupée de ces ſages réflexions, lorſque la vieille me conduiſit dans un château où elle avoit coutume d'aller tous les ans. La maîtreſſe de cette maiſon étoit une veuve d'environ trente ans, qui faiſoit ſon occupation principale de l'éducation d'une fille fort aimable qui étoit à peu près de ſon âge. Cette dame parut touchée de mon extrême jeuneſſe, de mon innocence & du trouble qui obſcurciſſoit mes yeux. Elle me prit à l'écart, me fit différentes queſtions, & me parut très-ſatisfaite de mes réponſes. Elle me demanda ſi je n'avois pas envie de reſter

avec

avec elle. Sa sérénité, son air doux & compatissant me captivèrent. Elle lut ma réponse dans mes yeux. La joie étoit peinte sur tous les traits de mon visage. Mon cœur étoit si serré par le plaisir, que je ne pus proférer un seul mot pour exprimer ma reconnoissance. Cette vertueuse femme fit ses propositions à la bohémienne, & n'oublia rien de ce qui pouvoit la déterminer à consentir à notre séparation. La vieille avoit des vues bien différentes, & fut inébranlable. Elle dit à la dame que je lui étois si utile, qu'elle ne pouvoit se passer de moi que moyennant une somme considérable. La fortune de cette dame ne répondoit pas à sa générosité. Elle ne put satisfaire l'extrême avidité de la bohémienne. Quand je fus sur le point de quitter la maîtresse de ce château, mes pleurs inondèrent mon visage. Elle fut si touchée de la sensibilité de mon ame, qu'elle se déterminoit à faire ce qu'on appelle l'impossible pour me garder. La vieille fit de nouvelles représentations. Après avoir fait valoir les droits de la tendresse maternelle qu'elle devoit méconnoître, elle allégua d'autres raisons que je n'osois contredire. Il fallut se résoudre à partir. La vieille qui craignoit d'être pousuivie, me fit traverser les plus épaisses forêts & les montagnes les plus escarpées. Elle se reconnoissoit dans les routes les moins fréquentées, tant elle avoit la routine de

ſon état. Nous arrivâmes pendant la nuit à Séville. J'étois inconſolable. Mes larmes couloient nuit & jour. La bohémienne fut obligée de laiſſer un libre cours à ma douleur, avant de me faire enviſager ma deſtinée ſous un point de vue qui, ſelon elle, devoit être fort agréable.

Dès notre arrivée à Séville, on changea notre façon de vivre. La vieille loua une aſſez jolie maiſon dans laquelle elle fit meubler un appartement que j'occupai ſeule. Elle n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à mes plaiſirs. Je recevois tous les jours des préſens en colifichets. On me donna des maîtres pour me perfectionner dans l'art de la muſique.

Un matin, la bohémienne, munie de nouveaux préſens, vint dans ma chambre, & me tint ce langage.

Ma fille, me dit-elle, voici le tems où j'oſe me promettre de recueillir les fruits des dépenſes que j'ai faites pour vous donner de l'éducation. Après avoir employé les termes de la flatterie pour élever mes charmes fort au deſſus de ce qu'ils étoient, elle m'aſſura que ma félicité dépendoit de l'uſage que j'en ferois. Tu vois par moi, ajouta-t-elle, que la vieilleſſe & la décrépitude ſont les plus terribles fléaux de la vie. On ne peut tirer avantage que de la jeuneſſe. Je ne puis te laiſſer aucune fortune; mais tes graces & tes talens te tiendront

lieu d'une mine d'or, si toutefois tu en fais un bon usage. Ce préambule fut suivi d'une conversation sur les sentimens du cœur. Elle croyoit que ses conseils feroient d'autant plus dimpression sur moi, que j'étois sans expérience. Elle rappela toute la vivacité de son imagination pour animer la mienne. Mon silence lui apprit que ses tentatives ne faisoient aucune impression sur moi. La bohémienne attribuoit plutôt mon indifférence à la timidité qu'à l'insensibilité. Elle crut que le tête-à-tête d'un jeune homme seroit plus persuasif que ses infâmes leçons. Elle ne tarda pas à me présenter un petit fat qui passoit pour l'un des plus aimables cavaliers de Séville. Ce monsieur, me dit ma marâtre, brigue de puis long-tems l'avantage de vous connoître. Vous serez charmée de vous lier intimement avec lui. Elle prétexta des occupations & nous laissa seuls. Le jeune homme débuta par me faire de pompeux complimens qui furent suivis d'une longue déclaration d'amour. Je n'y répondis pas un seul mot. Croyant que je ne l'avois pas compris, il voulut se permettre quelques libertés qui lui attirèrent mon courroux. Je lui dis, d'un ton imposant, qu'il me sembloit qu'il avoit conçu bien vîte de l'inclination pour moi, pour une personne qu'il ne connoissoit pas. Votre manière d'aimer, ajoutai-je, ne s'accorde pas avec mes sentimens. Je vous

déclare que les gens de votre espèce ne me paroîtront jamais dignes d'avoir des droits sur mon cœur. En disant ces mots, j'allai prendre ma guitare & je chantai quelques vieilles romances. Le jeu dura long-tems, & déplut à mon courtisan qui, après avoir beaucoup bâillé, prit son chapeau, me fit une profonde révérence & se retira.

Bientôt après le départ de cet original, je vis entrer la bohémienne dans ma chambre. Elle étoit gaie........ Avec de telles dispositions, me dit-elle, je présume que tu feras mon bonheur. On n'est pas forcé d'aimer ceux qui ont du penchant pour nous; au contraire, rien n'est plus dangereux pour une jeune personne qui doit construire elle-même l'édifice de son bonheur, qu'une passion sérieuse. Ma chère fille, on ne vous demande que de la complaisance. Vous faites bien de mettre à un haut prix la bienveillance que vous voulez accorder plutôt à l'un qu'à l'autre. C'est actuellement le bon tems; sachez en profiter. Votre quatorzième année sera bientôt révolue......... Elle continua sur le même ton sans que j'eusse la force de lui répondre.

On diroit à vous entendre parler, interrompis-je enfin, après bien des mouvemens d'impatience, que je dois revoir ce jeune homme?

Pourquoi non?...... Oui, ma petite amie;

tu le verras encore..... Je t'en présenterai vingt autres qui te plairont davantage.

Au lieu de répondre à ce discours odieux, je versai un torrent de larmes. Ce n'est qu'après un quart-d'heure de silence que je lui dis, en sanglottant, que, quoique je fusse bien jeune, la mort me répugneroit moins que les bassesses auxquelles elle vouloit que je me livrasse. Après ces mots elle me quitta brusquement sans paroître s'appercevoir que les discours qu'elle m'avoit tenus, m'avoient pénétrée de honte & de désespoir. Eperdue, je me jetai sur une chaise; je levai les mains au ciel & le conjurai de ne pas m'abandonner. La bonne dame que j'avois vue au château, se présentoit toujours à mon imagination. Elle me reverra avec plaisir, me disois-je; elle me recevra. J'ignorois les moyens de m'évader... Je ne savois ni le nom de cette dame, ni celui de sa demeure. La bohémienne avoit toujours refusé de me le dire. Elle évitoit même d'en parler en ma présence. Je me ressouvins enfin confusément que le château dont j'aurois voulu savoir le nom, étoit situé à quelques milles de Calatrava. Je ne doutai pas que, si j'étois une fois dans cette ville, on ne m'indiquât la demeure que je cherchois. Cette pensée remit un peu de calme dans mon ame; & je résolus d'exécuter mon projet aussi-tôt que je le pourrois.

CHAPITRE XII.

Suite de l'hiſtoire d'Hiacinte.

J'AI eu lieu de préſumer dans la ſuite, que mes compagnes, que je ne voyois preſque plus, s'étoient prêtées avec plus de docilité que moi, aux vues de la vieille. On affectoit depuis quelque tems de me taire tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon. Je ne voyois que du myſtérieux; je n'entendois que des chuchottemens. La déteſtable bohémienne leva pourtant le maſque. Les jeunes victimes s'accommodoient très-bien de leur nouvelle façon de vivre. Elles ne purent me vanter aſſez la félicité dont elles jouiſſoient. La plus âgée avoit porté le déſordre au point de me badiner ſur ce qu'elle appeloit ma cruauté, & d'inſulter à ma continence.

J'étois gênée; je jouois le role de la vertu ſur le théâtre de la débauche. Le moyen de rompre mes chaînes ! La vieille ne me quittoit preſque pas. Elle me dit un ſoir, qu'il falloit que je paſſaſſe une partie de la nuit dans ſon appartement; qu'il y auroit bonne compagnie; & que c'étoit un cadeau à me faire que de me procurer des connoiſſances

qui pourroient à l'avenir m'être utiles. Elle parla long tems : je fis peu d'attention à ce qu'elle dit, parce que je n'étois occupée que de ma fuite. Je fus bien surprise de voir entrer chez moi sept à huit jeunes gens qui me saluèrent avec plus de familiarité que s'ils eussent été mes frères. Comme ma physionomie leur étoit inconnue, ils s'assemblèrent autour de moi, & me fixèrent d'un air effronté. La vieille qui s'apperçût de mon trouble, me tira à l'écart pour me dire que tous ces jeunes messieurs étoient des personnes de qualité, qui lui faisoient l'honneur de venir quelquefois passer la soirée chez elle, & qu'ils n'avoient d'autres vues que de s'amuser innocemment. Ils veulent se recréer entr'eux, ajouta-t-elle; faire un petit souper & danser jusqu'à dix ou onze heures. Ils paient bien. Ma maison est une demeure honnête. Personne ne trouvera mauvais que j'y reçoive bonne compagnie.

Je parus croire ce qu'elle venoit de me dire Je lui répondis par un signe de tête.

On se conduisit jusqu'au souper avec assez de ménagement. Je crus, pour la première fois, que la vieille n'avoit pas voulu me tromper. Je chantai. On se mit à table. A mesure que le repas avançoit, la conversation devenoit deshonnête. Epargnez-moi la honte de faire le récit de cette horrible scène! Il me seroit impossible de vous peindre

ma ſituation. Ma rougeur & mon embarras devinrent le ſujet de leurs ſarcaſmes. Quel fut mon effroi, lorſque j'entendis deux de ces élegans ſe dire : nous ſurmonterons ſa rigueur. Je voulus fuir, mais on m'arrêta. Je courus vers la bohémienne, je me jetai à ſes genoux & la conjurai d'épargner mon innocence. Elle ne fit que rire de mes allarmes. Va, me dit-elle, jeune étourdie, tu ne connois pas le bonheur, & tu ne le connoîtras de ta vie. Venez, don Fernand, venez conſoler cette pauvre enfant.... Ces mots changèrent mon inquiétude en un déſeſpoir affreux. Je me précipitai du côté de la table, & m'emparai d'un coûteau en m'écriant que je le plongerois dans mon ſein ſi quelqu'un avoit la hardieſſe de m'approcher. Cette réſolution donna lieu à mille fades plaiſanteries que je n'ai pas le courage de répéter. Accablé par la douleur, je me laiſſai tomber ſur une chaiſe. Oh! pour le coup, dit malignement l'un des ſcélerats, voilà du tragique! Il faut tirer au ſort celui qui domptera ce dragon furieux. Je n'étois plus à moi. Je me flattois que l'étrange révolution que cette ſcène opéroit dans tout mon être, hâteroit le moment de ma deſtruction. Mes vœux auroient ſans doute été comblés, ſi l'un des cavaliers qui étoient dans l'appartement, pour lequel tous les autres ſembloient avoir des égards, n'eût dit, d'un ton

ferme, que je ne méritois pas un pareil traitement. Ces mots produisirent l'effet que j'en attendois. La même personne fit signe à la vieille de me faire sortir. On me conduisit dans une petite chambre. Je me jetai promptement sur un lit de repos, en donnant un libre cours à mes larmes. On me laissa seule l'espace d'une heure. Dès que j'eus recouvré l'usage de mes esprits, je pensai sérieusement à ma fuite. Tous les obstacles me sembloient levés. Mes vœux se bornoient à être éloignée d'un séjour si coupable. Il étoit nuit. Mon impatience redoubloit. Je ne voulois pas retarder davantage l'exécution de mon projet. Sans savoir positivement où se tournoient mes pas, j'allai vers la porte. Elle étoit fermée à clef. La crainte ne peut rien contre le désespoir. J'ouvre ma fenêtre : je veux sortir au péril de perdre ma vie; des barres de fer s'opposent à mon passage. Abîmée dans le plus noir chagrin, je retombe sur mon lit. Mes gémissemens redoublent. J'accuse le ciel d'injustice. Grand dieu! m'écriai-je, se peut-il que je sois la fille d'une mère si criminelle, d'un monstre d'opprobre & d'ignominie! cela n'est pas possible. Ah! peut-être dois-je le jour à une mère tendre & vertueuse qui pleure encore la perte d'une fille qui devoit faire sa félicité, qui devoit la

ſecourir, ſoutenir ſes vieux jours & hériter de toutes ſes vertus!

Je goûtois un plaiſir cruel à faire ces réflexions. De moment en moment ma ſituation me devenoit plus inſupportable. Je cherchai dans ma mémoire à confirmer mes conjectures; mais je n'y trouvai que des choſes obſcures & vides de ſens. Il ne ſe préſenta rien à mon imagination qui pût me faire chérir mon exiſtence. Je me confirmai à moi-même la réſolution que j'avois faite de réſiſter fortement à tout ce qui pourroit porter mon cœur à la corruption.

Telle étoit la ſituation de mon ame, lorſque la bohémienne revint. Elle me dit, avec un ton d'affabilité qui m'étonna, que je devois me préparer à la ſuivre dans une autre demeure, parce que, ſelon les apparences, la ſienne me déplaiſoit. Elle ajouta qu'où elle me meneroit, bien loin de dépendre de quelqu'un, je donnerois des loix. Je lui entendis dire beaucoup d'autres choſes qui devoient me donner une haute idée du bonheur qui m'attendoit. Après avoir voulu me perſuader qu'elle n'avoit eu d'autre deſſein que d'éprouver ma vertu, elle me dit que c'étoit à ma ſageſſe que j'étois redevable des bienfaits que j'allois recevoir. Je me reſſouvins auſſi-tôt de la perſonne qui avoit paru être touchée

de mes peines. J'en voulus parler à la vieille; mais elle ne me fit que des réponses vagues auxquelles je ne pus rien comprendre. Le desir que j'avois de m'éloigner de cette maison ne me permit pas de réfléchir aux dangers qui pouvoient m'attendre. Au reste, les résistances que j'aurois faites pour ne la pas suivre auroient été inutiles. Elle jeta à la hâte un voile sur ma tête. Et me conduisit hors de sa maison. Il étoit minuit. Aucun nuage n'obscurcissoit les rayons de la lune. Après avoir traversé à pied quelques petites rues écartées, nous montâmes dans un carrosse qui nous attendoit. Je fus surprise d'y trouver une de mes camarades. J'appris qu'elle étoit destinée à me servir. Après avoir marché près d'une heure, la voiture s'arrêta devant une petite maison de peu d'apparence. Nous descendîmes & fûmes reçues à la porte, par une femme d'un certain âge qui tenoit une bougie allumée. Elle étoit vêtue d'une longue robe de gros drap gris. Une paire de lunette couvroit son nez. Un long chapelet pendoit à sa ceinture. C'étoit le véritable accoûtrement d'une Béate (1). Je crus d'abord entrer dans un couvent. Mais cette idée s'évanouit, lorsque la soi-disant béate, m'ayant fait entrer

(1) On appelle Béates, en Espagne, des femmes qui, sans être enrôlées dans aucun ordre particulier, font les vœux de religion, & vivent dans la retraite.

dans un appartement de cinq pièces de plain-pied, me dit que c'étoit-là la demeure qui m'étoit destinée.

Chaque pièce qui composoit ma demeure étoit magnifiquement meublée. On y voyoit des glaces de venise, des pagodes de porcelaine de la chine & des tableaux des plus grands maîtres. Je n'avois pas eu le tems de revenir de ma surprise que la bohémienne entra & me dit : je te laisse livrée à toi-même, ma chère Hiacinte. Tu es aimable & jolie; tu as de la disposition à être vertueuse, je t'en félicite. Si tu profites des bienfaits dont la nature t'a comblée, tu pourras te faire un sort plus avantageux que celui que j'aurois pu retirer de tes services. Elle me quita sans attendre ma réponse. La béate la suivit après m'avoir fait une profonde révérence & souhaité une bonne nuit. A peine me trouvai-je seule avec Stella, que je réfléchis sur cette étrange aventure. J'interrogeai ma compagne qui me dit, pour toute réponse, que le marquis de Villa-Hermosa (c'est le nom de la personne qui avoit paru s'intéresser à moi au moment de la crise) étoit sorti avec la bohémienne, après que je fus renfermée dans ma chambre; & qu'il n'étoit revenu qu'après une heure d'intervalle. C'en fut assez pour m'apprendre que la malheureuse bohémienne m'avoit livrée à ce jeune seigneur. Je passai le reste de

cette cruelle nuit sur un sopha. Mille affreuses pensées rouloient dans mon esprit. Je traçai le plan d'une conduite qui pût inspirer de l'indulgence, des égards, de la pitié & de la vénération. Si le marquis m'aime, me disois-je, je n'ai rien à redouter de sa part. S'il espère me gagner par des presens, il se trompe. Malheur à celui que l'avidité conduit au crime ! La seule idée qu'il y eût quelque chose au monde capable de me séduire, de me faire oublier ce que je me devois à moi-même, révolta mes esprits. Je me flattai d'avoir assez de force pour triompher de la séduction. Si mon cœur se laisse surprendre ; s'il est vrai que l'amour ait sur nous un empire despotique, je saurai me taire, je renfermerai en moi le feu qui me dévorera ; je ne manquerai pas à la vertu. Tendres & vertueux auteurs de mes jours ! qui que vous soiez, ma conscience m'atteste que je ne serai jamais indigne de porter le nom de votre fille.

De toutes les idées que j'avois, celle-ci me parut la plus flatteuse. Elle élevoit mon ame au dessus de l'état vil où je me trouvois ; elle me donnoit une certaine force d'esprit que je ne pouvois attendre de mon âge. C'est dans ces dispositions que me trouva le marquis. Dès sa première visite, il me découvrit ses vues. Quoique, quelques heures avant, il eût paru prendre part à ma des-

tinée, je ne reſſentis rien en moi-même qui me parlât en ſa faveur. Il étoit bien fait. Sa figure me parut noble; mais ſon air de prétention aſſez naturel aux hommes de bonne mine, me donna du mépris pour lui. Il n'avoit peut-être jamais penſé qu'une femme pût s'oppoſer à ſes vœux. Tant de préſomption bleſſa mon amour-propre. Comment, une jeune perſonne, qui n'étoit connue que pour la fille d'une bohémienne, pouvoit-elle être ſuſceptible des ſentimens qui caractériſent la nobleſſe de l'ame. Je n'abuſerai point de votre complaiſance pour vous répéter les déclarations qu'il me fit & ce que je lui répondis. La franchiſe avez laquelle je lui déclarai mon indifférence ſembla renverſer ſes projets. Je lui dis naïvement qu'il ne pouvoit mériter de reconnoiſſance de ma part, qu'en me procurant du ſervice chez une honnête dame. Il eut de la peine à concilier cette demande avec mon ton de fierté.

Le marquis de Villa-Hermoſa réitéra ſouvent ſes viſites. Il fut toujours froidement reçu. J'inſiſtois ſur ce qu'il me donnât la liberté... Que ferois-tu de ta liberté, me dit-il une fois d'un air de mépris?

Elle me ſouſtraira aux efforts des méchans.

Ecoute, Hiacinte, puiſque tu es ſi franche, je te parlerai à mon tour avec naïveté. Je t'ai trouvée dans une maiſon abominable. J'aurois cru

te faire une injuſtice, ſi je t'euſſe comparée à tes compagnes. Tu m'as plû. Ton innocence m'a prévenu en ta faveur. J'ai cru que ton caractère répondroit à tes charmes. Je t'ai achetée... Achetée, monſieur?... Oui. A qui appartenoit le droit de me négocier? Savez-vous que cette bohémienne qui ſe dit ma grand-mère ne l'eſt pas... Qui ſont donc tes parens? Je l'ignore, monſieur, mais mon cœur m'atteſte que je dois le jour à des perſonnes honnêtes. Quelque ridicules que vous paroiſſent mes idées, elles ont aſſez d'empire ſur moi pour que les tréſors les plus précieux, & les menaces les plus cruelles, ne faſſent aucun changement dans ma façon de penſer.

Hiacinte, rends-toi. Je ne crois pas à la ſageſſe d'une fille de quinze ans. Ceſſe de jouer la vertu ou crains...

Je me jette à ſes genoux, je le conjure au nom du ciel de me donner la liberté, de m'abandonner à ma deſtinée. Il me relève, ſe proſterne lui-même à mes pieds, & me dit tout ce que la paſſion peut ſuſciter de plus vif. Il eſſayoit de pleurer. Son eſpoir étoit fondé ſur mon inexpérience, ſur ma jeuneſſe, ſur ma pauvreté. Il employa toute ſorte d'artifices pour me toucher ou pour m'intimider. La pureté de mon cœur ſembloit avoir pénétré ſon ame. Il me quitta, en me diſant d'un air de bonne foi, qu'il me laiſſoit trois jours

pour réfléchir, & que si après ce tems-là, je persistois à vouloir le quitter, il ne s'opposeroit pas à mon éloignement. Le reste de la soirée se passa tranquillement. Je m'applaudis mille fois de ma victoire. Le souper me fut agréable. Je jouissois d'un calme que je n'avois pas connu jusqu'alors. Le bonheur de me voir bientôt libre occupoit mon esprit, lorsque j'entendis ouvrir la porte avec violence. C'étoit le marquis. Il étoit en robe de chambre. Son regard avoit quelque chose de si farouche que j'eus peur. Je jetai un cri effroyable qui attira Stella dans mon appartement.

Le marquis, sans dire mot, fit signe à ma camarade de le suivre. Je résolus de profiter de ce moment pour m'évader. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour qu'on ne m'entendît pas, je me transportai à la porte de la rue. Elle étoit fermée à clef. Mes inquiétudes redoublèrent... Le hasard me conduisit par une petite allée, dans une chambre séparée d'un grand corps de logis, dont les fenêtres donnoient sur la rue. Des grilles de fer s'opposoient à mon passage. Je me débarrassai des habits qui pouvoient contribuer à grossir le volume de mon corps; & après bien des peines je me trouvai dehors. Je ne vous peindrai point la joie que je ressentis en ce moment. Jamais le ciel ne m'avoit paru si serein. Après m'être recommandée aux protecteurs de

l'innocence,

l'innocence, je me mis à courir sans savoir où j'allois. La maison que j'avois habitée en dernier lieu étoit située à l'une des extrémités d'un fauxbourg; de sorte que je me trouvai bientôt dans une grande route & en pleine campagne. Avec quelle vîtesse je marchois! Au lever du soleil, je me trouvai à trois milles de Séville. En entrant dans le premier village qui se rencontra sur ma route, je demandai du pain & du lait qui furent payés avec quelques-uns de mes ajustemens. Je continuai ainsi mon voyage, en me reposant de tems en tems sous les buissons qui pouvoient me mettre à couvert des rayons du soleil. A l'entrée de la nuit je cherchai un gîte. Je le trouvai à Calatrava, où j'espérai qu'on m'indiqueroit la demeure d'une dame sur qui toutes mes espérances étoient fondées.

J'arrivai au château que je cherchois, sans qu'il m'arrivât rien de remarquable. Je crus être destinée à un éternel malheur, lorsque j'appris que la demoiselle du château étoit morte, depuis quelques semaines, de la petite vérole, & que sa mère ayant perdu l'unique objet qui l'attachoit au monde, s'étoit retirée dans un monastère au-delà de Tolède. Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Je tombai malade. Ma situation étoit cruelle. Manquant de tout, sans argent, sans connoissances, sans aucune ressource; que devenir?

Je crus n'avoir d'autre parti à prendre que du ſervice chez quelqu'un d'honnête ; mais où trouver une perſonne qui voulût recommander une inconnue ?

Pendant que je réfléchiſſois ſur la biſarrerie de ma deſtinée, je vis arriver dans l'hôtellerie une troupe de comédiens. La directrice étoit une femme de bonne mine, dont le premier abord prévenoit en ſa faveur. Elle chercha bientôt l'occaſion de me parler & de faire connoiſſance avec moi. Elle gagna ma confiance. J'ignorois l'art de feindre vis-à-vis de qui que ce fût. Ma misère actuelle étoit encore un motif qui m'engageoit à ne rien taire de ce qui pouvoit intéreſſer en ma faveur. Je lui fis de bonne foi le détail de tous les événemens de ma vie. Elle m'écouta attentivement ; & après m'avoir donné toute ſorte de marques d'amitié, elle me dit qu'il lui manquoit une actrice dont je pouvois remplir la place, ſi je le jugeois à propos. Elle n'omit rien de ce qui pouvoit me donner du goût pour le théâtre, & me fit des propoſitions très-avantageuſes. Il étoit aſſez naturel qu'une fille qui, juſques-là, n'avoit été employée qu'à la ſuite d'une bohémienne, ſe trouvât flattée de jouer des rôles de reines.

Arſénie redoubla ſes inſtances pour me faire embraſſer un état qui, ſelon elle, n'étoit en lui-même, ni mépriſable, ni indécent. Elle ajouta

qu'il n'étoit tombé dans une espèce d'avilissement, que depuis que quelques comédiennes s'étoient imposé la loi de renoncer à la vertu, & de tourner en ridicule celles qui en font profession. Je ne vous cache pas, me dit-elle, qu'une actrice qui a des talens & de la figure, ne soit plus exposée au danger qu'une femme ordinaire; mais elle est plus digne d'estime quand elle conserve la pureté des mœurs au milieu de la séduction.

Enfin, les discours d'Arsénie, les marques d'amitié qu'elle me donna, & l'aspect de ma situation présente, me déterminèrent à prendre un état pour lequel elle me crut quelques dispositions. Lorsque je fus reçue dans la troupe, on détermina que j'irois débuter à Cortuba. Les spectateurs eurent la bonté de me recevoir favorablement. Ils jugèrent de mes talens comme Arsénie en avoit présumé. Les applaudissemens qu'on prodigue à une jeune actrice qui paroît pour la première fois sur la scène, sont aussi flatteurs que dangereux pour l'amour-propre.

Quoi qu'il en soit, mon cœur ne fut pas la dupe du plaisir que j'éprouvai tout le tems que dura le spectacle. Je crus ne devoir attribuer les applaudissemens du public qu'à l'impression que pouvoit avoir fait sur lui une figure nouvelle. Je n'oubliois jamais de rentrer en moi-même, dès que j'avois fini de jouer les rôles d'Aricie ou de

Roxelane. La feule idée d'avoir paru en public me chagrinoit. Je craignois d'avoir excité, fous une forme empruntée, des paffions qui fembloient devoir faire croire aux fpectateurs que j'autorifois les leurs. Ma conduite n'en fut que plus réfervée. Mon cœur fe mit fans peine fous l'égide de la vertu; mais il me fut impoffible de prévenir la calomnie. Je dois avouer qu'Arfénie, qui mérite toujours mon eftime & ma confiance, m'aida à feconder mes vues. Elle m'a fervi de mère & d'amie. Sa conduite n'a jamais démenti le premier difcours qu'elle m'a tenu. Je me fuis toujours fait un devoir de feconder fes vues & de fuivre fes confeils. Nous logions enfemble; nous ne nous quittions pas. La douceur de fon caractère & la pureté de fes mœurs ont été l'appui de mon innocence.

Nous quittâmes Cortuba pour nous rendre à Grenade, où nous obtînmes pendant l'efpace d'un an que nous y reftâmes, les applaudiffemens du public. C'eft là que j'eus le bonheur de faire connoiffance avec don Eugénio. Il jouiffoit de l'eftime de tous les fages. On le donnoit pour exemple à la jeune nobleffe de Grenade. Arfénie fe fit un vrai plaifir de l'admettre dans fa fociété. Je ne puis taire combien les belles qualités de don Eugénio lui donnèrent de droits fur mon cœur. J'ajouterai même que peu après l'époque de notre

connoiſſance, j'éprouvai pour lui des ſentimens qu'aucun homme ne m'avoit inſpirés. S'il eſt dans ma vie un événement dont je dois m'applaudir, c'eſt ſans doute de celui d'avoir acquis ſa tendreſſe. Le monde, qui ne juge ſouvent que ſur de fauſſes apparences, m'a attribué des fautes que je n'ai jamais commiſes. Je me ſuis flattée que don Eugénio ſauroit rendre juſtice à ma ſimplicité & à ma bonne foi. Je crois que le tems & les circonſtances lui prouveront que je n'étois pas indigne de ſon attachement.

CHAPITRE XIII.

Don Eugénio continue l'hiſtoire d'Hiacinte.

HIACINTE fut ſi émue en prononçant ces dernières paroles, que malgré l'effort qu'elle fit pour cacher ſon trouble, elle fut obligée de faire une pauſe. Permettez-moi, belle Hiacinte, lui dit don Eugénio, de continuer votre hiſtoire, puiſque vous en êtes à l'époque où les événemens de votre vie commencèrent à être unis à ceux de la mienne.

Il y a près d'un an, continua le ſeigneur de

Lirias, que mes affaires m'obligèrent d'aller à Grenade. Don Gabriel, vous fûtes du voyage. J'allai au ſpectacle, où je vis Hiacinte pour la première fois. Elle me plut & me toucha. Ce furent les effets naturels que durent produire les agrémens de ſa perſonne & la vérité de ſon jeu. Les applaudiſſemens que lui donnoit le public ne m'aveuglèrent point ſur ſon compte. Dans les ſcènes froides, aſſez communes ſur notre théatre, je ne vis qu'une actrice ordinaire. Mais lorſqu'il étoit queſtion de développer une ame noble & généreuſe, d'exprimer le ſentiment, de faire mouvoir les ſeuls reſſorts de la nature, Hiacinte me parut inimitable. Je ſortis de la comédie, frappé des talens de cette belle actrice. Son image me ſuivoit par tout. Les ſons touchans de ſa voix retentiſſoient ſans ceſſe dans mes oreilles. Ni la ſociété de mes amis, ni les parties bruyantes que nous fîmes, ne purent détruire l'impreſſion qu'Hiacinte avoit faite ſur mon cœur. Je m'efforçai en vain d'éloigner le ſouvenir de ſes charmes. Il me frappoit au milieu des plus importantes occupations. Après quelques jours d'intervalle, je retournai à la comédie. Hiacinte ne parut pas. De l'avis de tous les ſpectateurs, ſon rôle fut ſupérieurement exécuté par une de ſes camarades. Si j'euſſe été de ſang froid, j'aurois pu, comme un autre, rendre juſ-

tice à ses talens. Mais dans la situation où j'étois, comment m'auroit-elle plu ? Elle n'étoit pas Hiacinte. En conversant avec un de mes voisins, le hasard voulut que nous parlassions d'Arsénie, qui passoit pour la tante de mon actrice favorite. Ce jeune homme me parla avec tant d'éloge de la façon de vivre & de l'honnêteté de ces dames, que je résolus de leur faire une visite. Je m'apperçus bientôt qu'on ne m'en avoit pas imposé. C'est à vous à juger si je fus attentif à observer Hiacinte. Son air d'innocence sembloit devoir la mettre à couvert de toute idée suspecte. Il étoit impossible de la voir d'un œil indifférent. Sa simplicité, sa franchise & sa bonne foi, lui interdirent l'usage de tous les artifices que les belles mettent ordinairement en jeu, pour subjuguer les hommes d'un certain état. Elle plaisoit sans chercher à plaire. Ses paroles, ses gestes & ses regards, annonçoient le calme de son cœur. Ses charmes se développoient assez d'eux-mêmes..... Votre présence, Hiacinte, me dispense de donner plus d'étendue à votre portrait. La nature ne peut être copiée qu'imparfaitement...... Je n'étois plus maître de mon cœur, & je ne savois pas jusqu'où mes sentimens pouvoient me conduire. Je m'habituai à la voir journellement. Tout ce qui me paroissoit agréable avant de la connoître, me

devint insipide. Je me retirai de toutes les sociétés. Les quart-d'heures que je passois éloigné d'Hiacinte, me sembloient avoir la durée des siècles.

Les reproches de mes amis me forcèrent à leur découvrir le secret de mon ame. En discutant avec eux, je sentis que le penchant qui me lioit à la belle comédienne, devoit faire le bonheur ou le malheur de ma vie. Ceux qui croient qu'on peut se roidir contre l'amour, ne le connurent jamais. Je sais qu'on voit naître, se refroidir & cesser d'un œil indifférent, un attachement contracté par vanité, par désœuvrement, par caprice, par habitude ou par convenance. Mais les liens d'une véritable tendresse, sont indissolubles. Je me dis à moi-même tout ce qu'un sage auroit pu m'objecter sur ma passion. Je ne savois que trop qu'on ne bravoit pas impunément les préjugés qui condamnoient mon amour; mais quand on aime comme j'aime, un regard, une seule larme de tendresse dédommagent un amant tendre & délicat des plus grands sacrifices, ou plutôt il n'en fait point.

Ma liaison avec Hiacinte dura plusieurs mois sans qu'elle s'apperçut des sentimens qui m'attachoient à elle. Je voulus voir se développer d'elle-même, cette sympathie qui devoit regner dans nos cœurs. Quelque réservée que fût ma

conduite, Arſénie lut dans les replis de mon ame. Quoiqu'elle dût juger avantageuſement de ma façon de penſer & de mes principes, elle ne me crut ni aſſez d'amour, ni aſſez de courage pour vaincre les préjugés du tems. Elle voyoit une barrière inſurmontable entre ſon amie & moi. J'ai vu depuis combien elle en avoit été allarmée.

Pendant que j'étois à Grenade, le ſort, jaloux de mon bonheur, y conduiſit don Fernand de Zamora. Dès qu'il vit Hiacinte, il en fut épris. Un tel rival m'auroit donné mille inquiétudes, ſi j'euſſe moins connu le caractère de mon amante. Je laiſſai Hiacinte livrée à elle-même dans les momens les plus critiques. Son indifférence pour don Fernand mit le comble à ma ſatisfaction.

J'étois ſur le point de mettre Arſénie dans ma confidence, lorſqu'elle fut attaquée d'une fiévre maligne qui fit déſeſpérer de ſa vie. Cet évènement l'engagea à me prévenir ſur ce que je me propoſois de lui dire. Elle me fit prier de lui accorder une heure d'entretien particulier, pour me donner quelque éclairciſſement ſur ſa deſtinée, & pour me parler d'Hiacinte..... Je l'aime comme ſi elle étoit ma fille, me dit Arſénie. Je ſerai peut-être forcée de la laiſſer dans des circonſtances épineuſes. C'eſt cette ſeule idée qui pourroit me faire regretter une vie tiſſue d'évé-

nemens malheureux que je ne puis espérer de voir finir qu'en cessant d'être. Mon attachement pour Hiacinte n'est fondé que sur les rares qualités de son ame. Il me seroit bien doux (mais je n'ose l'espérer) de voir sa destinée unie à la vôtre. Elle se trouve dans la situation la plus épineuse de la vie. La jeunesse & l'innocence unies à la beauté sont des présens funestes à mon sexe, lorsqu'on a eu le malheur de naître dans la misère & sans nom. Telle paroît être la destinée d'Hiacinte. Celui qui ne rougiroit pas de tomber aujourd'hui à ses pieds pour lui jurer un amour éternel, se trouveroit offensé, s'il soupçonnoit que ses amis ou ses parens crussent ses démarches sincères. Jugez si je dois être inquiète sur le sort de ma nièce. Je ne l'ai jamais crue née pour l'état qu'elle a embrassé. Elle est aimable & vertueuse. Elle ne peut être insensible. Je desirerois qu'elle trouvât un honnête homme qui ne rougît pas de révérer la vertu par-tout ou elle se trouve... Don Eugenio! J'ai peut-être déjà lieu de craindre ou de m'applaudir qu'elle ait rencontré un mortel tel que je viens de vous le peindre..... Pardonnez, homme généreux! Ma situation autorise mon ingénuité. Une personne qui bientôt n'aura plus rien à craindre ni à espérer des hommes, voit à travers le nuage épais des préjugés..... Vous ne doutez pas que je ne me sois apperçue de vos senti-

mens pour Hiacinte; & vous ſavez mieux que qui que ce ſoit, que perſonne n'en eſt plus digne. Je vous eſtime infiniment, don Eugénio, mais que dois-je penſer de votre penchant pour ma jeune amie? Je vous conjure les larmes aux yeux d'avoir égard à ſon innocence & à ſa jeuneſſe.

Je découvris à Arſénie tout ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur, depuis l'inſtant que j'avois vu Hiacinte. Je lui dis combien j'avois de courage pour ſacrifier toute fauſſe honte à notre commune félicité. Arſénie ſe chargea de préparer mon amante à recevoir l'offrande de mon cœur. Hiacinte m'écouta avec bonté, & me dit que la confiance qu'elle avoit en moi, prouvoit que ſon ame n'étoit pas indigne de ma généroſité. Mais c'eſt là, ajouta-t-elle, la ſeule marque de retour que je puiſſe vous donner. Les événemens de ma vie ne me permettent pas de ſouſcrire aux bontés que vous avez pour moi. Tandis que je ſerai incertaine de ma naiſſance, je ne pourrai, ſans me croire criminelle, conſentir à une union qui feroit le bonheur de ma vie.

Ce fut en vain qu'Arſénie joignit ſes prières aux miennes pour faire conſentir Hiacinte à prendre des meſures relatives à ma tendreſſe. Elle perſiſta à vouloir s'enſevelir dans la retraite ſi elle avoit le malheur de perdre ſon aimable tante. Nous

obtînmes ſeulement qu'elle laiſſeroit le choix des lieux à ma diſpoſition, & qu'elle ne contracteroit aucun vœu ſans mon conſentement. J'écrivis ſur le champ à un de mes amis à Séville, pour qu'on apprît de la bohémienne quelle étoit la naiſſance de Hiacinte. On me répondit que la vieille femme dont je parlois avoit pris la fuite pour échapper aux châtimens de la police, qu'elle avoit mérités par le déréglement de ſa conduite. Sur ces entrefaites, je fus obligé de quitter Grenade pour aller à Valence où les affaires de ma ſœur m'appeloient. Je laiſſai mon amante auprès de ſa digne amie dont la mort ſeule put la ſéparer.



CHAPITRE XIV.

Soupçons de don Silvio.

HIACINTE reprit le fil de son histoire à l'époque de la mort d'Arsénie, & raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis ce moment jusqu'à celui où notre héros rencontra don Eugénio, & lui prêta un secours généreux pour arracher sa maîtresse des mains ravissantes de don Fernand de Zamora. Thérèse convint que c'étoit par elle que don Fernand avoit appris le jour du départ d'Hiacinte. Elle convint encore que ce chevalier Espagnol avoit fait toutes les démarches possibles pour la mettre dans ses intérêts, & lui procurer les moyens d'enlever sa maîtresse. Le hasard, comme on le sait, amena don Eugénio, son ami don Gabriël & notre héros qui renversèrent les projets du ravisseur.

La belle Hiacinte n'oublia pas de réitérer ses remerciemens à notre héros, qui avoit bien voulu s'exposer pour la sauver. Don Silvio répondit à ce compliment avec toute l'honnêteté d'un Chevalier de la table ronde. Je suis très-flatté, ajouta-t-il, très-magnifique Hiacinte, d'avoir été l'un des auditeurs de votre histoire. Quant à vos doutes

sur votre naissance, je puis vous répondre que vous n'avez qu'à vous montrer & parler pour convaincre qu'elle est aussi distinguée que votre mérite. Mais ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez nullement parlé des fées. Est il impossible que les enchantemens n'aient eu aucune part aux événemens de votre vie ? Cette question faite avec le plus grand sang froid, excita les spectateurs à rire.

Voudriez-vous, lui répondit Hiacinte, que j'eusse fait un conte de fée de mon histoire? Si j'eusse cru vous faire trouver plus d'agrément, il m'eût été facile de faire une Carabosse de la bohèmienne, une Lumineuse de la dame du château de Calatrava ; & un Nain-vert de don Fernand.

Selon moi, reprit dona Félicia, votre récit y auroit gagné. Si un poëte s'avisoit de dire tout uniment: Daphnis s'assit à l'ombre pour respirer le frais. Il prit de l'eau qui couloit à ses côtés pour étancher sa soif, on lui riroit au nez. Mais quand il dit que la déesse des jardins, ordonna aux fleurs de croître pour servir d'oreiller au beau Celadon. Les zéphirs parsemèrent leurs aîles de feuilles odoriférantes pour l'embaumer. La jeune Hébé lui offrit à boire d'une onde pure dans un vase de cristal ou de nacre de perle : alors nous croirons que ce poëte aura rempli sa tâche.

Don Gabriel qui s'appercevoit de l'embarras de Silvio, dit que la belle Hiacinte n'avoit fait que l'abrégé de ſa vie. Les fées, continua-t-il, peuvent avoir opéré les événemens extraordinaires; & plus j'y réfléchis —.

Pardonnez-moi, don Gabriel, interrompit Hiacinte. Je n'ai jamais ſu que les fées ſe ſoient intéreſſées à mon ſort. Je ne crois pas que vous veuillez me perſuader que toutes les chimères qu'on lit dans les contes des fées, ſoient des réalités?

Ce peut-il que vous en doutiez, s'écria don Silvio! Il faudroit ceſſer d'ajouter foi à tout ce qu'ont écrit les hiſtoriens.

Ne vous échauffez pas, interrompit don Gabriel en ſouriant. Hiacinte ne dit cela que par plaiſanterie. Si elle parle ſérieuſement, je me charge de changer ſa façon de penſer...... Mademoiſelle ne connoît peut-être que les contes de la Barbe bleue, du Chaperon rouge ou de la petite Souris? Vous n'avez jamais ouï raconter l'hiſtoire du prince Biribinker? Les faits qui y ſont rapportés, ſont très dignes de foi, parce qu'ils ſont tirés du ſixième livre des événemens incroyables du fameux Palaphatus.

Le prince dont vous parlez, monſieur, m'eſt tout à fait inconnu. Je ſerois curieux de.....

Et vous le ſeriez bien plus, ſi vous ſaviez

combien cette histoire est intéressante : je puis vous assurer qu'elle surpasse tout ce qui est écrit dans les contes des fées.

Vous excitez autant ma curiosité que celle de don Silvio, reprit le chevalier de Lirias. Je sais que personne ne peut révoquer en doute les faits que rapporte un écrivain plus ancien qu'Homère. Malheureusement pour les personnes qui aiment à s'instruire, le sixième livre des œuvres de Palaphatus s'est perdu, & il contenoit l'histoire du prince Biribinker.

Si vous suspectez l'authenticité des faits que je raconterai, je vous citerai au tribunal de don Silvio.

Chacun parut curieux d'entendre une histoire dont le nom seul annonçoit quelque chose d'original. On convint de se rassembler vers le soir dans le petit bois de myrthes.

Le soleil commençoit à devenir chaud. On enfila une allée couverte, pour regagner le château.

L'histoire d'Hiacinte avoit fait naître quelques soupçons à don Silvio. Il n'attendit que le moment d'un tête à tête pour les confier au chevalier de Lirias.

Que diriez-vous, don Eugénio, si Hiacinte étoit ma sœur ?

Votre

Votre sœur! une de vos sœurs s'est-elle donc perdue?

J'en ai une qui a disparu à l'âge de trois ans.

Ciel! que je serois heureux si vos soupçons étoient fondés!...... En effet je suis étonné de n'avoir pas eu la même pensée, car il règne une ressemblance frappante entre vos deux physionomies. Mais ne vous rappelez-vous aucune circonstance qui ait suivi ou précédé le moment où votre sœur s'est perdue? N'êtes-vous fondé sur aucun indice à croire vos conjectures vraies?

Si l'instinct n'étoit pas trompeur, je penserois volontiers que les sensations que j'éprouvai, lorsque je la vis pour la première fois, étoient la voix de la nature...... Mais...... Don Eugénio, ne nous arrêtons pas d'avantage à cette idée. Nous nous flatterions mal-à-propos.

Eh! Pourquoi?

Il se trouve une circonstance dans l'histoire d'Hiacinte que je ne puis concilier avec mes premiers soupçons, ou plutôt, qui les détruit totalement.

De grâce, expliquez-vous.

Hiacinte a été élevée par une bohémienne.... Elle dit que cette bohémienne l'a enlevée à ses parens...... Ma sœur avoit trois ans lorsqu'elle disparut; & actuellement elle doit être de l'âge

d'Hiacinte...... Quant au nom, ha ! Il eſt différent ; car ma ſœur s'appeloit Séraphina..... Le nom ne fait rien à la choſe ; on peut l'avoir changé. Mais l'idée qu'elle a d'avoir été enlevée par une bohémienne, détruit toutes mes conjectures, parce que je ſuis aſſuré, perſuadé & convaincu que ma véritable ſœur a été enlevée par une véritable fée.

Ce diſcours faillit faire perdre patience à don Eugénio. Il eut beaucoup de peine à ſe contenir. Si ce ſont là toutes les preuves que vous avez à me citer pour me perſuader qu'Hiacinte n'eſt pas votre ſœur, j'oſe encore eſpérer le contraire. Ne diſcutons pas ſur les noms, & croyez que la bohémienne mérite autant d'être appelée fée, qu'une Fanfreluche, qu'une Caraboſſe ou une Magotine.

Pendant que chacun étoit occupé de ſes idées particulières, & qu'Hiacinte faiſoit ſa toilette, dona Félicia s'étoit retirée ſeule dans ſon boudoir, où elle s'abandonnoit aux plus charmantes réflexions. Elle s'applaudiſſoit de ſes avantages ſur don Silvio. Mais l'amour eſt ſi timide que la plus légère incertitude l'effraie. C'eſt ſouvent quand il touche au moment de ſa félicité qu'il craint le plus. Dona Félicia crut devoir faire agir tous ſes charmes pour bannir le papillon bleu du cœur de

notre héros. Elle voulut lui permettre d'assister à sa toilette. On fit entendre à Laure qu'elle pouvoit dire à don Silvio que madame étoit visible.

Si nous n'avions donné plusieurs fois des preuves de notre savoir faire, nous profiterions de cette occasion pour décrire la plus agréable de toutes les scènes. Que pouvoit le souvenir d'un vil insecte, d'un chétif papillon sur don Silvio qui se trouvoit vis-à-vis d'une belle veuve âgée de dix-huit ans?

Si dona Félicia eut occasion à sa toilette de faire ressortir tous les charmes de sa figure, elle n'oublia pas à table de donner des preuves de son esprit & de la vivacité de son imagination. L'après-dîné fut si doux qu'on oublia de faire la sieste; chacun prit part à une conversation où regnoient l'amitié, l'amour & la confiance. Don Silvio ne cessoit de rendre hommage à sa nouvelle divinité. Il auroit même oublié qu'on devoit lui raconter l'histoire du prince Biribinker si Hiacinte ne l'en eût fait souvenir. Comme don Gabriel n'avoit en vue, en racontant cette histoire que de détruire les chimères & les préjugés de notre héros, il prévint ses autres auditeurs sur la singularité de sa narration. Cet aveu piqua encore plus la curiosité des dames. A peine Hiacinte eût-elle prononcé le mot de Biribinker, qu'on somma

don Gabriel de tenir ſa parole. Silvio ne ſortit de ſes douces rêveries que lorſqu'il apprit qu'il étoit queſtion d'un conte de fées. On ſe rendit dans l'endroit marqué. Chacun prit place dans une hollandoiſe de jaſmin, & l'ami commun commença ſon récit par un court, mais pompeux éloge de l'hiſtorien Palaphatus.



QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire du prince Biribinker.

DANS un pays dont *Strabon* ni la *Martiniére* n'ont parlé, vivoit jadis un roi dont les actions furent ſi peu mémorables, que les hiſtoriens n'eurent rien à écrire ſous ſon règne. Malgré les précautions que prirent les auteurs pour rendre douteuſe à la poſtérité l'exiſtence de leur ſouverain, ils n'ont pu empêcher que nous n'appriſſions, par des mémoires dignes de foi, certains détails qui concernent le caractère & la manière de vivre de ce monarque. Il étoit bon. Il faiſoit quatre repas par jour, dormoit bien, & aimoit ſi paſſionnément la paix & le repos; qu'il étoit défendu, ſous les peines les plus rigoureuſes, de prononcer devant lui les mots d'épée, de fuſil, de canon, &c. L'énorme circonférence de ſon ventre lui donnoit un air ſi majeſtueux, que tous les ſouverains de ſon tems étoient obligés de lui céder le pas. On n'a pu ſavoir poſitivement ſi le

ſurnom de grand qu'il portoit lui avoit été donné pour faire alluſion à ſa taille, ou pour quelqu'autre raiſon ſecrètte. Ce que je puis certifier, c'eſt qu'aucun de ſes ſujets ne paya ce ſurnom d'une ſeul goutte de ſang. Lorſqu'on crut qu'il étoit tems de marier ſa majeſté, pour maintenir la couronne dans ſa famille, l'Académie des ſciences & belles-lettres fut chargée de dépeindre la figure & de tracer le caractère de la princeſſe qu'on jugeroit digne de remplir les vœux de toute la nation. Après un grand nombre de ſéances, meſſieurs de l'Académie parvinrent à finir leur modèle. On envoya des ambaſſadeurs dans toutes les cours de l'Aſie; & on trouva, après beaucoup de recherches, une princeſſe qui reſſembloit parfaitement à la perſonne qu'on vouloit avoir pour reine. Son arrivée cauſa une joie inexprimable à tous les habitans de l'empire. Les noces furent célébrées avec tant de magnificence, que cinquante mille couples des ſujets de ſa majeſté furent obligés de reſter célibataires pour ſubvenir plus aiſément aux frais immenſes qu'exigea la pompe des fêtes. Le préſident de l'Académie qui étoit, ſans contredit, le plus mauvais géometre de ſon tems, eut l'adreſſe de ſe faire attribuer tout ce qu'on avoit imaginé de beau & d'agréable pour le mariage du roi, il crut que ſon bonheur & ſa réputation ne dépendoient plus que de la

fécondité de la reine; & comme il étoit beaucoup plus versé dans la physique expérimentale que dans la métaphysique, il employa des moyens secrets pour que la reine accouchât dans le tems qu'il avoit désigné, du plus beau prince qui fut jamais. Le roi en fut d'une si grande joie, qu'il nomma aussi-tôt le président son grand visir.

Dès que l'héritier présomptif de la couronne fut né, on assembla vingt mille jeunes filles de la plus rare beauté, pour choisir parmi elles la nourrice du prince. Chacune se flattoit de parvenir à ce poste honorable & lucratif, parce que le médecin avoit expressément ordonné qu'on choisît la plus belle. M. le docteur ne sentoit pas la difficulté d'exécuter un pareil ordre : aussi fut-il fort embarrassé lui-même dans le choix. Il ne savoit guère pourquoi il donnoit la préférence plutôt à l'une qu'à l'autre. Il avoit passé trois jours entiers à faire son examen, qu'il n'étoit encore parvenu qu'à réduire au nombre de vingt-quatre les vingt mille aspirantes. Cependant le cas étoit urgent, le jeune prince jeûnoit; & M. le médecin étoit prêt à se déterminer en faveur d'une grande brunette, parce qu'elle avoit la bouche plus petite & la gorge plus belle qu'aucune de ses compagnes, lorsqu'on vit arriver inopinément, une abeille d'une grosseur prodigieuse avec une

chèvre noire. Elles demandèrent l'une & l'autre à parler à la reine.

« Grande reine, dit l'abeille, j'ai appris » que vous cherchiez une nourrice pour votre » fils, le plus beau de tous les princes. Si vous » avez assez de confiance en moi pour me pré- » férer à toutes ces créatures à deux pieds, vous » n'aurez pas lieu de vous en repentir. Je ne » nourrirai votre fils que de miel de fleurs » d'orange. Vous le verrez croître, embellir, & » prendre un embonpoint qui vous enchantera. » Son haleine répandra un parfum plus agréable » que celui du jasmin : sa salive sera plus douce » que du vin de Canarie, & ses langes. . . . . ».

« Puissante reine, interrompit la chèvre, mé- » fiez-vous de cette abeille. Je vous donne ce » conseil en amie. Il est vrai que si vous êtes ja- » louse, que votre jeune prince soit un douce- » reux, vous pouvez le lui confier; mais le ser- » pent est caché sous les fleurs. Elle le pourvoira » d'un aiguillon qui lui attirera des malheurs in- » finis. Je ne suis qu'une chèvre; mais je jure, » par ma barbe, que mon lait lui sera plus salu- » taire que son miel. Il ne produira en effet, ni » nectar, ni ambroisie. Je vous promets en re- » vanche qu'il sera le plus vigoureux, le plus » sage & le plus heureux des princes qui furent » jamais allaités de lait de chèvre ».

Tous les ſpectateurs étoient étonnés d'entendre parler ainſi une chèvre & une abeille. La reine s'apperçut la première qu'elle avoit à faire à deux fées : ce qui la rendit quelque tems incertaine ſur le parti qu'elle devroit prendre. Comme elle étoit un peu avare, elle ſe déclara en faveur de l'abeille ; ſi l'abeille tient ſa parole, diſoit-elle, le prince répandra tant de douceurs, qu'on pourra économiſer le ſucre qui ſe conſomme à l'office.

La chèvre irritée de ce qu'on dédaignoit ſes ſervices, proféra quelques mots dont on ne put comprendre le ſens, & l'on vit paroître auſſi-tôt un char magnifique, traîné par huit phénix. La chèvre noire diſparut, & laiſſa paroître une petite vieille qui s'éleva dans les airs, en faiſant à la reine & au jeune prince les plus terribles menaces. Le médecin ne fut pas moins mécontent que la chèvre du choix qu'on avoit fait d'une abeille pour nourrir le fils de ſa majeſté. Il crut indemniſer la belle brunette en lui propoſant de devenir ſa gouvernante. Mais il attendit trop à lui faire cette propoſition : elle avoit déjà trouvé une place plus lucrative. Le docteur fut obligé d'en choiſir une autre parmi les dix-neuf mille neuf cent ſoixante & ſeize, parce que les vingt-quatre plus belles étoient retenues par les principaux ſeigneurs de la cour.

Les menaces de la chèvre noire firent tant de

peur au roi, que le même soir il fit assembler son conseil d'état, pour délibérer sur le parti qu'on devoit prendre dans une circonstance si critique. Sa majesté qui étoit habituée à se faire lire tous les soirs des contes, connoissoit le caractère des fées, & n'ignoroit pas que leurs menaces sont à craindre.

Après que les plus fameux jurisconsultes du pays furent assemblés, & que chacun eut proposé son avis, il se trouva que trente six conseillers étoient de trente-six opinions différentes, & que chacune de ces opinions avoit trente-six difficultés. On tint plusieurs séances dans lesquelles on disputa avec beaucoup de vivacité. Le jeune prince auroit infailliblement atteint l'âge de virilité avant qu'on eût pu être d'accord sur ce qu'on devoit faire, si le bouffon de la cour n'eût conseillé au roi d'envoyer une ambassade au grand magicien Caramoussal, qui demeuroit sur le sommet du mont Atlas, & qu'on y venoit consulter, comme un oracle, de toutes les parties du monde. Comme ce bouffon passoit pour le personnage le plus sensé de la cour, il avoit l'oreille du roi, & son avis fut reçu. Quelques jours après, on fit partir l'ambassadeur qui, pour ménager les fonds du trésor royal, fit si peu de diligence, qu'il n'arriva qu'après six mois de marche à la demeure de celui qu'il venoit con-

ſulter, quoiqu'elle ne fut éloignée que de deux cens lieues de la ville capitale des états de ſon maître.

A peine l'ambaſſadeur eut-il mit pied à terre, qu'il fut admis, avec ſa ſuite, à l'audience du grand Caramouſſal, qui le reçut aſſis ſur un trône d'ébène. L'ambaſſadeur, après avoir relevé ſa mouſtache & craché trois fois, ouvrit une grande bouche pour réciter une harangue que ſon ſecrétaire avoit compoſée, lorſque Caramouſſal le prévint & lui dit : « monſieur l'ambaſſadeur, je » vous diſpenſe de votre harangue, je devine à » votre figure qu'elle eſt très-éloquente; mais » j'ai, moi-même, tant à parler, qu'il ne me » reſte pas un inſtant pour écouter les autres. Je » ſais d'avance ce qui vous amène ici. Dites au » roi votre maître qu'il s'eſt attiré une puiſſante » ennemie dans la perſonne de la fée Caproſine. » On pourra cependant mettre le jeune prince à » l'abri des malheurs dont elle l'a menacé, ſi » on a ſoin d'empêcher qu'il ne voie aucune laitière avant qu'il ait atteint l'âge de dix huit » ans. Mais comme on ne peut prendre trop de » précautions, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'on » échappe à ſa deſtinée, je ſuis d'avis qu'on donne » au fils du roi le nom de Biribinker. Les vertus » myſtèrieuſes de ce nom le tireront heureuſement de tous les dangers auxquels il pourroit

» être exposé ». Après avoir dit ces mots, Caramouſſal congédia l'ambaſſadeur qui arriva dans ſa patrie au bruit des acclamations de ſes concitoyens.

Le roi parut très-mécontent de la réponſe du grand Caramouſſal. Pour mon ventre, s'écria-t-il, je crois que le magicien du mont Atlas ſe moque de nous..... Biribinker!.. Quel diable de nom! A-t-on jamais ouï dire qu'un prince s'appelât Biribinker? L'ordre de ne pas laiſſer voir de laitière à mon fils avant qu'il ait atteint ſa dix-huitième année, ne me paroît guère plus raiſonnable que le nom qu'on veut lui faire porter. Depuis quand la vue des laitières eſt-elle plus à redouter que celle des autres perſonnes de leur ſexe. Encore, s'il eût recommandé qu'on ne lui laiſſât voir ni danſeuſe, ni dame d'honneur de la reine, je n'y trouverois pas à redire.... Mais, des laitières!.. Cependant, toutes réflexions faites, puiſque le grand Carmouſſal le veut, que le prince s'appelle donc Biribinker. Il ſera du moins le premier de ce nom : ce que je crois ſuffiſant pour lui donner du relief dans l'hiſtoire. Je prendrai toutes les précautions néceſſaires pour qu'à cinquante lieues à la ronde de ma réſidence, il ne ſe trouve, ni vache, ni chèvre, ni laitière.

Le roi, qui ne réfléchiſſoit pas aux ſuites déſagréables qui réſulteroient de l'exécution d'un

pareil projet, étoit ſur le point de faire publier ſon édit, lorſque le conſeil aulique lui repréſenta qu'on ne pouvoit, ſans une eſpèce de tyrannie, forcer les fidèles ſujets de ſa majeſté à prendre leur café ſans crême. Le premier bruit de cette ordonnance avoit déjà excité les murmures du peuple. Il commençoit à crier hautement *à l'injuſtice*. Le roi fut obligé, à l'exemple de beaucoup d'autres rois, dont on lit l'hiſtoire dans les contes des fées, d'éloigner de ſa réſidence le prince héréditaire, qui fut confié aux ſoins & à la vigilance de l'abeille, ſa nourrice, avec prière de ne rien épargner pour le préſerver des embûches que pourroient lui tendre, & la fée Caproſine & les laitières.

L'abeille tranſporta le jeune prince au milieu d'une forêt qui avoit au moins deux cent lieues de circonférence. Le bois étois ſi déſert qu'il n'y avoit pas une ſeule taupe dans toute ſon enceinte. La nourrice conſtruiſit une très-grande ruche de marbre rouge, autour de laquelle elle planta de longues allées d'orangers. Elle étoit reine d'un eſſaim de cent mille abeilles qui étoient ſans ceſſe occupées à faire du miel pour la nourriture de ſon ſerrail & pour celle du prince. Elle plaça autour de la forêt des eſſaims de guèpes, éloignés l'un de l'autre de cinq cens pas, qui avoient ordre de veiller ſoigneuſement à la garde des frontières.

Le prince grandiſſoit à vue d'œil, & ſurpaſſoit en beauté & en rares qualités tout ce qui a jamais exiſté. Il ne crachoit que du ſirop, ne piſſoit que de l'eau de fleurs d'oranges, & ſes langes contenoient des choſes ſi délicieuſes, qu'on les envoyoit à la reine ſa mère, pour en tirer de quoi perfectionner les deſſerts de la cour, les jours de *gala*. Dès qu'il commença à parler, il bégaya des ſonnates & des épigrammes. Son eſprit devint peu à peu ſi mordant & ſi ſubtil qu'aucune abeille de la ruche n'étoit en état de diſputer avec lui.

Lorſque ce jeune ſeigneur eut atteint l'âge de dix-ſept ans, il écouta un certain inſtinct qui lui dit qu'il n'étoit pas fait pour paſſer ſa vie dans une ruche d'abeilles. La fée Meliſotte, (c'eſt le nom de ſa nourrice) fit ſon poſſible pour l'égayer & pour le diſtraire. De très-habiles chats étoient obligés de lui miauler tous les ſoirs un concert Italien, ou un opéra de Lulli. Il avoit un petit chien qui danſoit ſur la corde. Une douzaine de perroquets, & autant de pies, avoient ordre de lui réciter des contes & de le récréer par leurs ſaillies. Tous ces amuſemens devinrent inſipides à Biribinker qui ne ſongea plus qu'aux moyens de ſe procurer la liberté. Mais comment tromper la vigilance de ces fiers ſatellites, que Méliſotte a commis à la garde des frontières? Ces ſen-

tinelles ne ſont à la vérité que des guèpes, mais des guèpes qui repandroient la terreur dans l'ame d'un Hercule. Leur taille répond à celle d'un jeune éléphant, & leur aiguillon eſt auſſi grand & plus dangereux qu'une hallebarde. Ces réflexions accablent Biribinker : ſa captivité le déſeſpère : ſes jambes n'ont plus la force de le ſoutenir; il ſe jette au pied d'un arbre. Un bourdon preſque auſſi gros qu'un ours s'approche de ſa perſonne & lui parle en ces termes :

Prince Biribinker, votre triſteſſe m'annonce que ce ſéjour vous déplaît. Je vous proteſte que je ſuis mille fois plus malheureux que vous. Il y a quelques ſemaines que la fée Meliſotte me fit l'honneur de me choiſir pour ſon favori; mais je vous avoue que je ſuis hors d'état de m'acquitter encore de cette dignité. Soit dit entre nous, le ſerrail de notre reine eſt composé de plus de cinq mille bourdons qui ne ſont certainement pas déſœuvrés. Je ne me plaindrois pas ſi elle me traitoit comme mes camarades; mais la préférence qu'elle me donne, me devient inſupportable. Il n'y a pas moyen d'y tenir davantage. Prince, il ne dépendroit que de vous de nous procurer la liberté à l'un & à l'autre.

Comment cela?

Je n'ai pas toujours été bourdon; & vous ſeul pouvez me rendre ma forme naturelle. Le jour

commence à baisser. La reine est occupée dans son cabinet à des affaires de la plus grande importance : mettez-vous en califourchon sur mon dos, & puis je m'envolerai; mais avant toutes choses, promettez-moi de faire ce que je vous demanderai. Le prince le lui promit & se placa sur le dos du bourdon, qui fendit les airs avec tant de rapidité, qu'avant sept minutes, ils furent hors de la forêt.

Actuellement vous êtes en sûreté, dit l'animal au cavalier. Le pouvoir du vieux magicien Padamnaba, qui m'a mis dans l'état où vous me voyez, ne me permet pas de vous accompagner plus loin. Mais écoutez bien, & observez ce que je vais vous dire. Si vous suivez le chemin qui est à gauche, vous arriverez dans une vaste prairie, au milieu de laquelle vous verrez un troupeau de chèvres bleues qui paît autour d'une petite chaumière. Si vous entrez dans cette cabane, vous êtes perdu. Prenez toujours le chemin qui sera à votre gauche, & marchez jusqu'à ce que vous découvriez un château à moitié écroulé. Ce qu'il en reste suffira pour vous retracer ce qu'il fut autrefois. Après avoir traversé plusieurs cours, vous appercevrez un grand escalier de marbre blanc qui vous conduira dans un long corridor. Vous y verrez à droite & à gauche, nombre de salles magnifiquement ornées & illuminées avec

goût

goût. Je vous avertis que si vous entrez dans quelqu'un de ces appartemens la porte s'en fermera aussi-tôt d'elle-même; & qu'aucun humain n'aura le pouvoir de vous rendre la liberté. Allez jusqu'à l'extrêmité du corridor : vous y verrez une porte fermée qui s'ouvrira à votre approche, si vous prononcez le nom de Biribinker. Entrez dans cet appartement, & passez-y la nuit : voilà ce que je vous demande, Seigneur, je vous souhaite un bon voyage. Si vous avez lieu de vous applaudir d'avoir suivi mon conseil, n'oubliez pas que vous me devez de la reconnoissance.

A ces mots le bourdon s'envola, laissant le prince étonné de ce qu'il venoit d'entendre. Impatient de voir vérifier les merveilles qu'on lui avoit prédites : il marche toute la nuit; c'étoit en été, & il faisoit un très-beau clair de lune. Dès la pointe du jour, il apperçut le pré, la chaumière & les chèvres bleues. Biribinker se ressouvint très-bien de la défense que lui avoit faite le bourdon; mais, à l'aspect de la chaumière, il lui fut impossible de se conformer à l'avis de celui qui l'avoit sagement conseillé. Il entra dans la cabane, où il ne trouva qu'une jeune laitière vêtue d'un corcet & d'un cotillon plus blancs que l'albâtre. Elle étoit sur le point de traire quelques chèvres qui étoient attachées à une crêche de diamans. Le vase qu'elle tenoit étoit formé d'un

ſeul rubis. Au lieu de paille, l'étable étoit jonchée de fleurs de jaſmin. La rareté de ces bijoux auroit dû fixer, au moins un inſtant, l'attention du jeune prince; mais ſes yeux n'étoient fixés que ſur la jeune inconnue. En effet, Venus n'étoit pas plus belle, lors même que les zéphyrs la tranſportèrent ſur le rivage de Paphos, & Hébé étoit moins ſéduiſante au moment qu'elle verſoit du nectar aux dieux. Les joues de la laitière étoient plus fraîches & plus vermeilles que la roſe qui vient d'éclorre. Le rang de perles qu'elle portoit au cou, rehauſſoit encore la blancheur de ſa gorge. Tous les traits de ſon viſage, qui étoient parfaitement bien proportionnés, annonçoient de l'eſprit & de la bienfaiſance; ſon ſourire étoit raviſſant. Un ſeul de ſes geſtes auroit captivé un cœur. L'expreſſion de la tendreſſe & de l'innocence, étoit répandue ſur tout ſon être. Cette charmante perſonne parut agréablement ſurpriſe de la rencontre du prince Biribinker, indéciſe ſur ce qu'elle devoit faire, elle s'arrêta & le contempla d'un regard mêlé de pudeur, de timidité, de plaiſir & d'innocence. Oui, oui, s'écria-t-elle, au moment que le prince tomba à ſes génoux, c'eſt lui; je n'en puis douter..... Quoi! s'écria le prince tranſporté de joie, qui conjecturoit, par les mots qu'elle venoit de prononcer, qu'il étoit connu, & qu'on ne le regardoit pas d'un œil

indifférent, eſt-ce que le trop heureux Biribinker.... Dieux! s'écria la laitière, en reculant d'effroi, quel nom odieux viens-je d'entendre! comment mes yeux & mon cœur ont-ils pu me tromper juſques-là. Infortunée Galactine!... A peine eut-elle achevé de parler qu'elle ſortit de la cabane, & s'enfuit avec une vîteſſe ſurprenante. Le prince reſta un moment immobile & conſterné. Il ne pouvoit comprendre pourquoi ſon nom avoit inſpiré tant d'horreur à la belle laitière. Toute réflexion faite, il prend le parti de la pourſuivre; mais ſes efforts ſont vains : la fugitive court avec tant de légèreté, que ſes pieds ne font qu'effleurer l'herbe; & bientôt un bois touffu la dérobe entièrement aux yeux du malheureux Biribinker. Il pénètre dans le bois, parcourt vingt ſentiers divers, & paſſe la journée à chercher inutilement les traces de celle qui a ravi ſon cœur.

Le ſoleil étoit déjà couché, lorſque le prince ſe trouva opinément à la porte d'un vieux château à moitié écroulé. Il voyoit çà & là des reſtes de murs de marbre, & des colonnes renverſées, incruſtées de diamans. Il ſe heurtoit à tout moment contre des eſcarboucles & des rubis. Tout contribuoit à faire connoître à Biribinker qu'il étoit à la porte du palais dont ſon ami le bourdon lui avoit parlé. L'eſpérance de retrouver ſa

laitière, dans cette ſuperbe maſure, l'enhardit à y entrer. Après avoir traverſé trois grandes cours, il ſe trouva au pied de l'eſcalier de marbre blanc qu'on lui avoit indiqué. Sur chaque marche de cet eſcalier étoient deux lions qui, toutes les fois qu'ils reſpiroient, jetoient tant de flammes par les yeux & les narines, qu'on y voyoit comme en plein jour. Mais à peines ces animaux féroces apperçurent-ils le jeune prince, qu'ils s'enfuirent en faiſant des rugiſſemens horribles.

Biribinker monta avec intrépidité, & arriva dans une longue galerie. Il y vit, en paſſant, les ſalles dont on lui avoit parlé; mais il ſe donna bien de garde d'y entrer. Chacune de ces ſalles qui étoit magnifiquement ornée, conduiſoit à des appartemens encore plus ſuperbes. A l'extrémité du corridor, le prince trouva une porte d'ébéne fermée. Le trou de la ſerrure étoit remplie par une clé d'or, qu'il eſſaya inutilement de tourner. Mais dès qu'il eut prononcé le nom de *Biribinker*, la porte s'ouvrit d'elle-même. Il entra dans un grand ſalon dont les murs étoient couverts de glaces. Un luſtre de diamant, garni de cinq cens lampions, remplis d'huile de cannelle, étoit ſuſpendu au deſſus d'une table d'ivoire, de forme ovale, ſoutenue par des tréteaux d'émeraude. On voyoit deux buffets d'azur, couverts d'aſſiettes d'or, de gobelets & de coupes du même métal. Quand le

prince eut considéré avec attention tout ce qui s'offroit à ses regards, il apperçut une porte qui le conduisit dans plusieurs autres appartemens, qui se surpassoient tous en magnificence. Tant de beautés l'extasioient, il ne pouvoit cesser de les admirer. Les avenues du château, lui avoient annoncé un édifice abandonné ; mais l'intérieur ne lui permettoit pas de douter qu'il ne fût habité: cependant il ne voyoit ni n'entendoit ame qui vive. Il leva un peu de tapisserie dans la dernière chambre, sous laquelle il trouva une petite porte qui donnoit dans un cabinet, où l'art même des fées, paroissoit être surpassé. On y étoit éclairé par un mélange agréable d'ombre & de lumière ; & il n'y avoit pas moyen de découvrir d'où venoit ce crépuscule enchanté. Les murs de granit noir & poli, représentoient différentes scènes de l'histoire de Vénus & d'Adonis. Une odeur délicieuse semblable à celle qu'on respire dans un parterre, lorsque Zéphyr vient ranimer les fleurs que le soleil a desséchées, étoit répandue dans tout le cabinet. Une douce harmonie frappoit agréablement l'oreille, comme si elle eût été produite par un concert, assez avantageusement placé pour ne laisser entendre que ces sons touchans qui subjuguent les cœurs sensibles. L'unique meuble de ce cabinet, étoit un lit de repos, le plus voluptueux qu'on puisse imaginer, dont

les rideaux entr'ouverts étoient soutenus par un petit amour de marbre blanc & noir : on peut assurer qu'il ne lui manquoit que la parole. Cet aspect excita un trouble secret dans l'ame de notre jeune prince. L'image de la belle laitière vint frapper son imagination, avec une nouvelle force. Il exprime en termes pathétiques, la douleur qu'il ressent de l'avoir perdue. Il gémit, il l'appelle, il renouvelle ses recherches; mais tout est inutile. Excédé de fatigue, il retourne dans le cabinet, & se résout à profiter du lit de repos pour rétablir ses forces. A peine est-il déshabillé qu'un besoin indispensable le force de regarder sous le lit. Il y trouve un vase de cristal de roche qui porte encore les marques de l'usage auquel on l'a autrefois employé. Le prince commence à y répandre de l'eau de fleurs d'orange; & aussi-tôt le vase lui tombe des mains, disparoît, & il le voit remplacé par une jeune nymphe d'une beauté ravissante. Elle sourit à ce jeune héros, s'apperçut du trouble que lui avoit causé cette étonnante métamorphose, & lui dit, soyez le bien venu, prince Biribinker! N'ayez aucun regret d'avoir obligé une jeune fée qui, depuis deux cens ans, est l'infortunée victime de la jalousie d'un barbare. Parlez moi sincèrement : ne croyez-vous pas que la nature m'a destinée à un usage bien plus noble que celui auquel vous étiez prêt à

m'employer? Elle exprima ces mots en lançant un regard dont la direction acheva de déconcerter Biribinker. Il avoit, comme nous avons dit, beaucoup d'esprit & d'intelligence, mais autant d'étourderie. Il sentit bien qu'il étoit de son devoir de répondre quelque chose d'obligeant à la fée. Etant accoutumé de donner une tournure singulière à tout ce qu'il disoit, son imagination ne put le préserver de dire une sottise. Il est heureux pour vous, belle Nymphe, répondit-il, que je n'aie pas eu intention de vous obliger, dans le tems que je vous ai rendu un service si important. Je sçais trop bien ce que la bienséance....

Oh! trêve de complimens, répliqua la fée. Ils sont déplacés dans un moment où tout m'engage à vous donner des preuves de ma gratitude. Je me dois entièrement à vous. Nous n'avons que cette nuit à rester ensemble. Vous avez besoin de repos. Vous êtes déja dèshabillé : couchez-vous. Il y a dans la grande salle un canapé sur lequel je passerai commodément la nuit.

Madame, reprit le prince, sans savoir ce qu'il alloit dire : je serois en ce moment....... le plus heureux des mortels, si je..... n'étois pas le plus malheureux. Je vous avoue que j'ai trouvé ce que je ne cherchois pas, en cherchant ce que j'avois perdu. Et si la douleur de vous avoir trouvée pouvoit..... Non la joie, voulois-je dire....

En vérité, interrompit la fée, je crois que vous rêvez. Je ne conçois rien à votre manière de faire des complimens... Convenez, prince Biribinker? que vous êtes amoureux d'une laitière?

Puiſque vous avez le talent de déviner, repondit le prince, je ne puis vous nier que....

Vous êtes amoureux d'une laitière que vous avez trouvée ce matin dans une chaumière, ou plutôt dans une étable.

Mais d'où vient, je vous prie..... Comment pouvez-vous...?

Elle étoit ſur le point de traire une chèvre bleue qui ſe repoſoit ſur une litière de fleurs de jaſmin. Le vaſe qu'elle deſtinoit à recevoir le lait, étoit de rubis... Tout cela n'eſt-il pas vrai?

Comment ſe peut-il, s'écria le prince, qu'une perſonne qui, il n'y a qu'un quart d'heure (pardonnez-moi le mot) étoit encore.... Je ne puis me déterminer à le dire.... Vous me concevez ſûrement.

Et la laitière s'enfuit, lorſqu'elle entendit le nom de Biribinker.

Comment pouvez-vous ſavoir toutes ces particularités? Il y avoit deux cens ans, ſelon votre calcul, que vous étiez dans l'état où je vous ai trouvée, lorſque j'ai eu l'honneur de faire inopinément connoiſſance avec vous.

De mon côté, cette entrevue n'étoit pas ino-

pinée. Mais différez encore quelque tems votre curiosité. Vous êtes fatigué, & vous n'avez rien pris d'aujourd'hui. Venez avec moi dans le salon. Le couvert y est mis pour nous deux. Je me flatte que votre fidélité pour la belle laitière ne vous empêchera pas de me tenir compagnie, au moins à table.

Biribinker sentit très-bien ce reproche; mais il fit semblant de ne pas s'en appercevoir. Après avoir fait une profonde révérence, il endossa quelques habits & accompagna la fée dans le salon.

Dès qu'ils y furent, la belle Cristalline (c'est ainsi que se nommoit la fée) s'approche de la cheminée, prit une baguette de bois d'ébène, garnie aux deux bouts d'un talisman de pierres précieuses, & dit je n'ai plus rien à craindre. Je suis actuellement maîtresse de ce palais qu'un grand enchanteur construisit, il y a cinq cens ans. Je regne sur quarante mille esprits élémentaires, que le même magicien destina à le servir.

Cristalline frappa trois fois sur la table; & Biribinker vit au même moment cette table couverte de mets délicats & recherchés. Les flacons du buffet se remplissoient d'eux-mêmes.

Je sais, dit la fée, que vous ne mangez que du miel. Goûtez, je vous prie de celui-ci; & dites-moi, si vous en avez jamais mangé de meilleur—. Le prince jura que ce ne pouvoit être

que de l'ambroiſie des dieux. On le prépare, répondit-elle, des exhalaiſons les plus pures de certaines fleurs qui ne ſe fannent jamais, & qui n'écloſent que dans les jardins des ſylphes..... Que dites-vous de ce vin, continua-t-elle, en lui en offrant une coupe? Je vous proteſte, s'écria le jeune prince, tout hors de lui-même, que la belle Ariane n'en verſa jamais de meilleur à Bacchus—. On le preſſe, repliqua la fée, des raiſins qui croiſſent dans les jardins des ſylphes. C'eſt à ce jus délicieux dont ces eſprits font un uſage continuel, qu'ils doivent leur jeuneſſe & leur gaieté immortelle.

La fée ne parla pas d'une des propriétés de ce nectar; mais le prince en reſſentit bientôt les effets. Plus il en buvoit, plus il trouvoit de charmes à ſa compagne. Après le premier coup, il s'apperçut qu'elle avoit des cheveux du plus beau blond; au ſecond, il fut frappé de la beauté de ſon bras; le troiſieme lui fit découvrir une foſſette à la joue gauche; & le quatrième conduiſit ſes regards ſur une gorge dont la blancheur & le contour l'enchantèrent. Cette belle perſpective & l'attrait de porter à la bouche une coupe qui ſe rempliſſoit d'elle-même, à meſure qu'il la vidoit, le conduiſirent inſenſiblement à une douce rêverie, qui lui fit oublier toutes les laitières du monde. Que dirons-nous? Biribinker étoit trop

poli pour laiſſer coucher une ſi belle fée ſur un ſopha; & la fée étoit trop reconnoiſſante pour laiſſer le prince ſeul dans un des appartemens d'un vaſte palais; où quarante mille eſprits rôdoient nuit & jour. En un mot, la politeſſe & la reconnoiſſance furent pouſſées à l'excès de part & d'autre ; & Biribinker ſe montra digne de la bonne opinion que la fée avoit conçue de lui, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu.

Criſtalline, dit l'hiſtoire, s'éveilla la premiere, & rougit de voir un prince ſi extraordinaire en bonne compagnie. Seigneur Biribinker, lui dit-elle, je vous ai de grandes obligations. J'ai été délivrée par vous, du plus déſagréable de tous les enchantemens. Vous m'avez vengée d'un jaloux. Il ne reſte plus qu'une ſeule choſe à faire ; & après cela, vous pouvez compter ſur l'éternelle reconnoiſſance de la fée Criſtalline.

Qu'exigez-vous donc encore, demanda le prince, en ſe frottant les yeux ?

Ce palais, répondit la fée, appartenoit, comme je vous ai dit, à un enchanteur. Il avoit un pouvoir preſque illimité ſur tous les élémens. Mais il ne poſſédoit aucun droit ſur les cœurs. Malgré ſon âge & ſa longue barbe, qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, il étoit l'être le plus amoureux qui fut jamais. Il s'éprit de moi. Et je puis dire, que s'il n'eut pas le talent de ſe faire aimer,

il eut celui de se faire craindre. Remarquez, s'il vous plaît, la bizarrerie du sort. Je lui refusai mon cœur, qu'il s'efforça inutilement de gagner; & je lui abandonnai ma personne qui ne lui étoit bonne à rien. Il devint jaloux par ennui, mais si jaloux, qu'il étoit insupportable. Son domestique étoit composé de sylphes de la plus grande beauté. Si je prenois avec eux quelques innocentes libertés, le magicien étoit transporté de colère & de rage. Si par hasard il en trouvoit un dans mon appartement ou sur mon sopha, le sylphe & moi étions rigoureusement punis. J'exigeois du cruel magicien qu'il se fiât à ma vertu & à ma bonne foi; mais elles ne lui paroissoient pas un garant assez sûr de ma fidélité. Il se défit de tous ses sylphes pour n'être servi que par des gnomes & des nains contrefaits, dont l'aspect seul me faisoit trouver mal, tant il m'inspiroit de répugnance. Cependant, comme l'habitude rend tout supportable, je me fis peu à peu à leur figure: de façon que je trouvai passable ce qui d'abord m'avoit paru horrible. Chacun d'eux avoit quelque chose de révoltant dans sa configuration. L'un portoit une bosse semblable à celle d'un chameau; l'autre avoit un nez qui descendoit en forme d'arc, jusqu'au dessous de son menton. La bouche d'un troisiéme ressembloit à celle d'un faune, & divisoit sa tête en deux hémisphères. En un mot, une

imagination chinoiſe ne ſauroit inventer rien de plus groteſque que la figure de ces nains. Cependant le vieux Padmanaba ne s'appercevoit pas que parmi ces gnomes il s'en trouvoit un plus dangereux que le ſylphe le plus accompli. Ce n'eſt pas qu'il fût moins hideux que les autres; mais la nature, en ſe jouant, l'avoit doué d'une ſorte de mérite, d'une certaine qualité qui lui ſeyoit autant qu'elle déparoit ſes confrères..... Je ne ſais ſi vous me comprenez, prince Biribinker?

Pas trop, répliqua le prince; mais continuez: peut-être ſerez-vous plus intelligible dans la ſuite.

Grigri (c'eſt ainſi que s'apeloit le gnome) ne tarda pas à croire qu'il me déplaiſoit moins que ſes camarades. Il eſt tout ſimple qu'on cherche à ſe recréer quand on s'ennuie; & Grigri avoit un talent merveilleux pour amuſer les dames. Padmanaba s'apperçut bientôt de la ſérénité & de l'air de contentement qui régnoient ſur mon viſage; & il ne douta pas qu'ils ne fuſſent occaſionnés par des plaiſirs différens de ceux qu'il me procuroit perſonnellement. Malheureuſement il parvint, par une ſuite de calculs & de ſyllogiſmes, à découvrir les myſtères. Après nous avoir épiés pendant long-tems, il prit ſi bien ſes meſures, qu'il nous ſurprit enſemble dans ce même cabinet. Grigri y étoit occupé à me faire ſes agaceries &

ſes careſſes ordinaires. Prince, vous ne ſauriez vous faire une idée de la colère de Padmanaba : il écumoit de rage. Qu'il ſe facha contre lui-même de n'avoir pas le mérite de Grigri : à la bonne heure. Mais il étoit injuſte de nous en punir.

En effet, reprit Biribinker, rien de plus déplacé. Je parie que s'il eût eu les bonnes qualités de Grigri, vous l'euſſiez préféré à un nain......

Un moment. Vous allez apprendre la ſuite. Après qu'il nous eut fait tous les reproches que lui dictoit ſa cruelle jalouſie, il me changea.... Vous ſavez en quoi...... Et le pauvre Grigri en bourdon.......

En bourdon? s'écria Biribinker. Voilà qui eſt ſingulier...... Il ſe pourroit très-bien que je connuſſe monſieur Grigri.

A condition, continua la belle Criſtalline, que je ne reprendrois ma forme naturelle que lorſque le prince Biribinker auroit verſé.... Pardonnez, ſi ma pudeur m'empêche de m'exprimer plus clairement........ Et au moment que j'eus le bonheur de vous connoître...... je vous pris pour Grigri.

Vous me faites trop d'honneur, repliqua le prince. Si j'avois ſu que votre cœur fût épris d'un objet ſi......

Vos complimens me gênent & démentent la bonne opinion que j'ai conçue de votre eſprit &

de vos talens. Je ne ſais pourquoi j'ai tant de confiance en vous. Je me repoſe entièrement ſur votre diſcrétion. Mais comment s'eſt-t-il fait que nous ſoyons devenus ſi familiers? La joie que j'ai eue de vous rencontrer, & la ſatisfaction que m'a procurée votre ſociété m'ont peut-être entrainée à vider une coupe de plus qu'à mon ordinaire. Je me flatte cependant que vous ne paſſerez pas les bornes que preſcrit la décence.

Réellement, belle Criſtalline, vos propos me paroiſſent ſinguliers. Que votre mémoire eſt courte! Je ne ſuis plus étonné que vos prétentions allaſſent juſqu'à vouloir que le vieux Padmanaba ſe repoſât entièrement ſur votre vertu. Mais ne parlons plus de cela. Cette converſation vous déplaît. Dites-moi ce qu'eſt devenu le bourdon.

A propos, j'allois l'oublier. Le cruel Padmanaba a prononcé d'une manière ſi inintelligible ſur la délivrance du pauvre Grigri, que je ne ſais comment vous l'expliquer.

Mais enfin, à quel prix a-t-il mis ſa liberté? Je ne ſais, répondit Criſtalline, ce que vous avez fait à cet enchanteur, ni pourquoi il vous a compromis dans un tems où votre biſaïeule n'étoit pas même née. Quoi qu'il en ſoit, Grigri ne doit recouvrer ſa première forme que lorſque....... Non....... Je ne puis achever...... Ma délica-

teſſe ne me le permet pas... Si vous ne pouvez me deviner......

Que ſur le champ je ſois moi-même changé en bourdon, ſi je devine un ſeul mot de ce que vous voulez dire. Achevez promptement, je vous prie : il fait grand jour ; & je ne puis m'arrêter.

Comment, s'écria la fée, vous vous ennuyez avec moi! Ne pourrai-je, pour quelques heures, vous faire oublier une laitière? Votre intérêt exige que vous me faſſiez la cour : ſachez que je puis, plus que perſonne, contribuer à votre bonheur.

Que dois-je donc faire, repliqua Biribinker?

Le pauvre Grigri ne redeviendra Grigri qu'à condition que le prince Biribinker... Eh bien! devinez donc...... S'il n'étoit pas queſtion de la délivrance d'un ancien ami, je ne pourrois me réſoudre à devenir le ſacrifice....

Je m'imagine que Padmanaba n'a pas exigé que je vous ôtaſſe la vie?

Que vous concevez difficilement!... un amant ſincère n'aimeroit-il pas mieux mourir que de voir ſa belle dans les bras d'un autre?

Ah, ah, je vous comprends, madame, dit froidement Biribinker. Je ſuis tout-à-fait convaincu de la délicateſſe de vos ſentimens. Mais permettez-moi de vous faire reſſouvenir que ſi

la

la délivrance de Grigri ne tenoit qu'à ce que vous voulez dire, il doit être désenchanté. Quant au surplus, je suis le très-humble serviteur de messieurs Grigri & Padmanaba. Il y a dans ce palais dix-mille gnomes, parmi lesquels on en peut choisir un qui remplira la commission mieux que moi... Mais vous voyez combien cette matinée est belle. Daignez, ô vous dont l'ame est totalement désintéressée, m'indiquer la route que je dois suivre, pour retrouver ma chère Galactine! Je publierai par-tout que vous êtes la plus généreuse, & même, si vous le voulez, la plus grande de toutes les fées.

Vous serez satisfait, répondit Cristalline. Allez chercher votre laitière, puisque c'est là votre destinée. J'aurois peut être sujet de me plaindre de votre conduite : mais en faveur de votre passion, on peut vous pardonner bien des choses. Partez, prince. Vous trouverez dans la cour une mule qui ne cessera de trotter que lorsque vous aurez rencontré votre Galactine. Et si, contre mon attente, il vous arrivoit quelques contretems, vous trouverez dans cette gousse de pois, un remède infaillible contre tous les malheurs.

Que je suis enchanté, dit don Eugénio, en interrompant son ami, que vous tiriez Biribinker de ce maudit château. Quel insipide personnage que cette Cristalline!

En vous apprenant que c'étoit une fée, je vous en disois assez, repliqua don Gabriel.

Je n'imagine pas, dit don Silvio, d'un grand sérieux, que vous veuillez nier qu'il y ait des fées estimables. Oui, messieurs, il y en a qui sont dignes de toute notre vénération. Je sais qu'il y a quelque chose de singulier dans leur conduite, qui les distingue des mortels : mais pour cela, en sont-elles moins respectables?

Mais que dites-vous, reprit don Eugénio, de la délicatesse & de la vertu de Cristalline?

Que ce n'est pas à nous à juger les fées, répondit don Silvio : & sur-tout dans cette occasion. L'histoire du prince Biribinker est le conte le plus extraordinaire que j'aie jamais lu.

Vous m'avouerez cependant, ajouta don Gabriel, que la conduite de Cristalline est un peu repréhensible. Au reste, si vous vous mettez à la place du prince, vous ne trouverez pas la conversation de la fée aussi insipide qu'elle vous l'a paru dans ma bouche. On aime à entendre parler une belle personne, dont le son de la voix est agréable. Elle persuade, elle touche sans qu'on fasse attention à ce qu'elle dit.

Si vous n'avez rien de plus gracieux à dire de mon sexe, répondit dona Félicia, vous ferez mieux de continuer votre histoire, que l queennuyeuse qu'elle soit.

Biribinker, continua don Gabriel, mit la gousse de pois dans sa poche, remercia la fée, & descendit dans la cour. Voilà, lui dit Cristalline qui l'avoit accompagné, la mule la plus extraordinaire qui fut jamais. Elle descend en droite ligne, du fameux cheval de Troie & de l'ânesse de Silène. Du côté paternel, elle a la qualité d'être de bois, & par conséquent, de n'avoir besoin ni de nourriture, ni de reposer sur la litière, ni d'être étriliée; du côté maternel, elle a celle de marcher légérement, sans incommoder son cavalier, & d'être aussi douce qu'un agneau. Vous pouvez monter dessus, & la laisser aller à son gré. Elle vous portera auprès de votre laitière; & si vous n'y êtes pas aussi heureux que vous le desirez, vous n'en pourrez imputer la faute qu'à vous-même.

Le prince examina de tous les côtés ce coursier extraordinaire. Il auroit pu douter de ses rares qualités, si tout ce qu'il avoit vu dans le palais eût été moins merveilleux. Pendant qu'il montoit, Cristalline voulut lui donner une preuve de sa puissance. Elle fendit trois fois l'air avec sa baguette; & aussi-tôt, les dix mille sylphes que le vieux Padmanaba avoit soumis à son obéissance parurent. La cour, l'escalier, la galerie, & même l'air, étoient remplis de jeunes hommes aîlés, dont le plus laid surpassoit en beauté l'Apollon du Vatican. Par toutes les fées, s'écria Biri-

binker, quelle brillante cour vous avez-là, madame! Grigri peut reſter bourdon tant qu'il vous plaira. Vous avez dans cette charmante légion de quoi vous dédommager de ſon abſence.

Vous voyez au moins, répliqua Criſtalline, que ma cour n'eſt pas dépeuplée. En diſant ces mots, elle lui ſouhaita un bon voyage, & Biribinker partit au trot ſur une mule de bois, en réfléchiſſant à tout ce qui lui étoit arrivé de merveilleux dans le château qu'il venoit de quitter.

CHAPITRE II.

Suite de l'hiſtoire du prince Biribinker.

J'OMETTRAI toutes les réflexions que fit Biribinker ſur ſa mule, continua don Gabriel, pour vous dire que la chaleur devint ſi forte vers midi, que ce prince fut obligé de mettre pied à terre à l'entrée d'une forêt, & qu'il s'y repoſa ſur le bord d'un ruiſſeau que quelques arbres touffus mettoient à couvert des rayons du ſoleil. Il y avoit tout au plus un quart-d'heure que notre voyageur prenoit le frais, lorſqu'il apperçut une bergère qui conduiſoit devant elle un troupeau de chèvres couleur de roſes : ſon projet paroiſſoit être de

l'abreuver dans le ruiſſeau dont nous venons de parler.

Faites-vous une idée, don Silvio, du plaiſir que dut éprouver Biribinker, quand il reconnut ſa belle laitière dans la perſonne de celle qui conduiſoit les chèvres. Elle lui parut cent fois plus belle que lorſqu'il la vit pour la première fois. Galactine, au lieu de fuir, s'approchoit peu à peu du héros de mon conte. Elle s'aſſit enfin ſur l'herbe, près de lui, ſans faire ſemblant de l'appercevoir. Le prince n'oſa l'aborder; mais il lui lança des regards ſi enflammés, que les cailloux du ruiſſeau en furent preſque vitrifiés. La bergère, d'un air indifférent, s'amuſoit à garnir ſa houlette de guirlandes. Si elle tournoit quelquefois les yeux de ſon côté, c'étoit comme par haſard. Le prince obſervoit alternativement les geſtes de ſon amante, & les interprétoit tous à l'avantage des mouvemens de ſon cœur. On ne ſait ce qui l'enhardit; mais il s'approcha de Galactine, ſans en être apperçu, parce qu'elle étoit occupée à careſſer une jeune chèvre. Les yeux de nos amans ſe rencontrent. Biribinker n'eſt plus maître de lui-même. Il va ſe jeter aux genoux de ſa belle, & lui fait un diſcours auſſi éloquent que pathétique. Lorſqu'il l'eut fini, la bergère lui dit d'un ton honnête: je ne ſais ſi je vous ai bien compris. N'avez-vous pas voulu me faire entendre que

vous m'aimez! — Ciel! ſi je vous aime, s'écria le prince avec tranſport! Souffrez que je vous adore, que mon ame ravie ſe proſterne à vos pieds—. Ecoutez, lui répondit la belle, je ne ſuis qu'une bergère, & je ne veux ni être adorée, ni que votre ame ſe proſterne à mes pieds : il me ſuffit de ſavoir que vous m'aimez; mais je vous préviens que je ſuis moins facile à perſuader que la fée avec laquelle vous venez de paſſer la nuit—. Dieux! qu'entends-je...... Comment eſt-il poſſible..... Qui peut...... D'où ſavez-vous..... Ah! trop malheureux Biribinker!

A peine eut-il prononcé ce nom fatal que la bergère fit un grand cri.... Oui, oui, malheureux Biribinker, s'écria-t-elle, en ſe levant avec précipitation. Faut-il que ce nom odieux vienne encore frapper mes oreilles. Vous me forcez de vous haïr & de vous fuir, tandis que..... Ici l'irritée Galactine fut interrompue par l'aſpect d'un géant effroyable. Biribinker ne ſavoit où ſe cacher. Le front de ce monſtre étoit ceint de deux chênes. Il marchoit à grands pas, en ſe curant les dents avec un orme. Il alla droit à la bergère qu'il accoſta d'une voix ſi foudroyante, que plus de deux cens corneilles qui avoient leur nid dans ſa barbe, en ſortirent avec beaucoup de fracas....... Que fais-tu avec ce nain, petite poupée, demanda-t-il à la bergère? Suis-moi

inceſſamment, ou bien je te hacherai ſi menu que tu pourras ſervir à faire des pâtés. Et toi, dit-il au prince en l'empoignant, entre dans mon ſac. Après ce diſcours énergique, le géant noua ſon ſac, plaça la bergère ſur ſon pouce & s'en alla. Biribinker crut être précipité dans le vuide immenſe. Il tomboit toujours. Il atteignit, enfin, le fond du ſac; mais ce ne fut qu'après s'être ſi rudement heurté la tête contre un nœud de la couture du ſac, qu'il reſta quelques minutes ſans connoiſſance. Revenu de ſon étourdiſſement, il ſe ſouvint de la gouſſe que la fée Criſtalline lui avoit donnée. Il l'ouvrit & n'y trouva qu'un couteau de diamant, dont le manche étoit fait de l'ongle d'un griffon. Cet inſtrument étoit ſi petit qu'à peine il le pouvoit tenir entre ſes doigts. Eſt-ce là tout ce que la fée Criſtalline a fait pour moi, ſe dit-il à lui même? A quoi veut-elle que me ſerve ce joujou? A peine eſt il aſſez grand pour que je puiſſe l'employer à me couper la gorge. Qui ſait? peut-être étoit-ce ſon intention. Avant d'en venir à cette extrémité, il faut tenter toutes les voies. Avec ce ſoupçon du couteau, ne pourrois-je pas faire un trou au ſac. Je ſerai ſans doute obligé de haſarder un ſaut périlleux...... N'importe, j'aime mieux m'expoſer à perdre la vie par un ſaut, que de courir riſque que ce monſtre faſſe de moi des ſauciſſes pour la nour-

riture de ses petits. Biribinker ayant formé ce généreux projet, ouvrit son petit couteau, sur lequel étoit gravé un talisman, & travailla avec tant d'activité qu'en peu de tems, il fît une assez grande ouverture dans le sac, quoique chaque brin de fil qui formoit la toile fût plus gros qu'un cable. Ils passoient précisément alors dans une forêt. Le prince crut devoir profiter de ce moment pour s'échapper. Il espéroit de pouvoir s'accrocher à quelques branches des plus hauts arbres. Ce projet formé, il se laisse aller sans que le géant s'en apperçoive, attrape une branche; mais elle se rompt, & le pauvre Biribinker tombe dans un grand bassin de marbre, qui se trouve par bonheur perpendiculairement au-dessous de lui. Ce qu'il avoit pris pour une forêt, étoit un fort beau parc, auquel attenoit un magnifique château. Le prince crut être tombé au moins au milieu de la mer Caspienne; ou, pour parler avec plus de vérité, il ne crut rien du tout. La frayeur l'avoit tellement saisi qu'il resta immobile; & il y a apparence qu'il n'auroit jamais revu le continent, si une nymphe, qui se baignoit précisément alors, ne fût venue le secourir. Le danger où elle le vit, lui fit oublier l'état dans lequel elle étoit. En effet, il auroit eu le tems de se noyer tandis qu'elle se feroit habillée. Biribinker, en reprenant ses esprits, sentit que son

visage étoit collé sur le plus beau sein qui fut jamais; & lorsqu'il put ouvrir les yeux, il se vit au bord d'un grand bassin, entre les bras d'une nymphe dont le désordre & la beauté réveillèrent le trouble de son ame. Cette situation lui parut si agréable qu'il ne put proférer un seul mot. Mais dès que la nymphe s'apperçut qu'il étoit hors de danger, elle se dégagea & se précipita dans l'eau. Biribinker qui croit qu'elle veut le fuir, fait retentir l'air de cris de désespoir. La nymphe compâtissante élève sa tête. Ses yeux rencontrent ceux du prince : ils rougissent l'un & l'autre : elle fait le plongeon & nage entre deux eaux jusqu'à l'autre côté du bassin où étoient ses habits. Le prince la suit;—Prince, que vous êtes indiscret!

Pardonnez-moi, belle nymphe, vous venez de me rendre un si grand service que je croyois...

Voilà les hommes! de purs sentimens de pitié ou de générosité nous conduisent quelquefois à les obliger : & cela suffit selon eux pour les autoriser à nous manquer...... parce que je vous ai sauvé la vie......

Que vous êtes cruelle! Vous attribuez à la témérité ce qui est l'effet de l'impression qu'ont faite sur moi vos charmes. Si vous voulez me priver de la vie que vous venez de me rendre, immolez-moi à vos traits, faites que je devienne la

victime de votre beauté : & permettez que je vous contemple jusqu'à ce que je sois changé en statue.

Vous avez sûrement lu les poëtes, répliqua la nymphe. N'y eut-il pas autrefois une certaine Meduse...... Vous avez très-bien profité de la lecture d'Ovide : cela fait honneur à celui qui a été chargé de votre instruction.

Cruelle, s'écria Biribinker, comment pouvez-vous confondre le langage de mon cœur, qui ne trouve aucun terme assez énergique pour vous exprimer ce qu'il sent, avec les vaines figures de la rhétorique ?

Ne vous avisez pas de disputer avec moi, répliqua la nymphe : dans l'élément où je suis, j'ai de grands avantages sur les mortels. Retirez-vous dans ce bosquet de myrthes, tandis que je m'habillerai.

Permettez qu'à mon tour je puisse vous être utile.

Point du tout : j'ai à mon service des gens faits à cet ouvrage.

En disant cela, elle fit sortir des sons d'une petite conque qui pendoit à son cou, & dans un instant toute la surface de l'eau fut couverte de jeunes nymphes qui formèrent un cercle autour de leur maîtresse. Alors Biribinker put bien moins se résoudre à se retirer. Mais à peine les nymphes

l'apperçurent-elles, qu'elles lui jetèrent une grande quantité d'eau au visage. Le prince, pour ne pas courir le risque de devenir un autre Actéon, s'enfuit aussi rapidement que s'il eût eu déjà des pieds de cerf. Il portoit à tout moment la main au front, pour s'assurer que les bois n'étoient pas sortis. Lorsqu'il se fut assuré que les cornes dont on l'avoit menacé, ne naissoient pas, il retourna sur ses pas, & se glissa derrière quelques haies de myrthes, pour y être témoin de la toilette de sa belle nymphe. Peu s'en fallut qu'en sortant de dessous quelques arbrisseaux il ne heurtât sa tête contre le front de sa bienfaitrice qui venoit le chercher. La manière dont elle étoit ajustée devoit naturellement le surprendre. Que vous êtes légèrement vêtue, madame, s'écria-t-il!

Cela est vrai, répondit la nymphe; & cependant je suis couverte de sept voiles.

Je le crois sur votre parole; mais......

Cette toile est composée d'une espèce d'eau extrêmement subtile, d'une eau séche. Les polypes la filent & les naïades la tissent. C'est ainsi que les *Ondines* se parent. Etant insensible au chaud & au froid, avec quelle autre toile voudriez-vous que je m'habillasse!

Le ciel me préserve de trouver à redire à cette parure, répondit Biribinker. Mais il me semble

que vous auriez pu vous dispenser de faire cette toilette......

Parmi nous, l'usage l'emporte toujours sur ce qu'on appelle bienséance. On voit très-bien que vous n'avez jamais vu le monde que par le trou d'une ruche...... Ne parlons plus morale...... Vous n'avez pas encore dîné; & je sais que quelqu'amoureux que vous soyez de votre laitière, vous n'êtes pas habitué à vous nourrir de soupirs.

Après ces paroles, elle souffla dans sa conque, & sur le champ, trois nymphes sortirent du bassin. La première portoit une table d'ambre, soutenue par des tréteaux d'améthiste. La seconde couvrit cette table d'une natte faite du jonc le plus fin, & la troisième tenoit un panier d'osier, rempli de diverses coquilles couvertes, dans lesquelles se trouvoient différens mets exquis.

Je sais, dit la nymphe à Biribinker, que vous ne mangez que du miel : goûtez de celui-ci : vous ne le trouverez peut-être pas mauvais, quoiqu'il ne soit produit que par des plantes marines. —Le prince en goûta & le trouva excellent. Après le repas deux naïades apportèrent un petit buffet de saphir garni de vases à boire : ils étoient faits d'eau compacte, durs comme le diamant, & aussi transparens que le cristal. Dès que Biribin-

ker eut goûté de la liqueur qu'ils contenoient, il avoua quelle ſurpaſſoit infiniment les meilleurs vins de la Perſe.

Convenez, lui dit l'ondine, que mon dîné eſt auſſi délicat que le ſouper que vous donna hier au ſoir la fée Criſtalline chez qui vous avez paſſé la nuit?

Comment pouvez-vous, belle ondine, vous comparer à une fée qui vous eſt tant inférieure?

Voilà encore un mauvais raiſonnement. Je n'ai pas dit cela par modeſtie; mais ſimplement pour entendre votre réponſe.

Comment ſe peut-il, belle déeſſe, que vous ſachiez tant de circonſtances ſur ma conduite? Dès que vous m'avez vu, vous m'avez appelé par mon nom.

C'eſt que je ſuis auſſi habile que la fée Criſtalline.

Vous ſavez que j'ai été élevé dans une ruche d'abeilles—.

On le ſent à vingt pas.

Que je ſuis amoureux d'une laitière......

Oh! pour cela, amoureux comme on ne le fut jamais. Vous êtes encore plus épris de ſes charmes depuis qu'elle eſt devenue bergère : & qui ſait juſqu'où votre bonne fortune vous auroit amené, ſi le géant Coraculiambarix n'avoit.... N'importe; ne vous en mettez pas en peine : vous la reverrez

& vous ferez auffi heureux qu'on puiffe l'être par la poffeffion d'une laitière.

Ah ! s'écria Biribinker qui commençoit à fentir l'effet des liqueurs qu'il avoit bues, peut-on, après vous avoir vue, vouloir pofféder un autre objet que vous ? Je n'ai des yeux que pour ma belle nymphe. Le moment où je vous ai vue, pour la première fois, eft le commencement de mon exiftence. Je ne connois d'autre bonheur que celui d'être confumé à vos pieds par le feu que vos regards ont allumé dans mon cœur.

Voilà qui eft tout à fait éloquent, prince. Goûtez encore de cette coupe : cela ne vous fera aucun mal.

La converfation continua jufqu'au foir. Mais quel dut être l'étonnement de Biribinker, lorfque le lendemain à fon réveil, il fe trouva fur le même lit de repos, dans le même appartement, dans le même palais & dans la même fituation où il s'étoit trouvé le jour précédent.

La déeffe qui fut, on ne fait comment, le quart-d'heure auquel le prince s'éveilla, s'approcha de lui, & parla en ces termes :

Le deftin vous a choifi, mon cher Biribinker, pour obliger les fées malheureufes. Puifque le hafard a voulu que je fois de ce nombre, il eft jufte que je vous faffe connoître qui je fuis, & combien je vous ai d'obligations. Apprenez donc

que je ſuis une de ces fées que l'on nomme Ondines, parce qu'elles habitent dans l'eau. Leur être eſt compoſé des atomes les plus ſubtils. On m'appeloit Mirabelle. L'état de fée, joint au rang que me donnoit ma naiſſance parmi les ondines, eût été plus que ſuffiſant pour me faire couler des jours heureux, s'il étoit poſſible d'échapper à ſa deſtinée. La mienne me condamnoit à être aimée d'un vieux magicien qui avoit un pouvoir ſans bornes ſur les eſprits élémentaires. Je puis dire avec vérité, qu'il étoit l'homme du monde le plus déſagréable : & ſans l'amitié d'un ſalamandre, qui étoit un des favoris du vieux Padmanaba......

Comment, s'écria le prince, Padmanaba, dites-vous? Quoi, cet homme à longue barbe qui change les fées en vaſes de N..... & les gnomes en bourdons.

Précíſément celui-là, reprit la déeſſe. Il croyoit tant avoir à ſe plaindre de celle qui m'avoit précédée, qu'il étoit devenu jaloux de ſon ombre. Il congédia tous ſes gnomes, & prit à ſon ſervice des ſalamandres dont la nature enflammée étoit plutôt propre à inſpirer de la terreur que de la confiance. Vous vous rappelez, ſans doute, d'avoir lu dans Ovide l'hiſtoire de la belle Sémelé, qui fut reduite en cendres pour avoir voulu embraſſer un ſalamandre? Celui que le vieux Padmanaba

choiſit pour ſon favori, crut ne pouvoir s'empê-cher d'avoir pour moi les égards qu'exige la poli-teſſe. Il s'imaginoit ne pouvoir employer des moyens plus efficaces pour faire ſa cour à ſon maître. L'enchanteur ne vit plus qu'un rival dans la perſonne de ſon eſclave Il nous faiſoit obſerver avec tant de vigilance, qu'il ſavoit ſur le champ tout ce qui ſe paſſoit entre nous. Sa jalouſie augmentoit de jour en jour. Les rivaux de mon cher Salamandre n'omirent rien pour profiter de la crédulité de leur maître. Ils l'engagèrent à nous épier lui-même. On concerta les moyens de nous ſurprendre; & nos ennemis triomphèrent. Quoi-que ma ſituation fût extrêmement délicate, la préſence d'eſprit ne me quitta pas. Je ſuppliai mon vieux mari de ne me condamner qu'après avoir entendu ma juſtification; & j'étois ſur le point de lui citer le ſeptième chapitre de la méta-phyſique d'*Averroës*, lorſqu'il m'interrompit par ces paroles : je t'ai trop aimée, ingrate! Je n'ai pas la force de tirer de toi la vengeance que demande mon honneur offenſé. Les effets de mon reſſentiment ſeront bornés à une punition mo-dérée. Je te bannis, continue-t-il, en me touchant avec ſa baguette, dans l'enclos du parc qui en-vironne ce château. Garde ta forme naturelle & les prérogatives que te donne ta condition de fée. Mais ſi tu oublies encore la fidélité que tu me

dois,

dois, sois changée en un affreux crocodile. Je suis fâché de ne pas pouvoir rendre cet enchantement indissoluble. J'ai tout lieu de craindre que le tems verra naître un prince qui saura braver toute ma puissance. Ce que je puis faire pour ma satisfaction, c'est d'attacher la révocation de son enchantement à la vertu d'un nom si extraordinaire, que peut être mille années s'écouleront avant qu'on l'ait entendu prononcer dans aucune langue du monde.

A peine Padmanaba eut-il proféré ces paroles mystérieuses, que je fus transportée par des mains invisibles, dans le bassin où vous m'avez trouvée. Peu de tems après mon exil, j'appris que le vieillard, désespéré de ma prétendue infidélité, avoit quitté le château sans qu'on sut ce qu'il étoit devenu. J'ignore aussi quel est le sort actuel de mon cher salamandre. Je fus long-tems inconsolable de sa perte. Je lançois des regards si terribles sur mes nymphes, que quelques-unes en devinrent paralytiques, & que d'autres accouchèrent avant-terme; mais comme les grandes douleurs ne sont pas de longue durée, mes chagrins cessèrent dès que je me rappelai que Padmanaba m'avoit laissé les moyens de conserver mon honheur & ma vertu. J'ai vu dans ce parc une quantité innombrable de princes & de chevaliers qui ont eu la douleur mortelle de ne plus

voit qu'un crocodile hideux, lorſqu'ils vouloient aborder une aſſez belle fée. Leurs pleurs ont tellement groſſi le volume d'eau contenu jadis dans ce baſſin, qu'il reſſemble actuellement à un petit lac. Pluſieurs d'entr'eux qui, par déſeſpoir, ſe ſont précipités dans cet élément, y auroient trouvé la mort, ſi mes nymphes ne les en euſſent retirés. Vous ſeul, trop heureux Biribinker, vous ſeul aviez le pouvoir de détruire un enchantement qui m'a expoſée à voir tant de témoins de mon malheur.... Au reſte, prince, que le ſouvenir de ma confiance ne vous ſcandaliſe jamais. Lucrèce n'auroit pas été propoſée comme un modèle de vertu, ſi elle eût mis Tarquin dans l'impoſſibilité d'attenter à ſon honneur. Une femme d'une ſageſſe ordinaire auroit fermé ſon appartement au verrou. Lucrèce le laiſſe ouvert: elle fait plus, elle ſe rend; mais c'eſt pour apprendre à l'univers que la plus légère tache qui ternit l'éclat de la vertu, ne doit être lavée que dans le ſang. Voilà comme penſent les grandes âmes. L'idée d'obtenir ma liberté & l'eſpoir de triompher déſormais de toutes les difficultés, ont été mes guides dans la conduite que j'ai tenue avec vous....

A la bonne heure, madame, répondit Biribinker. Je me démets actuellement de toutes mes prérogatives en faveur des ſalamandres, des

ſylphes, des gnomes, des faunes & des tritons qui ſont à même de tenir votre vertu en haleine. Pour moi, je vous demande la permiſſion de me retirer, & je vous ſupplie de m'accorder votre puiſſante protection.

Partez quand il vous plaira. Je ne vous ai pas prié de venir en ces lieux. Quant à la protection que vous me demandez, je ne ſaurois vous cacher que votre bonheur dépend de vous-même Si vous vous comportez comme vous avez fait juſqu'ici, toutes les fées du monde vous protégeroient que cela n'aboutiroit à rien. A-t-on jamais vu un amant tel que vous! Vous courez les champs pendant le jour, pour chercher votre maîtreſſe, & la nuit vous l'oubliez. Chaque matin votre amour recommence, & chaque ſoir voit renaître votre infidélité. A quoi peut vous mener une pareille conduite? Il faudroit que votre bergère fût un modèle de docilité, pour ſe ſatisfaire de cette façon d'aimer...

Le tems preſſe, reprit Biribinker. Dites-moi, de grace, comment je pourrai délivrer ma chère Galactine des mains du maudit géant qui me la ravie hier...

Ne nous inquiétez pas du géant, repondit la Nymphe. Un rival qui ſe cure les dents avec un orme, n'eſt guère redoutable. Je connois un gnome qui, tout petit qu'il eſt, pourroit vous

faire plus de tort que Caraculiamborix. Ne vous occupez que des moyens d'adoucir votre bergère : le reste viendra de soi-même. S'il vous arrivoit d'avoir besoin de mon secours, cassez l'œuf d'autruche que voici : & je vous promets qu'il vous rendra autant de services que la gousse de la fée Cristalline.

Mirabelle eut à peine achevé ces dernières paroles qu'elle disparut, ainsi que le cabinet & le palais. Biribinker se trouva, sans savoir comment, dans l'endroit où il avoit été enlevé par le geant Caraculiamborix. On ne peut être plus étonné que le fut Biribinker de toutes les choses extraordinaires qu'il avoit vues depuis son évasion de la grande ruche. Il se frotta les yeux, se pinça les bras, se tira le nez, & malgré tout cela, ne put encore deviner s'il étoit bien véritablement le prince Biribinker. Plus il y réfléchissoit, & plus il sembloit que toutes ces merveilles ne lui étoient arrivées qu'en songe. Il étoit prêt à croire son opinion bien fondé, lorsqu'il vit sortir du bosquet une chasseresse dont l'air, la taille & les graces annonçoient Diane. Elle étoit vêtue d'une longue robe de taffetas vert, parsemée d'abeilles d'or. Cet habit relevé jusqu'aux genoux, se croisoit sur l'estomac par le moyen d'une ceinture de diamans. Une partie de ses beaux cheveux étoit nouée avec un rang de perles, & le reste

flottoit en petites boucles ſur ſes épaules. Elle portoit une javeline dans ſa main, & un carquois d'or pendoit ſur ſon dos

Pour le coup, dit Biribinker, je ſuis ſûr que je ne rêve pas. La belle s'approcha ſi près de lui, qu'il la reconnut pour être ſa chère Galactine. Elle ne lui avoit jamais paru ſi raviſſante, que dans cet ajuſtement qui lui donnoit en effet un air de déeſſe. Notre héros oublia tout-à-coup les fées Criſtalline & Mirabelle, pour ſe jeter aux pieds de ſon amante, & lui témoigner, dans les termes les plus vifs, le plaiſir qu'il éprouvoit de l'avoir retrouvée. Mais Galactine étoit mieux inſtruite de ſes aventures qu'il ne ſe l'imaginoit. Comment, dit-elle, en détournant ſes yeux avec une eſpèce d'indignation qui ne faiſoit qu'ajouter à ſes charmes, comment oſes-tu paroître devant moi, après t'être rendu indigne, par des offenſes réitérées, du pardon que j'ai bien voulu t'accorder une fois ?

Divine Galactine, que je ne ſois pas l'objet de votre courroux! Si vous m'abandonnez, je meurs.

Va prodiguer ailleurs des expreſſions qui te ſont ſi familières! Vas! ingrat!..... Perfide!... Tu ne m'aimas jamais.

Jamais? s'écria Biribinker les larmes aux yeux! jamais, au contraire, je n'aimai que vous. Cela

eft fi vrai, que je jurerois par tout ce que j'ai de plus cher, par vous, que tout ce qui m'eft arrivé dans un certain château, n'étoit que l'effet de l'illufion. Je puis vous affurer que les diftractions que vous interprétez à mon défavantage, n'étoient qu'un jeu auquel mon cœur n'eut pas la moindre part.

Quelles diftractions! Je ne veux pas d'un amant fujet à des pareilles abfences. Je n'ai jamais étudié la philofophie d'Averroës, & je ne faurois comprendre comment le cœur de mon amant peut être innocent, lorfque....

Pardonnez-moi encore une fois, madame, dit Biribinker en fanglottant.

Moi, vous pardonner!

Ces paroles dites d'un ton ferme, réduifirent le prince au défefpoir—. Qu'entends-je, cruelle, vous voulez donc ma mort? Mes larmes ne fauroient vous fléchir? Eh bien! Je jure par toutes les divinités que je ne fouffrirai pas qu'un autre que Biribinker.....

Oh! le plus odieux de tous les monftres, s'écria Galactine en fureur, tu m'as fait encore entendre ce déteftable nom! Fuis pour toujours de devant moi, ou compte fur les effets les plus terribles de la haine que je te jure.

La colère de Galactine fit trembler Biribinker

jusqu'au fond du siège de son ame. Il maudit mille fois son nom & celui qui le lui avoit donné. Peut-être se seroit-il fracassé la tête contre le chêne le plus voisin, si dans le même instant, il n'eût vu six ogres qui s'emparèrent devant lui de sa belle Galactine.

Ces ogres étoient d'une grandeur plus qu'humaine. Autour de la tête & des reins, ils portoient des branches de chênes en forme de guirlandes, & sur l'épaule gauche une massue d'acier. Biribinker les crut si redoutables, que malgré sa valeur ordinaire, il désespera de pouvoir dégager son amante. Il se ressouvint alors que la fée Mirabelle lui avoit donné un œuf. Il le cassa en tremblant, & fut plus étonné que jamais d'en voir sortir une infinité de petites nymphes, de tritons & de dauphins, qui grandissoient à vue d'œil.

Les nymphes firent jaillir tant d'eau de leurs urnes, & les tritons de leurs narines, qu'en moins d'une minute, il se forma un lac qui n'étoit borné que par l'horison. Biribinker lui-même se trouva sur le dos d'un dauphin qui nageoit avec tant de légéreté, que le prince ne se sentoit pas mouvoir. Tous ces êtres aquatiques se rangèrent autour de lui, & firent leur possible pour le divertir par leur musique & par leurs jeux. Mais Biribinker étoit occupé de la perte de sa maîtresse, ses yeux

étoient continuellement tournés vers l'endroit où les ogres la lui avoient enlevée. Dans ſa douleur profonde, combien de fois ne fut-il pas tenté de ſe laiſſer aller dans l'eau : & il l'auroit fait indubitablement, s'il n'eût été retenu par la crainte de tomber entre les bras de quelques-unes des nymphes qui nageoient autour de ſon dauphin.

Il y avoit près de deux heures qu'il voyageoit, lorſqu'il s'apperçut que ſa compagnie étoit diſparue. On entrevoyoit quelque choſe dans le lointain qui ſortoit de l'eau & qui reſſembloit aſſez à une montagne. Cependant le lac devenoit extrêmement orageux ; & en peu de tems, il s'éleva un ouragan ſi furieux, & il tomba une pluie ſi violente, que Biribinker s'attendoit à tout moment à voir terminer ſes malheurs avec ſa vie.

Cette tempête étoit occaſionnée par le mouvement d'une baleine mille fois plus groſſe que celles que l'on pêche ſur les côtes de Groenland. Cet animal extraordinaire ne reſpiroit que de quatre heures en quatre heures : mais il s'élevoit chaque fois, un orage ſi terible qu'il auroit déconcerté le pilote le plus expérimenté. Biribinker battu par les flots du lac, ne put plus ſe tenir ſur ſon dauphin. Il s'abandonna aux vagües, & devint leur jouet juſqu'à ce qu'étant attiré avec l'air que reſpiroit la baleine, il entra par une des narines

dans le corps du monſtre. Le prince tomba pendant quelques heures, ſans ſavoir ſur quel corps il s'arrêteroit. Il vit enfin de fort haut que ſa longue chûte alloit être terminée dans un lac de dix ou douze lieues de circuit, qui ſe trouvoit dans l'une des cavités du ventre de la baleine. Il auroit apparemment trouvé la fin de toutes ſes aventures dans cet amas d'eau, ſans le voiſinage d'une iſle dont le rivage n'étoit qu'à deux cens pas de lui.

La néceſſité, mère de tous les arts, lui apprit à nager. Heureuſement arrivé à terre, il s'aſſit ſur un roc qui étoit à la vérité de pierre comme tous les autres rocs, & malgré cela auſſi mou qu'un couſſin de duvet. Pendant que ſes habits ſéchoient, il reſpiroit un parfum délicieux que répandoit une forêt de bois de cannelle qui bordoit le rivage. Curieux de voir le pays, de s'informer s'il étoit habité, & par qui, Biribinker deſcendit de ſon roc, dès qu'il ſe fut un peu remis de ſes terreurs & de ſes fatigues. Après avoir rôdé dans la forêt l'eſpace d'une demi-heure, il entra dans un grand jardin, où toutes les eſpèces d'arbres, d'arbriſſeaux, de plantes, de fleurs & d'herbes, étoient confondues dans le plus beau déſordre. L'art y étoit ſi raffiné que le plus bel arrangement ne paroiſſoit être qu'un ſimple jeu de la nature. On voyoit par-ci par-là des nymphes d'une beauté

ravissante. Couchées à l'ombre des buissons ou dans des grottes, elles faisoient jaillir de leurs urnes de petits ruisseaux qui, après avoir parcouru le jardin en serpentant, formoient des jets d'un côté, tomboient en cascade d'un autre, & se réunissoient dans des bassins revêtus de marbre. Chaque pièce d'eau étoit habitée par différentes sortes de poissons qui, contre l'usage ordinaire des animaux de cette nature, chantoient avec tant de mélodie, que leurs concerts firent éprouver aux oreilles de Biribinker les sensations les plus agréables. On entendoit, entr'autres, une carpe qui faisoit le dessus à ravir : ses roulemens auroient fait honneur au premier *Castre* de l'opéra P..... Notre héros l'écouta long-tems avec plaisir. Plus il voyoit de merveilles, plus sa curiosité étoit piquée. Inquiet de savoir à qui appartenoit cette isle enchantée, & si, comme il le croyoit, elle étoit située dans un monde souterrain, il interrogea les poissons : car, se dit-il à lui-même, puisqu'ils chantent, à plus forte raison parleront-ils. Ses questions furent inutiles. Les poissons chantèrent toujours, sans se mettre en peine de lui répondre.

Biribinker, ennuyé d'attendre, poursuivit son chemin & se trouva dans un grand jardin potager. Tous les légumes paroissoient y croître en abondance & sans culture. En se frayant un chemin

dans cette eſpèce de déſert, le prince heurta, par haſard, ſon pied droit contre un gros concombre.

Seigneur Biribinker, lui dit le concombre ; faites attention une autre fois où vous poſerez les pieds.

Pardon, reſpectable concombre, lui répondit Biribinker. Je ne l'ai pas fait à deſſein. J'aurois certainement été ſur mes gardes, ſi j'euſſe pu m'imaginer que les concombres de cette iſle fuſſent des perſonnages ſi importans. Je me félicite, cependant, de ce que cette petite inadvertance me procure le plaiſir de te connoître. J'eſpère que tu voudras bien m'apprendre où je ſuis, & me dire ce que je dois penſer de tout ce qui vient frapper ici mes yeux & mes oreilles.

Prince Biribinker, répondit le concombre, votre préſence m'eſt extrêmement agréable. Je goûterai le plus grand plaiſir à vous rendre tous les ſervices qui dépendront de moi. Apprenez donc que vous êtes ici, dans le ventre d'une baleine, & que cette iſle....

Dans le ventre d'une baleine ? interrompit Biribinker........ Cela ſurpaſſe tout ce qui m'eſt arrivé juſqu'à préſent. Je ne ſerai plus étonné de rien. Ma foi, ſi on trouve dans le ventre d'une baleine de l'air, de l'eau, des iſles, des jardins, un ſoleil, une lune & des étoiles........ ſi les

rochers y ſont auſſi mous que le duvet; ſi les poiſſons y chantent, ſi les concombres y parlent...

Oh! ne ſoyez pas étonné de m'entendre parler. Le don de la parole me diſtingue des autres concombres, citrouilles & melons de ce jardin. Vous auriez marché ſur cent autres concombres, ſans qu'ils euſſent proféré une ſeule ſyllabe....

Je te demande pardon encore un coup, repliqua Biribinker.

Point de pardon. Je ſerois fâché que cela ne me fût pas arrivé. Il y avoit long-tems que je vous attendois ici; & je commençois à déſeſpérer de vous voir arriver. Je vous proteſte qu'il eſt fort déſagréable d'être concombre pendant cent ans lorſqu'on n'eſt pas né pour cela, & qu'on eſt accoutumé à voir bonne compagnie. Enfin le tems eſt venu. j'eſpère que vous ne refuſerez pas de me venger du maudit Padmanaba.

Que dites-vous de Padmanaba? Parlez-vous de ce magicien qui métamorphoſa la belle Criſtaline, & qui condamna la charmante Mirabelle à devenir crocodile toutes les fois que....

Préciſément. Plus de la moitié des enchantemens qu'à occaſionnés ce vieux fou, eſt détruite: & j'eſpère reprendre bientôt ma forme naturelle.

Vous avez donc auſſi à vous plaindre de lui?

Excuſez-moi, répondit le concombre, ſi cette queſtion me fait rire..., Ne remarquez-vous pas

que je dois être d'une condition plus relevée que les concombres ordinaires? Mirabelle ne vous a-t-elle rien dit d'un certain ſalamandre que le vieux Padmanaba ſurprit dans des certaines circonſtances?...

Eh, mais, elle m'a parlé d'un amant, d'un être qui.....

Doucement, vous en ſavez plus qu'il ne faut. Je ſuis préciſément ce ſalamandre, ce Flox dont on vous a raconté l'hiſtoire... Padmanaba, outré de la ſcène dont il avoit été témoin, jura de ne plus habiter ſon palais. Il ne ſe fioit pas plus aux mortels qu'aux demi-dieux. Les gnomes, les ſylphes, les ſalamandres & les tritons lui devinrent également ſuſpects. Il ne ſe crut en ſûreté que dans une ſolitude parfaitement inacceſſible. Après beaucoup de projets qu'il rejetoit preſqu'auſſi tôt qu'il les avoit formés, il s'aviſa de ſe retirer dans le ventre de cette baleine, où il crut que perſonne ne viendroit le chercher. Des ſalamandres lui conſtruiſirent un palais; &, pour éviter de leur part, toute eſpèce de trahiſon, il les changea, ainſi que moi, en autant de concombres, à condition qu'ils reſteroient tels juſqu'à ce que le prince Biribinker vint leur rendre leur forme naturelle. Je ſuis le ſeul à qui il ait laiſſé l'uſage de la raiſon & la facilité de parler. Il a cru que le ſouvenir de ma félicité paſſée, ne

feroit qu'aggraver mes maux. Quelque désagréable que soit la figure d'un concombre, & quelque épaisseur que puissent avoir ses organes, j'ai fait des observations, pendant cent années, qui m'ont conduit à des raisonnemens justes. En un mot, je connois les affaires du seigneur Padmanaba, beaucoup mieux qu'il ne se l'imagine. Je vous instruirai de manière que vous pourrez rendre inutiles toutes les précautions qu'il a prises pour vous échapper.

Je vous en aurai la plus grande obligation, répliqua le prince. Je me sens une certaine instigation à jouer des tours au bon Padmanaba. C'est, sans doute, ma destinée qui m'y entraîne; car je n'ai reçu personnellement aucune offense de sa part.

Comment! vous ignorez donc qu'il est cause que le grand Caramoussal qui demeure à la cime du mont Atlas, vous a donné le nom de Biribinker? Et n'est-ce pas ce nom qui vous a été deux fois si fatal? N'est-ce pas lui qui a rebuté votre belle laitière, qui l'a mise entre les griffes......

Quoi? c'est au vieux Padmanaba que je dois le nom de Biribinker? Quelle connexion peut-il y avoir entre le prince Biribinker & ce vieux magicien? De grâce, expliquez-moi ce mystère. Je commence à croire que mon nom seul m'a attiré toutes les choses extraordinaires que j'ai éprou-

vées. Je voudrois ſavoir ſur tout, pourquoi tous ceux que je rencontre, pour la première fois, & juſqu'aux concombres, m'appellent par mon nom, & paroiſſent auſſi inſtruits que moi-même de toutes les circonſtances de ma vie.

Il ne m'eſt pas encore permis de ſatisfaire votre curioſité ſur ce point. Dès que notre entretien ſera achevé, il ne dépendra que de vous de connoître la vérité. La plus grande difficulté eſt ſurmontée. Padmanaba ne s'eſt jamais imaginé que vous viendriez le trouver dans le ventre d'une baleine.

Je vous avoue ſincèrement que j'y penſois encore moins que lui. Convenez qu'il a fait l'impoſſible pour échapper à ſa deſtinée. Mais vous me parliez, il n'y a qu'un moment, d'un palais que ce vieillard a fait conſtruire dans cette iſle, par des ſalamandres? Je m'imagine que nous ſommes ici dans les jardins qui l'entourent. D'où vient que je promène inutilement mes yeux de tous les côtés, pour l'appercevoir?

La raiſon en eſt très-ſimple. Vous le verriez infailliblement, s'il n'étoit pas inviſible.

Inviſible? J'eſpère, au moins, qu'il ne ſera pas impalpable.

Non; mais, comme il eſt conſtruit de flammes compactes......

Vous me parlez-là d'un ſingulier palais. S'il eſt

conſtruit de flammes, comment peut-il être inviſible?

Voilà le merveilleux de l'affaire. Vous ne pouvez voir le palais dans l'état où vous êtes actuellement. Avancez environ deux cens pas de plus; & la chaleur que vous reſſentirez, vous convaincra que je vous aurai dit vrai.

Après avoir vu tant de choſes extraordinaires dans le ventre de la baleine, Biribinker auroit-il dû douter des merveilles dont le concombre lui parloit? Indécis, il s'avance vers le palais inviſible. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il ſent un degré de chaleur : plus il avance plus la chaleur augmente. Il revient ſur ſes pas, & cherche ſon ami le concombre qui, dès qu'il l'entend lui crie : eh bien! prince Biribinker, m'en croirez-vous à l'avenir, ſur ma parole? Vous devez être convaincu, actuellement, de l'exiſtence du palais de flammes dont je vous ai parlé?

Je ſais qu'il ſubſiſte; mais j'ignore de quelle manière j'y pourrai entrer. Je ne ſaurois te taire que j'ai une envie irréſiſtible de pénétrer dans ſon enceinte; & dût-il m'en coûter la vie.....

Vous ne paierez pas ſi cher l'accompliſſement de votre déſir. Si vous voulez faire tout ce que je vous dirai, le palais deviendra viſible pour vous, & vous pourrez y entrer en toute ſûreté.... Il ne vous en coûtera qu'un ſaut.

Quelque

Quelque périlleux qu'il puiſſe être, je le haſarderai.

Eh bien, à ſoixante pas d'ici, derrière ces grenadiers, vous trouverez, au milieu d'un petit labyrinthe de jaſmins & d'orangers, un baſſin rempli de feu. Allez-vous y plonger; &, un quart-d'heure après, revenez me dire l'effet qu'aura produit le bain.

Rien de plus? Je crois que vous radotez, monſieur du concombre........ Je dois me baigner dans un baſſin de feu, & venir enſuite vous faire part des effets de ce bain? Rien n'eſt plus extravagant.

Ne vous fâchez pas. Il dépend de vous d'entrer dans le palais inviſible ou de ne pas l'aborder. Si vous m'aviez paru moins déterminé à faire cette démarche, je ne vous en aurois pas dit un mot; je ne me ſerois jamais aviſé de vous faire une pareille ptopoſition. Le bain de feu, dont je vous parle, n'eſt pas ſi dangereux que vous vous l'imaginez. Padmanaba, lui-même, en fait uſage de trois en trois jours. Sans cela, il ne pourroit pas plus que vous habiter un palais de flammes. Quoiqu'après le grand Caramouſſal, il ſoit le premier magicien de la terre, il eſt ſujet comme vous aux maux attachés à l'humanité. Sans l'uſage de ce bain, il feroit le plus malheureux des hommes. Il ne pourroit pas jouir en paix des plaiſirs que

lui procure la société de sa belle salamandre.

Il vit donc avec une salamandre ?

Sans doute. Croyez-vous donc qu'on se confine pour rien, dans le ventre d'une baleine?

Et...... Est-elle jolie?

Pour faire une pareille question, il faut n'avoir jamais vu de salamandre. Ignorez-vous qu'une mortelle accomplie n'est qu'une guenon en comparaison de nos belles? Je connois, à la vérité, une ondine qui en fait de beauté, pourroit disputer le pas à la plus belle salamandre : mais aussi, il n'y a qu'une Mirabelle parmi toutes les ondines.

Oh! si la salamandre du vieux Padmanaba n'est pas plus belle que Mirabelle, vous pouviez vous dispenser de tant dépriser les beautés mortelles. Je conviens qu'elle a des charmes; mais je connois une certaine laitière......

Dont vous êtes tant amoureux que vous avez juré à Mirabelle que vous ne la connoissiez pas. Si l'on vouloit juger de votre passion par vos principes......

Cessez de philosopher, & dites-moi comment je pourrai pénétrer dans le palais invisible. Ne puis-je donc me dispenser de prendre ce maudit bain de feu?

Non.

Ah! je serai rôti, grillé, consumé, &c.....

Que vous êtes singulier ! Je vous ai déjà dit qu'il m'importe extrêmement, à moi-même, que vous entriez dans le palais invisible où, si j'en dois juger par le nombre de circonstances....

Je me tais........ Depuis combien de tems ne gémis-je pas sur mon état de concombre ! combien ne souhaitois-je pas d'être débarrassé de cette lourde enveloppe qui sied si peu à un esprit aussi spéculatif que le mien ! Essayez le bain pendant quelques minutes seulement.

Allons, voyons donc ce qu'il en adviendra. Peut être ne devois-je pas avoir tant de confiance en vous ; mais ma destinée l'emporte sur ma raison. Je pars ; & si dans un quart-d'heure vous n'apprenez pas de mes nouvelles, résignez-vous patiemment à rester concombre jusqu'au tems que Padmanaba cessera, de son gré, d'être amoureux ou jaloux.

En disant ces mots, le prince fit une profonde révérence au concombre, & pénétra dans le labyrinthe. Il y vit un grand bassin rond, revêtu de pierres de diamans, & rempli d'un feu qui ne paroissoit être entretenu par aucune matière combustible. Les flammes qui s'élevoient en serpentant, touchoient les myrthes & les rosiers, sans leur causer le moindre dommage. La fumée qu'elles produisoient n'étoit qu'une légère exhalaison, qui répandoit l'odeur la plus

délicieuſe. Biribinker conſidéra ces prodiges pendant quelque tems, & ſe trouva dans un état d'irréſolution qui ne faiſoit guère d'honneur à un héros de féerie. Peut-être ſeroit-il encore au bord du baſſin, ſi une puiſſance inviſible ne l'eût jeté au milieu des flammes, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Cette chute lui fit tant de peur, qu'il ne put appeler de ſecours. Mais dès qu'il s'apperçut que ce feu, bien loin de lui cauſer de la douleur, pénétroit tout ſon être d'une chaleur voluptueuſe, il revint de ſa frayeur & goûta tant de délices dans ce bain, qu'il y auroit paſſé le tems preſcrit, ſi la chaleur qui augmentoit toujours ne l'en eût chaſſé. A peine fut-il hors du baſſin, qu'il ſe ſentit auſſi léger qu'un zéphir. La découverte du palais mit le comble à ſa joie. L'éclat de cet édifice ſurpaſſoit tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu. Biribinker ſe faiſoit une idée très-avantageuſe de la beauté que devoit renfermer un ſi magnifique château. Puis, ſe diſoit-il, que les rubis & les diamans, comparés aux matériaux qui ont ſervi à la conſtruction de ce palais, ne me paroiſſent que comme les pierres les plus communes, il eſt à préſumer que la ſalamandre dont le ſeigneur concombre m'a parlé, doit l'emporter infiniment ſur toutes les beautés que j'ai connues. On croit avoir élevé aux fées de ſuperbes édifi-

ces, quand on en a fait les murs de ſaphirs ou d'émeraudes, les toits de rubis & les planchers de perles. En comparaiſon de ce palais de feu, que ſont-ils autre choſe que de viles chaumières !

Le prince avoit déjà traverſé la première cour du château, dont la porte rayonnante s'étoit ouverte d'elle-même, lorſqu'il ſe reſſouvint que le concombre lui avoit expreſſément recommandé de revenir le trouver au ſortir du bain.

Apparemment (c'eſt le prince qui parle) a-t il des inſtructions à me donner, ſans leſquelles il y auroit peut-être de la témérité à vouloir pénétrer dans un tel palais. Puiſque je me ſuis ſi bien trouvé de ſes conſeils, il ne ſeroit pas prudent de ma part, de croire que je puis actuellement me paſſer de lui.

Biribinker retourna vers ſon ami.

Eh! lui cria le concombre auſſi-tôt qu'il l'apperçut, le bain a fait ſur vous un effet merveilleux. Je vous jure, par la vertu de ma charmante Mirabelle, qu'il n'y a point de ſalamandre qui puiſſe vous réſiſter. Mais que deviendra votre fidélité pour la laitière?

Mon cher concombre, dans ma ſituation actuelle, vos remontrances deviennent inutiles.

Je voulois dire ſeulement.....

Bon, bon, je vous devine à merveille, & je

vous réponds que vos exhortations offenfent ma fermeté. Vous vous défiez de mon courage ; & moi, je vous affure que le fouvenir de ma divine laitière me prémunit autant contre les charmes réunis de vos beautés, que fi elles n'étoient que d'horribles gnomides.

Nous verrons fi votre générofité, fi votre délicateffe.... en un mot, fi vos fentimens.... Après tout ce qui s'eft paffé dans un certain château, je ne puis qu'avoir très-bonne opinion de vous; mais, malgré tout cela, je ne faurois vous cacher que je vois votre fidélité en très grand danger. Au refte, vous êtes encore le maître d'entrer ou non dans le palais. Penfez-y. Réfléchiffez-y murement......

Pourquoi as-tu donc voulu que je me baignaffe, s'il ne m'eft pas permis d'y entrer. Encore un coup, ami, ne crains rien pour ma fidélité : elle eft à toute épreuve. Dites-moi ce que j'aurai à faire lorfque j'y ferai.

Vous ne trouverez de réfiftance nulle part. Toutes les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Si vous avez quelque chofe à craindre, ce n'eft que du côté de votre cœur.

Mais quelle mine crois-tu que me fera le vieux Padmanaba ?

Si je dois juger des heures par le mouvement des aftres, il eft déjà minuit, tems auquel le

vieillard est enseveli dans un profond sommeil. Mais, supposé qu'il s'éveillât, vous n'avez rien à craindre de sa colère. Tout son pouvoir doit céder à la vertu enchanteresse de votre nom. Et, puisque vous avez remporté tant d'avantages sur lui, il y a tout lieu d'espérer que vous ne serez pas moins heureux cette fois-ci.

Qu'il en arrive ce qu'il voudra, je suis résolu de tenter l'aventure. Je ne suis pas pour rien dans le ventre d'une baleine. Adieu, cher concombre, au plaisir de te revoir.

Bien du bonheur au vaillant & aimable Biribinker. Que la prospérité t'accompagne, toi, qui es la fleur & l'ornement de tous les chevaliers des fées. Que l'aventure, au-devant de laquelle tu cours avec tant de courage, puisse se terminer avantageusement. Vas, sage fils de roi, porte tes pas où ta destinée t'appelle; mais garde-toi de négliger les avis d'un concombre qui est ton ami, & qui peut-être pénètre plus avant dans l'avenir qu'aucun faiseur d'almanachs.

Cet éloquent adieu terminé, le concombre s'apperçut que son protégé avoit déjà enfilé la première cour du château. Biribinker n'étoit occupé que de ce qu'il alloit voir. Son imagination exhaltée par le bain dont il s'étoit servi, lui représentoit la belle salamandre qu'il espéroit voir bientôt, sous des traits si enchanteurs, qu'il

desira d'obtenir encore la permission d'être infidèle à sa belle laitière.

Lorsqu'il eut gagné le premier vestibule, un bruit épouvantable vint frapper ses oreilles. Il s'arrêta un moment pour écouter : plusieurs femmes se disputoient. Biribinker curieux de son naturel, voulut savoir quel étoit le motif de leur contestation. Il ouvre la porte d'une grande salle où il trouve cinquante naines dont la laideur surpasse tout ce que l'imagination d'un Calot ou d'un Hogarth peut produire de plus burlesque.

Au premier coup d'œil, Biribinker crut être au sabbat. Il seroit certainement tombé en défaillance, si les singeries de ces naines ne l'eussent forcé à éclater de rire. A peine ces gnomides, dont la plus jeune pouvoit avoir quatre-vingt ans, l'apperçurent-elles, qu'elles coururent toutes au devant de lui, avec autant de célérité que leurs jambes torses pouvoient le leur permettre.

Vous venez fort à propos, prince Biribinker, lui cria une des plus laides, pour terminer une dispute qui a failli nous faire venir aux mains.

Vous querellez-vous pour savoir laquelle d'entre vous est la plus belle ?

Précisément ; vous l'avez deviné du premier coup.

Imaginez-vous, mon beau prince, qu'après les avoir toutes forcées à me rendre la justice qui m'est dûe; cette guenon, cette petite pagode que voilà, ose me disputer la pomme.

O ! le plus agréable & le plus juste de tous les princes, s'écria l'accusée, en lui pinçant les jambes, je m'en rapporte à votre décision. Regardez-nous attentivement l'une & l'autre considérez-nous trait par trait, & prononcez en conscience. Peut-être me flatterois-je trop, si je disois tout ce que je pense.

Est-il possible, prince Biribinker, dit la premiere, qu'on pousse l'impudence jusques-là ? Premièrement, elle n'est pas d'un pouce entier plus petite que moi : & vous m'avouerez que cela ne fait pas un objet. En second lieu, je me flate que ma bosse osera toujours se montrer à côté de la sienne. Mes pieds, comme vous voyez, sont aussi larges & même plus longs que les siens. Elle se prévaut de la grosseur & de la noirceur de sa gorge; mais vous conviendrez pourtant, ajouta-t elle en ôtant son fichu, que la mienne, si elle n'a pas autant d'étendue est au moins plus noire que la sienne.

Soit, s'écria la rivale. Je te cède ce frivole avantage, puisque je l'emporte sur toi dans tous les autres points

Vous riez, mon beau prince ? Je n'en suis pas

étonnée. Rien n'eſt effectivement plus riſible que la vanité de cette guenon. J'ai honte de vanter moi-même mes attraits; mais remarquez combien mes jambes ſont plus torſes que les ſiennes. Je ne vous parlerai pas du reſte. On voit que ſes yeux ſont beaucoup plus fendus que les miens, que mes joues ſont plus bourſouflées que les ſiennes, & que ſa lèvre inférieure.... Enfin, je puis me flatter que la nature a prodigué ſes plus rares faveurs pour former chacune des parties qui entrent dans la compoſition de mon être.

Mademoiſelle, lui repliqua Biribinker, auſſitôt que ſes éclats de rire lui permirent de parler, je ne ſuis pas un grand connoiſſeur, mais il me ſemble que votre compagne ne fait que plaiſanter, lorſqu'elle s'aviſe de vouloir paſſer pour plus belle que vous. Les grands avantages que vous avez ſur elle ſautent aux yeux, & je ne doute pas que le bon goût de meſſieurs les gnomes ne vous rende la juſtice qui vous eſt dûe.

La première gnomide parut très-choquée de cette déciſion; mais Biribinker qui avoit une envie demeſurée de voir la belle ſalamandre, n'écouta point les reproches qu'elle lui fit. Il ſe retira après avoir ſouhaité le bon ſoir à tout ce cercle de guenons qui, au lieu de lui répondre, ſe mit à rire à gorge déployée.

Le prince ſorti de chez les gnomides, ſe trou-

va vis-à-vis d'un grand portail qui s'ouvrit de lui-même. Il regarda ce phénomene comme un présage assuré du bonheur qui l'attendoit. Plein de courage & d'espérance, il traverse une galerie, monte un grand escalier, entre dans une vaste anti-chambre qui le conduit d'un appartement à l'autre. Malgré le changement que le bain de feu avoit opéré dans sa nature, il fut cent fois sur le point d'être ébloui par l'éclat de l'ameublement.

Quelque diversifiées & extraordinaires que fussent les choses qui brilloient à ses yeux, il les oublia toutes pour contempler quelques tableaux qui représentoient une jeune salamandre d'une beauté merveilleuse. Il ne douta point que ce ne fussent des portraits de l'amante du vieux Padmanaba. Elle étoit représentée sous toutes sortes d'ajustemens & dans toutes les attitudes imaginables. On la voyoit quelquefois endormie, & quelquefois éveillée, tantôt en Diane, tantôt en Vénus, ici en Flore, & là en Hébé : en un mot, les différens points de vue, sous lesquels on la voyoit dans ces portraits, donnoient une si haute idée de sa personne, que le prince goûtoit déjà les prémices du plus parfait bonheur. Il étoit souvent incertain, de ce qu'il devoit le plus admirer, ou la beauté de l'objet, ou le grand art du peintre. Il avoua que le *Titien* & *Rembrand*

n'étoient que des barbouilleurs, en comparaiſon des peintres ſalamandres. L'aſpect de ces tableaux fit une ſi vive impreſſion ſur l'eſprit du jeune héros, qu'il attendit avec la plus grande impatience le moment de voir l'original de ce qu'ils retraçoient. Après avoir parcouru beaucoup de chambres ſans trouver perſonne, il apperçut une porte entr'ouverte, qui le conduiſit dans le jardin le plus extraordinaire qui exiſta jamais. Les arbres, les plantes, les fleurs, les cabinets étoient de feu. Biribinker ne jeta qu'un léger regard ſur ce ſpectacle majeſtueux, parce qu'il voyoit au bout d'une allée un pavillon dans lequel il eſpéroit trouver ſa belle ſalamandre. Il y vole : la porte s'ouvre encore d'elle-même. Il entre dans une grande ſale, & de là dans un cabinet où il ne voit qu'un vieillard, d'une figure majeſtueuſe, qui eſt couché ſur un ſopha & enſeveli dans un profond ſommeil. Le prince ne doute pas que ce ne ſoit le vieux Padmanaba. Quoiqu'aſſuré de n'avoir aucune violence à craindre de ſa part, il ne peut s'empêcher de treſſaillir, lorſqu'il fait attention qu'il eſt ſi près de cet enchanteur, & dans un endroit où tout eſt magique. Mais le ſouvenir qu'il a été choiſi par le deſtin pour détruire les enchantemens de Padmanaba, joint au deſir de voir la belle ſalamandre, ranime ſon courage.

Il s'approchoit du sopha pour s'emparer d'un sabre qui étoit sur un coussin à côté du vieillard, lorsqu'il crut donner du pied contre quelque chose de mouvant. Curieux de savoir quel est l'objet invisible qui s'oppose à sa marche, il cherche, il examine, & porte la main sur un petit pied charmant. Selon le cours ordinaire de la nature, ce pied doit appartenir à une jambe; cette jambe doit même répondre à une autre partie du corps, & ainsi du reste....... Effectivement, de point en point, Biribinker parvint à découvrir, par le secours du tact, le corps invisible d'une femme qui ne peut être que Vénus ou la belle salamandre. Au moment qu'il fait cette découverte, la plus agréable symphonie frappe ses oreilles, sans qu'il puisse appercevoir ni musiciens ni instrumens.

Au premier coup d'archet, Biribinker effrayé s'éloigne de sa belle invisible. Il craint que le bruit n'éveille le magicien. Mais son étonnement & sa terreur redoublent, lorsqu'il remarque que Padmanaba est disparu.

Cet enchanteur avoit assez d'expérience pour se conduire prudemment dans toutes les occasions. Il savoit depuis longtems combien Biribinker lui seroit un jour dangereux. Et le seul desir d'éviter la présence d'un prince qui ne paroissoit être né que pour rompre ses enchantemens,

ſut le ſeul motif qui le détermina à fixer ſon ſéjour dans le ventre d'une baleine. Mais comme cette demeure ne lui parut pas encore un aſyle aſſez ſûr pour lui & pour ſa belle ſalamandre, qui étoit l'unique objet de ſes ſoins, il la munit d'un taliſman qui avoit deux grandes qualités : celle de la rendre inviſible à tous les yeux, excepté aux ſiens, & de produire, dès qu'on le touchoit, une muſique magique. Si Biribinker (c'eſt ainſi que raiſonnoit le vieux Padmanaba) ſi Biribinker ſurmonte tous les obſtacles qu'il rencontrera pour entrer dans le ventre de la baleine, & même pour pénétrer jusques dans l'enceinte du palais, je ſaurai ſouſtraire à ſes regards la belle; & s'il la découvre, quoiqu'elle ſoit inviſible, la muſique qui ſe fera entendre, auſſi-tôt qu'il portera les mains ſur le taliſman, le déconcertera, & me mettra en état de prévenir tout déſaſtre.

Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, que le bon vieillard étoit ſujet à une eſpéce de léthargie qui le faiſoit dormir ſeize heures par jour. La mauvaiſe opinion qu'il avoit conçue du beau ſexe, depuis les tours qu'il avoit eſſuyés de la part des fées Criſtalline & Mirabelle, fut le motif qui l'engagea à enſevelir la belle ſalamandre, pendant tous le tems qu'il dormoit, dans un ſommeil enchanté dont perſonne que lui ne la

pouvoit tirer. Le ſeul Biribinker avoit le même droit, mais à de certaines conditions, & ſeulement dans de certaines circonſtances; & Padmanaba (c'eſt ainſi que le vouloit le ſort) perdoit dans un ſeul moment tous ſes droits ſur la belle ſalamandre.

Il eſt à préſumer que le prince chercha à découvrir la jambe de qui dépendoit le beau pied dont nous avons parlé. Et pour peu qu'on lui ſuppoſe de curioſité, on conviendra qu'il dut toucher le taliſman que portoit la ſalamandre : & on n'en peut plus douter, dès qu'on ſait que la muſique qui devoit être l'effet de ce toucher ſe fit entendre.

Ici, don Silvio ne put s'empêcher d'interrompre don Gabriel, pour le prier de s'expliquer un peu plus clairement ſur ce qui concerne le taliſman. Je vous trouve depuis quelque tems un peu obſcur, ajouta-t-il; je n'ai preſque rien compris de ce que vous avez raconté depuis le réveil du vieux Padmanaba. Toute la ſociété, ſans en excepter la belle Hiacinte, rit des remarques de don Silvio; & le ſeigneur Gabriel ne put ſe tirer d'affaire qu'en diſant que toute l'obſcurité dont ſe plaignoit don Silvio, ſe trouvoit dans la choſe même, & qu'en général, il y avoit peu de contes de fées qui fuſſent, d'un bout à l'autre, exempts de choſes inintelligibles. Le chevalier parut être ſatisfait

de cette réponse, & don Gabriel continua ainsi son récit.

Dès que Biribinker eut touché le talisman, le bruit de la musique éveilla le vieux Padmanaba. On ne doute pas qu'il ne lançât un regard furieux sur le prince; mais comme sa force ne pouvoit agir sur son rival, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que de se rendre invisible sur le champ, & de traverser avec promptitude tous les desseins de Biribinker.

Le prince qui avoit eu le tems de revenir du trouble où l'avoient jeté le concert invisible & la disparition de Padmanaba, voulut cependant savoir ce qu'étoit devenu ce magicien. Il parcourut tous les apartemens du château, muni du sabre que le vieillard avoit oublié dans sa fuite précipitée. Sur ce sabre étoient gravées différentes figures magiques. Le prince ne pouvant retrouver ni l'enchanteur, ni aucune autre personne, ne douta point que Padmanaba ne l'eût laissé maître absolu de son château & de sa belle. Triomphant, il retourne dans le pavillon, jette son sabre sur le canapé, & court se précipiter aux pieds de la belle invisible. Elle dormoit encore, quoique la musique continuât, tantôt en *Andante*, & tantôt en *Allegro*.

L'éclat que répandoient les meubles de l'appartement, la beauté des peintures & les sons

touchans

touchans & variés de la musique entraînèrent le prince dans une espèce de délire. Il ne savoit si son esprit devoit s'en rapporter aux mouvemens de son cœur. Il croyoit avoir trouvé une beauté incomparable sur le sopha ; mais cette découverte pouvoit n'être qu'illusoire, ainsi que la plûpart de celles qu'on fait dans des palais enchantés. Ce doute embarrassa quelque tems Biribinker. Enfin, appuyé de quelques raisons secrètes, il se crut à côté de cette belle salamandre dont le portrait avoit fait une si vive impression sur son ame. Cette idée lui fit oublier sa belle laitière, ainsi que les avis du concombre. Peu à peu l'obscurité augmentoit, & la musique devenoit plus touchante. Ces momens n'étoient guère propres à modérer le ravissement du prince..... (*Ici se trouve une petite lacune dans l'original de cette histoire. Sans hasarder la moindre conjecture, nous laissons aux auteurs de notre tems le soin de la remplir*)....... Le prince, continue l'historien, sortit de son extase, & s'apperçut avec surprise, que la belle invisible secondoit les vœux qu'il lui adressoit; d'où il conclut qu'elle devoit être éveillée. Il ne manqua pas de lui faire, dans le langage sublime auquel il avoit été accoutumé dans la ruche de la fée Mélisotte, les mêmes complimens qu'il avoit adressés en pareille occasion à Cristalline & à Mirabelle. L'invisible

n'y répondit d'abord que par des soupirs, & lui dit ensuite .... N'avez-vous pas aimé Mirabelle & Cristalline autant que vous m'aimez ? Ne leur avez vous pas fait à chacune les mêmes protestations ? Peuvent-elles se flatter d'avoir possédé votre cœur pendant un seul jour ? Ah ! Prince, le sort de celles qui m'ont précédée, est un présage non équivoque du mien. Dans la certitude accablante de vous perdre dans peu d'heures, comment voulez-vous ?...

Le prince lui réitéra les sermens les plus solemnels de l'aimer à jamais.

Quand vous vous comparez aux deux fées que vous venez de nommer, ajouta-t-il, vous vous compromettez vous-même. Elles n'ont aucune sorte de mérite : elles ne pouvoient m'inspirer qu'un goût passager. Je vous jure, par toutes les divinités qui président à l'amour, que depuis le moment que j'ai vu votre portrait dans la salle, la laitière, que vous craignez, n'a pas plus d'empire sur moi qu'aucune autre laitière du monde. Oh ! s'écria-t-il, belle invisible, que ne puis-je prendre à témoin toute la terre & tous les élémens avec ceux qui les habitent, quand je vous jure la plus inviolable fidélité....... Nous en sommes tous témoins, s'écrièrent quantité de voix mâles & femelles........ Biribinker, qui n'auroit jamais cru qu'on le prendroit au mot,

ſe leva promptement pour voir d'où partoient ces voix. O ciel! Quelle langue ſeroit aſſez éloquente pour exprimer le trouble & la terreur qui le ſaiſirent, lorſqu'il vit l'appartement tout à-coup éclairé? O merveille! ô aſpect terrible! Il ſe trouve dans le même cabinet qui avoit été le témoin de ſon infidélité. Au lieu d'être auprès de la belle ſalamandre, il ſe trouve aux pieds de l'horrible gnomide, à laquelle il avoit adjugé le prix quelques heures auparavant. Ce qui augmente ſa confuſion & ſa douleur, c'eſt de ſe voir au milieu d'une troupe de ſpectateurs qu'il auroit voulu ſavoir bien loin de lui. Il mouroit de honte pendant que tout le palais retentiſſoit d'applaudiſſemens & de cris de joie. Sur le côté droit du ſopha, il vit la fée Criſtalline, tenant par la main le petit Grigri, & ſur la gauche la charmante Mirabelle avec ſon cher Flox qui figuroit beaucoup mieux, comme ſalamandre que lorſqu'il étoit concombre. L'aſpect de la fée Caproſine, celui de la belle laitière & du vieux Padmanaba qui étoit aſſis à côté de ſa ſalamandre ſur une nue d'or & d'azur, portée par de petits ſylphes, mit le comble aux tourmens du malheureux Biribinker.

Courage! prince Biribinker, lui dit la fée Criſtalline, je vous pardonne l'excès d'impatience que vous fîtes paroître, lorſque vous voulûtes

partir de chez moi : qui marche à une pareille conquête, ne sauroit faire assez de diligence.

Prince Biribinker, lui dit Grigri, ne pensez pas que je doive vous avoir de grandes obligations ; car s'il n'eût tenu qu'à vous, j'aurois été bourdon pendant toute l'éternité. Mais dans la situation où vous êtes, il seroit cruel de se mocquer de vous. Regardez ce qui vient de vous arriver comme une punition que vous avez bien méritée.

Si la belle, auprès de qui nous vous avons surpris, continua Mirabelle d'un air malin, n'est pas à tous égards digne de vous, vous avez au moins l'avantage de n'avoir pas à faire à une prude.

Quant à moi, ajouta celui qui avoit été concombre, je devrois à la vérité être mortifié d'avoir recouvré ma figure & la possession de ma chère Mirabelle, aux dépens de votre bonheur ; mais, comme concombre, je vous ai généreusement averti de craindre les suites d'une nouvelle infidélité, ainsi ne me blâmez pas, si comme salamandre je me réjouis de vous voir puni, pour n'avoir pas voulu suivre mes conseils.

Vois maintenant, malheureux Biribinker, balbutia la fée Caprosine, vois comment Caramoussal t'a soustrait à mon courroux. Regarde à mes côtés, l'aimable princesse Galactine que tu

aimois comme laitière, & qui, malgré la haine que je t'ai jurée, t'étoit destinée, si, par une infidélité trois fois réitérée, tu ne t'étois rendu indigne d'elle.

Si ma compassion pouvoit te soulager, mon pauvre Biribinker, lui dit la belle laitière, tu serois moins malheureux. Je crois que les fées & les enchanteurs ont eu autant de part que toi-même aux fautes que tu as commises.

A ces mots, l'infortuné Biribinker leva les yeux, & lança sur sa chère laitière un regard mêlé de confusion, de tendresse & d'amour.

Apprends, lui cria le vieux Padmanaba, apprends, illustre Biribinker, modèle inoui de sagesse & de constance, que le vieux Padmanaba n'est pas encore assez âgé, pour laisser ta témérité impunie. Puisse ton histoire passer de nourrice en nourrice, & être transmise à la postérité la plus reculée, afin qu'elle apprenne combien il est dangereux de consulter le grand Caramoussal sur sa destinée, & de voir une laitière avant l'âge de dix-huit ans.

A peine Padmanaba eut-il cessé de parler, qu'on entendit dans les airs un bruit épouvantable qui ébranla les fondemens du château. Tout le monde, excepté Biribinker, fut saisi d'effroi. Padmanaba même s'apperçut que cet orage venoit d'une puissance supérieure à la sienne. Dans un

clin d'œil, le plafond de l'appartement & tous les toits du palais furent enlevés; & l'on vit au milieu des éclairs & du tonnerre, descendre sur une nue, & prendre place, entre le vieux Padmanaba & la fée Caprosine, le grand Caramoussal monté sur un hipogrife.

Le prince Biribinker est assez puni, cria-t-il d'une voix majestueuse. Le sort est satisfait: je le prends sous ma protection.... Disparoîs, indigne guenon, continua-t-il, en donnant un coup de baguette à la gnomide. Et vous, prince Biribinker, choisissez entre ces quatre belles, (la salamandre, la sylphide, l'ondine & la mortelle) celle qui vous plaira le plus. Elle sera votre épouse & vous guérira de l'inconstance qui, jusqu'ici, a été votre unique défaut......

Si Padmanaba avoit eu des dents, il les auroit certainement grincées de dépit, tant il s'attendoit peu à un pareil dénouement. Toutes les belles avoient les yeux fixés sur le prince. On lisoit dans ceux de la jeune salamandre qui n'avoit pas dit un seul mot, combien elle étoit fâchée d'avoir été remplacée par une gnomide auprès de Biribinker. Celui-ci qui passoit dans un moment d'une extrêmité à l'autre, de l'excès de la honte & du désespoir, à la plus haute félicité, n'hésita pas une minute à faire son choix. Quoique les dames élémentaires fussent infiniment plus belles

que sa laitière, leurs charmes ne purent obtenir de lui qu'un regard passager. Il se jeta aux pieds de son adorable Galactine & lui demanda pardon de ses étourderies. Il courut aux genoux de Caramoussal qui le releva, le prit par la main & le mena vers la laitière.

Recevez pour votre époux le prince Cacamiello; actuellement que mes vues sont remplies, il portera ce nom. Biribinker & la laitière n'existent plus. Vous avez l'un & l'autre payé le tribut que vous deviez à la féerie, il ne me reste plus qu'à remettre le prince Cacamiello dans le sein de son auguste famille & de vous l'attacher, princesse Galactine, par un lien indissoluble...... Et vous belles fées, ajouta t-il, en se tournant du côté de Cristalline & de Mirabelle, vous devez être satisfaites de mes procédés, puisque par mes soins vous avez recouvré vos amans & vos premières figures. Et moi, pour me dédommager de mes peines, je m'approprie la belle salamandre qui ne faisoit que dormir chez le vieux Padmanaba.

A peine le grand Caramoussal eût-il achevé de parler, qu'il fendit trois fois l'air avec sa baguette. Tout-à-coup l'enchanteur, le prince & la princesse se trouvèrent dans le cabinet du roi qui fut enchanté de revoir son fils, l'héritier présomptif de sa couronne, avec une si belle princesse, & pourvu d'un si beau nom (*Cacamiello*).

Bientôt après leur arrivée, on célébra leurs noces avec la plus grande pompe. Quand le vieux roi fut parti pour le dix-neuvième monde, Cacamiello gouverna avec tant de ſageſſe, qu'il fut aimé de tous ſes ſujets. Il fit Flox ſon premier viſir, en récompenſe des ſervices qu'il lui avoit rendus étant concombre. Les fées Criſtalline & Mirabelle parurent à la cour toutes les fois que la reine accoucha. La première n'oublia jamais d'y mener ſon petit Grigri qui, malgré ſa laideur, gagna la tendreſſe & la confiance des dames d'honneur.

Ici ſe termine l'hiſtoire du prince Biribinker, ajouta don Gabriel : elle eſt auſſi vraie qu'inſtructive. J'aurai lieu de m'applaudir ſi j'ai réuſſi dans mon entrepriſe qui étoit de vous amuſer & de guérir la belle Hiacinte de ſes préjugés contre la féerie.



CHAPITRE III.

Remarques ſur l'hiſtoire précédente.

SI c'étoit-là votre unique objet, dit Hiacinte à don Gabriel, je ſuis fâchée que vous n'y ayez pas mieux réuſſi. A vous dire vrai, il me ſemble que l'extravagance ne peut être pouſſée plus loin que dans ce conte. Don Silvio ſeroit de trop bonne foi, s'il ne s'appercevoit pas de votre deſſein. Vous voulez faire perdre aux fées tout le crédit qu'elles ont ſur ſon eſprit.

Vous jugez un peu trop rigoureuſement de ce conte, répliqua don Eugénio. Il eſt vrai qu'on a bouleverſé la nature dans cette hiſtoire. Le caractère des perſonnages eſt tout à fait impertinent, & les aventures qu'on y raconte ſont incroyables. Si l'on vouloit juger les uns & les autres d'après les préceptes de la raiſon, de la vraiſemblance & de la ſaine morale, on ne trouveroit en effet rien de plus extravagant. Mais le pays de la féerie eſt ſitué au-delà des confins de la nature; il eſt gouverné par ſes propres loix, ou, pour parler plus exactement, il ne l'eſt par aucunes loix, ainſi que certaines républiques que je ne veux pas

nommer. On ne peut juger d'un conte de fées que par un autre de la même espèce. L'histoire de Biribinker, considérée sous ce point de vue, est non-seulement aussi vraisemblable & aussi instructive, mais plus intéressante encore qu'aucune histoire de cette trempe, à celle des quatre Facardins près.

Je voudrois savoir, par exemple, demanda Hiacinte, ce que vous trouvez d'instructif dans ce conte.

Des moralistes de profession, répliqua don Eugénio, qui peuvent extraire tout un systême de morale d'une seule élégie de Tibulle, seroient plus en état que moi de répondre à cette question. Mais pour ne pas abandonner entièrement ma thèse, permettez que je vous fasse une question, à mon tour. Le déréglement & le crime ne sont-ils pas toujours punis dans cette histoire; & vertu n'y est-elle pas récompensée dans la personne de la laitière? Après avoir lu ce conte, n'est-on pas convaincu que la curiosité qui nous porte à vouloir pénétrer dans l'avenir, pour nous soustraire à notre destinée, est folle, imprudente & dangereuse? Si le roi au gros ventre n'eût pas consulté le grand Caramoussal, on n'auroit jamais su qu'il étoit dangereux pour le prince de voir une laitière avant l'âge de dix-huit ans. Il n'auroit jamais porté le nom de *Biribinker*; il auroit été

élevé à la cour de ſon père ; & quand le tems de le marier ſeroit venu, on auroit fait demander par des ambaſſadeurs la princeſſe Galactine, à ſes parens : & tout ſe ſeroit paſſé dans l'ordre naturel des choſes. La curioſité du roi ſon père & l'oracle prononcé par le grand Caramouſſal, furent les ſeules cauſes de ſes déſaſtres. Le moyen qu'on employa pour que le prince ne vît point de laitière, fut préciſément ce qui lui en facilita la rencontre. On n'avoit que faire du nom de Biribinker, parce que le prince n'auroit jamais eu aucune de ces aventures ſingulières, s'il ne ſe fût pas appelé ainſi.

Vous parlez vrai, dit dona Félicia. Le ſeul nom de Biribinker fait la beauté de la pièce : le nom à part, ce conte ſeroit un conte très-ordinaire. Quoi qu'il en ſoit, je prends le prince Biribinker ſous ma protection; & ſi j'avois l'honneur de porter un chapeau, je ſoutiendrois *contre tous & un chacun*, que l'amour du prince Biribinker, la vertu de madame Criſtalline, la délicateſſe de Mirabelle, avec ſes habits d'eau ſèche & ſes diſtractions, le géant Caraculiamborix, l'œuf d'autruche, la baleine, les lacs, les iſles & les châteaux enchantés qui ſe trouvent dans ſon corps, ainſi que le palais de feu & le concombre qui parle & qui connoît le cours des aſtres, & enfin que toutes les choſes merveilleuſes qu'on a eu

ſoin de faire entrer dans ce conte, en font le conte le plus drôle que j'aie jamais entendu.

Vous omettez la carpe qui chantoit de ſi beaux airs d'opéra, dit Hiacinte, le chien qui danſoit ſur la corde, & les œillades enflammées de Biribinker qui vitrifièrent les cailloux d'un ruiſſeau.

On aura de la peine à trouver un conte, ajouta don Gabriel, où les matériaux les plus précieux ſoient auſſi prodigués que dans celui-ci. Je ſuis ſûr qu'on parcourroit tous les cabinets de curioſités de l'Europe, ſans y trouver un ſeau de rubis.

Notre héros avoit écouté attentivement tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre. Lorſqu'il s'apperçut qu'on attendoit ſon avis; il parla ainſi, avec le plus grand ſang froid :

J'aurois ſouhaité, je vous l'avoue, que le prince Biribinker eût été plus fidèle à ſa laitière qui devoit être une perſonne fort aimable, ou j'aurois deſiré qu'il fût puni plus rigoureuſement de ſon inconſtance. Mais, cela excepté, ainſi que la conduite & le caractère de quelques autres perſonnages du conte, je ne vois pas ce qu'on peut trouver d'extravagant ou d'impoſſible dans l'hiſtoire de ce prince.

Comment! don Silvio, reprit Hiacinte, vous croyez qu'il eſt dans l'ordre de la nature qu'un homme ſe cure les dents avec un orme? Vous

croyez qu'il ſoit poſſible qu'une baleine jette de l'eau, par ſes narines, à cinquante lieues d'elle; qu'un rocher ſoit mou; que des poiſſons chantent, que des concombres parlent?

Oui, ſans doute, belle Hiacinte, répondit dont Silvio, pourvu que nous ne veuillions pas juger de ce qui eſt poſſible à la nature, par cette petite portion de la nature que nous avons ſous les yeux, & par ce qui ſe paſſe journellement devant nous. Il eſt vrai que Caraculiamborix, comparé aux hommes ordinaires, eſt un monſtre; mais il devient un pigmée vis-à-vis d'un habitant de Saturne. Pourquoi n'y auroit-il pas une baleine aſſez grande pour contenir des lacs & des iſles?

Quant à la baleine, interrompit don Gabriel, on ne peut nier la poſſibilité de ſon exiſtence. Il y a apparence que c'eſt la même dont Lucien fait une deſcription détaillée dans ſon hiſtoire véritable. Cet auteur a découvert un pays immenſe dans cet énorme poiſſon; cette région étoit habitée par cinq ou ſix nations différentes qui, ſans doute, s'étoient entre-détruites, lorſque Padmanaba y fit conſtruire ſon palais. Ce qui pourroit rendre douteuſe toute cette affaire, c'eſt que Biribinker prétend y avoir vu un ſoleil, une lune & des étoiles......

Il ne faut pas prendre cela à la lettre, répliqua

don Silvio. Mais il eſt très-poſſible que Biribinker crut y voir ces aſtres. Il ne tenoit qu'à Padmanaba de faſciner les yeux de ſon rival. Cet enchanteur pouvoit placer des ſalamandres à une certaine diſtance, & les obliger d'imiter, par un cours réglé, le mouvement des aſtres qui roulent ſur nos têtes.

Je voudrois bien ſavoir, dit Hiacinte, ce que don Silvio appelle impoſſible? S'il peut y avoir du feu compacte & de l'eau ſèche, un cercle quarré.

Pardonnez-moi, belle Hiacinte, répliqua don Silvio. La rondeur fait l'eſſence du cercle Il eſt donc impoſſible de ſe faire l'idée d'un cercle quarré. Mais la fluidité n'eſt pas une qualité eſſentielle de l'eau & du feu. La glace n'eſt pas autre choſe que de l'eau ſolide & compacte. Pourquoi l'art des génies élémentaires ne pourroit-il pas produire de l'eau ſèche & du feu compacte? Ainſi, en ſuppoſant l'authenticité de l'hiſtorien, je ne trouve rien d'impoſſible dans l'hiſtoire du prince Biribinker.

Voilà où je vous attendois, dit don Gabriel; tout dépend de l'authenticité des témoins. Apprenez donc, don Silvio, que toute cette hiſtoire eſt de mon invention.

De votre invention? s'écria notre héros interdit. Ah! don Gabriel, je ne m'attendois pas à un pa-

reil tour de votre part. Mais vous avez cependant nommé l'hiſtorien qui......

J'ai voulu ſavoir combien vous étiez prévenu pour les fées & la féerie. J'ai raſſemblé les objets les plus pittoreſques, pour en former un conte qui n'a ni rime ni raiſon : c'eſt le prince Biribinker.

Les dames s'étoient retirées pour ne pas gêner la converſation de nos deux chevaliers. Don Silvio ne ſe rendit pas auſſi facilement qu'on ſe l'étoit imaginé.

Je parie, lui dit don Eugénio, qu'au premier abord, vous avez cru que ce château & ces jardins étoient le ſéjour de quelques fées? Et il eſt très-certain que vous êtes dans le village de Lirias. Mon grand-père Gil Blas de Santillane obtint cette demeure de la généroſité & de la reconnoiſſance de don Alphonſe de Leyva. Les embelliſſemens que vous voyez ſont l'ouvrage de mon père don Félix de Lirias. Il me ſemble, mon cher chevalier, que vous avez très-peu vu le monde. Il n'eſt pas étonnant que votre imagination ait été frappée de la reſſemblance qui règne entre ces bâtimens & ceux dont vous avez lu la deſcription dans les contes. Convenez, don Silvio, qu'au moment que vous avez vu ma ſœur, vous vous êtes cru vis-à-vis d'une fée? Cependant mon curé vous prouvera, par un extrait de baptême,

qu'elle eſt mortelle & fille de bons chrétiens qui ne ſe ſont jamais rendus ſuſpects de magie. Il vous prouvera encore qu'elle eſt véritablement petite fille de l'aimable Dorothée de Jutella, à qui elle reſſemble tant, qu'on prend très ſouvent le portrait de l'une pour celui de l'autre.

Ces dernières paroles firent plus d'effet ſur l'eſprit de notre héros que tous les argumens qui les avoient précédées. Après avoir fait un petit compliment ſur les charmes de dona Félicia, il ſe tut, & parut rêver à quelque choſe de ſérieux.

Il étoit tems d'aller à une comédie que don Eugénio faiſoit repréſenter pour l'amuſement de la ſociété, par une troupe ambulante de comédiens. Cette récréation & la préſence de dona Félicia rendirent à notre héros toute ſa bonne humeur. Le ſouper fut extrêmement gai. Silvio fit ſon poſſible pour plaire à la belle veuve, après s'être moqué du prince Biribinker & de toutes les fées, d'auſſi bonne foi que s'il n'eût jamais connu ni aimé de papillon.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Découverte remarquable. Discrétion de Pédrillo.

Si le lecteur a quelque chose de désobligeant à nous dire, parce que nous avons perdu de vue Pédrillo, depuis que notre héros est à Lirias, nous le prions de nous pardonner. Une partie de ce chapitre sera employée à réparer nos torts.

On doit se ressouvenir encore que la première fois que la belle Laure apparut à Pédrillo, sous la figure d'une sylphide, elle lui déroba son cœur, sans qu'il sût comment.

Le lendemain de l'arrivée de don Silvio à Lirias, mademoiselle Laure descendit dans le jardin, pendant que tous ceux qui étoient dans le château faisoient la sieste. Elle alla dans un cabinet de feuillages dans le dessein de s'y reposer. On ne sait par quel hasard Pédrillo qui avoit la même intention, choisit précisément la même solitude. Nos deux personnages se rencontrèrent donc aussi inopinément que Didon & le héros de Troye. Il ne fut point question de sommeil : on s'assit pour

jaser. Pédrillo profita de cette circonstance pour déclarer sa passion à la belle Laure qui, contre la coutume des soubrettes espagnoles, n'étoit ni prude ni galante. On n'acquiert de droits sur mon cœur, lui dit-elle, que par beaucoup de bonne-foi. Elle tourna Pédrillo de tant de manières, & lui fit tant de questions, que celui-ci lui raconta tout ce qu'il savoit de l'histoire de son maître. Laure apprit comment le portrait de la princesse enchantée s'étoit trouvé; & elle vit par la description détaillée que lui fit le valet de don Silvio, que ce bijou étoit précisément le même que sa maîtresse avoit perdu en allant à son hermitage. Elle fit part de ses conjectures à son ami; & sur le récit que lui fit Pédrillo de la manière dont ce portrait avoit été enlevé à son maître, ils se mirent l'un & l'autre en chemin pour aller le revendiquer. Ils ne doutèrent pas que ce bijou ne fût entre les mains d'une des paysannes qui travailloient aux environs du château; & leur supposition se trouva juste. Le portrait fut rendu pour quelque maravédis; & dès le même soir, on le livra à dona Félicia. Cette dame apprit en même tems tout ce que Pédrillo avoit confié à sa femme de chambre. Elle crut posséder alors le talisman qui devoit désenchanter son cher don Silvio de Rosalva.

Laure défendit à Pédrillo, sous les peines les

plus rigoureuſes, de ne rien révéler à ſon maître de tout ce qui s'étoit paſſé. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'impatience de Pédrillo. Il eut toutes les peines du monde à attendre l'occaſion de juſtifier cette remarque : que le moyen le plus ſûr d'exciter certaines perſonnes à être indiſcréres, eſt de leur recommander de ſe taire. Cette occaſion s'offrit dès le lendemain. Le maître & le valet étoient tous les deux amoureux; & par conſéquent, ils dormirent très-peu. Dès la pointe du jour, Pédrillo vit ſon maître ſe promener dans le jardin d'un air rêveur. Il ſortit tout doucement de ſa chambre & l'alla trouver.

Don Silvio avoit paſſé une grande partie de la nuit à faire des réflexions peu avantageuſes aux fées. Depuis qu'il avoit oui raconter l'hiſtoire du prince Biribinker, il n'ajoutoit plus foi à ces ſortes d'écrits. Ces réflexions l'entraînèrent dans des rêves qui roulèrent preſque tous ſur le chimérique des contes de fées, & ſur les charmes de dona Félicia. La fraîcheur de la matinée l'invita à jouir de la promenade.

Pédrillo chercha long-tems ſon maître avant de le trouver. Pendant qu'il s'étoit habillé, don Silvio s'étoit enfoncé dans les allées du labyrinthe. On ne pouvoit rien voir de plus agréable que cette ſolitude, tant par ſon étendue que par la diverſité de ſes ornemens. Les boſquets, les

cascades, les temples grecs, les pagodes, les statues, &c., la faisoient parfaitement ressembler à ces jardins enchantés dont on lit la description dans les romans. Notre héros ne pouvoit plus douter que toutes ces beautés ne fussent, malgré leur apparence magique, l'ouvrage de l'art : d'où il conçut que l'imagination seule produit ce merveilleux qu'il avoit pris jusqu'alors pour la nature même. Il goûtoit, à faire ces solides réflexions, le plaisir que ressent un esprit actif au moment d'une nouvelle découverte, lorsque tout-à-coup il apperçut Pédrillo au travers d'une haie de lauriers sauvages qui entouroit les ruines d'un vieux temple. Ce fidèle valet couroit à lui d'un air d'allégresse.

Oh ! bon jour, seigneur don Silvio, lui cria-t-il, du plus loin qu'il le vit. Etes vous encore en vie ? Morbleu ! on ne vous voit pas un seul instant pendant toute la journée. Si je n'avois appris de mademoiselle Laure que vous étiez encore ici, j'aurois cru que les fées vous avoient enlevé.

J'ai bien plus à me plaindre de toi, repliqua don Silvio en riant. Il faut que ta sylphide t'ait tout-à-fait enchanté, puisque je ne t'ai pas revu, depuis que tu sortis de la salle, lorsque dona Félicia y entra.

Seigneur, je crois que vous parlez juste, quand vous dites que je suis enchanté. Ce qui me le

fait croire, c'eſt qu'on dit que les enchantés ne boivent, ni ne mangent, ſans maigrir. Je veux perdre mon nom, ſi depuis avant-hier, j'ai mangé la valeur de ce qu'une mouche peut emporter ſur ſes aîles. Tenez, quand nous ſommes à table, je ſuis toujours aſſis vis-à-vis de mademoiſelle Laure. Me voilà à la regarder continuellement : c'eſt tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je vois comment elle mange; je regarde dans ſa petite bouche. Ses dents ſont plus blanches que l'albâtre, & mieux rangées qu'une file de perles. Elle m'agace ſans ceſſe; elle me fait des petites mines, me marche ſur le pied, ou rajuſte ſon fichu; & moi dans ces circonſtances, j'oublierois, ma foi, de boire & de manger, ſi elle ne me mettoit de tems en tems quelques morceaux ſur les lévres. Malgré tout cela je ſuis, mordie, fier & diſpos. Voilà ce que produit la bonne compagnie. Il me ſemble, ſeigneur, que vous vous portez auſſi bien que moi? Vous êtes ſi frais, vous avez de ſi belles couleurs.. Je gagerois pourtant que vous n'avez dormi que très-peu la nuit dernière?

Ces inſomnies, comme tu dis bien, ſont une ſuite des effets que produit la bonne compagnie. Mais comment te trouves-tu dans ce château, Pédrillo? Ne penſons-nous pas bientôt à nous remettre en chemin?

En chemin? s'écria Pédrillo en faiſant un ſaut

en arrière, & regardant son maître d'un air malin: Sambleu! Avant de songer à partir, laissez-nous arriver comme il faut. Il n'y a rien qui presse, seigneur. On ne trouve pas par-tout des gîtes comme celui ci. Que les fées disent tout ce qu'il leur plaira! Je m'imagine qu'il vaut beaucoup mieux vivre parmi des chrétiens, qu'au milieu d'une nation d'enchanteurs, où l'on est sans cesse entouré de lutins & d'esprits sans savoir à qui l'on a à faire. La belle Laure fit ma conquête dès le moment que je la vis, quoique je la prisse alors pour une sylphide; mais depuis ce tems-là, j'ai appris qu'elle est Laure, de la même pâte que nous, chrétienne comme nous; & qu'au lieu d'être une sylphide ou une gnomide, elle est mademoiselle Laure, femme de chambre de l'illustre dona Félicia de Cardena; & je l'en aime mille fois davantage. Vous badiniez sans doute, seigneur don Silvio, quand vous m'avez dit que votre intention étoit de quitter ce château, ce château où l'on n'a rien à desirer. Quoiqu'il ne soit ni de saphirs ni de diamans, il est cependant, à ce que m'a dit Laure, l'un des plus beaux qu'il y ait dans la province. Si j'étois à votre place, je ne desirerois jamais d'autre habitation. Quoique je ne fasse semblant de rien, je sais bien ce que je fais: on trouve souvent plus qu'on ne cherche. Ressouvenez-vous en tems & lieu, seigneur, de ce que

je vais avoir l'honneur de vous dire : nous ne sortirons pas de ce château que nous n'ayons été témoins de deux ou trois noces : c'eſt moi qui vous en aſſure.

Je voudrois bien ſavoir quelle eſpèce de ſecret on t'a confié !

Vous me prenez donc pour un bavard ? Vous mériteriez que je ne diſe rien du tout. J'ai mes raiſons particulières pour me taire, & je penſe que Laure a les ſiennes auſſi, puiſqu'elle m'a ſi ſévérement défendu de vous dire que la princeſſe...... Diantre ! J'allois découvrir le myſtère. Heureuſement je me ſuis retenu aſſez-tôt. Un peu de patience, ſeigneur ; les fruits tombent d'eux mêmes quand ils ſont mûrs. On verra, dans peu, des choſes extraordinaires. Convenons pourtant, ſeigneur, que vous êtes né ſous une heureuſe étoile ! Vivent les fées & les papillons enchantés ! Il eſt certain que ſi nous n'avions pas eu la folie de chercher le papillon bleu ..... Je n'en dis pas davantage. Vous voyez, ſeigneur, que je ne puis me taire. Si j'étois un indiſcret, ainſi que vous me l'avez ſouvent reproché, comment pourrois-je vous cacher que nous avons trouvé le portrait & la princeſſe ?

Que dis-tu ? Tu as trouvé le portrait de ma princeſſe ? Où eſt il ? Où l'as tu mis ?

Pardonnez-moi, ſeigneur, répondit Pédrillo

d'un grand ſang froid. Je n'ai point de portrait: Je n'ai pas dit que j'avois trouvé le portrait de votre princeſſe, & je mentirois ſi je le diſois.

Que dis-tu donc d'un portrait & d'une princeſſe qu'on a trouvés?

Vous ne m'avez pas compris, ſeigneur. Je n'ai pas dit ce que vous croyez avoir entendu; car voici le myſtère tel qu'il eſt...... Mais puiſque j'ai promis de n'en rien dire, je ne puis, ſans indiſcrétion........ Je vous conjure, ſeigneur, de ne pas me queſtionner. Le diable eſt malin. Je pourrois m'échapper ſans m'en appercevoir. Je vous dirai ſeulement que ſi nous avions ſu ce que je ſais à préſent, la fée Rayonante ne nous auroit pas expoſés à recevoir des coups de bâton, & nous n'aurions pas pourſuivi le papillon bleu...; Mais je ſuis fou!..... Alors nous n'aurions pas trouvé notre princeſſe, quoiqu'elle ne ſoit que..... Cela eſt vrai. Oh! pour cela, oui. Qu'on en diſe ce qu'on voudra...... Doucement. Le myſtère étoit ſur le point de m'échapper......

Inſipide maraud, s'écria don Silvio, parle donc de manière qu'on puiſſe te comprendre!

Dites que je ſuis un âne, ſeigneur; mais, moi qui vous parle, je n'y comprends pas plus que vous. A examiner la choſe de bien près, on diroit que la fée s'eſt moquée de vous, & cependant il eſt très-ſûr qu'elle vous a tenu parole, parce

que le portrait & la princeſſe ſont trouvés, quoique celle-ci ne ſoit pas un papillon bleu, ni une princeſſe, à proprement parler....... Tout cela eſt ſi embrouillé, que le diable n'y démêleroit rien...... Il faut pourtant que l'on ſoit quelque choſe; & ſi le portrait....... Je ne ſais où j'en ſuis. La tête me tourne à force de réfléchir ſur nos aventures. On ne m'ôtera jamais la féerie de l'eſprit. Car il eſt clair qu'un ſimple haſard ne pouvoit arranger tout cela comme cela........ Mais, ſi je ne me trompe, je vois venir la princeſſe....... Dona Félicia, voulois-je dire. Elle vient fort à propos. Une minute plus tard, mon ſecret ſeroit éventé.

A ces mots, il s'éloigna de don Silvio qui, dès qu'il apperçut dona Félicia, ne penſa plus à la curioſité que le myſtérieux Pédrillo lui avoit inſpirée. Notre héros enfila une autre allée dans l'eſpérance de rencontrer la belle veuve.

CHAPITRE V.

Partie du dénoûment.

Dès que dona Félicia vit notre héros, elle prit une allée oppoſée à celle où il étoit. Les regards inquiets qu'elle jetoit de tems en tems

autour d'elle, annonçoient le trouble qui régnoit dans ſon ame. Elle deſiroit que don Silvio allât à ſa rencontre ; & celui-ci n'étoit occupé que du moyen de la rejoindre. Nos amans parurent ſurpris l'un & l'autre de ſe trouver de ſi bonne heure dans le jardin. La belle veuve, moins ſincère que le chevalier, prit pour prétexte l'envie qu'elle avoit eue de profiter de la fraîcheur de la matinée. Don Silvio avoua ingénument qu'il n'étoit venu dans le jardin que pour ſe livrer avec plus de liberté à tout ce qui l'occupoit depuis ſon arrivée dans ce ſéjour enchanteur. Le regard qu'il lança en même tems ſur dona Félicia, & le ſoupir qui lui échappa, ſuppléèrent à ce qu'il y avoit d'obſcur dans ce diſcours. La belle fit ſemblant de ne pas s'en appercevoir, & tourna la converſation ſur l'hiſtoire qu'on avoit racontée la veille. Elle lui demanda s'il n'y avoit pas rêvé pendant la nuit. Pour moi, ajouta-t elle, je vous avoue que je n'ai fait que voyager dans le ventre de la baleine ; & ſi vous êtes curieux de ſavoir quelques détails de plus ſur ce conte, je pourrai vous en faire, qui ne vous ſeront peut-être pas indifférens. Don Silvio répondit à l'aimable veuve, avec toute la franchiſe d'un amant de dix-ſept ans, que comme depuis qu'il l'avoit vue, il ne penſoit qu'à elle en veillant, il étoit tout naturel que ſes eſprits s'en occupaſſent encore, tandis que

ſes ſens repoſoient. Il ajouta que depuis qu'il avoit l'honneur de la connoître, il étoit entièrement convaincu, par tout ce qui ſe paſſoit en lui, qu'il ne pouvoit y avoir d'autre enchantement que celui que produiſoit l'amour...... Ah! (ce ſont ſes paroles) que ne puis-je vous peindre ma ſituation! Vous me donnez une nouvelle exiſtence. Votre aſpect répand un nouvel éclat ſur tout ce qui m'environne, & communique un nouveau degré de perfection aux beautés touchantes de la nature......

Don Silvio, interrompit la belle veuve, en jetant ſur le chevalier un regard plein de tendreſſe, qu'elle voulut cacher ſous un ſourire malin, ſi votre intention étoit de vous attirer un compliment, je vous dirois que vous êtes auſſi éloquent que le prince......

N'achevez pas, madame, reprit vivement notre héros qui fut ſi ſenſible à ce propos, que ſes yeux ſe remplirent de larmes, n'offenſez pas la ſincérité de mon ame par une comparaiſon que je mérite ſi peu. Je vous dis ce que je ſens; & je voudrois pouvoir vous le dire d'une manière qui exprimât mes ſentimens. Dès que je vous ai vue, tous les fantômes qui s'étoient emparés de mon eſprit ſe ſont diſſipés. Je n'enviſage plus ma vie paſſée que comme un vain ſonge.

Ici, le jeune-homme trop timide s'arrêta. Ce

qu'il vouloit dire fut interprété par un coup d'œil qui pénétra l'ame de la belle Félicia. Elle garda le silence pendant un moment.

Vous m'avez fait l'honneur, don Silvio, de me prendre pour une fée. Permettez que je vous prouve que je ressemble au moins en un point à votre Rayonante. Venez, voici le portrait que vous avez perdu : je pense que c'est celui de la personne que vous aimez. Je vous le rends tel que vous l'avez reçu de ses mains.

En disant cela, elle lui donna le portrait avec un rang de perles, & s'amusa beaucoup de l'embarras dans lequel le mit ce présent inattendu. Il l'accepta d'une main tremblante, le contempla, regarda dona Félicia, revint au portrait & s'écria... De quelque part que puisse venir ce portrait, quelle que soit la personne qu'il représente, mes yeux me disent que c'est le vôtre, madame, & mon cœur sent qu'il n'eut de pouvoir sur moi que parce qu'il ressemble à la belle Félicia. Je ne l'ai pas reçu des mains d'une fée, comme vous venez de le dire : je l'ai trouvé dans le bois, attenant au parc de Rosalva. Ce portrait avoit sans doute été perdu : je l'ai trouvé. On me l'a volé : il est revenu entre vos mains. Tout cela m'annonce un mystère que je vous prie de m'expliquer. Je n'en puis douter ; c'est votre portrait : dès que je le vis, il occupa entièrement mon ame. Je sentis

qu'il devoit repréſenter la ſeule perſonne qui puiſſe faire mon bonheur. Mon cœur y reconnut l'objet de tous ſes vœux : mais ces ſentimens ſe ranimèrent encore, lorſque j'apperçus l'original........

Prenez-garde, lui dit dona Félicia en riant : votre cœur pourroit vous avoir trompé. Ce portrait me reſſemble peut-être beaucoup; mais ce n'eſt pas le mien.

Ils arrivèrent inſenſiblement devant la porte de l'un des pavillons du château. Dona Félicia avoit remarqué le trouble de notre héros, lorſqu'elle lui dit que ce portrait n'étoit pas le ſien. Il ne ceſſa d'aſſurer qu'il n'avoit jamais aimé qu'elle dans cette image. Dona Félicia ne put être aſſez cruelle pour le laiſſer plus long-tems dans l'embarras. Elle le conduiſit, par une ſalle, dans un cabinet, où il vit deux portraits de grandeur naturelle, placés à côté l'un de l'autre, & qui ſe reſſembloient ſi parfaitement, qu'un grand connoiſſeur auroit eu de la peine à découvrir en quoi ils différoient l'un de l'autre.

Lequel de ces portraits eſt le mien, Don Silvio?

Tous les deux, répondit Silvio. Il eſt viſible que l'un eſt la copie de l'autre.

Vous vous trompez. Celui-ci eſt au moins de ſoixante ans plus vieux que celui-là; car il repré-

ſente ma grand'mère, dona Dorothea de Jutella; qui ſe fit peindre à l'âge de ſeize ans. Vous en voyez un ici, continua-t-elle, en lui montrant une miniature qui ſe trouvoit au deſſous du grand portrait, qui a été fait à peu près dans le même tems : c'eſt celui-là qui a été copié; & cette copie a donné lieu à cette intrigue ſingulière. Mon père trouvoit tant de reſſemblance entre dona Dorothea & moi, qu'il me fit peindre à ſeize ans, dans les mêmes ajuſtemens & dans la même attitude. Mon grand'père qui aimoit extrêmement ſon épouſe, fit faire le petit portrait qui vous eſt tombé entre les mains. Il le portoit, ſelon l'uſage de ſon tems, attaché à une chaîne dor. Il le laiſſa à ma mère de qui je le tiens. Je l'ai toujours porté au cou juſqu'au tems que je l'ai perdu dans le bois où vous devez l'avoir trouvé. Voilà le dénoûment de cette hiſtoire. Actuellement, ajouta-t-elle en riant, décidez-vous, ou pour la grand'mere ou pour la petite-fille, puiſque l'une & l'autre ont les mêmes droits à votre inclination.

Il ſeroit difficile d'exprimer tout ce qui ſe paſſa alors dans l'ame de notre héros. Il alloit ſe jeter aux pieds de l'aimable veuve pour lui témoigner toute ſa reconnoiſſance, lorſqu'on vint avertir que le chocolat étoit prêt. Ils allèrent déjeûner. Don Gabriel & don Eugénio parurent

étonnés du changement qui s'étoit fait dans le maintien & dans les diſcours de notre chevalier. Le premier avoit projeté de combattre encore l'inclination de ſon ami, pour la féerie; mais les argumens, qu'il avoit préparés, devinrent inutiles.

Convenez que deux beaux yeux, qu'une belle bouche, en un mot, qu'une jolie femme eſt infiniment plus perſuaſive que le ſyſtême le mieux raiſonné.

CHAPITRE VI.

Nouvelles découvertes.

APRÈS avoir déjeûné, toute la ſociété ſe rendit à la bibliothèque où don Gabriël s'amuſa à faire voir aux dames & à ſon ami toutes ſortes d'expériences de phyſique. Il y avoit tout au plus une heure qu'ils y étoient, lorſqu'ils furent interrompus par le bruit d'une eſpèce de carroſſe qui entroit dans la cour du château. Il eſt aiſé de ſe faire une idée de la conſternation de don Silvio, lorſqu'il vit dona Mencia ſortir d'une vieille *déſobligeante*, tirée avec peine par deux haridelles. Elle avoit appris, par le chirurgien Blas qui avoit été la veille à Lirias

y panser le blessé, que son neveu étoit chez le seigneur de ce village. Ce chirurgien avoit ajouté que Pédrillo annonçoit des événemens remarquables. Ces nouvelles répandirent à la fois la joie & le trouble dans le cœur de dona Mencia. L'une des principales clauses du contrat de mariage passé entr'elle & le sieur Rodrigue Sanchez, portoit expressément que don Silvio épouseroit Mergeline. La tante jugea qu'il étoit de la dernière conséquence qu'elle allât en personne à Lirias, réclamer son neveu. La pensée de le trouver dans une habitation magnifique & parmi des dames séduisantes par leurs charmes, la rendit furieuse. Il suffisoit qu'elle fût parente de don Silvio, pour qu'on eût pour elle toutes les attentions imaginables. Après les premiers complimens, elle détailla le motif de sa visite. Je suis fort étonnée, ajouta-t-elle, que mon neveu se trouve à Lirias.

Don Eugénio lui répondit qu'il devoit cette faveur au hasard, & lui raconta tout ce qu'avoient fait la valeur & la générosité de son neveu. Dona Mencia fut enchantée d'apprendre que son neveu s'étoit rendu digne, dans une si belle occasion, du sang illustre dont il étoit issu. Cette orgueilleuse tante s'abaissa pour la première fois jusqu'à jeter un coup d'œil sur dona Félicia & sur Hiacinte, quoique, selon son systême, des femmes de cette

trempe

trempe ne méritassent pas l'attention d'un être pensant. Après un moment de silence, elle dit, en adressant la parole à Hiacinte, qu'elle n'avoit jamais vu personne qui lui retraçât avec autant de vérité tous les traits de feue sa belle-sœur, dona Isidoria. Elle parloit encore à Hiacinte, lorsque don Silvio qui s'étoit retiré un instant, pour laisser passer la première colère de sa tante, entra avec don Gabriel. Les éloges qu'on venoit de donner à son courage, la manière douce & honnête avec laquelle il salua dona Mencia, & peut-être aussi la bonne mine de son conducteur, firent un si bon effet, qu'il fut mieux reçu qu'il ne s'y attendoit. Don Gabriel qui connoissoit déjà le caractère de la vieille dame, eut la malice de lui dire de jolies choses. Il joua auprès d'elle le rôle du plus parfait adorateur.

On s'étoit entretenu pendant quelque tems de propos agréables, quand tout à coup, on entendit dans l'escalier de grand cris & des acclamations de joie : la voix de Pédrillo fut reconnue. Peu après, on le vit entrer dans l'appartement en s'écriant : joie! bonheur! prospérité! plaisir sur plaisir! Seigneur don Silvio, Pinpim est retrouvé! Pinpim est de retour....... Sur mon honneur, j'ai reconnu la fée Carabosse à cinquante pas. Elle ne veut pas rendre le petit chien : elle dit qu'elle ne l'a pas volé. Elle me dit une foule d'in-

jures que je n'oserois répéter devant une si auguste assemblée; mais tubleu! je ne suis pas en reste. Je lui ai bien rendu sottise pour sottise. Comme je lui ai lavé la tête!..... La vieille sorcière!.... Elle veut, par tous les diables, qu'on la laisse paroître devant le seigneur don Eugénio. Je lui ai répondu qu'il y avoit du monde, qu'on n'avoit pas le tems de se laisser lire dans la main; que nous savions tout ce que nous voulions savoir.... Rends-moi Pinpim & décampe, ou je te...... Oui, ou je te rendrai au centuple tous les coups de bâtons que ta comère la vieille Fanfreluche m'a fait donner. Tout cela n'aboutissoit à rien; & elle seroit entrée par force dans l'appartement, si je ne l'eusse prise par un bras & jetée du haut de l'escalier en bas.

De qui parlez-vous donc, mon ami, demanda don Gabriel? Qui est cette vieille femme?

Monsieur, reprit Pédrillo, elle pourra mieux que personne dire qui elle est. Mon maître a toujours soutenu que c'étoit la fée Carabosse; mais si je dois parler vrai, je crois qu'elle n'est, sauf votre respect, qu'une bohemienne.

Don Eugénio eut à peine entendu cette dernière parole, qu'il sortit avec précipitation de l'appartement, dans l'espérance de retrouver la vieille femme qu'il cherchoit.

Cette prétendue Carabosse étoit effectivement

la personne que don Silvio avoit rencontrée dans le bois, le lendemain de son départ de Rosalva. Cette bohémienne étoit un des principaux personnages de l'histoire d'Hiacinte. On doit se rappeler que le directeur de la ville de Séville força cette vieille de sortir de la capitale de l'Andalousie. Comme sa réputation s'étoit répandue dans toutes les provinces voisines, elle ne savoit plus où porter ses pas. Au milieu de ses désastres, elle se ressouvint d'Hiacinte. Une comédienne lui apprit l'histoire de sa fille supposée. Elle espéra dès-lors de trouver un protecteur & un appui dans la personne de don Eugénio. Le hasard voulut qu'elle arrivât à Lirias en même tems que dona Mencia qui étoit seule à même de vérifier ce qu'elle alloit révéler.

Dont Eugénio revint au bout de quelques minutes, accompagné de la bohémienne. Je vous amène, madame, dit-il à dona Mencia, une femme qui prétend vous faire recouvrer une nièce que vous avez perdue.

La belle Hiacinte fit un grand cri dès qu'elle apperçut la bohémienne. Celle-ci courut se jeter aux pieds de dona Mencia, pour obtenir le pardon d'un crime qu'elle disoit avoir commis contre cette dame. Elle raconta d'une manière très détaillée comment elle avoit enlevé dona Séraphina qu'elle avoit le bonheur de retrouver ici, sous le nom d'Hiacinte. Elle cita le tems, le lieu, &

toutes les circonſtances qui avoient rapport à ce vol. Pour preuve de ce qu'elle avançoit, elle tira de ſa poche une petite chaîne d'or, qu'elle dit avoir trouvée au cou de la jeune Séraphine. Il eſt plus facile de ſe repréſenter la joie que produiſit dans tous les cœurs une pareille découverte que de la décrire. Don Eugénio étoit ravi, tranſporté d'allégreſſe. Il auroit volontiers fait grace à la bohémienne de tous les reproches & de toutes les informations que ſembloit exiger un événement de cette nature; mais dona Mencia ne fut pas ſi indulgente. Elle examina la ſorcière avec la plus ſévère attention, elle la queſtionna ſur les plus petites circonſtances, & lorſqu'elle fut ſatisfaite de ſes réponſes, elle regarda la chaîne de très-près & la reconnut effectivement, pour être celle qu'elle avoit donnée à ſa petite nièce, lorſque don Pédrillo lui confia ſon éducation. Enfin, après les plus exactes recherches, Hiacinte fut reconnue pour être dona Séraphina de Roſalva. Sa tante & notre héros l'embraſſèrent avec toute la tendreſſe poſſible. Cette découverte répandit une joie univerſelle dans tout le château. Don Eugénio auroit voulu partager la ſienne avec la nature entière. Il donna ordre, dès ce moment, qu'on préparât les choſes néceſſaires à la fête qui dura pluſieurs jours.

CHAPITRE VII.

Somme totale.

DON SILVIO qui, enfin, ne reconnoit plus d'autre fée que ſon adorable dona Félicia, ni d'autre enchantement que celui-que produiſent de beaux yeux, eſt au centre du bonheur.

Don Eugénio & notre héros déclarèrent le même jour leur penchant à dona Mencia. L'amour-propre de cette vieille tante fut trop flatté pour qu'elle ne ſe prêtat pas à cette double alliance. Elle rougit intérieurement d'avoir eu la penſée de ſacrifier ſon neveu & ſa nobleſſe pour cent mille ducats. Et comme elle aimoit à calculer, elle trouva que ſoixante mille doublons de rentes, dont jouiſſoit dona Félicia, pouvoient bien rendre à ſa maiſon toute ſa première ſplendeur. On lui aſſura, par le contrat de mariage, une penſion de ſix mille ducats. Elle penſa que ce revenu pouvoit réparer, en cas de beſoin, la perte de M. Rodrigue-Sanchez.

Dona Félicia & dona Séraphina conſentirent enfin à faire le bonheur de deux amans qui les adoroient & qu'elles chériſſoient. Pédrillo obtint pour récompenſe de ſa bonne foi & de ſa fidélité,

la belle Laure à laquelle on joignit l'emploi de maître d'hôtel, qu'il occupe probablement encore chez les époux les plus fortunés de toute l'Espagne.

Fin du trente-sixième Volume.

TABLE
DES CONTES,
TOME TRENTE-SIXIÈME.

DON SILVIO DE ROSALVA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Fin de la Table des Chapitres.



